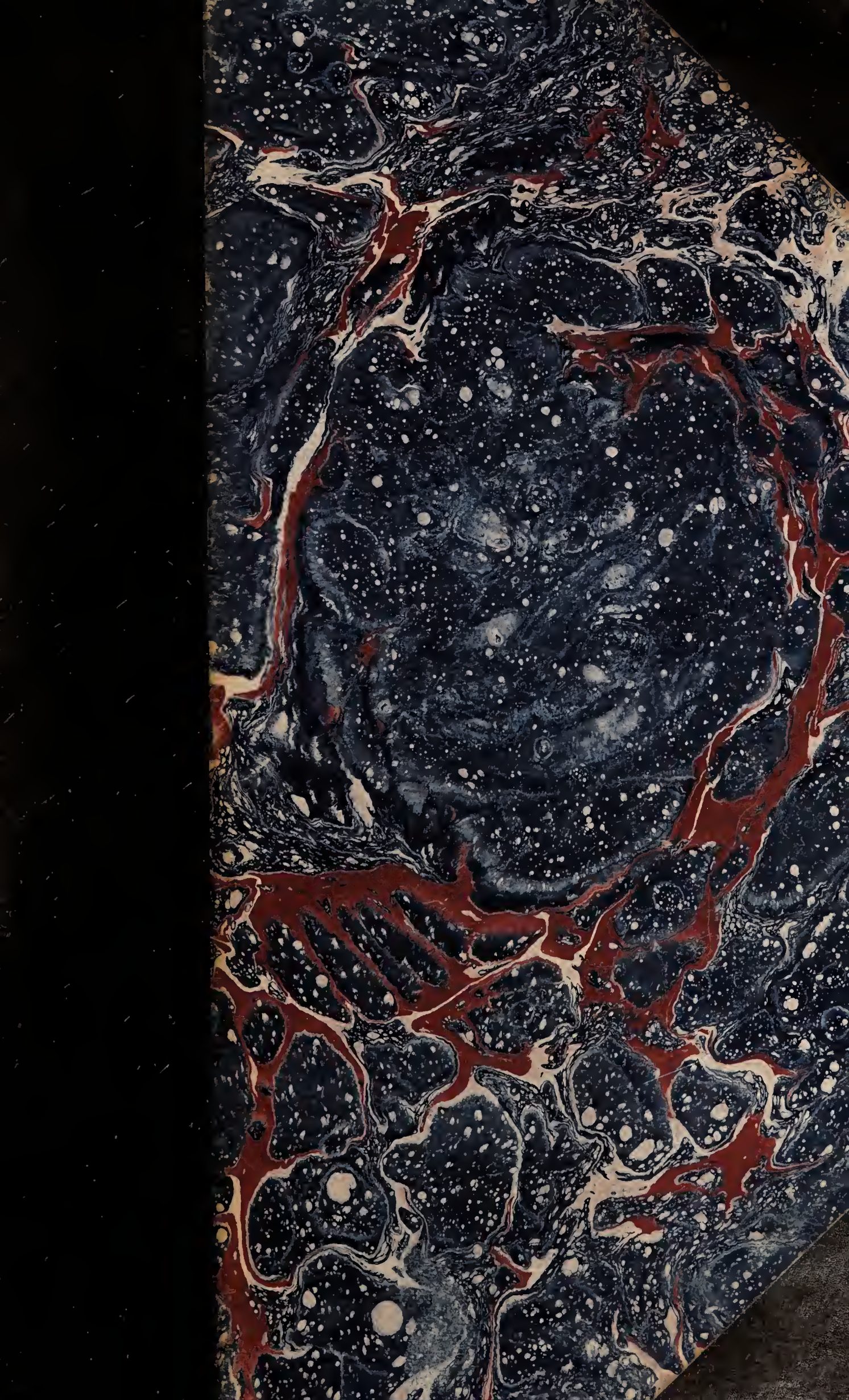


H.58

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b29329553_0001

Menonville (T. de) Traité de la Culture du Nopal, et de l'Education de la Cochenille dans les Colonies Françaises de l'Amérique, Précédé d'un Voyage à Guaxaca, 2 vol. *two folding hand-coloured plates of the Cochenille, by de la Haye, original calf, broken*

Au Cap-Français (St. Domingue), Paris and Bordeaux, 1787

*** The Author's own copy with his Autograph Manuscript Notes. Only 180 copies were printed of this work.

TRAITÉ

DE LA CULTURE

DU NOPAL,

ET DE L'EDUCATION

DE LA COCHENILLE

Dans les Colonies Françaises de l'Amérique;

PRÉCÉDÉ D'UN

VOYAGE A GUAXACA.

PREMIERE PARTIE.

TRAITÉ
DE LA LITTÉRATURE
DU MOYEN-ÂGE,
PAR GUSTAVE D'EICHTHAL
ET
PROSPER DE BARANTE.

TRAITÉ
DE LA CULTURE
DU NOPAL,
ET DE L'ÉDUCATION
DE LA COCHENILLE

Dans les Colonies Françaises de l'Amérique;

PRÉCÉDÉ D'UN

VOYAGE A GUAXACA,

PAR M. THIERY DE MENONVILLE, Avocat en Parlement, Botaniste de Sa Majesté Très-Chrétienne.

Auquel on a ajouté une Préface, des Notes & des Observations relatives à la culture de la Cochenille, avec des figures coloriées.

LE tout recueilli & publié par le Cercle des Philadelphes, établi au Cap-Français, isle & côte St. Domingue.

AU CAP-FRANÇAIS,

Chez la veuve HERBAULT, Libraire de Monseigneur le Général, & du Cercle des Philadelphes.

à PARIS,

Chez DELALAIN, le jeune, Libraire, rue St. Jacques;

& à BORDEAUX,

Chez BERGERET, Libraire, rue de la Chapelle St. Jean.

MDCCLXXXVII.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

VOYAGE

A GUAXACA,

PAR M. THIERY DE MENONVILLE.

VOYAGE
A GUAXACA,

Capitale de la Province du même nom au Mexique ;

PAR M. NICOLAS-JOSEPH
THIERY DE MENONVILLE,
Avocat en Parlement, Botaniſte du Roi.

DÈS que j'eus communiqué au miniſtre de Sa Majeſté, qui avoit le département de la marine, le projet que j'avois conçu de naturaliſer dans les colonies françoiſes le nopal & la cochenille : dès que j'eus ſon approbation, & que je fus aſſuré de ſa protection & des ſecours qui me ſeroient néceſſaires pour la réuſſite du plan que je m'étois formé, je ne ſongeai plus qu'à l'exécuter.

Je m'embarquai pour le Port-au-Prince, où je ne ſuis arrivé qu'après ſoixante-ſix jours d'une traverſée auſſi pénible qu'ennuyeuſe. Fatigué, dégoûté de la mer, je m'étois propoſé de me repoſer un mois ou deux, & cet intervalle de temps me paroiſſoit même néceſſaire pour m'informer des moyens de pénétrer dans les terres eſpagnoles, voiſines de la partie françoiſe, où je penſois trouver enſuite des facilités pour me rendre à *Vera-Crux* ou à *Honduras*. Je ſongeois déjà à paſſer à Santo-Domingo, ou en tout cas à aller chercher au Cap quelques occaſions pour la Havanne, dont la compagnie appelée de *Laſſiento*, traite des Nègres avec les négocians de cette ville ; mais je ne me diſſimulois pas que ces deux partis avoient leurs inconvéniens.

Premièrement, je pouvois attendre trop longtemps au Cap un navire qui fît voile pour la Havanne. Deuxièmement, le voyage de Santo-Domingo préſentoit beaucoup de difficultés à un homme qui ne connoiſſoit ni les routes ni les uſages, & effrayé du peu de communication qu'on lui diſoit avec raiſon exiſter entre les deux colonies & leurs habitans.

J'étois dans cette perplexité, lorſqu'un de ces événemens heureux, qui m'ont quelquefois ſervi ſi à propos dans le cours de mon voyage, vint me tirer d'embarras.

J'appris qu'un négociant du Port-au-Prince envoyoit un brigantin à la Havanne réclamer le

chargement d'un autre bâtiment échoué ſur cette côte.

Auſſitôt, négligeant les douceurs que je commençois à goûter ſur cette terre que j'avois tant déſirée, oubliant juſqu'au beſoin que j'avois de prendre quelque repos, je me décide à profiter de cette occaſion : je vois M. l'Intendant (1), il me fait expédier un paſſe-port ſous le titre de botaniſte & de licencié en médecine. Ce dernier titre, que j'avois effectivement, me parut néceſſaire pour voyager avec plus d'agrément & moins de ſuſpicion dans la Nouvelle-Eſpagne. Enfin, on me compte quatre mille livres, au lieu de ſix mille livres que le miniſtre de la marine m'avoit promiſes, & la raiſon fut qu'il n'y avoit point d'argent au tréſor.

Quelque modique que fût cette ſomme, je me gardai bien de diſputer ſur ce point. Je craignois plus de ne pas faire le voyage que je n'appréhendois d'y manquer de commodités ; & même après un calcul raiſonné des beſoins que je pouvois avoir, je me décidai à n'emporter avec moi que deux mille livres ; & qu'on ne croie pas que ce fut par une ſordide économie que je retranchai ainſi les dépenſes d'une entrepriſe auſſi importante, déterminé comme j'étois à tout ſacrifier pour réuſſir ; ce n'étoit pas pour moi que je faiſois ce retranchement, c'étoit une reſſource que je me

(1) M. de Vaivre, aujourd'hui intendant général des colonies.

ménageois dans le cas où mes premiers eſſais ſe ſeroient trouvés vains : il étoit poſſible que je fuſſe éconduit à la Havanne, & que j'y conſommaſſe beaucoup de temps & d'argent ; alors j'aurois pu tenter d'autres voies. Porto-Bello, Carthagène, Saint-Thomas de Honduras, m'offroient de nouvelles routes & un nouvel eſpoir. Je ne voyois enfin de grandes dépenſes, de dépenſes indiſpenſables que les paſſages ; &, bien réſolu de me contenter de pain & d'eau pour vivre, je partis avec la douce confiance qu'il me reſtoit deux planches après le naufrage, l'une dans les mains d'un ami, & l'autre au tréſor du roi.

Mes préparatifs furent ſimples & bientôt faits, quelques hardes, quelques fruits, & autres rafraîchiſſemens, ſurtout quantité de fioles, de flacons, de caiſſes & de boîtes de toute grandeur, voilà tout ce que j'emportai.

21 Janvier 1777. (1) Je m'embarquai le 21 Janvier 1777 ſur le brigantin le Dauphin, percé pour ſeize canons, marchant ſupérieurement. A dix heures du ſoir on a levé l'ancre, & le lendemain à huit heures du matin nous nous ſommes trouvés par la ſeule briſe d'eſt à la pointe de la Gonave.

22 Janvier 1777. Tout ce jour nous avons couru diverſes bordées dans le canal de la Gonave : à huit heures du ſoir

(1) Quoique ce journal de mer ne paroiſſe pas bien intéreſſant, nous avons cru devoir le conſerver en faveur des navigateurs.

nous étions ſous le mont Louis, & tâchions de doubler la pointe de Saint-Marc ; le vent étoit nord-eſt, & nous l'a fait doubler pendant la nuit, qui a été très-belle ; un feu élevé de huit cent toiſes environ a paru dans l'air rapidement & horiſontalement de l'eſt à l'oueſt comme une flèche, & a laiſſé dans l'eſpace de deux lieues à-peu-près qu'il a parcouru une large traînée de lumière.

Le 23 au matin nous avions doublé la pointe Saint-Marc, & nous découvrions la baie des Gonaïves & la table du môle Saint-Nicolas ; à midi nous voyions à la fois la Gonave, la pointe de Mayzi de l'isle de Cube, & le cap à fou du môle Saint-Nicolas. Les terres de Cube m'ont paru vers cette partie orientale, auſſi hautes que celle du Saint-Domingue. 23 Janvier 1777.

Le 24 à dix heures du matin, j'ai obſervé dans le Nord deux nuages fort déliés, en forme de roſeaux, de la longueur d'environ une lieue ; ils ſe croiſoient à angles inégaux & oppoſés ; j'ai jugé qu'il régnoit deux vents dans la partie ſupérieure de l'athmoſphère, & que l'un l'emportant bientôt ſur l'autre, celui qui nous faiſoit faire route, devoit néceſſairement changer. Tout le jour nous avons côtoyé la partie ſud-eſt de l'isle de Cube qui a au moins trente lieues de long. Les terres y ſont ſi hautes, que pendant preſque tout le jour les nuages étoient au-deſſous du ſommet des montagnes : toute cette côte fort haute 24 Janvier 1777.

à l'eſt diminue inſenſiblement au ſud-oueſt, & ne préſente plus que des terres fort baſſes. Au cap de Crux, elle paroît ſtérile ; les montagnes en ſont eſcarpées, on y voit des aſſatages de rochers noirs & extrêmement ſaillans ; elle ne paroît ni habitée ni cultivée : nous n'étions qu'à quatre lieues des terres de Cube : on découvroit celles de la Jamaïque : au lever de la lune le phénomène des nuages croiſés s'eſt répété.

25 Janvier 1777. Le 25 un vent modéré & les courans nous ont fait perdre de vue les terres de Cube. On a pris une ſeine, longue de deux pieds, peſant ſix liv. bien ombrée de raies noirâtres & perpendiculaires du dos au ventre. A huit heures du ſoir, le vent a tellement fraîchi qu'il a fallu amener les perroquets & les voiles d'été, & prendre des ris dans les huniers : la lame étoit fort groſſe, le navire rouloit horriblement, heureuſement la lune encore pleine éclairoit ſuffiſamment.

26 Janvier 1777. Le matin du 26 le vent étoit encore violent, & la mer groſſe, mais la vague a enfin diminué avec le vent, qui eſt venu nord-eſt, & nous l'avons eu largue le reſte du jour, nous filions neuf nœuds. A midi nous avons vu l'isle des Cayemans fort baſſe & preſque noyée ; nous l'avons jugée à quatre lieues de nous ; nous nous trouvons à la hauteur du jardin de la reine, demain nous devons voir l'isle des Puits. A huit heures du ſoir on a pris une caranque, eſpèce de perche.

27 Janvier 1777. La nuit a été tranquille, quoique nous euſſions

vent arrière, les vents étoient oueſt. A huit heures, plus de cinq cent marſouins ſont venus jouer devant notre navire, on en a pris un, c'étoit une femelle qui avoit cinq pieds de long; je l'ai diſſéquée & décrite. A trois heures après midi nous voyions les isles nommées les jardins, isles baſſes, près de celles des Pins : nous avions donc fait environ ſoixante lieues de route depuis hier.

Toute la nuit nous avons eu beau temps, bon frais; mais toute cette côte étant environnée de courans qui portent à terre, il a fallu mettre le cap au ſud-oueſt toute la nuit, & diminuer de voiles juſqu'au jour.

Le 28 nous avons repris le nord-oueſt. A huit heures nous avons vu l'isle des Pins; elle eſt fort longue : on y découvre trois montagnes, & une terre baſſe plantée de grands arbres, & qui paroît propre à la culture. A trois heures après midi nous avons vu le Cap oriental précédé d'une chaînes de montagnes, dont quelques-unes ſont détachées des autres. Il s'étend en terre baſſe à près de ſix lieues en mer, le vend nord-nord-eſt, toujours frais; nous avons filé dix nœuds. Le ſoir nous avons vu le cap Santo-Antonio; mais comme il y a des ſaules à quatre lieues en mer, nous n'avons oſé le doubler pendant la nuit; en conſéquence, après avoir fait petites voiles juſqu'à onze heures, nous avons couru des bordées; & deux heures après minuit, le matelot qui étoit à la barre, s'étant laiſſé ſurprendre, nous nous ſommes

28 Janvier 1777.

trouvés le cap ſur la terre à une lieue ; on a reviré de bord, à l'inſtant on a mis vent deſſus, vent dedans, & à cinq heures nous avons repris notre route ; nous avons doublé le Cap à une lieue de diſtance. Les terres en ſont baſſes & ſemblent fertiles, étant couvertes de grands & beaux arbres. A onze heures nous nous ſommes trouvés à la vue des hauts fonds, ſur leſquels nous avons diſtingué le navire dont on alloit réclamer la cargaiſon. Ces hauts fonds ſont pleins de petits islets, le banc ſe prolonge à ſept ou huit lieues en mer nord & ſud. L'eau qui les couvre eſt d'un verd d'émeraude, brillante & limpide à l'horiſon, & celle de la mer bleu indigo. Le fond le plus grand de cette batture n'a que huit pieds d'eau ; enſorte qu'il n'eſt ni bateau ni goëllette qui l'oſe franchir perpendiculairement. Arrivés au-deſſus, nous avons vu clairement ce fond veiné de blanc & de noir à quinze braſſes ; à l'inſtant nous avons reviré de bord, & couru nord-oueſt. Nous avons vu un bateau françois faiſant la même manœuvre. Toute la nuit il avoit fallu courir des bordées nord-oueſt & ſud-oueſt, ces vents étant contraires.

30 Janvier 1777. Le 30 les vents ont duré au même rhumb, plus ou moins violens : ſoit que les timonniers n'aient pas tenu le vent cette nuit, ſoit que les courans nous aient fait dériver, nous nous trouvons par l'eſtime avoir perdu trois lieues au-deſſous du vent ; en effet, nous avons revu le

navire de notre armateur près de la terre ſud-eſt, & un bateau ſortant de l'anſe près de ce navire.

Le 31 à midi nous nous ſommes trouvés élevés de quinze lieues au-deſſus de la batture; en effet, ayant reviré de bord vers quatre heures après midi, nous avons revu le cap Santo-Antonio à quatre lieues au-deſſous de nous. Le ſoir il eſt tombé un grain qui a obſcurci l'air, mais qui ayant donné peu de pluies, a ramené les vents au nord, nous avons fait l'eſt. 31 Janvier 1777.

Le premier Février au matin, les vents étant revenus au ſud-eſt, nous avons fait le nord : tout le ſoir nous avons couru la côte eſt-nord-eſt, ſans avoir vu terre. Les vents nous ont tellement contrariés que toute eſtime faite nous étions fort embarraſſés de ſavoir où nous étions, mais nous ſoupçonnant près de la terre, & ne voulant pas la perdre de vue, nous avons couru ſud-eſt pendant la nuit à petites voiles. 1 Février 1777.

Le 2 au point du jour nous l'avons revue à trois lieues de nous, ſans ſavoir en quel lieu. A midi on a vérifié que c'étoit Bateyaouda, mauvais hameau, compoſé de quelques caſes de paille, que nous avons très-bien diſtinguées. Nous avons continué notre route à toutes voiles, perroquets & bonnettes de mizaine dehors, ſans néanmoins pouvoir atteindre la Havanne; & après avoir couru la côte pendant douze lieues de montagnes très-hautes, coupées pittoreſquement, & paroiſ- 2 Février 1777.

ſant en quelques endroits, par l'effet des ombres, perpendiculaires. La nuit nous a ſurpris & arrêtés vis-à-vis d'une groſſe montagne; nous avons mis vent deſſus, vent dedans. Cette côte bordée de reſcifs depuis le cap Santo-Antonio paroît très-mal ſaine.

Nous ſommes reſtés en travers toute la nuit, de peur de paſſer la Havanne, dont nous ignorions au juſte la ſituation; on n'a ceſſé de ſonder, pour éviter l'approche de la terre. Le vent qui étoit très-violent & les courans nous ont ballotés & fatigués ſingulièrement.

Le 3 au point du jour nous avons dérivé près de dix lieues à l'eſt-ſud-eſt, & nous étions vis-à-vis de la Table à Marianne, très-reconnoiſſable, & dont la figure avoit été reconnue dans le journal d'un voyage précédent. Cela nous annonçoit la Havanne à trois lieues de-là, facile à diſtinguer à deux mornes en forme de mamelons rapprochés. Nous avons mis toutes voiles dehors, & à neuf heures du matin nous avons découvert la ville.

3 Février 1777. Arrivée à la Havanne.

Du plus loin que nous l'avions diſtinguée, nous avions hiſſé pavillon de France, une minute après nous en vîmes arborer trois pour ſignaux ſur un baſtion du fort Maure; j'eus une émotion ſingulière à la vue de cette ville (1). Celles de nos colonies n'ont que l'air de cabanes à pêcheurs aſſemblées & alignées; mais les fortereſſes de la

(1) Notre auteur n'avoit pas vu celle du Cap.

Havanne, ſes nombreux dômes, ſes clochers élevés, ſes toîts rougis, ſes édifices hauts & blanchis lui donnent l'extérieur de nos villes d'Europe ; & cette reſſemblance me rappeloit avec attendriſſement le ſouvenir de ma chère patrie.

Du rempart on nous cria avec le porte-voix de jeter l'ancre, mais le bruit des flots qui ſe briſent contre les rochers, le ſifflement des vents, la confuſion des voix, nous empêchèrent d'entendre bien diſtinctement, & d'exécuter ce que l'on nous ordonnoit ; & quand nous l'aurions bien compris, nous n'étions pas diſpoſés à obéir n'en concevant pas la néceſſité ; ainſi moitié haſard, moitié malice, profitant de l'aide du vent & du flot qui nous précipitoient dans le court détroit, comme malgré nous, nous donnâmes à pleines voiles dans le goûtet du port, & par une de ces témérités qui ne ſiéent peut-être qu'aux François, nous abrégeâmes ainſi de beaucoup les cérémonies. Il eſt vrai qu'avec un commandant du fort, plus exact ou plus ſévère, nous courions riſque d'eſſuyer quelques coups de canons de vingt-quatre.

Toute la ville étoit accourue pour jouir du ſpectacle nouveau d'un navire étranger qui entroit dans le port ſans mouiller. Le capitaine qui depuis m'a ramené de Vera-Crux étoit préſent : il m'a dit qu'il avoit été ſurpris de notre audace, & que nous étions les premiers à qui une ſemblable témérité n'eut pas donné ſujet de s'en repentir.

Quoiqu'il en ſoit, nous rencontrâmes au-delà du fort Maure le canot du capitaine du port qui venoit à grande hâte, & qui acheva de nous introduire; il nous conduiſit dans l'intérieur du baſſin, & nous plaça en face du gouvernement, ſous le canon de la capitane du port.

A peine eûmes-nous mouillé, que nombre de canots aſſiégèrent notre brigantin, une foule d'oiſifs & de curieux ſautèrent à bord; quatre gardes de la douane vinrent nous viſiter; l'inſtant d'après nous eûmes un major de marine avec quatre ſoldats de la capitane, vaiſſeau de ſoixante-quatre qui commandoit le port; enfin, l'aide-major de la place y vint avec un ſergent & quatre fuſiliers; le brigantin étoit plein, nous avions l'air d'une priſe, les officiers de la contador, ceux de la marine & de terre, nous interrogèrent & reçurent nos déclarations par écrit; on nous demanda à chacun ſéparément les motifs de notre voyage. Quant à moi, je dis que j'étois botaniſte, & que je venois herboriſer; on me demanda s'il n'y avoit pas de plantes chez nous, je convins qu'il n'en manquoit pas, mais j'ajoutai que celles de la Havanne paſſoient pour être bien meilleures. Cette réponſe, comme toutes celles qui flattent la vanité eſpagnole, m'attira une ſorte de conſidération, qui redoubla encore, lorſqu'on vit par mon paſſe-port que j'étois licencié en médecine : dans le même temps un paſſager diſoit en confidence à quelques Eſpagnols

que j'étois un célèbre médecin, mais que je ne voulois pas être connu, dans la crainte d'être forcé d'exercer mon art dans la ville; cela me valut encore quelques égards.

Cependant on nous ſignifia que nous ne pouvions débarquer, & l'on nous conſigna à deux gardes de la contador qu'on laiſſa en garniſon chez nous; il falloit attendre les ordres du gouverneur qui étoit abſent pour huit jours; nous prîmes le parti de lui envoyer nos mémoires, mais nous ne pouvions recevoir de réponſe qu'au bout de deux jours, ainſi il fallut nous armer de patience.

Un de nos paſſagers ayant haſardé de deſcendre & même de ſe faire paſſer pour le capitaine, & ayant été bientôt convaincu d'inpoſture, fut renvoyé auſſitôt à bord par quatre fuſiliers.

Cette imprudence penſa nous faire beaucoup de tort; on nous regarda comme des gens ſuſpects, & nous fûmes gardés très-étroitement; je vis pendant trois nuits roder autour de nous trois canots, qui ſe ſuccédoient d'heure en heure, & qui ſondoient avec des crochets, pour voir ſi l'on n'auroit rien jeté à la mer: le jour rien ne ſortoit ſans être viſité.

Cette vie me déplut au point de me faire enviſager le navire comme une priſon, mon imagination ſe frappa; & ſoit à raiſon de cela, ſoit à cauſe de l'air humide & épais qu'on reſpire dans ce port, fermé de toutes parts par des

côteaux, je reſſentis un violent mal de tête & une grande difficulté de reſpirer ; la fiévre ſurvint, je craignis de faire une grande maladie ; je me mis ſur le champ à une diète rigoureuſe, & à des potions pectorales & raffraîchiſſantes ; & dès le même jour j'écrivis à M. *Dorrira*, intendant, à M. *le marquis de la Tour*, gouverneur, & à D. *Juan Davaut*, lieutenant de roi, des lettres très-preſſantes, dans leſquelles leur expoſant que ma condition n'avoit rien de ſuſpect, & que ma ſituation étoit pénible & dangereuſe, & leur témoignant la plus grande confiance dans les éloges que la voix publique faiſoit d'eux, je les priois de me permettre de deſcendre à terre.

Le lendemain à huit heures du matin j'envoyai mes lettres, & à neuf heures je reçus de M. l'intendant la réponſe la plus honnête & la plus favorable ; mais déjà le lieutenant de roi effraié de mon état, dont il s'étoit informé, m'avoit envoyé l'aide-major de la place pour me faire débarquer, & m'offrir la maiſon d'un de ſes amis pour m'y rétablir & m'y repoſer.

Séjour à la Havanne.

Je débarquai tout auſſitôt & laiſſai même mes effets à bord, dans la crainte d'un contre-ordre ; je me rendis enſuite chez ces Meſſieurs pour les remercier ; je vis dans M. Dorrira, ancien conſul à Bordeaux, une phyſionomie très-heureuſe, un maintien grave, mais doux & affable, tout l'extérieur d'un galant homme, un air enfin à la françoiſe ;

françoiſe ; il eſt chevalier de l'ordre de Saint-Charles, & il n'y a qu'une voix ſur ſon mérite, ſa bonté, ſa probité. D. Juan Davaut eſt un de ces anciens & braves militaires conſommés par l'expérience, plein d'une franchiſe & d'une droiture d'ame, qui ſe rencontrent preſque toujours avec le vrai courage ; il eſt brigadier des armées, & inſpecteur général de la colonie.

Tous deux me firent l'accueil le plus gracieux, & même des excuſes de n'avoir point ſu mon incommodité ; ils m'offrirent leurs ſervices & de faire confirmer mon débarquement qui n'étoit encore que proviſionnel.

J'eus une longue converſation avec l'intendant, dans laquelle il fut queſtion d'hiſtoire naturelle, de commerce, de manufactures ; enfin il me raconta avec complaiſance comment les abeilles de la Floride étant venues par haſard à la Havanne, s'y étoient multipliées au point de former une branche conſidérable de commerce & d'impôts, dans l'eſpace de ſix années.

Pour le lieutenant de roi il me queſtionna beaucoup ſur la population de notre colonie de Saint-Domingue, ſur ſes forces réelles en troupes de France, troupes de la colonie, & milice : il me parla franchement de celles de l'isle de Cube, & me témoigna une grande confiance dans l'alliance de l'Eſpagne avec la France.

Il me permit ainſi que l'intendant de lui faire ma cour, & ils me prièrent même de les voir ſou-

vent ; je n'y ai pas manqué pendant tout mon ſéjour, & m'en ſuis bien trouvé.

En les quittant je pris un logement dans une auberge ſur la place major, où l'on conſtruiſoit le palais du gouverneur, & où eſt déjà bâtie la contadorerie.

L'air de terre, la liberté, l'accueil que j'avois reçu furent un beaume ſalutaire qui opéra tout à coup ; & en moins de trois jours je me trouvai parfaitement rétabli.

Je vis alors toute la ville & les environs, & commençai à bien augurer de mon voyage.

Le gouverneur étant de retour, j'allai lui préſenter mes reſpects. M. l'intendant l'avoit déjà prévenu de mon débarquement ; il me reçut avec bonté & me permit d'herboriſer dans la banlieue de la ville ; preſſé entre le cri de l'humanité & la rigueur de la loi, il ne put me permettre davantage, & me défendit même expreſſément de m'éloigner de plus de dix lieues dans les terres de l'isle ; je le remerciai dans les termes les plus perſuaſifs de ce qu'il m'accordoit, & lui demandai la permiſſion de lui faire ma cour pendant mon ſéjour à la Havanne ; non ſeulement il me l'accorda, mais il me fit prendre le caffé, & m'invita à dîner pour le lendemain. Je trouvai chez lui nombre de perſonnes de diſtinction, militaires & autres, auxquelles il me préſenta, & particulièrement à D. Louis Huet, directeur général du génie & des fortifications, qu'il

m'apprit être françois. Sur l'éloge d'un écureuil très-joli qui venoit du Mexique, & dont je le priai de me permettre de prendre la deſcription ainſi que d'un perroquet, il vouloit abſolument me faire accepter en don l'un & l'autre, mais je m'en excuſai ; un moment après il me fit paſſer dans ſon cabinet pour me parler de la France ; à ſes queſtions, & à ſes manières nobles & aiſées, je le jugeai un véritable homme de cour : la converſation tomba enſuite ſur les arts, il me mena ſur une promenade qu'il avoit fait planter en arbres, & que j'avois vue ; je la déſaprouvai franchement, & lui dis que dans un terrain auſſi pierreux & ſous un ciel auſſi brûlant que celui de la Havanne, il falloit ſemer les promenades ; les raiſons que je lui en donnai le convainquirent ; il me parla enſuite d'un ſpectacle, & me montra le deſſin de la toile pour la ſalle d'opéra qu'il avoit fait bâtir, & où il étoit parvenu à faire jouer la Didon du Metaſtaſe ; cette toile eſt une flatterie aſſez délicate de la part des habitans. Elle repréſente Phœbus ſur ſon char ſortant du palais des heures, & venant éclairer de ſes rayons la ville de la Havanne, ſous l'emblême d'une femme aſſiſe au pied d'un arbre ſur le rivage de la mer, en face du fort Maure ; couronnée de tours & de créneaux, elle repoſe de la main droite ſur l'écu de ſes armes, & de l'autre elle careſſe des génies ; l'invention eſt heureuſe pour une ville de l'Amérique, mais

Opéra de la Havanne.

l'exécution en eſt meſquine ; le palais du ſoleil, par alluſion ſans doute au nom de la Tour que porte le marquis, eſt figuré par une très-petite tour noire & enfumée, dont la porte encore plus petite reſſemble plutôt à celle d'un cachot qu'au portique deſtiné au paſſage du char radieux du ſoleil, attelé de quatre chevaux. Je fis obſerver cette faute au gouverneur, en lui diſant qu'apparemment le peintre connoiſſoit peu les métamorphoſes, & n'avoit jamais lu la pompeuſe deſcription d'Ovide qui commence par ces mots : *Regia ſolis erat*..... Il chercha à excuſer le peintre, & me recommanda d'aller voir ſon opéra ; je le quittai enfin, très-ſatisfait de lui, & déſormais tranquille ſur mon ſéjour à la Havanne.

Le lendemain je vis l'opéra ; la ſalle, bâtie ſur les deſſins de celle de Naples, eſt réellement très-jolie ; elle a un air de légéreté & d'élégance qui lui eſt particulier, en ce que les loges ne ſont ſéparées en dedans du théâtre que par des baluſtrades fort déliées ; on voit & on entend très-bien de toutes les parties, & l'on a l'avantage d'être aſſis au parterre. L'opéra fut exécuté à mon avis mieux qu'aucun que j'euſſe encore vu, le rôle d'Enée fut rempli par un virtuoſo italien, qui à la plus belle voix, à la plus belle taille, à la plus noble phiſionomie, joignoit le jeu d'un grand acteur ; une Caſtillanne jouoit Didon, une mulâtreſſe faiſoit la confidente, & le role d'Yarbé étoit rempli par un Eſpagnol ; ces trois acteurs,

choſe rare! chantoient avec goût & préciſion, & jouoient bien; c'eſt le premier opéra où j'ai vu l'orcheſtre n'être point mené par les coups redoublés d'une lourde & bruyante maſſe, appelée meſure; un ſecrétaire du gouverneur, violon de la première force, étoit à la tête, & inſpiroit à tous les ſymphoniſtes la juſteſſe & la vérité de la peinture harmonique; je ne trouvai à dire dans tout le cours du ſpectacle qu'à un ſolo, deſtiné ſans doute à faire briller quelque fameux violon, & qui remplit bien cet objet, mais qui ſuſpendoit & faiſoit languir néceſſairement l'intérêt principal.

Il s'en falloit bien que la comédie répondit à l'opéra; j'y trouvai tant de choſes contre le goût & les règles de notre théâtre, que je ne pus rire que de ſes défauts; par exemple, le nom de Dieu, *nombre de Dios*, celui de Jéſus, de la Vierge & de tous les ſaints ſont répétés à chaque phraſe, les acteurs & ſurtout les femmes ne paroiſſent ſur la ſcène qu'un chapelet à la main; on ſe bat dans toutes les ſcènes (rignen): deux amants ſe rencontrent-ils? il faut tirer l'épée, & vous liſez entre deux parenthèſes: *ſacar la ſpada*, toutes les pièces comiques ou tragiques ſont comédies, & comédies fameuſes, *la comedia famoſa*, de quelqu'auteur & de quelque médiocrité qu'elles ſoient; enfin, elles ont ſouvent les titres les plus ridicules, tel que celui-ci: *Los cabellos de Abſalon*, la chevelure d'Abſalon. Comédie.

Celle qui ſuivit l'opéra étoit des plus ſingulière, un ſeul des acteurs en tuoit douze autres qu'il rangeoit par terre à meſure qu'il les poignardoit, & par ordre, hommes, femmes & enfans, ſans qu'aucun de ces miſérables fît la moindre réſiſtance, & l'expédition finie, il eſſuya froidement le ſang de ſon couteau ſur l'empeigne de ſon ſoulier; on trouva cela fort beau : pour moi, comme nous étions en carnaval, j'avois ſoupçonné que c'étoit un tableau emblématique des horreurs qu'entraîne la débauche; mais ayant communiqué mon idée à mon voiſin, je vis que je m'étois trompé : au reſte, je me ſuis convaincu depuis qu'il y a beaucoup d'eſprit, quantité de penſées fines, délicates & vraiment galantes dans pluſieurs pièces eſpagnoles; l'auteur à la mode eſt *Calderon de la Barça*.

Je retournai le lendemain ſaluer le gouverneur & lui parler de ſon ſpectacle, il me parut ſatisfait du compte que je lui en rendis.

Je lui préſentai, comme j'avois déjà fait à l'intendant, un petit cadeau de graines potagères & de fleurs; il partagea avec *dom Louis Huet*, qui dînoit ce jour-là chez lui, & comme j'appris alors qu'il étoit cultivateur, je le priai d'en accepter encore autant de ma part; il eut la bonté de me témoigner la plus grande envie de faire connoiſſance avec moi, j'y répondis par une viſite qu'il me rendit, & quelques jours après il vint me prendre dans ſa voiture pour

me conduire à ſa maiſon de campagne ; j'y trouvai Madame ſon épouſe (noble génoiſe du premier mérite), une des Demoiſelles ſes filles, & un commandant d'artillerie ; après le déjeûner nous allâmes ſemer dans le jardin toutes les graines que j'avois données : ce fut une vraie fête où la gaieté, les bons mots, la décence, les complimens les plus vrais & la converſation la plus agréable, nous firent paſſer quatre heures de travail ſans nous en appercevoir. Au travail ſuccéda un dîner très-délicat à la françoiſe, après dîner on joua, on ſe promena, & l'on revint à la ville.

Cette maiſon de campagne eſt ſous le canon du fort le Prince, que bâtiſſoit dom Louis Huet, & dont il me fit voir les travaux avec autant de confiance que s'il m'eut connu depuis long-temps ; le terrain eſt pierreux & ſans eau ; cependant on y cultive du manioc que les Eſpagnols appellent *yacca*. Et telle eſt l'induſtrie du maître qu'il en porte le produit à trois mille piaſtres par an.

Dom Louis Huet eſt un homme diſtingué par ſes talens dans ſon état, & par ſon amour pour les lettres ; il réunit l'eſtime publique à la confiance de la cour, & ſon grade de colonel le met dans le cas de porter ſes vues plus loin.

Sa maiſon eſt celle que j'ai fréquentée le plus aſſiduement à la Havanne ; j'allois quelquefois faire ma cour à M. le gouverneur, chez

l'intendant & le lieutenant du roi, & j'employois le reſte de mon temps à faire des promenades botaniques autour de la ville, à étudier la langue eſpagnole, & à méditer ſur le plus grand & le plus eſſentiel de mes projets.

Il faut avouer cependant que je m'ennuyai beaucoup à la Havanne pendant un mois & demi que j'y reſtai.

Deſcription de la Havanne.

Cette ville n'a rien dans l'intérieur de ce que ſes dehors promettent d'agréable; elle a environ douze cent vingt toiſes de long, ſur ſix cent de large, ſituée ſur un rocher, bâtie en demi cercle ſur le bord de la mer, le rivage forme le plus grand diamètre; toutes les maiſons ſont en pierres de taille ou maçonnerie, à un, deux, ou trois étages; elle a quatre places publiques fort larges, mais à moitié finies, mal ſimétriſées, encombrées de toutes parts; les rues ſont droites & alignées, mais étroites, étant diviſées en deux trotoirs, & un chemin où deux voitures paſſent difficilement; ſans pentes, les eaux y croupiſſent ſouvent ſur le roc, où ſe ſont creuſées à la longue de profondes ornières; on a projeté de les niveller, de leur donner de la pente & de les paver; l'eſſai de ce pavé que j'ai vu dans quelques rues près du gouvernement eſt ſingulier, ce ſont des ſolives de bois de fer, de dix pouces d'équariſſage, encadrées dans d'autres ſolives poſées de long comme un parquet; telle eſt ſa ſolidité, que depuis deux ans entiers que de

nombreuſes voitures roulent ſur ce pavé, on n'y remarque pas la trace d'une roue, & qu'il n'eſt pas plus ébranlé que rayé ; ce ſeul pavé, s'il étoit achevé, rendroit la ville on ne peut plus curieuſe : la Havanne eſt de peu de défenſe par elle-même du côté de terre, elle n'a qu'une ſimple courtine, flanquée de baſtions, & preſque par-tout ſans foſſés vu la difficulté de les tailler dans le roc ; mais à préſent elle eſt à couvert & à l'abri de toute inſulte dans cette partie par le fort du Prince, que l'on y conſtruit à environ huit cent toiſes ſur une éminence du côté de la ville : du côté du port, elle eſt inabordable ; ce port, l'un des plus beaux & des plus vaſtes de l'univers, eſt un baſſin à-peu-près rond, dans lequel ſe jettent pluſieurs petites rivières ; il a une lieue de profondeur depuis le goulet juſqu'au fond ; l'entrée eſt défendue du côté de la ville par un fort en face du mur & les flancs de trois baſtions, qui poſés en échelle battent juſques dans la rade ; il y a ordinairement dix-huit pièces de canons de vingt-quatre ſur chaque flanc de ces baſtions : du côté de la campagne, le mur bâti ſur un rocher eſtimé imprenable juſqu'à l'arrivée des Anglois défend l'entrée du port ; la Cavagne, autre citadelle nouvellement bâtie au-deſſus du mur, commande le port & la ville, & ſon feu ſe croiſe avec celui du fort-du-Prince ; enfin deux autres fortins dans le fond du port, deux

gradins de batteries baſſes ſous le mur, la Cavagne le long du rivage, & une batterie à fleur d'eau rendent cette ville une des plus redoutables : on croit qu'elle a huit cent pièces de canons, la plupart de vingt-quatre, en batteries ; jamais on n'eſſayera de forcer l'entrée du goulet, cela eſt impraticable ; deux frégates angloiſes ont été coulées à fond durant le ſiège de cette ville pour s'y être ſeulement préſentées : on ne peut rien voir de plus beau que les forts, ils ſont bâtis avec une dépenſe qui tient de la profuſion. Les maiſons particulières de la ville n'ont pour elles qu'un certain air de grandeur, de larges portes cochères, des fenêtres auſſi larges avançant en ſaillies de deux pieds ſur la rue par leur ſoubaſſement, de lourds balcons de bois couverts de toits en tuiles, & régnant tout autour de l'étage ſupérieur, des grillages de bois monſtrueux & groſſiers, tout cela donne à l'extérieur des maiſons un air lourd, ſombre & repouſſant. L'intérieur eſt ordinairement décoré d'une vaſte cour autour de laquelle régnent de grandes arcades gothiques & moreſques dont les murs ſont très-blancs, la gallerie que forment ces arcades communique à de vaſtes appartemens mal entendus, mal meublés, dont les portes ou contrevents reſſemblent à des portes de cachots ou de citadelle, tant par l'épaiſſeur des bois que par leur menuiſerie gothique. Il eſt d'uſage d'avoir dans le veſtibule

Maiſons des particuliers.

ou dans la principale pièce de la maiſon toutes les armes de la famille rangées en manière de trophée : cet uſage doit remonter aux temps de l'ancienne chevalerie, & s'il n'eſt quelquefois qu'une vaine parade, il ſert auſſi ſouvent le vrai courage, toujours prêt à tout entreprendre. Rarement les maiſons du peuple ſont-elles plafonnées ; toutes au lieu de carreaux ou de planches n'ont qu'un ſimple enduit de terre, & quelquefois de plâtre chez les gens aiſés, ce qui y entretient un air épais & humide qui m'a beaucoup affecté ; chez les gens riches, les meubles ſont de bois doré en quelques parties, les rideaux de damas cramoiſi à franges d'or : on y voit quelques vernis de la Chine, quelques peintures, quelques luſtres de verre. Les lits ſont très-ſimples, point de trumeaux ou de glaces, point de parquet, de tapis ni de tapiſſeries, & en général rien d'auſſi ſomptueux & d'auſſi élégant qu'en France. L'Eſpagnol eſt auſſi modeſte dans ſon logement que ſobre dans ſa manière de vivre ; ce ſont les Anglois qui lui ont enſeigné la façon d'apprêter certains alimens, & l'uſage de pluſieurs ſortes d'ameublemens : qu'on juge des talens des diſciples par les talens des maîtres.

Habillemens des hommes.

Les hommes portent des habits à la françoiſe, mais dont les tailles ſont ſi hautes, qu'il faut aller chercher les poches juſques ſous les bras ; par deſſus cet habit qui eſt ordinairement de

toile d'indienne ou de taffetas, on porte le manteau de buradelle ou de camelot, ceux qui veulent ſe diſtinguer le portent de drap bleu, ou écarlatte brodé ou galonné; ces manteaux coûtent cinq cent piaſtres, & c'eſt un luxe qui n'eſt pas permis à tout le monde; cependant les gens de grand ton dédaignent d'en porter; ils préfèrent de s'habiller à la françoiſe, les cheveux rarement poudrés ou friſés s'enveloppent d'une rétéſitte recouverte d'un large chapeau : tel eſt l'habillement des hommes.

Habillemens des femmes.

Les femmes portent rarement des robes, elles ſont preſque toujours en jupes & en corſets avec un tablier de gaze ou de mouſſeline & quelques rubans, ſans poudre, ſans friſure; leurs cheveux ſont ramaſſés en treſſe ou en chignon ſous leur coëffure, on y ajoute un bouquet de rhue ou d'abſynthe ſur l'oreille. Leurs bijoux ſont des croix, des bagues, des colliers en chaînes d'or, & principalement de larges bracelets d'or maſſifs du poids d'un demi-marc. Heureuſe la femme qui a un bracelet au bras gauche! Plus heureuſe encore celle qui en porte un à chaque bras! On s'en amuſe comme de ſes gands en les ôtant & remettant à tous propos, le tout pour faire parade d'un beau bras. Les Françoiſes ont le fard, les Eſpagnoles portent à chacune de leurs tempes une mouche noire d'un pouce de diamètre, rondes ou ovales, on les change la nuit pour des mouches de toile blanche (ce qui ne reſſemble pas

mal à un emplâtre), & le matin on y ſubſtitue une feuille d'oranger.

J'ai vu peu de belles femmes à la Havanne, encore moins d'élégantes ; elles ne ſortent le matin que pour aller à la meſſe, & le ſoir pour ſe promener. Vous ne les verrez jamais dans les rues ni dans les boutiques, ni dans une ſalle commune. Toujours renfermées dans leur appartement, le ſeul plaiſir de la promenade en chaiſe hors de la ville peut les en tirer. Il eſt vrai qu'elles y ſont ſingulièrement ſenſibles, & qu'il n'eſt pas diſpendieux ; quatre cent piaſtres pour un cocher, cent cinquante pour la mule, cinq cent pour la chaiſe, cela fait environ mille piaſtres pour tout l'équipage : auſſi la ville en fourmille-t-elle. Le moindre commis a ſa chaiſe, & c'eſt un cadeau qui ſe fait à une amie, comme en France on lui envoie une boîte de confitures.

Il faut dire auſſi que nulle part l'argent n'eſt auſſi commun qu'à la Havanne, on l'y voit rouler en talègue (1) comme à Paris les ſacs de cent piſtoles. Les comptoirs des traitans ſont toujours couverts d'un monceau de réales plates (2) qu'ils

Argent.

(1) *Talègue talegua*, ſac à mettre de l'argent. Notre auteur a ainſi franciſé beaucoup de mots eſpagnols.

(2) *La réale* eſt une monnoie qui vaut ſept ſols de france ou environ, il y a *réal de a ocho* qui vaut un écu. *Réal de a quatro* demi écu, *réal de a do* un quart d'écu & *réal de plata* : celle dont il s'agit ici équivaut à la huitième partie d'un écu.

Réal.

aſſemblent en piaſtres pour leurs comptes avec une ſingulière célérité.

Marchés. Les marchés ſont abondans en toutes ſortes de rafraîchiſſemens, & principalement en légumes, qui y ſont auſſi bons qu'en France ; le poiſſon, la tortue y ſont à meilleur marché ; la viande de bœuf ſe vend une réale les quatre livres ; le bon vin de Malaga & de Tinto deux réales la bouteille : & il faut avouer qu'en aucune ville de l'Amérique on ne peut faire meilleure chère, & à plus bas prix. On doit cet avantage à la diviſion de la réale en quartitte de fer-blanc, car rien ne facilite plus le débit & l'achat, & n'eſt plus favorable à l'économie que les petites monnoies.

Commerce Le commerce de la Havanne & du Mexique eſt entre les mains des Catalans, dont le génie actif, laborieux, entreprenant & opiniâtre, leur a procuré des fortunes conſidérables ; auſſi ſont-ils un objet d'envie pour les Eſpagnols qui cherchent à déguiſer ce ſentiment ſous les apparences d'un mépris qui ne ſeroit pas moins injuſte. Il y a trente Catalans dans le commerce pour un Caſtillan. Mais l'ivreſſe de leurs ſuccès leur a fait déſirer auſſi les priviléges excluſifs, eſpèce de monopole déjà trop commun en Eſpagne. Ils avoient propoſé de fournir la colonie de la Havanne des

---

Il y a encore *réal de vellon*, qui eſt une monnoie de cuivre qui vaut *cinq ſols* de France.

vins de Malaga & de Tinto à dire d'experts, moyenant une réale la bouteille, tandis qu'il ſe vend ordinairement deux réales ; mais ils en demandoient le débit excluſif, ce qui leur a été refuſé.

Les objets de commerce ſont les fers, les toiles, les quincailleries, les ſoies, l'horlogerie, les vins & les épices.

On ne trouve guère que de la toile de Bretagne à la Havanne comme au Mexique, & la plus groſſière s'y vend couramment une piaſtre la barre (1). Toute la quincaillerie ſe tire d'Allemagne ; l'horlogerie d'Angleterre ; le peu de draps, d'indienne ou de Perſe qui s'y conſomment, & qui n'eſt pas fabriqué au Mexique, ſe tire de France. Les Génois, avec qui les Eſpagnols paroiſſent ſimpatiſer beaucoup, fourniſſent à ces derniers toutes les ſoiries pour voiles, ſoutanes, pour les capes noires que portent les femmes lorſqu'elles vont à l'égliſe, & pour les manteaux des prêtres faits d'un gourgouran dont ils aiment le *fron fron*. On tire les fers en partie de la Suède & en partie de l'Eſpagne. C'eſt l'Eſpagne auſſi qui fournit les huiles, les vins & le papier, qui y eſt déteſtable. Une choſe ſingulière, c'eſt qu'on ne puiſſe trouver à la Havanne ni à la Vera-Crux aucune eſpèce de papier gris ; j'en ai eu beſoin pour deſſécher

(1) La bare barra, terme eſpagnol qui revient à notre aune.

mes herbes, & je n'ai pu m'en procurer que quelques feuilles qui ſervoient d'enveloppe à certaines marchandiſes, & qu'on me faiſoit cependant payer bien cher.

Promenades. On ne trouve à la Havanne ni dans toute l'Amérique aucune promenade publique, plantée d'arbres. M. le marquis de la Tour en avoit fait faire une autour des remparts de la ville, elle n'a pu réuſſir, & il n'en reſte que la chauſſée; une autre précédemment élevée à grands fraix, & plantée d'orangers, eſt ruinée également.

Population La Havanne a une population de vingt-cinq mille ames ou environ. Celle de toute l'isle, en y comprenant les Nègres & les mulâtres, ne paſſe pas deux cent ſoixante ſeize mille ames, ſuivant le cadaſtre que j'en ai vu chez le gouverneur; & j'ai ſu d'un ingénieur françois de Vera-Crux qui a vécu long-temps au Mexique, que tout ce vaſte empire n'a pas en tout un million d'ames.

On ne comptoit guères alors que trois mille hommes de troupes réglées à la Havanne: il y a de plus un corps de milice de ſeize cent hommes très-bien exercés.

Egliſes. Je n'ai pas remarqué une ſeule égliſe qui méritât d'être vue pour ſon architecture. Toutes ſont de longs boyaux, ſombres comme des cachots, ornées à droite & à gauche de chapelles ſans nombre, à frontiſpices de trois ou quatre ordres d'architecture, groſſièrement ſurchargée d'ornemens inutiles, plus groſſièrement défigurés par l'oubli

de

de toutes les proportions dorées avec une profuſion vraiment barbare & ſuperſtitieuſe : il n'y a pas une de ces chapelles qui n'ait coûté, en dorure ſeulement, plus de dix mille piaſtres ; & il y a trente ou quarante de ces chapelles dans chaque égliſe. On achève celle des Jéſuites pour en faire la cathédrale : vous croiriez voir un ouvrage & des ouvriers du neuvième ſiècle.

Confréries

Chacune des trente égliſes que l'on compte dans la ville a pour le moins ſept à huit confréries qui font des proceſſions ſans nombre, mais principalement dans le temps de jubilé. Il faut que ce jubilé, que j'avois vu en France & à Saint-Domingue, & que je retrouvois à la Havanne, y eût donné lieu à trois mille proceſſions ; je ne voyois & n'entendois autre choſe. Proceſſions du matin & du ſoir ; proceſſions générales & particulières ; proceſſions de paroiſſe & de communauté ; proceſſions de chaque confrérie, qui, la nuit avec des lanternes, de mauvais baſſons & des guitares, interdiſoient le ſommeil à tous les citoyens. Enfin, proceſſions de chaque père de famille qui, ſuivi de ſa femme, de ſes enfans, de ſes domeſtiques, s'en alloit le chapelet à la main faire des ſtations.

Chapelles.

Chaque maiſon a ſa chapelle, où tous les mois elle chomme une fête particulière.

La dédicace des égliſes, le jour de leur patron ſont des fêtes encore plus conſidérables ; dès la veille à neuf heures du ſoir le clocher eſt illuminé ;

il s'y donne un grand concert qu'il faut entendre des toîts voiſins. Le jour ce même clocher eſt pavoiſé de pavillons de toutes couleurs, l'égliſe eſt pleine de cierges allumés ; c'eſt une chambre ardente, où l'on fait d'aſſez mauvaiſe muſique fort mal écoutée, mais où l'on apporte de riches offrandes.

Evêché. On dit que l'évêché de la Havanne vaut quarante mille piaſtres. *Dom Fulano Echavaria*, qui en eſt pourvu, paroît ami de la cour. Il faiſoit imprimer un mandement qui avoit pour titre *en cuentra l'execrable crimen de los contrabandiſtas*, contre l'exécrable crime de la contrebande. Je demandai à un prêtre, ſon ſecrétaire, qui revoyoit les épreuves, quelle épithète ſon maître pourroit donc donner au crime de lèze-majeſté, puiſqu'il traitoit celui-ci d'exécrable, il ne ſut que me répondre.

Contrebande. Rien de plus ſévère que les loix du pays contre la contrebande, puiſqu'elles prononcent la confiſcation de corps & de bien pour la première fois. Rien cependant de plus commun que la contrebande ; tout le monde la fait, bourgeois, prêtres, militaires. Arrive-t-il un navire dans le port? vous y verrez accourir nombre d'individus que vous ne connoiſſez pas, que vous n'avez jamais vus, & qui ne vous veulent autre choſe que vous prévenir que tel ou tel objet eſt contrebande, & vous porter officieuſement à terre une boîte de galons ou telle autre marchandiſe qu'ils ſauront ſouſtraire aux recherches, uniquement pour vous

obliger, & gardez-vous d'avoir le moindre ſoupçon ſur leur empreſſement : il eſt inouï qu'il y ait jamais eu d'infidélités en ce genre, tant tout le monde ſe ligue avec plaiſir contre une loi injuſte & barbare dans ſon extenſion !

Le crime de fauſſe monnoie eſt puni par le feu. Fauſſe monnoie.

Enfin preſque tout eſt entrepriſe ou ferme, ce qui multiplie à l'infini le beſoin & la tentation de faire la contrebande. Fermes.

Les boulangers de la Havanne ne peuvent avoir le privilége de faire du pain & de le débiter qu'en payant cent piaſtres au gouvernement.

Le papier, la poudre à tirer, le vin, le tabac ſont en ferme par tout le Mexique, & ce qu'il y a de plus extraordinaire & de plus odieux, c'eſt que le tabac & le cacao d'une province ſont contrebande dans une autre : j'ai vu juſqu'aux pitre, cables, cordes & hamacs en ferme ſur la miſérable & mille fois miſérable côte d'Yucatan (1).

C'eſt ainſi que par de faux calculs le gouvernement eſpagnol a ruiné le commerce, la population, l'aiſance de la nation ; de-là le découragement, l'inaction, la misère ; ſources infaillibles de la moleſſe, de la mal-propreté, des maladies, de la mort.

C'eſt à ces cauſes, je n'en doute pas, qu'il faut Ladrerie,

(1) Province de l'Amérique dans la nouvelle Eſpagne, vis-à-vis de l'isle de Cube.

attribuer la lèpre endémique de Carthagène, dont parle l'abbé Raynal. Déjà elle a paſſé à la Havanne, où l'on a conſtruit une ladrerie qui renferme plus de cent cinquante lépreux : on y admet auſſi ceux qui ſont attaqués des maladies vénériennes. Je l'ai viſitée avec un médecin du pays ; mais j'avoue que ce ſpectacle fait horreur, & que j'ai eu beſoin de tout mon courage & d'un flacon de vinaigre radical, dont je m'étois muni, pour ſupporter tout ce qu'il y a de dégoûtant. La police de cet hôpital eſt aſſez mal obſervée ; quoique entouré de murs, ſes portes ſont ouvertes tout le jour aux malades qui vaguent dans les environs, & ont même la liberté de parcourir toute la ville.

Quoique la France faſſe peu de commerce avec la Havanne, il eſt à craindre que cette affreuſe maladie ne s'introduiſe dans nos colonies ; il faut pour cela peu de communication, & il y en a toujours quelques-unes. Je n'ai pas vu ſans frémir au Port-au-Prince une négreſſe qui avoit l'élephantiaſis le plus complet : je l'ai vue abandonnée de ſes maîtres, mandier dans les rues, dans les marchés, où elle pouvoit infecter mille autres eſclaves ; & je dois dire qu'on ne fait pas aſſez d'attention aux terribles conſéquences que préſentent ce fait & pluſieurs autres ſemblables. A défaut de puits, toutes les maiſons de la Havanne ont
Citernes. des citernes. Deux places publiques ſont ornées de fontaines qui verſent de l'eau d'une petite

rivière conduite par des canaux ſouterrains, & dont l'aiguade eſt déſormais défendue par le fort du Prince, de manière que l'ennemi ne peut l'intercepter ſans ſe rendre maître de la citadelle, ni par conſéquent en priver la ville durant un ſiége. Rivière.

L'air qu'on reſpire dans cette ville eſt généralement ſain & pur, les vents du Nord qui ſouffient la moitié de l'année ſur la côte, y raffraîchiſſent tellement l'athmoſphère que j'y ai toujours eu froid la nuit & le matin juſqu'à dix heures, & que le thermomêtre de Bourbon étoit à cinq ou ſix degrés au-deſſus de la congélation. Air. Froid.

Il y avoit déjà près d'un mois & demi que j'étois à la Havanne, toujours tourmenté du déſir d'achever mon entrepriſe : ce temps me paroiſſoit d'une longueur inſuportable ; je n'avois ſuſpendu ſi long-temps l'exécution de mes projets que pour ne paroître aucunement ſuſpect aux yeux d'un peuple ſoupçonneux & jaloux : pour mieux cacher le véritable objet de mes recherches, j'avois toujours affecté l'inſouciance d'un homme qui ne ſonge qu'à cueillir des herbes ; mais ne pouvant plus enfin demeurer dans cette incertitude, & cédant à l'attrait qui m'appeloit à la Vera-Crux, comme au but & à la récompenſe de mes peines, je penſai ſérieuſement aux moyens de m'y rendre. Plan & diſpoſition pour quitter la Havanne.

Je crus devoir encore uſer de détours ; j'affectai l'inconſtance & la légéreté que l'on repro-

che ſouvent mal à propos aux François, & qui ſert quelquefois à couvrir des deſſeins profonds; je feignis d'être ennuyé à mourir du ſéjour de la Havanne, & de m'y trouver circonſcrit dans un trop petit eſpace pour un botaniſte. On me crut, on me plaignit; & d'une part cette ruſe, d'une autre, une circonſtance favorable que je ſaiſis me conduiſirent au comble de mes vœux.

Un jour D. Manuel Félix Ruick, facteur de la compagnie de Laſſiento, chez qui j'avois déjà été deux fois pour changer des portugaiſes, me demanda s'il étoit vrai que je fuſſe un élève de M. de Juſſieu; je l'en aſſurai, & que je connoiſſois parfaitement M. de Juſſieu; il m'apprit alors qu'il avoit été ſecrétaire de D. Antoine Ulloa, l'un des hommes de lettres envoyés par le roi d'Eſpagne avec nos académiciens au Pérou; qu'il y avoit beaucoup connu M. de Juſſieu, & que, ſoit comme homme inſtruit, ſoit comme homme ſocial, c'étoit le mortel qu'il aimoit le plus au monde: ce ſujet de converſation me donna lieu de lui dire que j'aurois été enchanté de voir le Pérou, mais que faute de temps & de moyens je me trouverois encore heureux d'avoir quelques occaſions de parcourir le Mexique. D. Ruick m'offrit auſſitôt ſes ſervices pour me procurer cet avantage; j'étois déja ſon ami, puiſque je connoiſſois M. de Juſſieu, il me promit des lettres pour D. *Antonio Ulloa*, actuellement général de la flotte à la *Vera-Crux*, & voulut m'en garantir

l'efficacité par un cautionnement *de cien mil pesos*, cent mille écus.

C'étoit sans doute là une heureuse rencontre & un bon acheminement à mes desseins, mais ce n'étoit pas tout; je craignois que le gouverneur ne fît dificulté de m'accorder un passeport, quoiqu'il me l'eût déjà promis, sur le désir que je lui avois témoigné de voir un pays qu'il ne m'avoit pas moins vanté que les autres Espagnols ses compatriotes, grands admirateurs de ce qu'ils possèdent; je le craignois, persuadé peut-être mal à propos que j'étois observé, mais peut-être aussi avec quelqu'espèce de raison, quand au travers des caresses & des amitiés que je recevois de D. Louis Huet & de madame son épouse, je démêlois un fond de curiosité, & j'essuyois des questions qui n'étoient rien moins que naturelles, surtout de la part d'une femme.

Je fis part de mes appréhensions à D. Ruick; il les dissipa facilement, & me promit même de parler dès le lendemain à M. le marquis de la Tour.

Dès-lors je fis mes préparatifs sans faire part de mes projets à qui que ce fût au monde, pas même à mon hôte : le courier de la Vera-Crux devoit partir sous trois jours; quelque court que fût ce délai, je résolus de profiter de cette occasion.

Le lendemain étoit un dimanche, ce jour il y a cour au palais du gouverneur. Les officiers

Cour chez le gouverneur.

ſupérieurs, municipaux de police, de finance & de milices s'y rendent entre dix & onze heures. Le gouverneur leur donne audience & reçoit leurs reſpects dans une ſalle du gouvernement: on peut dire que ſi cet uſage rappelle & entretient la ſubordination, il ſauve à l'homme fier enveloppé dans la foule, une partie de l'humiliation qu'il peut regarder comme attachée aux devoirs qu'il eſt obligé de rendre à des hommes qu'on ne ſauroit ſouvent aimer ni eſtimer; c'eſt d'ailleurs une occaſion de demander & d'accorder de légères grâces, & d'expédier de petites affaires qui ne feroient qu'embarraſſer les audiences particulières, réſervées à des objets plus importans.

C'étoit la première fois que je voyois cette audience, & je m'y étois rendu pour ſolliciter mon paſſeport; mais y ayant trouvé D. Manuel Ruick, qui me réitéra la promeſſe d'en parler au marquis de la Tour, je jugeai à propos de lui laiſſer ce ſoin, & me retirai toujours plus ſatisfait de la bonne tournure que prenoient mes affaires.

Il y avoit l'après midi revue de la cavalerie milice: je vis le marquis avec D. Louis Huet, qui me ſaluèrent très-gracieuſement; cela me parut d'un bon augure, & je me hâtai de me rendre au gouvernement; en y montant je rencontrai D. Huet qui en ſortoit, & qui me demanda ſi j'allois ſolliciter quelques grâces; je l'avouai,

en lui disant ce qu'il convenoit de mes desseins ; sur cela il m'offrit de rentrer pour appuyer ma demande, ajoutant cependant qu'il ne croyoit pas que j'en eusse besoin; je le remerciai donc & pris congé de lui.

J'attendis peu le gouverneur, il vint à moi avec l'air de bonté qui lui étoit ordinaire, & me demanda ce que je désirois; je lui rappelai qu'il m'avoit promis un passeport pour le Mexique, & que je venois reclamer cette grâce; il me l'accorda à l'instant, & sans me la faire acheter, comme cela n'arrive que trop souvent chez ses pareils, par mille difficultés, par mille délais, il me dit seulement qu'il craignoit beaucoup que je ne fusse pas reçu du vice-roi du Mexique comme il le désiroit; il finit par me souhaiter toutes sortes de succès dans mon voyage; je le remerciai de ses bontés, & me retirai, après lui avoir présenté mes respects. Cet excellent homme resta long-temps dans le vestibule pour me voir aller, & m'étant retourné encore vers lui sur la première marche de l'escalier pour le saluer de nouveau, j'eus la satisfaction de le voir me rendre le dernier salut & me témoigner du visage & de la main le plus vif intérêt. Hommes en place! qu'il vous est aisé de vous faire aimer & respecter! & comment peut-il vous tomber jamais dans la fantaisie d'être durs, grossiers & brutaux?

Maître de mon passeport, ma joie étoit d'autant plus vive, que j'avois eu plus d'inquiétude

ſur la poſſibilité de me le procurer, je le tenois dans ma poche comme un tréſor précieux, & malheur à qui auroit voulu m'en priver! Je volois pour le mettre à couvert de toute atteinte: après l'avoir mis en lieu de ſureté, je courus chez D. Ruick, qui me donna ſes lettres pour D. Antonio-Ulloa; je l'embraſſai, en lui témoignant tout mon dévouement & ma gratitude, je revins ſouper chez mon hôte avec un contentement inexprimable; alors ſeulement je lui parlai de mon départ: quoiqu'il parut fâché d'être privé de ma ſociété, ſur laquelle il avoit compté pour quelque temps de plus, il voulut bien prendre part à ma joie, & me donna des lettres pour un négociant de Vera-Crux, & pour un habitant de Theulchiſtan, route de Mexico.

Il fut enſuite queſtion de traiter de mon paſſage; je ne pus l'obtenir du courier à moins de cent piaſtres fortes; la ſomme étoit exhorbitante, mais j'eus beau marchander, je ne pus fléchir ſon avarice: il écouta mes raiſons avec un flegme & une gravité vraiment eſpagnole, & reçut mon argent froidement, ſans ceſſer de fumer ſa ſigarre. Nous devions partir le lendemain; mais il reſta encore trois jours, durant leſquels je fis mes viſites d'adieu.

Départ de la Havanne mardi 11 Mars 1777.

Enfin, le 11 Mars 1777, nous nous embarquâmes & levâmes l'ancre à huit heures du matin, en ſaluant la ville & les ſept citadelles d'un coup de canon.

Ce qui me paroiſſoit & m'avoit toujours paru incroyable, c'étoit le petit nombre de bâtimens qui garniſſoient ce fameux port; pendant un mois & demi je n'y avois vu que quinze navires de quatre-vingt à deux cent tonneaux au plus, y compris le courier de la Vera-Crux; & dans ce dernier port je n'en vis pas davantage dans un ſéjour de deux mois & demi que j'y fis depuis.

Qu'avec plaiſir je jetois en ſortant les yeux ſur l'échelle de citadelles, de fortins, de batteries qui graduent les approches de la Havanne, & ſur ces innombrables bouches à feu qui les garniſſent! Il m'avoit ſemblé en arrivant, que tous ces préparatifs étoient dreſſés contre moi, & pour empêcher la conquête de la cochenille: combien je m'applaudiſſois donc d'avoir eu la témérité de les braver, & le bonheur d'échapper à leurs feux menaçans! Non, quand les Anglois eurent pris cette place importante, ils n'eurent pas plus de ſatisfaction de leur victoire, je crus comme eux avoir la clef du Mexique; je ne penſai pas devoir rencontrer d'autres obſtacles, & je regardois déſormais comme en mon pouvoir le précieux tréſor que je cherchois.

Le bâtiment que je montois & qu'on appeloit le courier de Vera-Crux, eſt un brique de ſoixante rèds de quille, armé de quatre pierriers, deux canons & neuf hommes d'équipage: nous étions à peine hors du fort, lorſqu'un canot nageant à douze rames vint nous hèler de la part du gou-

verneur : quelle fut ma frayeur ! je m'imaginai tout de ſuite que ſe repentant de m'avoir laiſſé échaper, le marquis envoyoit ordre de me remettre à terre ; cette idée me cauſa une pâleur, un tremblement, qui m'auroient fait prendre pour un criminel ſi j'euſſe été remarqué, *dii deæque quam mali eſt extra legem viventibus, quidquid meruerunt ſemper exſpectant* (1). Cependant ce n'étoit autre choſe que des lettres que le gouverneur envoyoit pour la Vera-Crux, & j'en fus quitte pour la peur.

Le ciel étoit beau, la mer belle, le vent bon, le navire excellent ; nous longeâmes la côte, faiſant route le cap à l'oueſt autant qu'il fut poſſible, & le ſoir nous étions à plus de dix-huit lieues de la ville.

12 Mars 1777. Le vent ayant fraîchi toute la nuit, & du ſud-oueſt paſſé à l'eſt-ſud-eſt, nous avons perdu la terre de vue, & à midi nous étions à la hauteur des reſcifs qui bordent les environs du cap Santo Antonio ; nous avons conſtamment fait deux lieues à l'heure depuis notre départ toutes voiles déhors. Après midi la mer qui avoit été fort groſſe a calmé, l'eau étoit toute couverte de molluſques que les matelots appellent galères ; nous avons vu ſurnager de grands troncs d'arbres pouſſés par le Miſſiſſipi dans le golfe du Mexique, & de-là par les courans du canal de

(1) Petrone abſ. ſat.

Bahama: j'en avois déjà vu de pareils ſur la côte de la Havanne, où ils avoient été jetés par une tempête effroyable cauſée par un vent de nord; il y en avoit un entr'autres qui avoit plus de cent-vingt pieds de long & dont le diamètre étoit tel, que, quoique couché par terre je ne pouvois monter deſſus que par l'extrémité branchue. J'ai jugé par la compoſition des nœuds, que ces arbres étoient de la famille des pins, & ils m'ont paru être des melèzes; toute la côte de la Vera-Crux en eſt jonchée de temps immémorial: il y en a de ſi profondément enterrés dans le ſable, qui s'y amoncelle chaque jour, que l'on n'en voit plus que les racines. Ces arbres ſans doute très-dangereux à aborder la nuit, ſervent de juchoir à une infinité d'oiſeaux aquatiques, qui y trouvent une pâture abondante dans les inſectes de mer qui s'y engendrent, & les coquillages qui s'y attachent comme à un rocher.

A ſix heures du ſoir, nous avons eu calme tout plat. Durant la nuit, les vents ont toujours été de l'arrière, mais très-foibles. A cinq heures du matin nouveau calme. Le 13 le vent s'eſt levé avec le ſoleil, mais ce jour & le ſuivant, quoique nous euſſions vent arrière & filaſſions dix nœuds, nous ne faiſions point de route: la mer que nous ſillonnions grand frais, écumoit & ſe briſoit durement ſur les flancs de notre navire, ſemblable à la roue d'un moulin que meut un torrent rapide; 13 & 14 Mars 1777.

le vaiſſeau rouloit ſur le même point avec une fatigue & une vîteſſe inconcevables. Nous étions encore vis-à-vis des montagnes de Cuba, que nous avions vues le ſoir de notre départ : en un mot, nous ne changions pas de place, c'eſt l'effet des courans quand ils luttent contre les vents ; ſi leurs forces reſpectives ſont en équilibre, les courans détruiſent tout l'avantage du vent. Rien de plus ennuyeux & de plus contrariant que cette poſition ; heureuſement nous étions bien logés & bien traités ; le plus grand ordre, le plus profond ſilence régnoient ſur le bâtiment, & le capitaine, excellent homme de mer, étoit auſſi très-honnête, quoiqu'un peu taciturne. Il nous aſſura que depuis onze ans qu'il faiſoit cette navigation, il n'avoit jamais été ſi contrarié par les courans ; il ajouta même que les plus mauvaiſes ſaiſons pour naviguer dans le golfe ſont les mois de Septembre, Octobre, Novembre & Décembre à cauſe des nords, qu'en Juin on eſſuie des calmes, & en Juin, Juillet & Août, qui ſont la ſaiſon des pluies, des tourbillons & des ouragans ; cela me fit prendre la réſolution de revenir en Juin, ou plutôt en Août ou Septembre au plus tard.

15 Mars 1777. Enfin, après avoir doublé les reſcifs durant la nuit, le 15 au matin nous avons perdu de vue les terres, & ſuivant l'eſtime nous avions également doublé le cap Santo-Antonio. A midi le vent a conſidérablement fraîchi, nous avions

ferlé bonnettes & perroquets, & faiſions route à l'oueſt-ſud-oueſt.

Depuis nous avons toujours eu vent largue ou vent-arrière, ſoit de l'eſt, ſoit du ſud-eſt : j'ai vu ce jour Vénus, le ſoleil étant encore à cinq degrés ſur l'horiſon ; le ſeize nous nous ſommes trouvés ſur le banc d'Iucatan, dans le golphe du Mexique ; nous y avons ſondé, & à trente-trois braſſes nous avons trouvé fond de ſable blanc fin mêlé de débris de coquillages ; dans ce golphe les vents ſont eſt & ſud-eſt ; depuis dix heures du matin, ils tournent inſenſiblement à l'oueſt, & depuis quatre heures du ſoir reviennent de l'oueſt à l'eſt ; nous filions ſix nœuds, & n'étant qu'à cent lieues de la Vera-Crux, nous avions l'eſpoir d'y être dans quatre jours ſi les vents continuoient à nous être favorables. Depuis trois jours nous avions vu beaucoup de focs, trois ou quatre cent marſouins ou focennes ſe jouoient, bondiſſoient autour du bâtiment, quelquefois le précédoient & ſembloient s'exercer à ſe dévancer les uns les autres ; quelques-uns s'élevoient à une toiſe au-deſſus de l'eau & retomboient avec éclat à plat ventre, d'autres voguant deux à deux ſur le côté paroiſſoient ſe careſſer, & plus loin on voyoit les mères, plus grandes de moitié que leurs petits, leur montrer le chemin qu'ils devoient ſuivre ; ce ſpectacle innocent n'eſt-il pas préférable au plaiſir qu'on a coutume de prendre à pourſui-

16 Mars 1777.

vre, harponner, & faire périr ces animaux intéreſſans? Heureuſement nos matelots n'en eurent pas le temps, & ils avoient trop bonne chère pour ſonger à s'en procurer d'autre.

On a encore ſondé à quatre heures après midi, & on a trouvé trente braſſes fond de ſable très-blanc.

17 Mars 1777. Le 17 on n'a trouvé que vingt braſſes même fond, le vent étoit tombé depuis minuit juſqu'à midi : on ne filoit que trois nœuds, mais redevenu nord, il s'eſt renforcé l'après midi de manière à nous faire faire deux lieues à l'heure. Le ciel chargé de nuages au lever du ſoleil eſt redevenu ſerein; on a vu des oiſeaux blancs de la groſſeur du canard, ils avoient le bout des ailes noir; j'ai remarqué auſſi un pélican ou frégate à queue entière : tout cela nous annonçoit le voiſinage des terres.

18 Mars 1777. Le 18 il y a eu grand vent toute la nuit, on a ſondé & on s'eſt trouvé par vingt-deux braſſes, puis par vingt, ſable bleu fin, mêlé de coquillages : nous avions vu beaucoup de marſouins, ſur les dix heures du matin : les vents du ſud ont paſſé à midi au ſud-oueſt, enſuite nous avons eu du calme, on en a profité pour jeter des lignes au fond de la mer : ces lignes portent un hameçon amorcé d'un once de lard, & deſcendent au moyen de deux boulets d'une livre peſant : ce petit exercice eſt divertiſſant & profitable; en moins d'une heure on

a pris deux cent livres d'excellent poiſſon, il y en avoit de trois eſpèces, toutes du genre des perches, l'une appelée le nègre, l'autre la belle ſarde rouge, la troiſième à longues nageoires pectorales.

A quatre heures nous avons eu vent de nord, il s'eſt ſoutenu toute la nuit, & eſt revenu au ſud-eſt : nous filions ſix nœuds.

Le 19 on a enfin trouvé à la ſonde quarante-cinq braſſes, cela nous a fait croire que nous n'étions plus qu'à quatre-vingt lieues de la Vera-Crux, & que dans trois jours nous pourrions y être mouillés ; c'étoit le comble de nos vœux, mais ils ne devoient pas être exaucés. 19 Mars 1777.

Le ſoir nous avons été pris par le calme, le ſoleil s'eſt couché dans une vapeur qui ſans éclipſer ſa lumière en affoibliſſoit la vivacité : le ciel & l'horiſon annonçoient quelque choſe de triſte & de lugubre, à ſept heures le vent a ſoufflé de la partie du nord juſqu'à onze heures ; nous filions quatre nœuds, à deux heures après minuit la mer étoit épouvantable, nous étions à la cape ſous la miſaine, la barre arrêtée, le navire à la merci des flots ; mille fois ils ont couvert notre frêle bâtiment, qui tantôt s'élevoit au-deſſus, & tantôt retomboit au-deſſous.

Toute la journée du 20 la mer a été horrible, je n'en avois point vu de ſemblable en Europe ; dans ces mers les vents de nord ſouffient pendant vingt-quatre heures avec une vio- 20 Mars 1777.

lence redoutable ; ils calment durant trente heures & ne régnent pas plus de trois jours ; ils ſont froids à glacer & fréquens, il eſt rare qu'il ſe paſſe dans ces parages quinze jours d'hiver ſans nord.

21 Mars 1777. Le vent a diminué le 21, il a paſſé au nord-oueſt, le matin brume, à midi nord-eſt, de la pluie à trois heures ; nous n'avions pas fait vingt lieues de route en quarante-huit heures : il nous en reſtoit au moins cinquante, & nous ne pouvions plus eſpérer de les faire en moins de trois jours.

22 Mars 1777. La nuit du 22 a été aſſez mauvaiſe : les vents ont varié ſans fin du ſud-oueſt à l'eſt-ſud-eſt, & le calme a ſuccédé continuellement au vent & à la brume, qui nous a enveloppés à dix fois différentes ; toute la journée le roulis nous a mis à la torture ; le matin un pauvre petit oiſelet de la taille d'un roitelet, de la couleur du verdier, eſt venu ſe repoſer ſur le navire, il eſſayoit en raſant la mer de faire route contre le vent, & revenoit encore ; quelques autres ont paru, on en a pris un, le reſte a été emporté en haute mer par la violence de l'ouragant ; à une heure un papillon eſt venu auſſi nous viſiter, oh ! pour le coup c'étoit un indice inconteſtable que la terre n'étoit pas loin, & nous nous ſommes livrés à ce rayon d'eſpérance.

La nuit le ciel s'eſt découvert, & nous a laiſſé jouir de toutes ſes beautés, nous étions

cependant en calme, & très-fatigués du balottement du navire.

Enfin le 23 à cinq heures j'ai vu terre, le capitaine en doutoit encore, cependant c'étoit véritablement elle ; elle nous reſtoit au ſud, & nous nous trouvions à vingt lieues au-deſſous du vent de la vieille Vera-Crux ; nous nous ſerions trouvés alors à l'entrée du port de la nouvelle ville ſi l'on avoit ſuivi mon idée, qui étoit de ſuivre, le 22, à toutes voiles l'air du vent dominant qui étoit le nord ; ce qui m'avoit porté à donner ce conſeil au capitaine, c'eſt que ſachant que dans le golfe du Mexique les nords ne durent que trois jours, nous trouvant au troiſième, & les vents réglés étant ſud-eſt, ſi nous euſſions, le 22, fait route du nord au ſud, au riſque de dépaſſer la nouvelle Vera-Crux : le 23, les vents du ſud qui régnent toute la journée nous euſſent remis en hauteur, au lieu qu'étant au-deſſous du port que nous cherchions, nous les avions contraires ; loin donc d'arriver ce jour, nous pouvions à peine eſpérer d'arriver le lendemain. 23 Mars 1777.

Nous faiſions route à ſept airs de vents, & n'avancions que très-peu, les terres que nous voyions ſont plus hautes que celles de Saint-Domingue ; elles régnent oueſt & nord, nous n'en étions le ſoir qu'à dix lieues, & leur aſpect portoit la joie & la ſatisfaction dans nos cœurs,

mais le vent n'étant pas devenu plus favorable, & nous trouvant à deux lieues de la terre, nous avons viré de bord, & couru toute la nuit ſur cette nouvelle bordée ; la terre que nous évitions eſt celle de *las terras Lionas*, qui s'étend juſqu'aux montagnes d'Alvarado, du milieu deſquelles s'élève en pain de ſucre le volcan d'Oriſſava, que l'on voyoit dès la veille quoiqu'à quarante-cinq lieues : cette terre paroît belle, mais elle eſt inhabitée dans une longueur de quarante-cinq lieues juſqu'à la vieille Vera-Crux.

24 Mars 1777. Le 24 au matin, on avoit gagné environ une lieue en hauteur : à midi le vent revint à l'eſt à-peu-près largue, & nous donna l'eſpoir d'entrer le lendemain à la Vera-Crux ; à quatre heures il fraîchit & devint nord-eſt ; à ſix heures il s'eſt rabattu ; à huit heures on voyoit les reſcifs des environs du port : nous avons tiré un coup de canon, & auſſitôt nous avons vu un feu qu'on a cru être celui du château de Saint-Jean d'Ulloa, nous en avons mis un au mât de perroquet, & avons tiré un ſecond coup de canon : alors nous avons vu un ſecond feu que nous avons jugé être celui de la capitane du port ; j'étois d'avis qu'on tirât un troiſième coup de canon, mais je n'oſai communiquer mon idée au capitaine, qui avoit fait ſi peu de cas de ma première obſervation, & ſans doute ſi l'on eut tiré le troiſième coup de canon, le major de la flotte, monté ſur une chaloupe de

trente hommes, qui venoit à bord comme nous le ſûmes depuis, ne ſe fut pas égaré.

Nous avancions cependant toujours, mais à petites voiles, & ſans ceſſe la ſonde à la main; les braſſes indiquent le chenal du port, car les reſcifs qui le bordent le rendent du plus dangereux accès.

A dix heures du ſoir nous fûmes abordés par deux bateaux de trente hommes d'équipage chacun, munis de cables pour nous toiſer, armés d'ancre & de grapins au beſoin; ils nous demandèrent des nouvelles du major de la flotte parti avant eux & qu'ils croyoient rencontrer avec nous.

On nous traîna à la rame, & à l'aide d'un peu de vent, nous enfilâmes le tortueux labyrinthe qui nous conduiſit au port à minuit.

Nous mouillâmes ſous la capitane (1), qui étoit elle-même ancrée à un demi cable du château; il plut toute cette nuit & nous fûmes très-incommodés de l'air humide & chaud de ce climat, ainſi que des vapeurs de la terre. Arrivée à la Vera-Crux le 25 Mars 1777.

A cinq heures du matin je me diſpoſois à deſcendre à terre, quand le major de la flotte arriva : c'étoit D. Pedro de Verthuizen avec qui l'on verra que j'ai été ſingulièrement lié depuis; je le remarquai peu alors, & le jugeant à la manière françoiſe, à ſon vieil habit couvert d'un

(1) La galère du général ou commandant du port.

mauvais frac, je le pris pour un ſergent de marine ; il me fit demander mon paſſeport qu'il garda, & j'eus la permiſſion de mettre à terre.

Fort inquiet de la manière dont je ſerois reçu dans ces nouveaux parages, j'embarquai mes équipages, & traverſai le port : deſcendu à une jetée de dix toiſes de large ſur cent de long, qui aboutit à une des portes de la ville, je trouvai une garde nombreuſe, les contadors, les officiers du port, & une foule de curieux ; il fallut ouvrir mes malles, on les viſita aſſez ſuperficiellement ; mais dès qu'on eut vu mes livres on m'en refuſa l'entrée juſqu'à-ce que je rapportaſſe une permiſſion du vicaire général de l'inquiſition : je courus chez lui, je trouvai un petit vieillard avec l'air d'un parfait beat, exhauſſé ſur un fauteuil près d'une table où il récitoit ſon bréviaire. Il me préſenta ſa main à baiſer ; moi, peu accoutumé à cette cérémonie, & n'y ſongeant point en ce moment, je pris ſans façon ſa main & la ſerrai de bonne amitié ; il me demanda le catalogue de mes livres, je lui répondis que je n'avois que quelques livres de phyſique & d'hiſtoire naturelle, tels qu'il convient à un médecin botaniſte, & en ſi petit nombre que je n'en avois point de liſte ; il ſe contenta de mes raiſons & de la ſimple nomenclature de mes auteurs, & il m'expédia ma permiſſion.

Auſſitôt les portes me furent ouvertes, je me

préſentai chez D. Thomas Taxueria, pour qui mon hôte de la Havanne D. Bernardin Liagortera m'avoit donné des lettres : le négociant de la Vera-Crux me parut un peu en peine de cette recommandation, il me dit qu'il ne connoiſſoit Liagortera qu'à raiſon de quelques affaires de commerce, & je le ſoulageai beaucoup, en lui diſant que quant à préſent tout ce que j'attendois de ſa complaiſance c'étoit de m'indiquer une bonne auberge ; il m'en indiqua une en face de la porte de Mexico, que j'appris depuis être la meilleure de la ville ; mais quelle idée prendra-t-on des autres, lorſque l'on ſaura que tout l'ameublement de ma chambre conſiſtoit en une table de quatre pieds de long ſur trois de large, & que deux bancs de ſix pieds de long ſur trois de large formoient mon lit, bien digne d'un gentilhomme eſpagnol ? Pour des matelats, chaiſes, fauteuils, miroir, &c. tout cela eſt ſans doute regardé dans ce pays comme des ſuperfluités ou des commodités trop voluptueuſes.

Dès que j'eus dépoſé mes effets dans ce beau réduit, je courus chez le général de la flotte D. Ulloa : je trouvai à ſa porte une garde de dix hommes, ſon ſecrétaire m'introduiſit dans une grande pièce garnie de meubles fort anciens, & m'ayant annoncé comme quelqu'un qui apportoit des lettres de D. Manuel Felix Ruick, je vis bientôt paroître un petit

homme de quatre pieds dix pouces au plus, vêtu d'un ſarreau de nanquin uſé, garni de vieux boutons d'argent, les cheveux gris, ſans poudre ni pommade, noués par un cordon & pendants ſur ſes épaules ; il avoit une mauvaiſe contenance, mais une phiſionomie douce, des yeux vifs, un regard affable, & une petite croix de diamans de l'ordre de Saint-Jacques pendue à ſa boutonnière annonçoient une perſonne diſtinguée ; tel étoit D. Antonio Ulloa : je le ſaluai en lui préſentant mes lettres, elles lui expliquoient le ſujet de mon voyage, & lui demandoient ſa protection pour me faire obtenir un paſſeport pour Mexico ; il les lut avec attention, me promit d'écrire ſur le champ au vice-roi, & me conſeilla de lui écrire en même temps ; il m'offrit enſuite ſa maiſon & ſa table, en m'avertiſſant qu'elle étoit toujours ſervie à une heure & demie, il voulut même que je dînaſſe avec lui ce jour là ; enfin il me fit préſenter au gouverneur par le major de la flotte, que je reconnus pour être le même qui le matin m'avoit demandé mon paſſeport.

En nous y rendant, le major D. Pedro Verthuizen eut la bonté de me dire qu'il ſeroit charmé de faire connoiſſance avec moi ; je répondis comme je devois à ce compliment, & j'ai eu lieu depuis d'éprouver qu'il étoit ſincère.

D. Fernand Palacio, gouverneur de la Vera-Crux, étoit un homme bien différent du général de

la flotte ; ſon regard chagrin, ſon ton bruſque, ſon langage groſſier prévenoient tout de ſuite contre lui. Il m'accorda ſans difficulté la permiſſion de demeurer à Vera-Crux, & d'herboriſer dans ſon diſtrict ; mais il refuſa de me remettre mon paſſe-port, que le général m'avoit conſeillé de lui redemander ; & même à mon départ, il feignit de l'avoir égaré. J'ai ſu depuis qu'il prétendoit que le gouverneur de la Havanne n'avoit pas droit de donner de tels paſſe-ports, & qu'il vouloit ſe ſervir contre lui de cette pièce, qu'il gardoit ſi obſtinément.

Je me retirai fort mécontent de ſa réception : mais j'en fus moins étonné lorſque j'appris qu'il étoit brouillé avec D. Ulloa.

Le lendemain, le général me fit l'honneur de me préſenter chez la *Signora Fulana de Boutilloz*, ancienne intendante. C'étoit une femme de cinquante ans qui avoit été parfaitement belle, & qui en avoit encore des traces ; ſon eſprit vif & naturel, ſon caractère noble & confiant lui attiroient tous les ſuffrages. La recommandation du général me ſervit bien ſans doute, car le même jour elle me fit mille offres de ſervices : *La caſa es de uſted*, ma maiſon eſt à vous, me dit-elle pluſieurs fois, d'un air fait pour perſuader qu'elle parloit ſincèrement. Elle me préſenta enſuite à Mesdemoiſelles ſes filles, & me dit que la cadette alloit épouſer M. de Verthuizen : enfin elle voulut bien me regarder comme un ami de la maiſon.

En ce moment entra D. Juan de Boutilloz ſon fils, qui eſt capitaine au régiment de la couronne. Du plus loin qu'elle l'apperçut : Tiens, mon fils, lui cria-t-elle, voilà un de tes pays. Ce jeune homme en effet a été élevé en France, & poſsède toutes les grâces de nos aimables François. C'étoit un titre de plus à la tendreſſe de madame ſa mère qui aime autant l'activité, la politeſſe & la tolérance françoiſes, qu'elle hait la pareſſe, la malpropreté & le fanatiſme des Eſpagnols.

Le jeune D. Boutilloz me reçut bientôt dans la plus intime familiarité ; il étoit mon interprète auprès de toute la famille, & ſurtout de Mlles. ſes ſœurs, qui me demandoient ſans ceſſe des chanſons françoiſes ; j'imaginai de leur traduire la romance de Berquin, elles en furent touchées aux larmes, & je jugeai que cette pièce étoit auſſi bonne qu'elle me l'avoit d'abord paru, puiſqu'elle avoit fait cette ſenſation ſur des perſonnes ſpirituelles d'une autre nation.

Quelques jours après, je trouvai dans la même maiſon un ingénieur appelé M. de Ferſen, fils du lieutenant-général de ce nom ; il vint au-devant de moi, & m'embraſſa en me demandant des nouvelles de Paris, dont il eſt originaire : il ajouta que ſachant qu'il étoit arrivé un François dans le pays, il me cherchoit depuis trois jours avec l'empreſſement d'un compatriote. Quand nous ſortîmes, la ſignora eut la bonté de lui dire, au moment où il lui prenoit la main pour la baiſer,

que puiſque nous étions tous deux François, nous ne devions pas nous ſéparer, que c'étoit à lui à me conduire, & à me faire partager les momens de récréation qu'il venoit prendre chez elle.

Cet aimable jeune homme me conduiſit à ſa maiſon, où je trouvai M. Duparquet, gentilhomme Dauphinois, comme lui, capitaine dans le corps du génie. Ils me retinrent à dîner, & je ne fus pas peu ſurpris d'y boire à la glace, & d'apprendre qu'on ſe procuroit à peu de fraix à la Vera-Crux cet agrément fait pour dédommager de mille privations ; tous les jours huit mulets relayés y apportent de la neige en glaçons des montagnes d'Orriſſava, diſtantes de quarante lieues. Par ce moyen on a pour dix ſols une livre de glace, & pour une réale une jatte de glace aux ananas, aux ſapotilles, à la crême, &c. jatte quatre fois plus conſidérable que les glaces qu'on diſtribue dans les cafés de Paris pour quatorze ſols.

La table de madame l'intendante étoit également bien ſervie à la ville & à la campagne, & ce qui étoit fait pour me plaire encore davantage, c'eſt qu'on y ſervoit à la françoiſe.

C'eſt ainſi que je partageois mes loiſirs ; mes promenades botaniques n'étoient pas oubliées, & je m'y livrois régulièrement tous les jours depuis quatre heures du matin juſqu'à dix heures.

Dès la première, je trouvai le *convolvulus jalappa* de M. de Linné *mantiſs*. J'en recueillis des ſemences autant qu'il me fut poſſible ; j'en

arrachai des racines & les fis vérifier par les apothicaires de Vera-Crux, qui, ſans ſavoir d'où cela venoit, me dirent tous que c'étoit du jalap : ce jugement confirmant la deſcription de Miller, il fut bien démontré à mes yeux que c'étoit en effet le vrai jalap du Mexique. J'en donnai des ſemences au général, & lui fis préſent d'une racine qui peſoit ſeule vingt-cinq livres ; il la fit planter dans une caiſſe pour l'emporter en Europe, & me demanda s'il y en avoit beaucoup à la Vera-Crux : rien n'égala ſa ſurpriſe quand je lui dis que s'il ſouhaitoit, je me faiſois fort d'en charger ſa capitane. Telle eſt la pareſſe & l'ignorance de ce peuple, qu'il paie à Xalappa (1) trois réales la livre de cette racine, qu'il auroit pour un quartitto à la Vera-Crux, s'il vouloit ſe donner la peine de la fouiller & de la ramaſſer.

Une telle découverte me mit en réputation dans toute la ville, on regardoit comme un homme extraordinaire celui qui ſavoit trouver des tréſors ignorés de ceux même qui les poſſédoient. Je fus enchanté de ces bonnes diſpoſitions, & je tâchai de les entretenir & de les accroître, non-ſeulement par mon application à l'étude de la nature, ce qui me coûtoit peu, mais encore par une ſorte

(1) Ville ſituée à 12 lieues de Vera-Crux, au dos d'une montagne & joliment bâtie : c'eſt là que ſe tient cette foire fameuſe, où ſe font tous les échanges entre le Mexique & l'Europe ; elle dure ordinairement 4 mois.

de charlataniſme que je crus propre à cacher mes véritables projets. Dans les champs, dans les rues, je tenois toujours quelques plantes, que j'obſervois avec une loupe, ou que je diſſéquois avec ſoin. Ma chambre étoit pleine de papiers couverts de plantes que je deſſéchois, & mes tables, de phioles & de boîtes où je conſervois des graines.

Cette politique m'étoit néceſſaire pour me faire pardonner mes manières & mes promenades tout-à-fait roturières, car l'orgueil & la vanité eſpagnoles n'avoient pas été peu choquées de me voir courir tous les matins la campagne à pied, & faire quelquefois cinq à ſix lieues, chargé d'un porte-feuille, & ſuivi d'un ſeul nègre qui portoit mes livres, une hache, un hoyau & mon déjeûner.

Je réuſſis au-delà de mes déſirs à me concilier l'admiration de tous les ordres de citoyens : on ne m'appeloit que le médecin françois. Les matelots & ſoldats m'épioient au paſſage pour me conſulter ſur leurs incommodités, je leur indiquai d'abord de la meilleure foi du monde des remèdes ; mais quand je vis que cela me gênoit fort inutilement à cauſe de leur intempérance, je fus m'en débarraſſer, en les mettant entièrement dans leur tort. La maladie conſtante de ces gens-là eſt un ſpaſme continuel, entretenu par l'uſage de fumer du tabac & de boire beaucoup d'eau-de-vie ou de taffia ; je leur défendis cet uſage, & ne leur permis de venir me conſulter qu'au bout de trois jours d'abſtinence : ils furent bientôt dégoûtés,

& je ne les revis plus, mais je les rencontrois toujours, & les voyois me montrer les uns aux autres, avec de grandes marques de conſidération. Nombre d'autres perſonnes, ſimples bourgeois ou autres, que je ne connoiſſois pas, me ſuivoient des yeux, & ſe diſoient avec une ſorte d'admiration, le voilà ce François qui va à pied à Madelline ! Malheureuſe nation, que la moleſſe & la fainéantiſe ont tellement corrompue, que ces promenades délicieuſes pour moi leur ſembloient des fatigues inſupportables, que le moindre de ſes valets ne peut faire un quart de lieue ſans monter à cheval, & ne ſauroit paſſer dans un bois que botté & cuiraſſé pour ſe garantir de la piquûre des mouſtiques !

Cet endroit qu'on appelle Madelline eſt une peuplade à ſix lieues de Vera-Crux, où l'on va prendre des bains dans la rivière de ce nom. Ce lieu n'a rien de remarquable que ſon heureuſe ſituation, qui en fait le rendez-vous des habitans de Vera-Crux. Dans le mois de Mai on commence la ſaiſon des bains ; mais du reſte il n'y a que de mauvaiſes caſes, enſevelies ſous les herbes, & à peine y trouve-t-on un poulet & des œufs à acheter. J'y paſſai deux jours les plus agréables du monde avec le général de la flotte & la famille de madame l'intendante.

Deſcription de Vera-Crux.

Il eſt temps de donner une idée de Vera-Crux. J'ai dit combien l'entrée du port eſt difficile ; il n'y peut paſſer qu'un navire à la fois & même

avec beaucoup de dangers, à cauſe d'un grand nombre de rochers à fleur d'eau, qui n'ont au dehors que la groſſeur d'un tonneau; ce port eſt fermé par une petite isle appelée *S. Juan d'Ulloa*, qui n'eſt elle-même qu'un rocher, ſur lequel on a bâti un château, garni de quatre-vingt pièces de canons & de quelques mortiers; il ne peut contenir que trente ou trente-cinq vaiſſeaux, qui ne ſont à l'abri des vents du nord que ſous le roc d'Ulloa. C'eſt pourtant dans cette rade, la ſeule au reſte de tout le golphe, qu'arrivent tous les approviſionnemens du Mexique; & c'eſt d'elle que partent pour l'Europe les métaux & denrées données en échange par ces vaſtes contrées.

Vera-Crux eſt ſituée ſous un ciel brûlant: de fréquens orages, des marais infects au ſud, au nord des ſables arides que le vent pouſſe quelquefois ſur la ville, au point d'en couvrir tous les murs, rendent ſa poſition déſagréable & mal ſaine; mais lorſqu'on a paſſé la plaine ſablonneuſe & les montagnes qui l'environnent, on trouve des bois remplis de bêtes ſauvages & des prairies couvertes de troupeaux.

Sa figure eſt ovale, mais plus large dans la partie du ſud-eſt que dans celle du nord-oueſt; ſa longueur eſt d'un demi-mille ſur une largeur d'environ moitié; les rues ſont alignées, & les maiſons régulières, la plûpart des édifices ſont en bois, juſqu'aux égliſes, ce qui a produit quelquefois de funeſtes incendies, & n'a cependant

point empêché de les reconſtruire de la même manière, tant la routine a d'empire ſur certains eſprits ! tant l'intérêt rend les hommes confians, & leur fait fermer les yeux ſur les dangers dont ils ſont avertis par les événemens les plus cruels & les plus fréquens !

Au ſud-eſt coule une rivière où l'on fait de l'eau ; elle prend ſa ſource au ſud, deſcend vers le nord, fort près de la ville, & de-là ſe jette dans la mer au nord-eſt, par deux bras qui font une petite isle à ſon embouchure.

Vera-Crux n'a pour habitans qu'une très-petite garniſon, les agens du gouvernement, les navigateurs, & un certain nombre de négocians & de commiſſionnaires pour recevoir & expédier les cargaiſons ; ceux-ci ſont extrêmement riches ; il y en a dont la fortune paſſe cinq à ſix cent mille piaſtres, & cela rend la ville une des plus opulentes de l'univers.

Le nombre des Eſpagnols ne paſſe pas trois mille, la plupart mulâtres, quoiqu'ils affectent de ſe dire blancs ; autant parce qu'ils ſe croient honorés de ce titre, que pour ſe diſtinguer des Indiens & des eſclaves.

Les égliſes ſont ornées de beaucoup d'argenterie ; les maiſons le ſont de porcelaines & de meubles de la Chine, c'eſt là tout le luxe ; & du reſte la ſobriété de la plupart des habitans eſt telle, qu'ils ſe nourriſſent preſqu'uniquement de chocolat & de confitures.

Les

Les hommes ſont généralement hauts, ſoit parce que tel eſt le caractère de la nation, ſoit que leur richeſſe dans un pays où l'or eſt d'un ſi grand prix, leur ait fait affecter le ton de ſupériorité; ils entendent fort bien le commerce, mais ici comme par-tout ailleurs, leur indolence naturelle & leurs ſuperſtitions acquiſes, leur donnent pour le travail une averſion inſurmontable, on leur voit ſans ceſſe des chapelets & des reliquaires aux bras & au cou; toutes leurs maiſons ſont remplies de ſtatues & d'images de ſaints, & ils paſſent leur vie en pratiques de dévotion. Les femmes vivent retirées dans leur appartement d'en-haut, pour éviter la vue des étrangers; cependant il eſt aiſé de s'appercevoir qu'elles ſeroient plus acceſſibles, ſi leurs maris leur en laiſſoient la liberté; ſi elles ſortent c'eſt en voiture, comme je l'avois remarqué à la Havanne, & celles qui n'en ont point ſont couvertes d'une grande mante de ſoie qui les enveloppe de la tête aux pieds, & n'a qu'une petite ouverture du côté droit pour les aider à ſe conduire. Dans l'intérieur des maiſons, elles ne portent ſur leur chemiſe qu'un petit corſet de ſoie, laſſé d'un trait d'or & d'argent; & tout l'art de leur coiffure conſiſte à porter leurs cheveux noués d'un ſimple ruban au-deſſus de leur tête : avec un habillement ſi ſimple elles ne laiſſent pas d'avoir une chaîne d'or autour du cou, des braſſelets du même métal aux poignets, & les émeraudes les plus

précieuſes aux oreilles : la mode & le goût du luxe ne raiſonne point.

On ne peut attendre que des vents du nord quelque relâche aux chaleurs exceſſives de ce climat, mais ils ne ſoufflent que tous les quinze ou tous les huit jours, & ne durent que vingt ou vingt-quatre heures, alors le froid qu'ils portent eſt très-perçant : le temps où l'air eſt le plus mal ſain eſt depuis le mois d'Avril juſqu'au mois de Novembre, parce qu'alors les pluies ſont continuelles ; depuis Novembre juſqu'en Avril le vent & le ſoleil qui ſe tempèrent mutuellement rendent le pays plus agréable : ce climat chaud & mal ſain régne dans un eſpace de près de quarante lieues vers Mexico, après quoi l'on ſe trouve dans un climat plus tempéré ; les fruits y cauſent des flux dangereux, parce que leur excellence fait qu'on en mange avec excès, & qu'enſuite on boit trop avidement de l'eau, c'eſt ainſi que la plupart des vaiſſeaux étrangers perdent dans ce port leurs équipages ; mais les habitans même ne tirent de ces exemples aucun avantage, & ils n'en ſont que trop ſouvent victimes eux-mêmes ; on découvre de la ville deux montagnes d'où j'ai dit qu'on tiroit la glace, leur ſommet couvert de neige ſe perd dans les nues ; & quoiqu'à la diſtance de quarante lieues ſur la route de Mexico, on les diſtingue facilement dans un temps clair.

Il y avoit un mois & demi que j'étois à Vera-

Crux, & ce temps ne m'auroit pas paru long ſi je n'avois pas nourri au fond de mon cœur un déſir impatient de pénétrer plus loin & d'arriver au comble de mes vœux ſecrets.

Tout ce délai ne fut cependant pas perdu pour mes deſſeins; je m'informois d'une manière indifférente, & ſans paroître y mettre d'autre intérêt que la ſimple curioſité, de la carte du pays, des routes qui conduiſent ſoit à Mexico, ſoit à Guaxaca; je témoignai ſurtout un vif déſir de voir les montagnes d'Oriſſava, & ce fameux volcan que l'on apperçoit de ſi loin.

Les mêmes raiſons m'obligeoient de feindre ici comme j'avois fait à la Havanne: après avoir annoncé une ſi grande envie de voir le pays, je dus paroître encore moins ſuſpect lorſque je déclarai que ma ſanté exigeoit que j'allaſſe prendre les bains à la rivière de Madelline, qui eſt à quelques lieues de Vera-Crux, & que j'eſpérois même trouver dans ce lieu plus de reſſources pour herboriſer, & plus de loiſir pour étudier.

Auſſi ne parut-il pas que je fuſſe ſoupçonné d'avoir d'autres idées; on me laiſſa partir en me recommandant uniquement de hâter mon retour: je promis tout; mais hélas! ſavois-je moi-même ſi je reviendrois? & dans quel temps?

J'avois réſolu d'aller à Guaxaca, depuis que j'avois ſu que c'étoit la province où l'on cultivoit le plus la cochenille; mais Guaxaca eſt à

ſoixante-dix lieues de la Vera-Crux, & l'on ne peut y arriver qu'en eſcaladant de hautes montagnes, en traverſant des fleuves dangereux, & enfin par des chemins toujours très-mauvais: je ne l'ignorois pas, mais je me ſentis aſſez de courage pour ſurmonter tous ces obſtacles.

Je partis ſuivant mon uſage à pied, mais je me vis ſouvent obligé de prendre des guides & des chevaux.

A peine fus-je hors de la ville, qu'au lieu de prendre la route de Madelline je pris un chemin tout oppoſé.

Il me fallut d'abord traverſer une plaine immenſe de ſable ſans rencontrer une ſeule habitation (1).

Départ d'Oriſſava. J'étois parti d'Oriſſava bien ſatisfait de m'être fait une créature d'un homme dont je pouvois avoir tout à craindre à mon retour, je marchois gaiement, & je hâtois mes pas pour tâcher de gagner la montagne & même de la franchir s'il étoit poſſible, pour jouir du beau ſpectacle que je me promettois à ſon ſommet; mais lorſque j'eus fait environ quatre lieues, je me trouvai fatigué & je ſentis le beſoin de prendre quelque nourriture.

---

(1) Il ſe trouve ici une lacune dans le manuſcrit: cette perte eſt en quelque ſorte réparée par la deſcription que l'auteur fait à ſon retour des lieux où il a dû paſſer, en ſe rendant de *Vera-Crux à Oriſſava.*

Je me déterminai à entrer dans une caſe d'Indiens qui étoit ſur mon chemin, j'y fus bien reçu, & on me donna du pain & des œufs; ce qui eſt à-peu-près tout ce qu'on peut attendre de cette miſérable claſſe d'hommes; mais ce qui me frappa & m'enchanta davantage, ce fut la parfaite beauté de l'indienne maîtreſſe de la caſe; je lui cherchai en vain des défauts, quoique demi nue, n'ayant qu'une jupe de mouſſeline falbalatée & garnie d'un cordonnet couleur de roſe, & une chemiſe qui laiſſoit ſes épaules à découvert, ſa taille me parut égale en régularité aux traits de ſon viſage; je lui dis qu'elle étoit belle, cela parut lui faire plaiſir, & deux vieilles, l'une ſa mère & l'autre ſa tante, en rirent de bon cœur; je lui fis pluſieurs queſtions, & j'appris qu'elle étoit mariée & qu'elle avoit des enfans; ces circonſtances ne firent que m'intéreſſer davantage, & ſes beautés avoient porté le trouble dans mes ſens: j'oſai faire luire à ſes yeux de l'or; mais revenant bientôt à moi-même: malheureux, me dis-je, que prétends-tu? Eſt-ce là le but de tes travaux? dans un pays étranger, ſans amis, ſans ſoutien, environné de mille dangers renaiſſants, tu es perdu ſi tu cèdes aux attraits de la volupté! Oh l'inſenſé! Après ces réflexions, je ſortis ſans dire un ſeul mot, ſans regarder derrière moi, & je me traînai ſur le grand chemin en ſoupirant: à une demi-lieue de-là je me trouvai

beaucoup mieux, mille idées diverſes vinrent me conſoler & me réjouir ; j'éprouvai enfin ce que dit la Bruyere, que rien ne rafraîchit tant le ſang que d'éviter de faire une ſottiſe.

Aquulſingo. Malgré les mauvais chemins je fis encore une lieue & demie, & je me trouvai alors vis-à-vis d'Aquulſingo, où l'on faiſoit la dédicace d'un clocher ; je ne voulus point m'y arrêter, je n'aurois pu deſcendre qu'à la *Caſa-Réale*, & l'on m'avoit tant fait de peur de cette eſpèce de gîte, que je n'oſois en eſſayer.

Caſa-réale. Je dois dire que la Caſa-Réale eſt dans chaque village l'endroit où ſiège l'alcalde, & où ſe rend la juſtice : paſſé le temps de cette auguſte deſtination, la Caſa-Réale n'eſt qu'un miſérable *caravanſera* ou angard, ſous lequel tous les voyageurs ont droit de prendre le couvert *gratis* ; on y trouve ordinairement pour tous meubles deux ou trois lits faits d'une claie de bamboux, une table, un banc & un hemiſphère de *creſcentia* ou cujete qui ſert de ſceau, de pot-à-l'eau & de gobelet : un Indien du village eſt prépoſé pour veiller à la garde de ces meubles précieux & pour ſervir les voyageurs, en leur apportant (pour de l'argent) ce qui ſe trouve à manger dans le village : ce gardien ſe nomme *Caſero*, & tout ſon art en fait de cuiſine eſt de ſavoir faire durcir des œufs & brûler un poulet.

Je paſſai outre & rencontrai encore ſur le grand

chemin cinquante caſes d'Indiens: irréſolu ſi je m'y arrêterois, ou ſi j'entamerois la montagne au riſque d'être pris par la pluie ; enfin la fatigue, la peur de m'égarer, la crainte non moins vive d'être mouillé me décidèrent, quoiqu'il fût encore grand jour, à entrer dans la dernière caſe d'Indiens que je vis ſur la route; elle étoit faite comme celle des charbonniers dans nos forêts, & l'on ne pouvoit s'y tenir debout.

J'y trouvai une indienne & une petite fille qui faiſoient des tordillas de toutes leurs forces; elles me reçurent ſans façon, mais pourtant avec reſpect ; elles n'entendoient pas un mot de caſtillan, ni moi de mexicain, de ſorte qu'il fallut faire la converſation par ſignes ; la mère me préſenta donc une *tordilla*, je la pris & la mangeai ſans appétit, & lui donnai une réale: j'offris à la petite un paquet d'épingles qui fut accepté & trouvé fort curieux; à l'inſtant nouvelle tordilla, avec un œuf & du chillé étendu deſſus ; ce dernier mets me fit plaiſir, & je riſpoſtai par une autre réale, je vis qu'on alloit redoubler, mais je fis ſigne de halte.

Les tordillas ſont des galettes de mahys dont les Indiens font leur principale nourriture.

Pour le chillé, c'eſt une ſauce mexicaine compoſée de piments & de taumates, ou *licoperſicon*, broyés enſemble avec du ſel & de l'eau, c'eſt la ſauce ordinaire pour le pain, la viande & le poiſſon, & le plus fin ragoût de ces bonnes

gens : ceux qui ſont aiſés en ont toujours pour manger les tordillas, qui ſans cela ſeroient très-inſipides : l'Indien à défaut de taumates connoiſſant ſans doute l'affinité du *ſolanum* & du phiſale, au défaut du premier ſe ſert de l'alkekenge, comme je l'ai remarqué dans toute ma route, ce qui me mit ſur mes gardes dans la ſuite.

La nuit étant tombée, le père de famille arriva avec cinq enfans dont le plus âgé avoit quinze ans, trois autres dont l'un à la mamelle étoient reſtés à la caſe ; ſomme totale, huit enfans ; le père, la mère & moi nous étions tous autour d'un petit foyer de copeaux dans une chaumière de quinze pieds quarrés ; ce pauvre Indien harraſſé de travail, demi mort de faim, me préſenta un air doux, la phiſionomie d'un bon homme ; il me témoigna quelques reſpects, mais affamé d'amour il couvroit ſes enfans de baiſers, & ſes regards pleins de tendreſſe pour ſa femme ne ſe détournoient vers moi que par pure conſidération ; il ſavoit quelques mots d'eſpagnol, mais nous ne parlâmes que peu ; un profond ſilence règna pendant le repas de tordillas & de chillé que l'on ſervit ; c'étoit le ſilence du plaiſir qu'interrompoient quelquefois les accens d'un langage bref & doux, & des ſons ſemblables aux cris touchans de nos bouvreuils ; c'eſt ainſi que la joie, la tendreſſe & le repos attendoient le bon Indien pour le dédommager des fatigues du jour ; il ne gagnoit que

deux réales par jour, je lui en donnai deux autres, mais il me parut peu ſenſible au gain.

J'allai me coucher, le cœur ému de cette ſcène que je comparois avec celle de mon dîner, & je diſois: voilà donc les cœurs que l'on perce de mille poignards quand on ſéduit leurs femmes, ſeule conſolation de leurs peines! Voilà à quelles ames on enſeigne le crime, la douleur & le déſeſpoir quand on les corrompt!

A ces réflexions mille inſectes ſe joignirent pour m'ôter le ſommeil : on m'avoit étendu deux mauvaiſes peaux de mouton ſur la terre, mais il faiſoit froid & je n'avois rien pour me couvrir, la pluie même pénétroit dans la caſe. Voyant donc à deux heures du matin que je ne pouvois dormir, je me lève & je quitte ces bonnes gens ſans leur rien dire, mais pénétré de tout ce que j'avois vu chez eux.

J'avois remarqué la veille près de leur caſe une ſalle de bain aſſez curieuſe; qu'on ſe figure une maiſonnette de huit pieds de long ſur ſix de large, ſes murs ont deux pieds de haut, le toit, qui eſt de la forme des nôtres, revêtu de tuiles à canal couvre une voûte en brique ſemblable à celle d'un four, le dedans de la maiſonnette eſt auſſi pavé de briques; on la conſtruit près d'une fontaine ou d'un ruiſſeau, & au-deſſous de ſon niveau, on met le feu dans cette ſalle, & on la chauffe comme un four; l'on en retire enſuite le feu & on y introduit

Etuves

l'eau : au bout de quelques minutes on y fait entrer les malades par les pieds, ils ne reſpirent que par la porte qui a à-peu-près un pied & demi en quarré ; ce doit être un remède pour les maux extrêmes, car on n'en prodigue pas l'uſage ſuivant ce que j'ai pu ſaiſir des geſtes & demi mots de l'Indien : j'ai rencontré pluſieurs de ces étuves ſingulières le long de ma route.

Paſſage de l'apendice d'Oriſſava.

J'ai dit qu'en quittant la plaine on ſuit une gorge qui commence à la Punta ; cette gorge eſt bornée au ſud-oueſt d'Aquulſingo, & ſubitement par un appendice du volcan d'Oriſſava qui forme un noyau, ou tenon, qui unit la charpente des deux chaînes de montagnes, qui forment la gorge dans laquelle ſont ſituées *Villa-Cordoua* & *Oriſſava* : c'étoit ce noyau qu'il falloit franchir pour entrer dans Theguacan, je l'avois attentivement conſidéré la veille, & j'en avois vu le chemin tracé ſur le revers. Quelque haute & rapide que ſoit cette montagne, ce chemin, qui eſt très-bien dreſſé & pavé même dans quelques endroits, ſeroit bien moins pénible ſi l'on avoit ſoin de réparer les dégradations cauſées par les ſources qui ſe précipitent du haut des rochers en mille caſcades tout-à-fait curieuſes, & par les torrens qui entraînent tout pendant les grandes pluies.

J'étois dans cette route à deux heures du matin ; l'air étoit très-humide à cauſe de la

nuit & du brouillard épais qui couvroit la montagne ; j'avois ſi grand froid que je ne pouvois raſſembler mes doigts : je montai rapidement, & au point du jour je me trouvai ſur la crête de la montagne ; j'y vis beaucoup de chênes ſemblables à ceux de la plaine, des *juniperus ſabina* (1), & des arbuſtes que je pris pour des mirthes, tant que dura l'obſcurité ; je me réjouiſſois de la voir diſſipée pour conſidérer le volcan à mon aiſe, & contempler à vue d'oiſeau la gorge que je venois de quitter & la plaine où j'allois entrer ; mais le brouillard qui ſe maintint tout le jour me fruſtra de cette ſatisfaction.

Je rencontrai deux coquetiers, & plus loin deux caravannes de mulets qui paiſſoient autour de leurs campemens.

A peine étois-je monté qu'il fallut deſcendre, car la crête n'a pas dix toiſes de large : je deſcendis donc leſtement & avec une vraie ſatisfaction, il me ſembloit que je n'avois plus rien à redouter, & que je venois de mettre un eſpace de mille lieues entre moi & ceux que la peur me repréſentoit ſans ceſſe à ma pourſuite.

Je me croyois dans un nouveau pays, & en effet, une nature toute nouvelle ſe préſentoit à mes regards enchantés, une ſuperbe décoration de plantes toutes différentes s'élevoit pour les récréer.

---

(1) Dioecia monadelphica.

Là étoient des *geranium* (1), ici une eſpèce d'*héliotrope* (2) très-curieuſe, dont je ne pus trouver des ſemences : plus loin, des *gui* (3), des *tradeſcentia* (4) tout-à-fait ſinguliers ; une ſorte de *neffliers*, des *yucca* (5) de trente pieds de haut ; enfin au bas de la montagne des *maguey* (6), plante qui devint la dominante.

La gorge que je traverſois m'offroit partout un chemin tantôt d'un beau gazon, tantôt d'un ſable doux & uni.

A ſept heures du matin je découvris un village, dont les caſes & maiſons ſéparées à une aſſez grande diſtance les unes des autres, me donnèrent une idée de ce que les Eſpagnols appellent
Chapuleo. un *Pueblo*, une peuplade, c'étoit *Chapuleo*, partagé en une cure & une ſucurſale, & qui peut avoir une lieue de long.

On peut regarder ce lieu comme le vignoble du pays, mais quel vignoble !

Peignez-vous une vallée de trois lieues de longueur ſur une largeur d'une demi-lieue ; les montagnes qui la forment ont quelques cactes, mais

---

(1) Monadelphia decaudria.
(2) Pentondria monogynia.
(3) Dioecia tetraudria.
(4) Hexaudria monogynia.
(5) Même claſſe, eſpèce d'aloès.
(6) Voyez la deſcription de cette plante dans le ſecond volume de l'hiſtoire politique & philoſophique de l'édition *in-quarto* de 1780, pag. 61.

ſont couvertes principalement d'*agave Americana*. Cette plante naturelle en ce lieu y eſt de plus cultivée & multipliée à l'infini par les Indiens. Ses feuilles, longues de trois ou quatre pieds ſur un & demi de large, leur ſervent de tuiles, & j'ai vu des caſes qui en étoient très-artiſtement couvertes. La plante fournit une boiſſon délicieuſe pour ce peuple, mais dont la vue ſeule ſuffit pour me dégoûter : elle eſt blanchâtre, épaiſſe, toujours trouble & incapable d'être clarifiée. Voici comme on l'extrait : avant qu'elle pouſſe ſon dard, l'indien, après avoir coupé quelques feuilles pour ſe faire un paſſage, arrivé au cœur de la plante, le cerne juſqu'à la moëlle, à-peu-près comme un artichaud ; il enlève la calotte des feuilles ſupérieures, enroulées les unes dans les autres, & après avoir creuſé dans le tronc de la plante un puits de la capacité de deux ou trois pintes, il recouvre ce puits avec la calotte, & ſe retire. Pendant le jour & la nuit ſuivante, la sève de la plante tranſſude de toutes parts des jeunes feuilles coupées, & s'épanche dans le puits, que l'on a grand ſoin de vuider le lendemain, & ſucceſſivement juſqu'à ce que la plante ſoit épuiſée, alors elle périt : on la coupe avec une hache, & l'on plante à ſa place les œilletons qu'elle porte ordinairement.

Cette eſpèce d'aloès a quelquefois quinze pieds de diamètre ; elle étend ſes feuilles comme des lances de chevaux de friſe, mais plus ſoli-

des. Elle occupe tous les revers des côteaux de Chapuleo, terrain talqueux & pierreux, le bas eſt ſemé d'orge & de bled. Le morne du Port-au-Prince a beaucoup de ces aloès.

C'eſt une des principales cultures de Chapuleo, qui en fournit à dix-huit lieues à la ronde. Il eſt tel Indien qui a quarante de ces puits, dont je parlois tout-à-l'heure, à vuider chaque jour. J'ignore combien ſe vend cette liqueur, mais elle eſt très-recherchée, & j'en ai vu tranſporter de toutes parts dans des outres.

J'avois fait ſix grandes lieues ſans manger, après la mauvaiſe nuit que j'avois paſſée, & le mauvais ſouper de la veille. Il n'étoit pas étonnant que j'euſſe appétit : je demandai au premier Indien que je trouvai où étoit *la tienda* (endroit où l'on mange). Mais ni celui-là, ni pluſieurs autres à qui je m'adreſſai encore, ne m'entendirent : enfin, je pris le parti d'entrer dans une cabane, où je trouvai deux femmes & un jeune homme, je leur fis ſigne de me donner à manger en leur montrant des coques d'œufs ; ils m'en apportèrent ſix, que je fis cuire à la coque, & je les dévorai avec quatre tordillas ; je me fis enſuite pour boiſſon une eſpèce de limonade, & j'aurois pu me contenter de ce dîner ; mais voyant que mon fripon d'Indien avoit dans une marmite une poule bien aſſaiſonnée, je lui en demandai ſans façon un morceau, il m'en donna une aîle, puis l'autre, puis une cuiſſe. Je mangeai le tout, au grand

étonnement de toute l'aſſemblée, qui doutoit beaucoup que je puſſe payer un ſi bon repas : je tirai quatre réales pour faire ceſſer leur inquiétude, ils les reçurent avec joie, & vouloient me donner le reſte de la poule, mais je le refuſai ; je refuſai également une boiſſon faite avec du maguey qu'ils appellent *pulché*. La couleur blanchâtre, trouble & sâle de cette liqueur me répugna au point que je ne pus même en goûter. Je repoſai enſuite une heure dans cette petite cabane faite comme nos petites tentes, & qui avoit à peine dix pieds de long, mais ſi propre, ſi bien rangée qu'on ne peut rien voir qui le ſoit davantage. Ces bonnes gens étoient la ſimplicité même, leur langage différent de celui des Indiens d'Aquulſingo eſt ſingulier ; il ſemble que ceux qui le parlent ne ſont que chucheter. Les ſeuls ſons articulés qu'on y diſtingue ſont une foule de *l* mouillés avec des *e* muets. L'Indien, qui ſavoit quelques mots d'eſpagnol, me demanda combien il y avoit de-là en Caſtille, je lui dis *doz mil leguas*, deux mille lieues, mais il ne me comprit pas : il concevoit bien les nombres dix, vingt & cent, paſſé cela, ſes idées ſe brouilloient, & il n'y étoit plus. Il admiroit le cordon & la pomme de ma canne, ma montre, ma tabatière, & tout cela avec une innocente curioſité, ſans envie & ſans déſir.

A neuf heures du matin, m'étant ſenti ſuffiſamment rafraîchi, je quittai mes bonnes gens ; un

air frais, un ciel couvert, tout me promettoit une route agréable, & me fit prendre la réſolution d'aller coucher au-delà de Theguacan.

J'avois fait à peine cent pas que je fus abordé par un Indien qui me demanda où j'allois, je lui répondis que j'allois à *Guaxaca*; alors il m'offrit des chevaux, mais comme il avoit l'air d'un gueux & d'un fou, je négligeai ſes diſcours : il me ſuivoit obſtinément, & m'ayant coupé au bout d'une rue, il me montroit un cheval que tenoit un jeune homme. Sa pourſuite me devint ſuſpecte, je le pris pour un voleur, ou tout au moins pour un eſpion, & je le traitai de ſi bonne manière, qu'à la fin il m'abandonna. J'ai ſu depuis que je l'avois ſoupçonné bien gratuitement, & que ce n'étoit autre choſe qu'un *topith*, eſpèce de gens dont le métier eſt de chercher des chevaux pour les voyageurs, & de leur ſervir de guide. Au reſte, je ne fus pas fâché de m'en être débarraſſé, il m'auroit ſans doute conduit à cheval en plein midi à Theguacan, & il y avoit de quoi me faire mourir mille fois de frayeur.

Quand j'eus quitté le *Pueblo*, je vis beaucoup de jolis lapins fort peu ſauvages, des oiſeaux de couleurs charmantes, & l'arbre du Pérou qui donne une ſorte de poivre.

Après avoir fait trois lieues dans de belles vallées, où l'on avoit fait la moiſſon quelques jours auparavant, & où l'on recommençoit à ſemer, je découvris d'une hauteur la plaine de Theguacan.

Juſques-là

Juſques-là je n'avois marché que dans la gorge qui y conduit : le ſpectacle que j'eus enſuite me frappa ſingulièrement par ſa beauté, mais ce plaiſir fut un peu diminué par la renaiſſance de mes maudites frayeurs, à la vue d'un pays ſi habité, & par la néceſſité de traverſer une auſſi grande ville que Theguacan, que je me figurois remplie de corps-de-garde, d'alcaldes, d'alguaſils de toutes les couleurs.

Comme il étoit de trop bonne heure pour attendre la nuit, j'imaginai de contourner la ville ſans y entrer. En conſéquence, je continuai mon chemin rapidement, mais ce ne fut pas ſans admirer la belle ſcène que j'avois devant les yeux.

Deſcription de la plaine de Theguacan.

De l'extrémité de la gorge que je venois de traverſer, & en arrivant ſur le penchant de la côte, on découvre la vaſte & ſuperbe plaine de Theguacan. Sa largeur eſt de ſix lieues, & elle s'étend ſud-eſt & nord-oueſt, à quelques vingt lieues par de-là Xalappa, entre deux chaînes de montagnes eſt & oueſt, qui ſéparent le Theguacan du Mexique proprement dit. La rivière de Theguacan, & généralement toutes les eaux coulent dans la même direction juſqu'à quinze lieues au ſud. L'œil apperçoit avec raviſſement, dans un pays couvert d'une verdure éternelle, coupé de rivières ſans nombre, cinq ou ſix villes, des villages, des peuplades & des habitations à l'infini.

Ce beau pays, cependant, ſi on l'examine d'après ſa nature, ne paroît pas auſſi bon qu'au premier

coup-d'œil. La plaine proprement dite eſt très-fertile à la vérité, on y fait venir toutes ſortes de grains d'Europe ; mais c'eſt une terre griſe, aſſez argilleuſe, qui a beſoin d'être préparée aux ſemailles par de longues inondations ; & quand les bleds élevés paroiſſent ſouffrir de la ſéchereſſe, on y remet encore l'eau que l'on prend dans la rivière de Theguacan, dont on a ſu ménager les pentes avec beaucoup d'adreſſe ; c'eſt ce que j'ai vu de mieux ordonné dans ce pays, & ſans doute la néceſſité a inſtruit à cet égard les habitans, car le ſeul engrais propre à ce ſol c'eſt l'eau ; elle y eſt diſtribuée aux différentes métairies, comme aux ſucreries à Saint-Domingue. Les terres ſont labourées à la charrue, & il s'y fait deux récoltes, l'une en Mai, & l'autre en Septembre. Les bleds ne ſont pas ſi élevés que dans la Beauce, mais ils ſont paſſablement fourrés, & l'épi eſt bien grainé. On les fait fouler aux pieds de dix ou vingt chevaux ſur une aire devant les granges, & on vend la paille très-précieuſement. Il m'a paru qu'il n'y avoit que de grands terriens par les atteliers que j'ai vus ; mais comme il n'y a point d'eſclaves dans le pays, & que le petit nombre de nègres qu'on y trouve eſt libre, & ſe loue ordinairement à quatre piaſtres par mois, chaque opération de culture cauſe au propriétaire des ſoins étranges : il faut qu'il préſente requête à l'alcalde major pour obtenir des bras, & on lui adjuge tant d'Indiens ſalariables à deux réales

par tête & par jour. L'alcalde des peuplades les conduit tous les jours à huit heures du matin au rendez-vous, qui eſt toujours à cent toiſes du village. Là, les majordomes des métairies les reçoivent, & les conduiſent aux travaux qui durent juſqu'au coucher du ſoleil. Ces majordomes ou économes ſont à cheval toute la journée, le dos au ſoleil, & les yeux ſur les Indiens.

La partie ſupérieure de la plaine, qui comprend les mi-côtes juſqu'aux montagnes, n'eſt ſuſceptible d'aucune culture par l'impoſſibilité d'y conduire de l'eau, & par la nature même du ſol qui, ſur un fond de talc, a tout au plus un pouce de terre végétale ; il n'y croît abſolument que des *mimoſa*, des cactes de toutes eſpèces & quelques arbuſtes, qui feroient croire de loin par leur verdure que ce terrain eſt fertile.

La cime des montagnes eſt couverte de pluſieurs ſortes d'arbres, comme chênes, pins, &c. Mais quelque part qu'on jette les yeux, on y voit des affalages, des *éroſions*, des ſéparations de montagnes, viſiblement formées par de grandes éruptions, & la terre y paroît non pas formée par les eaux, mais au contraire délivrée de leurs ravages. Entre les innombrables eſpèces de cactes que je voyois, je diſtinguai particulièrement le *cactus nobilis icoſanderie monogynie. Linn. mantiſſa* ; il ne s'élève pas à plus d'un pied de hauteur, & peut avoir dix pouces de diamètre : j'en remarquai vingt autres eſpèces dont je n'ai trouvé la

deſcription nulle part, & que malheureuſement je n'avois pas le temps de faire. Pour emporter tout ce que je rencontrois de digne d'une école botanique, il m'auroit fallu un fourgon, & de vingt lieues en vingt lieues j'aurois été obligé d'en changer. Je continuai donc mon chemin en ſoupirant de laiſſer derrière moi tant de tréſors.

J'arrivai après avoir traverſé une diſtribution de la rivière juſqu'aux premières maiſons des faux-bourgs de la ville de Theguacan. Je vis une treille garnie du plus beau raiſin encore verd : combien n'aurois-je pas donné pour en trouver de mûr !

Là, je quittai le grand chemin & gagnai la plaine, on venoit d'y couper des bleds, & je remarquai qu'on en avoit laiſſé une grande quantité ſur pied qui étoient encore verds, ce qui me prouva qu'il ne mûrit pas tout à la fois, obſervation que j'ai faite partout ſur ma route.

Je tournai ainſi la ville juſqu'au vrai lit de la rivière qui la traverſe. Elle a en cet endroit trois toiſes de large, & trois pieds ou environ de profondeur : je fus obligé de me déshabiller pour la paſſer, mais au moment où j'y deſcendois, il y tomba avec tant de précipitation une ſi grande quantité de tortues que je ne voyois pas, que j'en eus une frayeur ſingulière ; je me raſſurai quand je les apperçus : ces tortues ne ſont pas plus grandes que la paume de la main, d'une figure œuvée, d'une couleur de boue ſale,

elles ne ſont ni ſtriées, ni crénelées, ni cannelées, ni deſſinées comme les autres, mais toutes unies & comme les tortues de terre. Le *ſternum* qui eſt d'une ſeule pièce eſt uni par une oſſification continue avec le dos, excepté les ouvertures pour les pattes, la tête, & la queue de l'animal; leur grandeur paroît déterminée comme je l'ai fixée, car quoique j'en aye vu un grand nombre, je n'en ai pas remarqué de plus grandes.

Je bus malheureuſement de l'eau de cette rivière, car toute la nuit & le jour ſuivant mes lèvres s'ulcérèrent; je n'attribuai alors cette incommodité qu'à l'exceſſive fatigue de cette journée, mais au retour, le même accident m'étant arrivé, & l'ayant communiqué à pluſieurs perſonnes, j'appris que tel eſt l'effet de ces eaux qui ſont ſaumâtres, ce dont je ne m'étois pas apperçu, à cauſe de l'excès de ma ſoif.

Je rentrai dans l'extrémité d'un faux-bourg, j'y achetai un pain, & bus un verre de vin, cela me raffraîchit beaucoup, & j'en avois beſoin.

Il étoit trois heures après midi & j'avois déjà fait douze lieues; mais ne voulant pas entrer dans la ville, je réſolus de pouſſer ma courſe juſqu'à *San Franciſco*, à cinq lieues encore plus loin.

Je courois alors à *l'eſt-ſud-eſt*, & le ſoleil éclairant par derrière moi la belle plaine que

j'avois devant les yeux, ma vue étoit extrêmement variée & réjouïe.

Le grand chemin où je marchois a dix toiſes de large, & eſt bordé de haies de *ceſalpine* & de *mimoſa* : de tous cotés je ne voyois que de grandes habitations, des terres bien labourées ou chargées de moiſſons que l'on récoltoit ; cette après-midi eut été délicieuſe pour moi, ſi je n'euſſe pas été exceſſivement fatigué.

Après trois lieues de marche je voulus me repoſer, mais à peine me fus-je étendu ſur le gazon que je ſentis mes tendons ſe durcir & mes muſcles ſe gonfler, je me levai précipitamment pour ne pas me laiſſer engourdir par la fraîcheur ; le ſoleil alloit ſe coucher ; la cime des montagnes à ma gauche ſe couvroit de nuages, d'où partoient des éclairs & du tonnerre, je craignis d'être ſurpris par la pluie, & réſolus de coucher dans la première auberge : je demandai à un nègre qui labouroit où j'en trouverois une, il me répondit qu'il n'y en avoit qu'à deux lieues de-là, à San Franciſco, mais que je trouverois le couvert à la ferme (*la Hazienda*) *de D. Joachim, l'armoral de Caſtille*, qu'il me montra à un quart de lieue d'où nous étions : je m'étois déjà détourné du grand chemin ; je craignois de m'égarer encore plus durant la nuit, & ſurtout j'appréhendois la pluie, ces conſidérations me décidèrent à ſuivre l'avis du nègre. Je me rendis à la ferme, qui étoit bien bâtie ; j'y trouvai un

économe qui faiſoit ramaſſer le bled qui venoit d'être foulé & vané devant la grange ; l'ayant pris pour le propriétaire, je lui expoſai mon embarras & lui demandai l'hoſpitalité, en offrant néanmoins de payer la dépenſe que j'occaſionnerois ; il me reçut poliment, & me dit qu'il n'étoit pas le maître, mais qu'il alloit me préſenter chez celui qui l'étoit, auſſitôt que ſes occupations ſeroient finies ; je conſentis à l'attendre, & j'entrai dans la grange où je m'étendis ſur des javelles de paille ; là, je me livrai aux réflexions que les circonſtances me ſuggéroient : voici, me diſois-je du bled, des javelles, une grange ; ce ſont les mêmes cultures, les mêmes productions qu'en France, mais que la différence des lieux en met dans les ſentimens ! Là, avec quel plaiſir je voyois ces travaux, toujours mêlés de jeux innocens ! Là, je me livrois avec ſécurité à la contemplation de la nature : ſi je changeois de lieu, c'étoit avec la même liberté & avec la certitude de pouvoir à peu de fraix me procurer tous mes beſoins ; ici, ſemblable à un malfaiteur, à un contrebandier, il faut que je me déguiſe, que je diſſimule, pour procurer à mes concitoyens la jouiſſance d'un bien que la nature ne leur a pas moins deſtiné qu'à ce peuple jaloux à qui je dois la dérober ; il faut enfin que je me voie réduit à mandier le couvert & la vie, à devoir de la reconnoiſſance à des hommes qui peut-être me mépriſeront ſans me connoître !

Ces idées qui ſans doute étoient un preſſentiment de ce qui alloit m'arriver, furent détournées par l'arrivée du majordome; il me conduiſit auſſitôt au corps de logis dans une ſalle d'entrée, qui n'étoit à proprement parler qu'une ſorte de hangard, où il me laiſſa pendant qu'il alloit m'annoncer au maître.

Je me vis à l'inſtant enveloppé par une foule de nègres & d'Indiens domeſtiques; les uns en livrée, les autres en manteau; le froid me gagnoit, je m'approchai d'un braſier où l'on faiſoit du chocolat, & m'aſſis par terre, le dos tourné au feu, ſans daigner faire attention à l'admiration platte, & aux ris bêtes de toute cette canaille.

Enfin, au bout d'une demi-heure arrive le majordome; il me rend la réponſe de ſon maître, qui vouloit bien m'accorder le couvert, mais s'excuſoit de me voir: indigné de ce procédé je prends mon parti ſur le champ; je réponds à l'économe que je remerciois ſon maître, mais que n'étant pas fait pour être traité ſi indécemment & n'y étant nullement accoutumé, je ne voulois pas coucher chez lui, ni avoir la moindre obligation à un homme dont la vanité ſe croiroit bleſſée s'il me recevoit en perſonne; & à l'inſtant même élevant la voix & tirant avec oſtentation une bourſe remplie d'or, je prends une piaſtre, & la montrant aux valets, je demande qui veut gagner cette pièce, en me conduiſant à *San Franciſco*? Vingt voix ſe firent

entendre, & je ne fus embarraſſé que du choix: je m'arrêtai à celui d'un grand nègre fort, dont la phyſionomie me plut, & je pris congé de l'économe, que je laiſſai confus de l'inſulte qui m'avoit été faite; il me parut auſſi que cette imitation de la fierté eſpagnole avoit fait quelque impreſſion ſur la troupe des domeſtiques, & qu'il n'y en avoit pas un qui ne blâmât ſon maître.

On pourra croire que mon orgueil offenſé me fit prendre mon parti auſſi bruſquement, & j'avouerai que cela y fut de quelque conſidération; mais il me vint de plus dans la penſée, qu'un homme capable d'une groſſiéreté auſſi injuſte, pouvoit le devenir d'une lâcheté & d'une perfidie; ainſi il y eut encore dans ma détermination quelques motifs de prévoyance.

Sorti de cette vilaine demeure, je reſpirois avec plus de facilité, comme ſi je venois d'échapper à un grand danger, & ſoit par l'effet de mon indignation, ſoit le repos que j'avois pris, je me ſentis animé d'une nouvelle vigueur & je me rendis en peu de temps à *San Franciſco*, non ſans quelques menaces de pluie. San Franciſco.

Là, j'entrai chez un marchand auſſi nonchalant que tous ceux de ſa nation dans ce pays; je n'y trouvai que des pois & des œufs, il avoit cependant encore d'aſſez bon vin, & ſurtout deux matelats, dont je m'accommodai d'autant mieux, que c'étoit la première fois depuis mon départ, que je trouvois à cet égard un ſi

bon gîte : je me déshabillai auſſi pour la première fois, & après avoir bien barricadé les portes de ma chambre, je m'endormis paiſiblement.

Le lendemain je quittai mon hôte à quatre heures du matin, je lui donnai ſix réales dont il fut content; il me dit qu'à deux lieues de-là, à *Santo Antonio* je trouverois des chevaux, & m'enſeigna la manière de m'en procurer.

Je marchai le plus gaiement du monde par une matinée fraîche & délicieuſe, & dans un chemin auſſi beau que la veille; avant d'arriver j'eus à traverſer le lit de la rivière de Theguacan, qui en cet endroit a ſix toiſes de profondeur & trente de largeur, mais qui étoit preſqu'à ſec à cauſe de la diſtribution de ſes eaux; je jugeai par l'énorme profondeur du lit de cette rivière, que ſes crues devoient être épouvantables, en cinq lieues d'eſpace, depuis Theguacan, ce que j'attribuai aux torrens des montagnes du nord-eſt, où l'on voit conſtamment des aſcalages, tandis que l'on n'en voit point à celles du nord-eſt, preuve que les plus grandes pluies dans toute cette gorge ſont amenées par les vents d'oueſt.

Santo Antonio.

Il étoit ſix heures du matin quand j'arrivai à *Santo Antonio* : c'eſt une vaſte peuplade d'Indiens, qui s'étend d'un bord de la rivière à une lieue delà juſqu'aux premiers côteaux des montagnes; il y a peu de cultures, des piments,

des haricots, &c. Les rues ſont très-larges & remplies d'un mimoſa fort gommeux, & dont l'écorce eſt d'un verd clair, quelque gros que ſoit l'arbre; j'en ai envoyé des ſemences au jardin du roi : je déjeunai chez l'Eſpagnol qui tenoit la boutique (ou auberge); il parut bon homme; il fit venir des topiths, & leur demanda des chevaux pour moi; il n'y avoit qu'une mule, & tandis qu'on l'apprêtoit je vis l'égliſe qui étoit près de-là; on l'avoit ornée à l'eſpagnole autant qu'on avoit pu; je remarquai devant tous les ſaints des bouquets faits d'un liliacée à fleurs blanches & incarnates, d'une hampe multiflore fort agréable; je demandai en vain au ſacriſtain de m'en procurer des oignons; il ne put me comprendre, je n'eus pas le temps de pouſſer mes recherches juſqu'à la racine de ces fleurs; mais ce qui me fit un vrai plaiſir, parce que cela me peignit la ſimplicité des habitans, ce furent deux candélabres d'un goût ſingulier, placés à chaque côté du maître-autel; c'étoient deux bananiers, qui à la faveur de l'ombre de cette égliſe, s'étoient élevés à plus de trente pieds, & touchoient preſque à la voûte : eh! Croira-t-on que ces dons ſimples & naturels ſoient une parure moins convenable pour les temples de l'Eternel, que ces vaſes d'or & d'argent qu'on étale avec tant d'oſtentation ſur ſes autels? croira-t-on que le bananier, dont la plante eſt ſi précieuſe, ne rappelle pas mieux

encore que ces riches métaux les bontés & la puiſſance du ſouverain Créateur de toutes choſes?

Santo Sebaſtiano. A mon retour je montai ſur ma mule, qui étoit fort bonne, & qui me rendit en cinq heures à *Santo Sebaſtiano*, diſtante de ſept lieues de *Santo Antonio*; il m'en coûta ſept réales pour le maître, & deux pour le topith ou conducteur qui couroit devant moi.

Quelque chaleur qu'il fit, je ne pus m'empêcher de deſcendre trois ou quatre fois pour ramaſſer des pierres d'un talc ſi beau & ſi brillant, que l'on croiroit au premier coup-d'œil que c'eſt de l'argent natif, ou tout au moins la plus belle nacre de perle.

Tout le pays paroît d'une riche culture en bleds; les plantes, comme dans toute cette plaine, y ſont variées; les bords de la rivière ont une eſpèce de *Bignonia* (1) à *fleurs jaunes*, à feuilles de frène, ſemblable au *Bignonia ſtans*, ſi ce n'eſt que celui-ci n'eſt qu'un arbuſte, tandis que l'autre eſt un arbre de ſoixante ou cent pieds de haut : les haies ſont couvertes de *paſſi flora fœtida* (2), dont les pommes auſſi petites que les ceriſes, ont auſſi leur couleur; enfin des brignoliers, qui ſont des eſpèces de prunes jaunes d'un goût aſſez agréable, y jouent ſi bien le poirier qu'on s'y méprendroit; mais

(1) Didyamia augioſpermia.
(2) Gynaudria pentaudria.

ce qui eſt ſurtout remarquable, ce ſont les cactes droits qui ſe trouvent partout à mi-côte, ils ſont monſtrueux & décorent le payſage d'une façon merveilleuſe; ce ſont des cierges (1) de huit à dix eſpèces; leur hauteur commune eſt de trente à quarante pieds ſur un tronc ou flèche de quinze à ſeize de haut, & de cinq ou ſix de circonférence. De ce tronc partent des branches perpendiculaires, chargées d'autres branches ſemblables s'élevant toujours les unes ſur les autres, & s'écartant en forme de branches de chandelier, de manière que la tige occupe quelquefois quarante à cinquante pieds de diamètre dans l'eſpace de l'air, & préſente une eſpèce de chandelier d'un verd de mer, d'une beauté ſingulière : toutes les branches, ainſi que le tronc, en ſont à dix ou quinze ongles, garnis à un pouce des faiſceaux, de huit à dix épines plus fortes & plus grandes que les plus groſſes aiguilles, le fruit ſemblable à la pomme de raquette eſt pareillement épineux à l'extérieur; il faut attendre pour le manger (car il eſt agréable) qu'il s'ouvre & que la pulpe de couleur cramoiſie en tombe; alors les Indiens la puiſent avec une cuillère, emmanchée d'une gaule, lorſqu'ils ne ſont pas prévenus par les oiſeaux; il y en a une grande quantité qui font leurs nids dans les troncs de ces arbres, comme nos

(1) Icoſandria monogynia.

pies dans ceux de l'Europe : rien de plus dangereux que la chûte des feuilles de ces arbres, ce ſont des ſoliveaux de vingt pieds de long ſur un de large, armés d'épines, qui tueroient infailliblement l'infortuné voyageur qui ſe trouveroit deſſous ; mais comme elles ne tombent que dans de violents ouragans, ou lorſqu'elles ſont pourries, il eſt aiſé de prévoir leur chûte & de s'en garantir ; c'eſt la plante dominante de toute cette gorge à trente lieues de profondeur.

Le pithahiahas, l'une de ces eſpèces de cierges, eſt moins gros ordinairement ; ſon fruit n'eſt point épineux, mais couvert d'écailles, qui ne ſont que les feuilles du calice ; il eſt véritablement délicieux à manger, & on en trouve de tous les goûts ; il a un acide parfumé comme les framboiſes, qui le relève infiniment au-deſſus des autres, qui ſont trop fades ; il eſt pourpré en dedans, brun en dehors, & gros comme un petit œuf de poule. Pour le cueillir les Indiens ont une perche au haut de laquelle eſt adapté un panier de branches de forme ovale, dont le fond ſeul eſt garni, & le deſſus ceintré de quatre anſes ; ils élèvent la perche & engagent le fruit dans les anſes, alors le moindre mouvement le détache de l'arbre, il tombe dans le fond du panier, & on le vuide dans un autre ; c'eſt le ſeul moyen de ſe le procurer, car il n'y

a ni quadrupède, ni reptile qui puiſſe grimper ſur l'arbre.

Dans tout le pays, l'Indien vit du fruit de ces arbres; même les jeunes branches qui n'ont qu'un demi pied de long, & dont les épines ſont encore molles, il les met au pot; il fait des ragoûts des bourgeons, des fleurs, avant qu'elles ſoient écloſes; & les graines, qui ſont noires & cruſtacées, il les fait ſécher, les conſerve & les broye pour en faire du pain : j'ai vu vendre à Guaxaca des feuilles d'une ſorte de raquettes, longues, étroites, minces & cuites à l'eau pour être mangées comme les aſperges, avec une ſauce au beure, à l'huile, ou au ſain-doux : c'eſt ainſi que le ſage & frugal habitant de ces lieux, cédant ſans peine & ſans murmure aux loix de la nature, ſait tirer parti des productions locales pour ſubvenir à ſes beſoins, tandis que l'avide Européen, non content des riches productions & des mets agréables qu'il a ſu naturaliſer dans les mêmes climats, veut encore ſe procurer à grands fraix les fruits & les viandes qu'ils lui refuſent, pour aſſouvir ſon inſatiable gloutonnerie.

La peuplade *San Sebaſtiano* eſt dans une poſition agréable; elle eſt ſurtout plantée de beaucoup d'arbres, & au milieu il y a une place publique ſur laquelle eſt la *caſa réale* : pour la première fois je me haſardai à deſcendre dans ce redoutable hôtel, qu'on m'avoit repréſenté

ſous de ſi laides couleurs; je demandai tout de ſuite des chevaux; l'alcalde qui étoit un Indien ſe trouva ivre; le *caſero* plus ſenſé me montra une pencarte dans la caſa réale, ſur laquelle le prix des chevaux de toutes les routes eſt indiqué & fixé par le roi; il eſt ordinairement d'un eſcalin par lieue pour chaque bête de ſomme; on donne au topith un ou deux & même trois eſcalins : ces routes ſont très-bien faites, & correſpondent aux villes & peuplades voiſines.

Je ne trouvai là ni vin, ni pain; heureuſement j'avois apporté de *Santo Antonio* du pain que je mangeai avec quelques œufs, & je fus obligé de boire de l'eau; je n'eus pas le même embarras pour les chevaux, on ſe battoit pour m'en fournir.

Je partis donc monté ſur un fort bon cheval. En ſortant de ce lieu, la belle vallée de Theguacan, dans laquelle on eſt toujours, commence à ſe retrécir beaucoup, & n'a plus guères qu'une lieue de largeur; la culture eſt auſſi moins riche, le terrain fertile étant moins étendu; ce ne ſont plus que de petits côteaux talqueux les uns à côté des autres, qui embarraſſent cette gorge, où coule toujours la rivière de Theguacan, qui en reçoit une autre à quelques lieues de-là; ſes bords ſont pour l'ordinaire ſemés en bleds ou en maïs juſqu'à *Los Cues*, où enfin elle n'a plus que des eſcarpemens ſtériles; cependant, avant

avant que d'arriver à ce village, je trouvai une ſucrerie, la ſeconde que j'aie vu dans toute ma route.

J'y vis des cannes monſtrueuſes en hauteur & en groſſeur, un moulin d'une chétive conſtruction, des formes d'un pied de haut, & des pains de ſucre brut ſortis de ces formes; enfin quelques nègres qui paroiſſoient travailler fort à leur aiſe. Les ſucreries ſont néceſſairement fort diſpendieuſes dans ce pays, parce que pour les travaux difficiles & continus qu'elles exigent, il faut avoir abſolument des nègres, & que les nègres rendus à cet établiſſement, reviennent à cinq ou ſix cent piaſtres fortes. Les Indiens, que l'on n'obtient que pour un mois ou quarante jours, ce qui peut ſuffire aux autres cultures, ne conviendroient point à celle du ſucre, parce que ſe relevant ſans ceſſe, ils n'auroient pas le temps de s'inſtruire de leur métier, & que d'ailleurs on ne pourroit ſouvent pas les avoir dans les momens où la ſucrerie auroit le beſoin le plus urgent de travailleurs.

J'arrivai à *Los-Cues* à près de ſept heures du ſoir : des chemins raboteux, la néceſſité de monter & de deſcendre continuellement de ces nombreux côteaux dont j'ai parlé, m'avoient rendu cette route pénible : je fus charmé de pouvoir me repoſer. Los-Cues.

Le village de Los-Cues, placé ſous un rocher eſcarpé, couvert d'une butte que l'on m'a dit

avoir été autrefois une fortereſſe des Indiens, me parut un paſſage aiſé à défendre. Il ne s'agiroit que de placer une redoute ſur la butte pour battre le cours de la rivière & le chemin ; je montai ſur cette butte pour voir ſi j'y découvrirois quelques veſtiges de mur, mais je n'y trouvai que les débris d'une ancienne caſe d'Indiens.

En deſcendant à la *Caſe-Réale* je trouvai un Eſpagnol d'aſſez bonne mine, qui alloit en partie avec deux chevaux. Après les complimens ordinaires, il m'offrit des *pithahiahas* que je mangeai avec un plaiſir infini : nous causâmes quelque temps, il m'avertit qu'il y avoit des voleurs vers *Attelta* où j'allois, & qu'on y en avoit arrêté ; il m'apprit que les topiths étoient les alguaſils nés de chaque village, & avoient droit d'arrêter les voleurs ; ce dont ils s'acquittoient rarement, étant fort poltrons, à moins qu'ils ne fuſſent ſoutenus par des Caſtillans.

Il fallut encore ici avoir recours à ma proviſion de pain & boire de l'eau, il n'y a point d'auberge dans ce village, ou pour mieux dire il n'y a rien ; on n'y trouve que les fruits de quelques arbres dont il eſt ombragé. Cet ombrage, joint à la fraîcheur des eaux d'une fontaine qui y coule, lui donne un air agréable qu'il n'auroit pas ſans cela.

Il me fallut auſſi paſſer la nuit ſur des bamboux, mais j'y dormis très-bien.

A trois heures du matin je réveillai mon topith,

& partis pour *Aquiotepeque*, après avoir fait manger à ma monture un fagot de *ſacates*. Cette précaution me parut ſouvent néceſſaire, ſoit contre l'avarice des maîtres, ſoit contre la friponnerie des valets.

En route & ſur la crête d'un côteau qui dominoit notre chemin, j'apperçus des hommes qui avoient l'air de ſe cacher derrière des buiſſons. L'avis des voleurs me revint à la mémoire, & je me préparois à me défendre avec mon couteau, la ſeule arme dont je fuſſe muni; mais arrivés plus près, nous vîmes que c'étoient un pauvre indien & ſon garçon, armés de gaules & de paniers, qui cherchoient des pithahiahas.

Comme nous étions partis de bon matin, nous arrivâmes à Aquiotepeque vers dix heures. Trois lieues en deçà, la gorge de Theguacan n'a plus que cent toiſes de large, au village elle n'a que la largeur de *Rio-Grande*, nom de la riviere de Theguacan qui en a reçu une autre dans ſon lit; en cet endroit elle a un cours très-rapide ſur des cailloux monſtrueux & arrondis, qui en rendent le paſſage très-dangereux pour peu qu'il y ait d'eau, parce que le cheval ne pouvant aſſeoir ſon pied ſolidement, court riſque d'être emporté par le courant; nous eûmes de l'eau juſqu'aux ſangles, mais nous arrivâmes ſans accidens à l'autre bord.

Aquiotepeque, bâti ſur le revers de la montagne au nord-eſt, eſt une peuplade aſſez conſidé- Aquiotepeque.

rable & plantée de beaucoup d'arbres cocotiers, ſirouelliers, ſapotes, &c. Une fontaine abondante en arroſe toutes les rues, & procure une fraîcheur délicieuſe à ce peuple doux & tranquile, comme tous les Indiens que j'ai vus dans mon voyage.

Indiens. Ils ſont généralement grands & bien taillés, les femmes ſont aſſez blanches & ont les traits fort doux, on peut même dire qu'en général elles ſont belles; je n'ai pas vu un ſeul Indien contrefait ou marqué de la petite vérole: ils ne paroiſſent pas manquer d'induſtrie, mais ils n'ont ni la liberté, ni les facultés néceſſaires pour l'exercer; cependant la canaille eſpagnole, (car les honnêtes gens ne penſent pas comme cela) conſerve une intime perſuaſion que ce peuple eſt riche, & qu'il cache ſes tréſors, & c'eſt une des cauſes des vexations continuelles qu'il endure, malgré les loix poſitives que la cour a rendues en ſa faveur; mais que cet entêtement eſt dépourvu de raiſon! Eh quoi! quand on a de l'or, ne ſe procure-t-on pas les beſoins de première néceſſité? Ne cherche-t-on pas à en acquérir davantage, à multiplier ſes jouiſſances, à poſſéder quelques propriétés, à les tranſmettre à ſa famille? Telle eſt la marche du cœur humain: il peut exciter un avare, qui préfère au plaiſir de jouir & de faire des heureux, le vil, le honteux avantage d'entaſſer beaucoup d'or: il peut auſſi, avec beaucoup de ſoins,

dérober quelquefois ce ſecret à tous les yeux; mais qu'une nation entière ſe ſoit impoſé les plus cruelles privations au milieu des tréſors qui donnent toutes les jouiſſances, qu'elle en regorge ſans qu'il en paroiſſe la moindre trace qui la décèle, ſans que tant d'yeux intéreſſés la ſurprennent, quelqu'intérêt qu'on lui ſuppoſe à tromper ſes cruels oppreſſeurs, c'eſt ce qui ne pourra jamais ſe concevoir.

On va juger, par ce qui m'arriva à Aquiotepeque, de la pauvreté des habitans de cette peuplade: en y arrivant je demandai des chevaux, on m'en amena ſur le champ, mais lorſqu'il fut queſtion de payer d'avance, comme c'eſt l'uſage, je ne me trouvai plus de monnoie; je préſentai un *medio doro* (1), mais ni le maître des chevaux, ni perſonne dans le village ne put le changer. Fort embarraſſé je cours chez l'alcalde (Indien fort honnête, comme tous ceux à qui les Eſpagnols confient ces ſortes d'offices); je le conjure de me donner de la monnoie, en lui préſentant ma pièce d'or, mais il me jura Dieu & la Vierge-Marie & tous les ſaints qu'il n'en avoit pas, il ſe proſterna même à mes pieds en me conjurant de le croire: ſon étonnement & celui de toute ſa famille à la vue de ce *medio doro* me perſuadèrent encore mieux. Les Eſpagnols diront-ils que c'étoit un jeu? Pour

(1) Pièces d'or, valant deux piaſtres fortes.

moi je ne pus le croire ; je le témoignai au bon Indien en le relevant, & je le priai dans l'impoſſibilité où j'étois de payer d'avance, faute de monnoie, d'ordonner au topith de me conduire à *Quicatlan*, où je trouverois indubitablement de la monnoie, & où je le payerois. Il ſentit la juſteſſe de ma demande, & comme les loix fondamentales du pays lui enjoignent expreſſément de donner toute aide & protection aux voyageurs, il vint avec moi à la Caſe-Réale, & avec un ton de dignité, que je ne m'attendois pas à lui voir prendre, il ordonna au topith de me conduire à Quicatlan.

Je partis donc à onze heures du matin, après avoir pris quelques rafraîchiſſemens : il falluteſcalader la montagne, au pied de laquelle eſt Aquiotepeque, par un ſentier large de deux pieds ſeulement, & taillé à pic dans le roc ; qu'on ſe figure deux cent degrés de ce fatal eſcalier, ſous chacun deſquels paroiſſoit un précipice de trois cent toiſes de profondeur, dans lequel couloit avec un fracas horrible *Rio-Grande*, & qu'on juge de la frayeur que je dûs avoir ; je tremblois, j'avois des vertiges, je fus obligé de mettre pied à terre & de faire monter mon cheval derrière moi, je le tenois par la bride, mais ſans le regarder, & tout prêt à le laiſſer aller, s'il faiſoit un faux pas, boire tout ſeul dans le fleuve, qui eut ſûrement été pour lui le fleuve Léthé. Souvent à un paſſage gliſſant, il n'y avoit qu'une

branche d'arbre posée sur des pierres mal assises, pour empêcher de rouler dans cet effroyable abyme ; plus loin il falloit tourner dans un passage étroit, où le corps du cheval ne pouvoit passer qu'une moitié après l'autre, je ne sais comment le pauvre animal pouvoit s'en tirer, & il y a à parier qu'il avoit fait cent fois le voyage.

A trois heures je me trouvai sur la crête de cette montagne ; malgré sa hauteur elle ne paroissoit qu'un côteau près de celles que je voyois à ma droite & à ma gauche ; nous courûmes alors sur cette crête durant trois heures ; j'y trouvai de nouvelles espèces de cactes à feuilles applaties & rampantes, & un agavé à feuilles crénelées & dentelées à épines.

Les montagnes voisines, toutes élevées qu'elles étoient, nous offrirent l'aspect de différens villages, d'un entr'autres appelé *San Juan Delrey*, qui n'étoit pas celui que nous cherchions.

Alors je pus jouir avec sécurité de la plus belle vue du monde ; derrière moi paroissoient encore distinctement les environs de Theguacan, devant les deux mamelons de la *Corta*, montagne à six lieues de Guaxaca ; Rio-Grande couloit à ma droite dans des escarpemens affreux ; enfin, à gauche, un vaste pays formé de côteaux & de gorges tous couverts de bois, s'étendoit entre moi & les montagnes où étoit *San Juan Delrey* ; & se terminoit en une pente insensible vers Theguacan.

Je commençois à être fatigué & ennuyé d'une

ſi longue route, lorſqu'une clairière me laiſſa voir enfin le terme de mes peines pour cette journée. C'étoit *Quicatlan*, qui ſe montroit à deux lieues environ, dans une aſſez belle gorge; nous y deſcendîmes par un chemin un peu moins rude que celui de la montée, mais l'aſpect n'en étoit pas moins effroyable; c'étoit un affalement à pic de plus de quatre cent toiſes de haut, ſur une largeur de douze cent, d'une montagne qui paroiſſoit avoir été jadis engloutie en cet endroit, & dont les fragmens & éboulemens divers avoient formé différentes buttes autour de Quicatlan.

Quelque choſe d'agréable ſe mêloit cependant à cette ſcène horrible; ſur les pierres ſaillantes de la coupe perpendiculaire de cette montagne, s'élevoient des *cierges péruviens* qui formoient une eſpèce de décoration très-riante.

Mais que ce plaiſir, que celui de voir Quicatlan fut troublé par l'aſpect d'une guérite qui ſembloit m'en défendre l'entrée! Comment paſſer ſans être arrêté, interrogé, retardé par ces malheureux gardes! C'étoit toujours là le ſujet renaiſſant de mes craintes; dormir ſur mon cheval, faire le malade, c'étoient des petites ruſes que j'avois épuiſées, & je ne me ſentois nulle diſpoſition à les repéter; je pris un parti plus ſimple, fondé ſur le peu d'eſtime que m'avoient inſpiré ces ſortes de gens, auſſi mépriſables là qu'ailleurs. Arrivé près d'eux, je me jette à bas de mon cheval d'une manière bruſque & délibérée, ma

canne à pomme d'or pendue à ma boutonnière, mon diamant à mon doigt, j'entre dans la guérite, & étalant mon or aux yeux de deux gardes de tabac, je leur raconte l'embarras où je me ſuis trouvé pour de la monnoie, je mêle cela de mille incidens, de ma peur des voleurs, de la rigueur des chemins, & je finis par les prier de me changer des doublons ou des *medios doro*: tant de bavardage leur en impoſa ſans doute, ils ne me firent pas la moindre queſtion; j'en reçus au contraire des honnêtetés qui paroiſſoient tenir à la baſſeſſe, & ils me donnèrent toute la monnoie que je voulus; je les remercie alors, & ſors en invitant d'un air de protection le chef à venir me voir à la Caſe-Réale.

Quicàtlan, capitale d'un ancien royaume, eſt encore une peuplade conſidérable; elle eſt compoſée de deux cent familles ou environ, & plantée d'arbres de toutes eſpèces, ſous leſquels coulent des ſources vives qui répandent par-tout la fraîcheur & la ſanté: j'en fis le tour, la population me parut conſidérable; de toutes parts je voyois les hommes ſe promener, & les femmes aſſiſes dans les rigoles des fontaines, ſe peigner, ſe laver, ſe ſavonner; car la mode des femmes eſpagnoles eſt de ſe baigner ſurtout la tête: cette tête bien lavée, on la ſavonne avec la racine écraſée d'un polientos que j'ai rapporté, & qu'on vend dans le pays au litron; on ſavonne auſſi la gorge & les épaules; le ſpectacle de ces beaux Quicatlan.

cheveux noirs épars ſur des épaules bien blanches, étoit intéreſſant; la parure des femmes quoique ſimple ne me plut pas moins; leurs longs cheveux partagés en deux treſſes & mêlés d'un ruban roſe leur tombent juſqu'aux pieds, une chemiſe bien blanche, une jupe de mouſſeline à falbalat, une écharpe de reſeau de coton ou de dentelles d'Alençon, quelquefois bordée d'une frange d'or ou d'argent, & relevée galamment ſur leur tête ou ſur une épaule; enfin un bouquet ſur l'oreille, voilà tout leur art, mais il ne ſeroit pas dédaigné de nos coquettes.

J'ai remarqué dans ce lieu une ſorte d'émulation de culture que je n'ai pas vue ailleurs; on y recueille du bled, on y taille, on y greffe les arbres; j'ai découvert dans les haies d'un joli jardin une eſpèce de *crexentia didynam, angioſperm.* qui eut fait plaiſir à Linnæus, puiſqu'il demande s'il y en a pluſieurs eſpèces; celle-ci a les feuilles en faiſceaux de la même forme & de la même couleur, quoique plus petites, mais le fruit qui n'a que deux pouces de diamètre eſt long de dix pouces, anguleux & tuberculeux comme le cacao; les ſemences en cœur noyées dans la pulpe ne ſont pas plus groſſes que celles du *cepſicum.* Le fruit ſe mange en potage ou en ragoûts; je l'ai retrouvé depuis ſur le marché de Campêche.

Je fus curieux de voir le presbitère & l'égliſe; le premier étoit une maiſon très-commode, dont

le maître (le curé), homme de cinquante-cinq ans environ, bien facé, bien enluminé, me reçut d'abord assez froidement, mais me fit ensuite mille accueils quand il fut que j'étois botaniste; il me consulta même sur quelques incommodités.

L'église paroissiale est grande, bien éclairée & surtout fort propre; il est vrai qu'elle étoit parée pour le lendemain jour de la Pentecôte; une chose qui m'étonna fut d'y voir un maître d'école préparant des motets de sa composition pour la fête, & six enfans de cœur répétant en bonne mesure cette musique, qui ne me parut pas de mauvais goût.

Le clocher n'est pas moins singulier, c'est une butte naturelle de terre de cent pieds d'élévation, sur laquelle on avoit élevé quatre poteaux de dix-huit pieds de haut; à leurs traverses étoit suspendue une cloche d'environ dix milliers, élevée de terre de trois pieds, & couverte d'un toît de paille comme nos glacières en France.

Je revins souper, & sur ces entrefaites arriva un garde de tabac que je fis jaser tant que je voulus, à l'aide de quelques coups d'eau-de-vie; le drôle connoissoit admirablement bien le pays depuis *Panama* jusqu'à *Acapuleo*, & depuis Carthagène jusqu'à *Vera-Crux*: il parloit politique, déclamoit contre le gouvernement, & il se seroit facilement laissé séduire au besoin.

Le Casero m'amena aussi un autre voyageur;

c'étoit un bon franciſcain qui alloit prêcher à *Guatimala*. Je lui demandai s'il vouloit faire route avec moi, il y conſentit à condition que je ne partirois qu'après qu'il auroit dit ſa meſſe : cela étant ainſi arrêté, je me couchai & lui ſoupa.

Le lendemain nous partîmes à cinq heures du matin, & nous arrivâmes bon train à une lieue & demi de-là au paſſage de Rio-Grande ; il avoit plu dans la montagne, la rivière étoit un peu gonflée, un jour de pluie de plus elle auroit été impraticable. Elle eſt en cet endroit beaucoup plus large qu'à Aquiotepeque, ſa largeur n'étant pas moindre de deux cent toiſes, & le lit en eſt bien moins encaiſſé. On appela un Indien de l'autre bord, il vint, prit les premiers chevaux par la bride, & nud comme la main il nous fit paſſer le fleuve ; nous avions de l'eau juſqu'aux arçons, & lui juſqu'à la poitrine : cela ſe fit ſi lentement que j'eus tout le loiſir de voir le danger. Le courant étoit ſi rapide que la tête me tournoit ; j'étois obligé de fixer le pommeau de la ſelle, accroupi ſur le ſiège, les pieds ſur la croupe du cheval & la poitrine ſur ſon cou. L'animal trembloit lui-même, il ne poſoit chaque pied qu'après avoir bien tatonné, à cauſe des énormes pierres arrondies que roule ce dangereux fleuve. Nous en ſortîmes enfin, & mon compagnon de voyage, tout eſſoufflé & non moins pâle que moi, me dit en bon françois : ma foi ſi nous euſſions manqué d'aller à la meſſe, & que nous

nous fussions noyés, on n'eut pas manqué d'attribuer notre malheur à ce manque de dévotion. Je ris de bon cœur de cette naïveté, & ayant vu par ce trait à quel homme j'avois affaire, je ne me contraignis plus avec lui. C'étoit bien en effet la meilleure pâte de moine que j'aye vu ; de plus, homme d'esprit & de société, gai, curieux autant qu'un homme instruit peut désirer d'en trouver un autre, enfin prévenant, officieux & sans façon.

Nous ne cessâmes de côtoyer la rivière jusqu'à la dînée : elle étoit couverte de vingt espèces d'oiseaux aquatiques grands & petits, grolles (1) ou oies, que je regrettai bien de ne pas connoître & de n'avoir pas le temps d'examiner.

Nous arrivâmes de bonne heure à *Dom Dominquillo*, où, grâces au *pater* qui avoit une vraie cuisine ambulante, nous fîmes un excellent dîner.

D. Dominquillo.

Dom Dominquillo est situé au confluent de *Rio-Grande*, & de *Rio de las Bueltas* (2), planté de quantité d'arbres fruitiers, & arrosé d'excellentes eaux.

Comme on selloit nos chevaux pour partir, nous entendîmes un cornet, & à l'instant nous vîmes arriver à bride abattue un Espagnol habillé de bleu, parements rouges, une large plaque d'argent en écusson sur le côté de la

(1) Corvus aquaticus minor.

(2) Riviere des détours, ainsi nommée à cause de ses sinuosités.

veſte, & un petit cornet du même métal en bandoulière; c'étoit un courier: qu'on juge de ſa diligence, il étoit parti la veille de Theguacan & prétendoit être, malgré les mauvais chemins, le lendemain à ſix heures du matin à Guaxaca: je cauſai un moment avec lui; il paroiſſoit curieux, mais je lui fis aiſément prendre le change ſur mes deſſeins; il prit une autre route que nous, par les montagnes, pour éviter le paſſage des rivières, & ſans doute dans la crainte d'être arrêté par leur cours.

Pour nous, nous prîmes le chemin de la gorge de las Bueltas : cette gorge a quelquefois cent pas d'ouverture, quelquefois elle n'a pas ſix toiſes : la rivière y coule en ſerpentant entre des montagnes de quatre cent toiſes de haut, preſque toutes eſcarpées : pour faire un chemin en ligne droite dans les détours de cette gorge, on eſt obligé de paſſer la rivière ſoixante-dix fois; mes compagnons de voyage les comptèrent, le muletier avec des petits cailloux, & le moine avec les grains de ſon chapelet, & leur calcul fut le même; pour moi je m'ennuyai de compter au vingtième paſſage, & j'étois ſi fatigué que je me ſerois volontiers arrêté pour me coucher au milieu du chemin.

Je trouvai ſur les bords de la rivière une plante fort ſemblable à l'*agroſtème* (1), mais qui

(1) Agroſtema decaudria pentagynia.

n'en eſt pourtant pas, un arbre en fleurs que je reconnus pour un *annona* (1), mais que l'on appelle généralement dans le pays *chirimoia*, de ſorte qu'il me paroît conſtant que le fameux chirimoia tant vanté du Mexique n'eſt réellement qu'un *annona reticulata*; je trouvai encore le beau *ſolanum* du Mexique à larges feuilles laciniées & arboreſcent que j'avois vu au jardin du roi, & une eſpèce d'*aſclepias* (2) à feuilles de mirthe fruteſcent, à tiges droites & à fleurs jaunes, de la forme & de la grandeur de notre petit jaſmin jaune.

Enfin la gorge dans laquelle nous faiſions route s'étant élargie d'un quart de lieue, nous quittâmes les paſſages de la rivière & arrivâmes à *Atletlauca*, peuplade ſituée dans la gorge, & recommandable par ſes belles eaux : ſur la gauche des montagnes, & ſur une eſplanade dont l'eſcarpement donne ſur la rivière, ſont l'égliſe & la *Caſa-Réale*. Atletlauca.

Je me ſentis incommodé d'avoir eu ſi ſouvent les pieds mouillés, & je me couchai ſans ſouper, malgré les invitations de mon compagnon de voyage; tourmenté par les maringouins, je me levai le lendemain à trois heures du matin, & j'éveillai tout le monde; il faiſoit ſi grand froid que nous fûmes obligés de faire du feu

(1) Polyandria poligynia.
(2) Pentendria digynia.

pour nous réchauffer ; mon thermomètre étoit à neuf degrés au-deſſus de la glace : nous déjeunâmes très-bien, grâces aux proviſions du père, & comme j'allois faire ſeller mon cheval, j'eus un ſpectacle qui m'effraya & me ſurprit ſinguliérement ; le mulet de monture du majordome attaché à un poteau, avoit été ſucé toute la nuit (quelques-uns croiront que c'eſt par un *vampire*), mais c'eſt par un animal bien vivant, par une chauve-ſouris qui l'avoit mordu entre l'oreille gauche & la crinière, au-deſſous de l'occiput, & lui avoit tiré plus de quatre pintes de ſang ; toute la tête & l'encolure du mulet en étoient couvertes, ainſi que le poteau contre lequel il s'étoit ſans doute frotté pour tâcher de ſe débarraſſer de cette cruelle harpie : je ne revenois pas de mon étonnement, mais on m'aſſura que cela arrivoit ſouvent, & que quand une chauve-ſouris avoit ainſi ouvert la veine à un cheval ou mulet, toutes les autres venoient s'abreuver à cette ſource de ſang.

Je compris que ce lieu étoit pauvre, par le ſoin que je vis prendre à des femmes de ramaſſer quelques grains de mahys, très-rarement épars dans un endroit où avoit campé un troupeau de mulets ; je fus inſtruit auſſi que le mahys le plus eſtimé du pays & le plus commun eſt long, plat, quadrangulaire & blanc paille.

Nous partîmes à quatre heures ou environ, & à quatre lieues de-là, après avoir encore paſſé

passé & repassé sept à huit fois le fleuve des détours, nous trouvâmes *Gallatillan* : charmante peuplade ! non je ne t'oublierai jamais ; je ne suis plus étonné de l'empressement que j'avois de partir, & du désir que j'avois d'arriver ; c'étoit sans doute un secret pressentiment de mon bonheur ; tu ne renfermes ni mines, ni richesses ; tu n'as rien de curieux peut-être pour un autre que moi ; mais tu m'as la première offert l'objet de mes vœux & de mes recherches ; tu es la plus charmante des peuplades ! Gallatillan

C'est à Gallatillan que j'ai vu pour la première fois de ma vie de la cochenille fine sur le nopal qui la nourrit, j'en eus un saisissement de plaisir ; la veille, mon capucin qui connoissoit très-bien le pays, en me faisant le détail de ses richesses & de ses cultures m'avoit nommé la cochenille ; je ne lui témoignai quelque curiosité d'en avoir qu'afin de pouvoir, lui dis-je, bien la décrire ; mais quand il me dit qu'il y en avoit à Los-Cues où j'avois passé, je m'en voulus mortellement d'avoir manqué cette occasion de la trouver plus promptement & à moins de frais.

Cependant je n'avois rien à me reprocher : comment aurois-je pu savoir qu'il y avoit de la cochenille à *Los-Cues ?* Dans la crainte de laisser échapper mon secret, je m'étois imposé la loi de ne pas seulement prononcer le nom de cochenille ; je n'avois trouvé dans ce village aucun Indien qui sût le castillan, & le seul

Eſpagnol que j'y rencontrai me parla bien de la cochenille, mais ne me donna aucunement à penſer qu'on en cultivât dans cet endroit, je n'avois donc garde de l'y chercher, & le ſeul haſard auroit pu m'en procurer la vue.

Au ſurplus je n'ai pas eu lieu de me repentir de l'avoir été chercher plus loin; cela m'a donné lieu d'en voir davantage, d'en parler beaucoup, de me procurer d'excellente vanille, & enfin de trouver des moyens plus sûrs d'emporter & de conſerver toutes mes richeſſes.

Je reviens à ma chère cochenille : en arrivant à Gallatillan, je vis un jardin plein de nopals, & je ne doutai point que je n'y trouvaſſe auſſi le précieux inſecte que je voulois connoître; je ſaute donc à bas de mon cheval, & ſous prétexte de faire raccommoder mes étriers j'entre chez l'Indien propriétaire, je lie converſation avec lui & lui demande à quoi ſervent ces plantes, il me répond que c'eſt pour cultiver de la *grana*; je parois étonné, je déſire voir cette *grana*; je le fus en effet quand il m'en apporta, car je la croyois rouge & je vois un petit inſecte tout couvert d'une poudre blanche; mon doute me tourmente, j'imagine pour m'aſſurer de ſa couleur d'en écraſer un ſur du papier blanc; que vois-je? la véritable pourpre des rois.... Ivre d'admiration & de joie, je quitte bruſquement mon Indien en lui jetant deux réales pour ſes peines, & je regagne à toute

bride ma compagnie, qui m'attendoit près d'une mauvaiſe ſucrerie dont les cannes pourtant étoient ſuperbes : enfin je l'ai donc vu, me diſois-je, cette cochenille, je l'ai tenue dans mes mains, j'en retrouverai encore puiſque je ſuis dans le pays où on la cultive, les Indiens m'en vendront sûrement & je pourrai en emporter ! Voilà le comble de mes vœux.

Cependant quelques réflexions venoient mêler un peu d'amertume à tant de contentement, je ne pouvois me diſſimuler qu'il ſeroit bien difficile d'amener à bon port un animal ſi léger, ſi friable, ſi facile à écraſer, & qui tombé une fois ne ſe rattache plus à la plante : les ſecouſſes du cheval, un voyage de cent lieues par terre me permettoient-ils de croire que je puſſe en conſerver? & ces plantes énormes ſur leſquelles je les avois vu, comment les emporter ? comment les cacher ? quelles caiſſes ne faudroit-il pas pour enfermer des arbres de huit pieds de haut ſur cinq à ſix de large?

Ces triſtes idées me firent tomber dans une rêverie morne dont toute la gaieté du capucin ne put me tirer, je m'en excuſai ſur ma fatigue & ſur l'humeur que me donnoit ma monture, la plus mauvaiſe en effet qu'il fût poſſible de rencontrer.

Nous avions ſix lieues juſqu'à *San Juan Delrey*, qui ſe trouve ſéparé de Gallatillan par une ſeule montagne appelée la *Coſta*; elle a plus d'une lieue

de hauteur perpendiculaire, & le chemin en eſt preſqu'auſſi difficile du coté où nous montions que celui d'Aquiotepeque ; pour ſurcroît de peine, nous eûmes l'embarras de deux troupes de mulets chargés ; le chemin étoit ſi étroit qu'il nous fallut mettre pied à terre, & grimper ſur des rocs pour faire place à nos montures, qui cédoient elles-mêmes le paſſage à cinq cent animaux qui défiloient un à un ; le ſon des clochettes, le bruit des ſiflets & des fouets de trente muletiers qui les conduiſoient repétés par tous les échos d'alentour, faiſoient dans les montagnes un vacarme auſſi étrange qu'étourdiſſant.

Cependant à une certaine hauteur le chemin s'élargit & s'adoucit : on trouve une terre végétale qui porte une grande quantité d'excellent gramen que broutent les mulets dans leur campement ; partout, cette montagne toujours couverte de brouillards eſt entretenue dans une fraîcheur ſingulière, à l'ombre de pins marins, de chênes, & de quantité de bois de haute futaye, qui font regretter de ne pouvoir les deſcendre à peu de fraix dans les plaines.

Sur la crête le coup-d'œil eſt merveilleux, nous voyions derrière nous Quicatlan, & cette montagne de Theguacan d'où nous avions apperçu celle où nous étions ; devant nous s'étendoit la magnifique plaine de Guaxaca, & la vallée qui court entre deux chaînes de montagnes juſqu'à Guatimala, diſtante de trois cent lieues ; à droite

& à gauche, nous diſtinguions très-nettement quarante lieues d'un beau pays; mais c'étoit devant nous qu'étoit le paradis terreſtre; la vue de Guaxaca dans le lointain, & de cinquante villages ou habitations en deçà dans la plaine, tous plus agréables les uns que les autres, l'éclat des pierres dont ils étoient bâtis, leur couverture en tuile à canard comme en Lorraine; les jardins, les beaux arbres qui les environnoient, tout cela nous raviſſoit.

Le chemin ne nous préſentoit pas des objets moins curieux; j'aurois pu emporter vingt plantes, arbuſtes ou herbacées dignes d'être recueillis; mais je fus entraîné vers une fleur d'un rouge de ſang éclatant: c'étoit *un lys de Saint Jacques*, *Amarillis* (1) *formoſiſſima*; tous les environs en étoient couverts; je me ſouvins de l'avoir vue en fleur dans l'appartement du roi à Verſailles, & je me promis bien d'en arracher des oignons à mon retour, pour en rendre à mon ami M. Thouin, jardinier en chef du jardin du roi; il m'en avoit donné deux pour planter à Saint-Domingue, mais en étant reparti preſque auſſitôt qu'arrivé, je les avois confiés à un habitant pour les planter, & ſa négligence les avoit laiſſé périr; je ne puis m'empêcher de remarquer à ce ſujet combien l'habitant de S. Domingue eſt peu curieux, peu inventif, & peu induſ-

(1) Hexandria monogynia.

trieux pour tout autre objet que celui des principales cultures, comme le ſucre, le caffé, l'indigo &c., il ne voit que cela; ce qui ſeroit de pure commodité, de ſeul agrément, ne lui en parlez pas, il ne conſentira à aucuns eſſais dans ce genre; ainſi n'attendez pas de lui qu'il cherche à naturaliſer quelques fruits ou quelques fleurs, qu'il eſſaye de perfectionner ceux qu'on y a tranſplantés; pourquoi cela, dit-il, ma fortune m'occupe aſſez; il faut que j'aille jouir & je pars l'année prochaine..... On le retrouve encore à S. Domingue dix ans après, & enfin il y périt.

St. Juan del Rey.

Nous arrivâmes à *San Juan del Rey* à midi; les terres emblavées au milieu deſquelles nous paſſions me rappeloient le ſouvenir de l'Europe; la première choſe qui me frappa en entrant dans la peuplade, fut une nopalerie des mieux entretenues; je mourois d'envie d'y deſcendre, mais je fus obligé de ſuivre mes compagnons à la Caſe-Réale, je m'échappai cependant pendant qu'on préparoit le ſoupper: croyant entrer chez le curé, à qui l'on m'avoit dit qu'appartenoit la nopalerie, je fus conduit chez un gros & grand nègre qui étoit l'alcalde du lieu. Après les premiers complimens, je ſaute ſur un baſſin de ferblanc qui étoit ſur ſa table, & dans lequel je voyois de la cochenille sèche, mêlée de terre; je lui fais à ce ſujet mille queſtions, & lui dis que je ſerois bien aiſe de voir ſa nopalerie; c'étoit

lui faire plaiſir, & la conſidération que je lui témoignois étoit d'autant plus dans le cas de le flatter que ſa couleur eſt plus mépriſée des Eſpagnols européens; il me conduiſit avec empreſſement à ſon jardin, je vis à la porte une affiche aſſez ſingulière; une feuille de nopal y étoit clouée, & ſur cette feuille étoient fichées avec autant d'épingles pluſieurs chenilles, & deux ou trois eſpèces de coccinelles, dont l'une nommée par *M. de Linnæus coccinella cacti coccinelli ferri*, *coleoptris atris duobus punctis luteis :* je pris d'abord cela pour quelques fétiches ou amulettes, & j'en augurois mal de la religion de mon Africain; mais madame l'alcalde, quoique noire comme ſon mari, ſut me déſabuſer d'une manière très-ſatisfaiſante, elle m'apprit que c'étoient *los enemigos de la grana*, les ennemis de la cochenille, que l'on immoloit ainſi à chaque récolte, & que l'on plaçoit là pour les faire connoître & les dévouer à la haine générale.

La nopalerie pouvoit être d'un arpent & demi; elle étoit propre, bien entretenue, & chargée de la dernière récolte qui me parut très copieuſe, les nopals tous du même âge avoient environ quatre pieds de haut ſur autant de large; la plantation étoit dirigée comme celle de Gallatillan, eſt & oueſt: je crus reconnoître les mâles dans une eſpèce de coccinelle, d'un rouge très vif, mais l'expérience m'a fait voir depuis que c'étoit une erreur; le propriétaire m'a dit qu'il

faiſoit de quatre à huit arobes (1) de cochenille par an, & qu'elle ſe vendoit ſur les lieux depuis dix-huit juſqu'à vingt-quatre réales.

Pendant que je cauſois ainſi avec M. l'alcalde, le moine s'impatientoit; il m'envoya chercher pour dîner, je mangeai de bon appétit, croyant que nous allions repartir, & que nous pourrions arriver le même jour à Guaxaca, d'où nous n'étions plus qu'à huit lieues; mais mon compagnon qui ne voyageoit qu'à ſon aiſe, me témoigna qu'il ne pourroit partir que le lendemain.

Pour moi je réſolus de partir ſur le champ, & après avoir fait mes remercîmens tant au moine qu'à ſon majordome, à qui je fis une petite gratification, je ſautai en ſelle, croyant déjà faire claquer mon fouet dans les faux-bourgs de Guaxaca; que j'étois loin de mon compte! Le malheureux topith m'avoit donné une jument qui étoit pleine, & qui ne voulut jamais aller que le pas; j'enrageois de bon cœur, mais je fus bientôt calmé par les réflexions que cela me donna l'occaſion de faire: je voyois ſe confirmer cette obſervation déjà faite avant moi, que les hommes ſe dépravent d'autant plus que la ſociété eſt plus nombreuſe; en effet, tous les Indiens que j'avois vus ſur ma route juſqu'à *San Juan del*

(1) L'arobe eſt un poids dont on ſe ſert en Eſpagne & en Portugal. L'arobe de Madrid eſt de 25 liv. qui reviennent à environ 23 $\frac{1}{4}$ liv. de Paris.

Rey étoient généralement ſimples, doux, ingénus, parce qu'ils ſont éloignés des grandes villes; mais depuis cet endroit juſqu'à Guaxaca, ils ſont fins, ſubtils, fripons même, & pareſſeux; on peut dire que le voiſinage des Européens eſpagnols eſt une peſte, une contagion dont la communication a été auſſi prompte que malheureuſe pour eux.

Quelle différence de la manière dont j'avois été traité par les topiths qui m'avoient conduits avant celui-ci! J'avois été aſſez bien monté, ou du moins ils ne m'avoient pas induits en erreur, mais ce coquin m'avoit beaucoup vanté ma monture, & elle ſe trouva déteſtable; ce n'eſt pas tout, fatigué, ennuyé de mon allure, je réſolus de m'arrêter pour me repoſer: on m'avoit parlé des voleurs d'*Attetla*, je demandai à mon conducteur s'il n'y avoit pas quelques lieux pour coucher, il me dit que non, ce fut alors que je le ſoupçonnai fortement d'être un fripon, & peut-être de la bande dont on m'avoit fait peur.

Le jour tomboit, je ne ſavois trop quel parti prendre, lorſqu'heureuſement j'apperçus une proceſſion qui m'annonça que nous n'étions pas loin d'Attetla. Je pique droit au curé, je deſcends de cheval & baiſant la manche de ſon ſurplis, (ſuivant l'uſage des lieux), je lui demande où eſt la *Caſa-Reale;* nous entrions dans la partie baſſe de la peuplade, il me la montra dans la Attetla.

partie haute, à plus d'un quart de lieue, je m'y rendis ; elle eſt ſituée ſur une vaſte eſplanade, & fait partie d'un immenſe corps de logis qui me parut une ferme ; une galerie bien pavée eſt au-devant, à gauche eſt la priſon, à droite eſt une *tienda* tenue par le lieutenant de l'alcalde ; un immenſe édifice termine l'eſplanade au nord-eſt : cela me paroiſſoit un magnifique château, j'eus la curioſité de l'aller voir, c'eſt un couvent de dominicains qui avoit appartenu aux jéſuites, & que leurs ſucceſſeurs avoient laiſſé tomber en ruine ; l'architecture moitié romaine & moitié moreſque m'en dégoûta, quoique la maçonnerie en fût très-belle ; je rentrai dans la ſalle de juſtice, ſa décoration annonçoit que le diſtrict de cette alcadie eſt conſidérable.

Pendant que j'attendois le retour du lieutenant de l'alcalde pour avoir de quoi ſouper, dix ou douze hommes à manteaux paſsèrent ſucceſſivement devant moi, en me faiſant de grandes révérences & paroiſſant vouloir m'aborder : leur mauvaiſe mine étoit bien propre à m'engager à les éconduire, ce que je ne manquai pas de faire, & je fus bientôt informé que c'étoient de mauvais ſujets, des fainéants, qui ne vivoient, pour parler le langage de notre bon la Fontaine, que de *franches lippées*, & qui n'étoient propres qu'à des emplois qui n'exigent ni travail ni fidélité ; j'en conclus bien facilement

que ces gens n'étoient bons à rien, & qu'il ſeroit très-prudent d'en purger un pays.

Pendant ce temps le lieutenant de l'alcalde étoit arrivé; je lui rendis viſite, il étoit au centre de ſa boutique aſſis à ſon comptoir, & il me reçut avec la gravité d'un roi qui donneroit audience à des ambaſſadeurs : à peine daignoit-il me regarder; je mépriſois trop ce miſérable pour m'offenſer de ſa réception; je ne voulois de lui que de quoi ſouper; je lui achetai du pain, quatre œufs & un demi-ſeptier de vin, mais bientôt j'eus encore beſoin de lui, car m'étant apperçu que mon coquin de topith ne faiſoit pas donner à manger à ma monture, je le lui fis ordonner par le lieutenant de l'alcalde, qui s'y prêta de bonne grâce, & le menaça même de lui en faire donner à ſes fraix.

J'allai enſuite me coucher ſur des nattes fort propres dans l'auditoire, & j'y dormis comme un homme qui n'a rien à craindre des juges ni des jugemens.

Le lendemain au point du jour je me mis en route par un froid très-vif : ma jument, grâces à mes ſoins, alloit un peu mieux que la veille, mais elle ſe laſſa bientôt, & à deux lieues d'Attetla je fus obligé de congédier mon topith, non ſans quelques démangeaiſons de le roſſer : heureuſement la pitié vint me parler fort à propos en ſa faveur, & c'eſt ainſi qu'il échappa à ma juſte colère.

Je continuai ma route à pied. La ville n'étoit qu'à une lieue & demie de-là, le chemin étoit charmant. Je me croyois tranſporté dans nos plaines d'Europe, & je marchai juſqu'à Guaxaca à travers des hayes d'arbres inconnus, de *juniperus ſabina* (1) de douze pieds de diamètre, de *convolvulus*, de *palos*, de *cordoua*, & où je trouvai les fauxbourgs remplis de nopaleries, que j'examinois du coin de l'œil & ſans beaucoup d'apparence & de curioſité. Enfin j'entrai dans la ville comme quelqu'un qui en eſt ſorti pour ſe promener, & je m'arrêtai à une auberge qu'on m'avoit indiquée ſur la droite, à cent pas de *Nueſtra Segnora de la Soledad*, lieu & terme de mon pélerinage.

Arrivée à Guaxaca.

Rien de plus magnifique que la ſituation de Guaxaca. Depuis San Juan del Rey à ce village, s'ouvre une plaine large de deux lieues, qui s'étend juſqu'à cinq ou ſix aux environs de la ville: ſur l'extrémité la plus baſſe de la pente d'un côteau, qui eſt un appendice de la chaîne des montagnes du nord-eſt, eſt bâtie Guaxaca, capitale d'une province qui porte le même nom: ſituée à plus d'une lieue des montagnes, elle ſe trouve à l'ouverture de trois plaines, celle de San Juan del Rey, celle qui conduit à Guatimala au ſud-eſt, & une autre au ſud-oueſt, dont j'ai oublié le nom: cette poſition l'a rendue le

(1) Dioetia monadelphia.

centre où aboutiſſent pour leur premier débit les cultures d'anis, de cochenille & de vanille, qui ſe font dans les gorges des hautes montagnes qui l'environnent, à cinq, ſix & ſept lieues de diſtance, alimentée par les bleds, les grains & les fruits de toute eſpèce que l'on cultive dans la plaine; une jolie riviere l'arroſe au bas: au nord-eſt, des aqueducs bien entendus lui apportent de la montagne voiſine des eaux auſſi ſalubres qu'abondantes. L'air, continuellement rafraîchi le matin par le vent d'eſt, & le ſoir par le vent d'oueſt, y eſt pur & délicieux, & donne une chaleur tempérée & telle qu'à huit heures du matin en Mai. Mon thermomètre étoit à ſeize degrés au-deſſus de la congelation le matin, & à vingt-deux à midi, ce qui entretient dans ce climat, quoique ſitué par le vingtième degré de latitude ou environ, un printemps continuel. Enfin, magnificence de ſites, beauté de décoration, excellence de terroir, température de l'air, abondance de fruits d'Europe & d'Amérique ſe ſuccédant ſans ceſſe: rien ne manque à Guaxaca, pour en faire un ſéjour enchanté, que d'être entre les mains d'un peuple actif & induſtrieux.

Ses nombreux clochers & ſes dômes élevés donnent de loin à cette ville un air de grandeur, & l'on peut dire abſolument parlant que ſes dedans y répondent: elle a ſeize cent toiſes de long ſur mille environ de large, dans une figure à-peu-près quarrée, en y comprenant les fauxbourgs,

remplis, comme je l'ai déjà dit, de nopaleries & de jardins. Ses rues ſont larges, tirées au cordeau, bien pavées, bien nivellées, & formées par des maiſons agréablement bâties en pierre de taille & à double étage. On conſtruiſoit alors un hôtel-de-ville, qui me parut d'aſſez bon goût, & fait pour décorer la place-major ſur laquelle on le bâtit d'une pierre couleur d'un verd céladon. L'évêché & l'égliſe cathédrale forment deux autres côtés de la même place, tout environnés d'arcades, comme dans la plupart des villes eſpagnoles, pratique d'une utilité infinie pour ſe garantir ſoit de la pluie, ſoit du ſoleil; enfin toutes les égliſes & les monaſtères, qui ſont en grand nombre, ſont ſolidement & grandement bâtis, richement décorés en-dedans, & proprement blanchis au-dehors.

La population de cette ville, y compris les nègres, mulâtres & indiens, eſt d'environ ſix mille ames; elle a un évêque, un gouverneur de province, & reſſortit à l'audience de Guatimala, dont le vice-roi a ſous ſes ordres le gouverneur de Guaxaca.

L'auberge où l'on m'avoit adreſſé étoit ſi miſérable & ſi mal propre que je n'eus pas le courage d'y reſter; je me hâtai de faire toilette, je dépoſai dans ma chambre le petit paquet de hardes qui me ſuivoit toujours, & ne laiſſoit pas de me fatiguer, & je ſortis fort embarraſſé de ma perſonne & ſans ſavoir où aller. Sans manteau, j'avois

l'air d'un étranger ; une reteſitte & un vaſte chapeau ſur ma tête me raſſuroient à peine contre les regards d'une multitude de curieux. J'entrai, pour m'y ſouſtraire, dans la première égliſe que je trouvai, & j'accomplis ainſi, ſans m'en douter, le vœu que j'avois fait ; car il ſe trouva que c'étoit *nueſtra Segnora* de la *Soledad* en Guaxaca (1). Après en avoir admiré l'argenterie, les dorures, le dôme de mauvais goût, mais bâti en briques à carreaux verniſſés en échiquier au-dehors, & une multitude d'*ex voto* auſſi ridicules que fanatiques, j'en ſortis auſſi peu avancé, & pas plus raſſuré que quand j'y étois entré ; j'errois à l'aventure dans les rues, lorſque je m'apperçus que j'étois conſtamment ſuivi par un drôle en manteau que j'avois vu à l'auberge ; il étoit chargé de chapelets & de ſcapulaires, & à le voir on l'auroit pris pour un dévot très-zélé : à l'égliſe il s'agenouilla quand je m'agenouillai, il ſe leva quand je me levai, il marchoit & s'arrêtoit quand je marchois & m'arrêtois ; la frayeur me prit, je crus que c'étoit un eſpion de la police apoſté là tout exprès pour moi, ou en général pour tous les arrivans, & je réſolus de m'en éclaircir ; je l'aborde & lui demande ſi ces chapelets ſont pour vendre ; il me répond que oui, mais qu'il a un autre emploi, qui eſt de

(1) Ceci a trait à quelque circonſtance du voyage dont le récit ſe trouve perdu.

s'informer où je devois paſſer la journée ; où il me plaira, lui dis-je avec un air plus réſolu que je ne l'étois au fond : à quoi tend cette queſtion ? C'eſt, me dit-il en ricanant, & d'un air de miſtère, que je ſerois charmé de procurer quelqu'agrément à un étranger auſſi bon & auſſi généreux que vous me paroiſſez. Je reſpirai à ces mots qui le démaſquèrent à mes yeux, & je compris alors que cet homme qui m'avoit fait tant de peur, n'étoit autre choſe que ce que l'on nomme à la cour, où tout ſe peint en beau, l'*ami du prince*. *Bone Deus* ! me dis-je à moi-même, quoi ! c'eſt juſques dans un temple de la Vierge immaculée que le vice vient tendre ſes pièges ſous le manteau de l'hipocriſie ? Et me tournant vers l'inconnu ; allez, lui dis-je, vous faites là un métier fort joli & fort honnête, mais je n'ai pas beſoin de vous, & gardez-vous de me ſuivre davantage.

Après cet accident je pénétrai dans la ville, où je rencontrai quelques caroſſes aſſez beaux & beaucoup de peuple ; je fus curieux de voir la cathédrale, qui étoit ſur la place ; je la trouvai d'aſſez bon goût, à deux cœurs comme nos anciennes cathédrales : c'étoit la troiſième fête de la pentecôte ; on y célébroit la meſſe ; le chant me parut beau, grave & majeſtueux, d'excellentes voix, des phraſes bien meſurées, des repos nombreux inſpiroient le reſpect & le recueillement ; j'étois dans une eſpèce de raviſſement,

raviſſement, lorſque vers l'élévation un prêtre à cheveux gris, en ſurplis & en collet, tenant d'une main une croſſe d'argent, comme nos choriſtes en France, & de l'autre une baguette de même métal, comme nos huiſſiers, m'en toucha légèrement & m'avertit d'un air grave d'ôter ma reteſitte, que j'avois portée juſques là dans toutes les égliſes ſans conſéquence ; je l'ôtai ſur-le-champ, ſans murmurer, & même je trouvai cette police convenable ; cependant, affligé de l'eſpèce d'affront que je croyois m'être attiré, je ſortis.

J'avois beſoin de faire raccommoder ma montre ; après avoir cherché long-temps, je trouvai la demeure d'un horloger, il étoit abſent ; ſa femme me reçut ſi bien que j'en étois honteux ; c'étoit une femme de trente-ſix ans, brune, jadis belle, & toujours tourmentée de ce déſir immodéré de plaire que bien des femmes ne perdent qu'avec la vie ; elle me fit mille queſtions, & parvint à ſavoir que j'étois botaniſte, elle en conclut que j'étois médecin & m'engagea à me fixer à Guaxaca, en me diſant que dans une ſi grande ville il n'y avoit ni médecin, ni chirurgien, & que ſon mari, qui étoit corrégidor (1), m'aideroit de tout ſon crédit pour mon établiſſement ; elle me fit même entendre aſſez clairement qu'elle pourroit auſſi m'être de quelque utilité, & je commençois à être fort en peine

(1) Eſpèce de juge de police.

de la reconnoiſſance qu'elle en pourroit exiger, lorſque fort heureuſement ſon mari rentra ; il étoit excellent méchanicien & bon deſſinateur, comme j'eus occaſion de m'en convaincre par une multitude de ſes ouvrages tant en relief, qu'en plans qu'il me fit voir ; il avoit auſſi un jardin aſſez curieux, où je pris des ſemences de *mira-ſol* & de *ſauge à fleurs ponceau*.

Après avoir quitté l'horloger, je me fis conduire chez un coffretier ; mes projets exigeoient que je fuſſe muni de caiſſes ou coffres aiſés à tranſporter : le marchand à qui l'on m'avoit adreſſé m'en fit voir de toutes les grandeurs ; j'en choiſis huit de deux pieds de long ſur quatorze pouces de largeur, & autant de profondeur ; ils étoient d'un bois blanc & fort léger, aſſemblés à queue d'aronde, bien ferrés, & fermant à une ſerrure ; ils étoient de plus ſi ſolides & ſi proprement faits que les ouvriers de Paris n'y feroient œuvre. Le prix me convint également, ils me coûtèrent dix-ſept réales la paire, ce qui fait à-peu-près cinq livres douze ſols pièce ; je ne marchandai point, & cela m'attira de la part du layetier le cadeau d'un panier d'abricots qu'on venoit de lui apporter, & qu'il me voyoit regarder avec des yeux d'envie ; je les acceptai : ce fruit d'Europe eſt ſi dégénéré faute d'avoir été greffé, qu'à peine eſt-il auſſi gros que la ceriſe de Montmorenci ; il a cependant conſervé ſon goût.

Je ſentis alors que je n'aurois jamais pu trouver à *Los-Cues* toutes les reſſources que me préſentoit *Guaxaca*; j'y aurois trouvé de la cochenille, à la bonne heure, mais cela n'étoit pas ſuffiſant; il falloit encore ſe procurer les moyens d'en emporter, auſſi fus-je bien ſatisfait de l'emplette que je venois de faire, j'ordonnai ſeulement par deſſus le marché de faire des layettes en ſéparations à chacun des coffres & j'en emportai les clefs.

Enchanté d'avoir ainſi aſſuré le ſuccès de mon entrepriſe, étonné de me trouver auſſi avancé, & d'avoir franchi ſi facilement juſques-là toutes les difficultés, tant d'avantages étoient un poids que j'avois peine à ſupporter, tant de bonheur me paroiſſoit un ſonge dont je craignois le réveil, & je ne doutai point qu'il ne dût arriver bientôt; plus j'avois trouvé de facilité juſques-là, plus je redoutai les obſtacles que je me figurois devoir attendre au bout de ma carrière. Ce mélange de ſatisfaction & d'inquiétude me cauſoit un accablement, une mélancolie dont je n'étois pas maître.

Je marchois ainſi dans les rues ſans trop ſavoir où j'allois; je me trouvai enfin dans un fauxbourg qu'on appelle de *Las Bueltas* des détours, nom que l'on donne aux jardins de ce pays, parce que c'eſt une beauté que de les couper de murs & de cloiſons, qui offrent pluſieurs détours & pluſieurs retraites dans le

même enclos : entr'autres nopaleries, preſque toutes récoltées & dont j'obſervai que les plans étoient toujours dirigés eſt & oueſt, j'en vis que l'on recepoit, d'autres que l'on plantoit, une enfin qui me parut magnifique & tellement chargée de cochenilles qu'on n'auroit pu prendre une ſeule feuille de nopal ſans écraſer mille inſectes : pour l'examiner plus à mon aiſe, j'entrai ſous prétexte d'acheter des fleurs dans un jardin qui n'en étoit ſéparé que par une haie, j'y fus frappé d'abord d'une aſtère violette & double, auſſi grande que celles de France, mais produite par un arbuſte très-ſemblable, pour les feuilles pinnées, à notre ſureau, & qui faiſoit un très-bel effet ; mais ce qui m'occupoit davantage, c'étoit la belle nopalerie, & pendant qu'on me faiſoit le bouquet que j'avois commandé, je dévorois ce ſpectacle des yeux ; les nopals étoient plantés très-épais à quatre pieds de diſtance ſur des lignes éloignées de ſix pieds les unes des autres ; j'appris que cette nopalerie appartenoit à un nègre qui n'y étoit pas alors, je me promis bien de lui acheter du nopal & des inſectes.

Après avoir parcouru pluſieurs autres jardins je rentrai dans la ville, & me fis enſeigner ceux d'un apothicaire nommé *D. Antonio Piſa* que l'on m'avoit vantés : le propriétaire jugeant à mon habit que j'étois François me fit mille politeſſes & offres de ſervices, & lui ayant

témoigné comme botaniſte être curieux de voir ſon jardin, il m'y fit conduire par ſon neveu, s'excuſant ſur ſon grand âge de ne pouvoir m'accompagner lui-même.

Ce jardin coupé de cinq à ſix murailles, qui annonçoient ſans doute autant d'acquiſitions nouvelles, paroiſſoit conſtruit à grands fraix; une fontaine abondante & très-joliment décorée diſtribuoit ſes eaux élevées à huit pieds dans un vaſe à l'antique, d'où elles couloient par quatre robinets dans un vaſte baſſin, & de-là dans divers réſervoirs; quantité de mauvais œillets, beaucoup de *ſalvia ſthecas*, quelques *agavé*, du *melilot*, *fleur bleue ſans fin*, de *l'oxal* (1), des *herbes potagères*, quelques *malvacées*, des *abricots*, de la *vigne*, de petits *pêchers*, voilà tout ce que je vis de rare dans ce jardin, aſſez mal entretenu d'ailleurs.

Pendant que j'étois là, je vis entrer la femme d'un corrégidor, couverte d'un riche voile de velours noir à frange d'or; elle venoit, conduite par un homme de très-bonne mine, pour voir, comme je l'ai ſu depuis, la figure d'un François; après l'avoir ſaluée très-poliment, je m'éloignai, honteux d'être ainſi l'objet de la curioſité générale & fort embarraſſé de ma contenance. Lorſqu'elle ſe fut retirée, je revins faire

(1) Decaudria pentagynia.

mes remercîmens à l'apothicaire, & donnai les plus grands éloges à ſon jardin.

Très-ſatisfait de moi, D. Antonio Piſa voulut me procurer la vue d'un autre jardin non moins curieux ; j'y courus, c'étoit un potager qui pouvoit faire honneur aux marais de Paris par ſes beaux choux-fleurs, ſes artichaux, ſes fraiſes, ſes abricots & ſes raiſins ; l'eau y couloit en rigoles de toutes parts le long des carreaux plantés de chicorées, de petites raves & de laitues pommées ; cinq ou ſix ouvriers indiens ou métis y étoient occupés, j'y trouvai auſſi le maître *D. Gregorio Meuta*, un des corrégidors de la ville, homme de quarante-cinq années ou environ, d'une très-bonne mine, & d'un abord fort gracieux ; il daigna louer mes recherches & ma curioſité, il me fit voir tout ce qu'il avoit de curieux ; ce qui me parut plus digne de remarque, fut un arbre qui reſſembloit au premier coup-d'œil à un prunier de reine-claude, mais qui n'étoit autre choſe qu'un *malpighia* (1) que je n'avois pas encore vu ; je priai le propriétaire de me permettre d'en cueillir quelques fruits pour avoir les noyaux, les ceriſes qu'il donne ſont plus groſſes que nos plus gros bigarreaux ; je voulus payer ces fruits, il ne me le permit pas, & même l'Indien ouvrier qui

(1) Decaudria trigynia.

le ſuivoit refuſa de prendre deux réales que je lui préſentai.

Je retournai encore chez mon apothicaire, & lui ayant fait la peinture de l'auberge où j'étois deſcendu, peinture qui le fit rire aux larmes, tant par elle-même que par la difficulté que j'avois de m'expliquer en caſtillan, je le ſuppliai de m'en indiquer une où je puſſe manger proprement & à mon goût ; il me le promit. La converſation tomba alors ſur les diverſes cultures du pays ; on me demanda ſi je les connoiſſois ; je répondis que oui, à l'exception de la vanille que j'étois curieux de voir, pour la pouvoir décrire avec l'exactitude qu'on exige d'un botaniſte ; un prêtre qui étoit préſent m'interrompit pour me dire, qu'il en avoit dans un bois dépendant d'une ferme qui lui appartenoit à ſix lieues de-là, & que ſi je le ſouhaitois il m'y feroit conduire le lendemain par un de ſes Indiens ; il voulut même ſe charger de me procurer un cheval, & tout cela avec une prévenance & une politeſſe dont nous autres François croyons volontiers qu'il n'y a que nous de capables.

Je me retirai alors fort content de ma journée, & bien convaincu qu'avec un peu de hardieſſe & d'activité on fait beaucoup de choſes.

Je me rendis à ma nouvelle auberge, conduit par un valet de D. Antonio Piſa ; elle étoit tenue par un François qui avoit été cuiſinier du feu gouverneur : j'abordai mon compatriote avec un

ſentiment de plaiſir & de confiance, qu'il eſt facile de ſe peindre, ſi l'on veut ſe placer dans les circonſtances où je me trouvois; je ne ſongeai pas même à la diſtance qu'il y avoit de ſon état au mien, & je n'eus pas lieu de m'en repentir, car il étoit bon homme, & ne s'en faiſoit point accroire. Je m'apperçus qu'il étoit riche, quoiqu'il ſe plaignît de la fortune, & je compris que c'étoit pour mieux cacher ſon jeu, pour ne pas irriter l'envie d'une nation toujours jalouſe de notre induſtrie & de nos ſuccès, & peut-être pour s'en ſéparer plus facilement quand il en trouveroit l'occaſion.

Je le priai de me donner un bon ſouper, & lui dis que ce ſeroit le premier que je ferois depuis mon départ de France; il me le promit & me tint parole; j'eus un vrai ſouper de gouverneur, & je pus enfin me coucher avec délices, déshabillé, dans des draps blancs & un aſſez bon lit, ce qui ne m'étoit pas arrivé depuis long-temps.

Le projet que j'avois formé d'aller acheter le lendemain du nopal & de la cochenille m'éveilla de grand matin; je me lève donc à trois heures; je prends deux Indiens domeſtiques de l'auberge, chargés chacun d'un grand mannequin & de ſerviettes, & me rends à la nopalerie que j'avois vue la veille.

Je laiſſai en entrant mes domeſtiques à la porte, & me chargeai de leurs paniers; le nègre

propriétaire étoit à peine éveillé, il vint à moi avec un air ſimple, modeſte & honnête, contre l'ordinaire de ſes pareils au Mexique. Je lui dis qu'étant médecin, je me trouvois avoir beſoin pour faire un onguent de ma compoſition, pour la goutte, de quelques branches de nopals chargés de cochenilles, que je le priois de m'en vendre auſſitôt, parce que cela preſſoit, & que je lui en donnerois le prix qu'il me demanderoit; il me permit de prendre ce que je voudrois. Je ne me le fis pas dire deux fois: j'en choiſis huit belles branches de deux pieds de haut chacune, compoſées de ſept à huit feuilles en largeur, mais ſi chargées de cochenilles qu'elles en étoient toutes blanches; je les coupai moi-même, je les arrangeai le mieux qu'il fut poſſible dans les mannequins, & les couvris avec les ſerviettes: je lui demandai enſuite combien cela valoit, il me jura qu'il y en avoit pour deux réales; je le crus facilement, moi qui en aurois donné deux quadruples; mais pour ne pas lui laiſſer connoître à quel point j'étois content du marché, je lui donnai ſeulement une piaſtre forte, en lui diſant que je n'avois pas de monnoie, & que je le priois de garder le reſte pour boire à ma ſanté; le bon vieux nègre ſe frottoit les yeux croyant rêver encore, & tandis qu'il m'accabloit de remercîmens, je fis entrer mes deux Indiens, les chargeai des deux mannequins, & partis comme un éclair.

J'avois un battement de cœur que je ne saurois rendre, il me sembloit que je venois d'enlever la toison d'or, mais je croyois aussi avoir à ma poursuite le dragon furieux prépose à sa garde; tout le long du chemin je repétois ce beau vers; *enfin il est en ma puissance!* Je l'aurois volontiers chanté si je n'avois pas eu peur d'être entendu; j'arrivai tout hors d'haleine & me glissai dans mon auberge, sans avoir rencontré une seule personne dans les rues; l'aurore commençoit à poindre, mais personne n'étoit encore éveillé dans la maison; je m'enfermai dans ma chambre, & là j'arrangeai avec un contentement inexprimable, & le plus délicatement qu'il me fut possible, mes chers nopals dans deux de mes petites caisses, avec la précaution de les assujettir deux au fond & deux au-dessus, & de les séparer par la layette croisée, & par des bâtons d'un bois sec & pliant.

Ainsi, à cinq heures du matin je me trouvois possesseur d'une belle charge de cochenille que personne ne m'avoit vu acheter, ni emballer; le nègre qui me l'avoit vendue étoit un homme simple & honnête, & les Indiens que je payai bien, en leur recommandant le secret sur ma course du matin, ignoroient de quel précieux dépôt je les avois chargés.

Bien tranquille sur ce point, j'allai jouir sous des orangers qui étoient dans la cour, & du frais & de ma bonne fortune, en attendant le réveil

de mon hôte. Jamais le ciel ne m'avoit paru ſi beau, ni le climat ſi agréable : la veille je ne voyois que des monſtres, ce jour-là tout ſe peignoit en beau à mes yeux, & me permettoit de me livrer aux plus douces réflexions.

Quelque choſe qu'il m'arrive à préſent, me diſois-je, le but de mon voyage eſt rempli, je peux partir... à l'inſtant même,... mais non, la vanille, qu'on m'avoit aſſuré ne ſe recueillir qu'à vingt lieues d'ici, que je n'avois aucun eſpoir d'emporter; la vanille vient comme d'elle-même ſe préſenter à moi, achevons cette autre conquête.

Enfin on s'éveilla; on ſervit le déjeûner, auquel je fis plus d'honneur que perſonne, & où je diſtinguai un fruit ſingulier, c'étoit une pomme dont la pulpe étoit molle & noire comme une confiture de raiſin, les Eſpagnols l'appellent *ſapota nera*; j'en ouvris pluſieurs & j'en pris les noyaux. Comme je devois partir à midi pour aller à la recherche de la vanille, je commandai un bon dîner pour onze heures.

Je fis enſuite faire mes complimens au prêtre D. *Joſeph Ortiz*, & lui fis rappeler en même temps ſes promeſſes, après quoi je m'ajuſtai pour aller voir la ville.

Mon compatriote qui me conduiſoit eut la complaiſance de me prêter un manteau; avec cet habillement, mes cheveux en reteſitte & mon grand chapeau rabattu, j'avois tout-à-fait l'air

eſpagnol, & je n'eus plus le déplaiſir d'entendre repéter partout *aqui ſta franceſe* : voilà un François.

Nous fîmes le tour de la ville & j'arpentai toutes ſes rues, elle me parut encore plus belle que la veille; la ſeule choſe que je trouvai à déſirer, & qui manque dans toute l'Amérique excepté à Mexico, c'eſt un cours ou promenade planté d'arbres; on en avoit cependant projeté une au-deſſous de l'aqueduc, il y a même des baſſins en pierre de taille, tout préparés pour y conduire les eaux d'une fontaine, & cet endroit, vu ſa ſituation, auroit ſans doute été délicieux, mais la plantation n'a pas eu lieu, & tout en eſt reſté là.

Nous viſitâmes le marché, l'un des mieux fournis que j'aie vus après celui de la Havanne, j'y trouvai toutes ſortes de fruits; mais ce qui me frappa davantage, ce fut d'y voir vendre de la cochenille crue, c'eſt-à-dire vivante, & ſans être tuée ni ſéchée, à raiſon de huit réales la livre; je rentrai enfin chargé d'un paquet de plantes, de feuilles & de branches de toutes eſpèces, entr'autres d'un ricin (1) d'une eſpèce ſingulière que j'ai envoyée au jardin du roi.

Après avoir arrangé mes plantes dans ma chambre, je courus chez un homme que l'on m'avoit enſeigné comme un loueur de chevaux,

(1) Monoccia polyadelphia.

& ſans en avoir dit un mot à mon hôte, qui croyoit au contraire me tenir pour une quinzaine de jours; j'arrêtai cinq chevaux avec leurs harnois, à raiſon de huit réales chacun, pour me conduire le lendemain à *San Juan del Rey*.

A onze heures ſecond dîner de gouverneur, ſervi auſſi promptement qu'élégamment; mais quoi? Si quelqu'un lit jamais ce récit, ne me prendra-t-il pas pour un véritable gourmand; ah! qu'il me pardonne, j'étois ivre de joie; je cherchois quelques jouiſſances comme pour me récompenſer de mes peines, & peut-être celle-là étoit-elle moins dangereuſe qu'une autre; il n'y avoit ſans doute pas auſſi beaucoup d'inconvénient à refaire mon pauvre corps de ſes diettes paſſées, & à le munir contre celles à venir.

D. Ortiz ne m'avoit pas oublié; à midi ſes chevaux étoient à ma porte, je quitte la table auſſitôt & ſaute en ſelle, je charge le mulâtre mon conducteur d'un ſac de toile de quatre pieds de haut, que j'avois acheté tout exprès le matin, & nous partons à toute bride; un mouchoir autour de la tête, un grand chapeau par deſſus, & ſur la calotte du chapeau un bonnet de coton blanc en pointe, pour diverger les rayons du ſoleil, précaution fort néceſſaire.

Arrivés d'une courſe juſqu'à une montagne à quatre lieues de la ville, nous montâmes encore durant un quart d'heure, & nous deſcendîmes dans un vallon où étoit la ferme de D. Ortiz, &

où l'on ne faiſoit que du bois & du mahys. Nous continuâmes encore notre route pendant deux lieues, & rencontrâmes enfin des gens de la ferme ; je voulois qu'on s'adreſsât à eux pour qu'il nous fiſſent voir de la vanille, mais le mulâtre prétendoit la connoître, & ſe vantoit de me la montrer. Nous mîmes donc pied à terre, & cherchâmes pendant une demi-heure à tous les arbres, mais inutilement : en vain j'attendois que mon docteur mulâtre me montrât la plante dont j'étois ſi curieux ; l'impertinent, ſoit malice, ſoit ignorance, s'aviſa de me donner pour elle un *arum ſcandens* (1) à feuilles palmées, & dont la tige, il faut l'avouer, reſſemble aſſez à celle de la vanille : je lui dis qu'il n'étoit qu'un ſot, & qu'au lieu de me faire perdre ainſi mon temps, il auroit mieux fait d'appeler un Indien. Il étoit en effet près de cinq heures du ſoir, & je mourois de peur d'être obligé de revenir ſans vanille, ou de coucher à la ferme, ce qui m'auroit fait manquer mon départ pour le lendemain ; j'étois furieux.

Enfin arrive un Indien armé d'une manchette : frère, lui dis-je, en lui montrant une piaſtre forte, montre-moi de la vanille, & ce *peſos* eſt à toi ; il me répond froidement de le ſuivre, & à quatre pas, ſe faiſant jour dans un *fourré* où étoient pluſieurs arbres, & grimpant ſur l'un d'eux, il me jette deux gouſſes de vanille parfaitement mûres,

(1) Gynaudria polyaudria.

& m'en fait voir une branche à laquelle pendoient d'autres gouſſes encore vertes & deux fleurs flétries dont le *nectarium* ſubſiſtoit encore. Je le reconnus bien pour celui des *épidendrum* (1), la forme des feuilles, des tiges & des fruits parfaitement décrite, le parfum de la plante, tout me convainquit que c'étoit la vraie vanille, exactement ſemblable à celle que j'avois vue chez *D. Athenas* à Vera-Crux. Tous les arbres de ce petit boſquet en étoient chargés; j'y vis beaucoup de fruits verds, mais je n'en pris que ſix, & quatre autres groſſes, mûres; je fis enſuite détacher de l'arbre les tiges qui y étoient accrues, je les liai bien, je les enveloppai avec les feuilles d'un arum qui ont trois pieds de largeur à la baſe; & ce fagot ainſi arrangé & peſant plus de trente livres, je le ſerrai dans mon grand ſac que j'attachai ſur la croupe de mon cheval. J'étois ſi content de mon Indien, qu'outre la gourde que je lui avois promiſe, je lui donnai encore deux réales; lui, de ſon côté, ne voulant pas me céder ſans doute en généroſité, courut à ſa cabane, & m'apporta encore trois gouſſes de vanilles.

Qui fut honteux? ce fut le mulâtre, & moi j'eus lieu de m'applaudir de ne l'avoir pas écouté.

Nous remontâmes à cheval, & nos montures nous menèrent ſi grand train, qu'à neuf heures du ſoir nous rentrâmes à Guaxaca.

---

(1) Gynaudria diaudria.

Je chargeai mon conducteur de faire mille complimens & remercîmens à ſon maître, & lui donnai ſix piaſtres pour les chevaux, & deux pour ſon ſalaire, & je me rendis à mon auberge, où je fis entrer la vanille ſans qu'on ſut ce que c'étoit.

Il étoit tard, je ſoupai ſeul, & ſur la fin de mon ſouper je parlai au cuiſinier mon compatriote de régler ce que je lui devois, & lui annonçai mon départ pour le lendemain; il parut fort étonné de ma réſolution, & me dit qu'au ſurplus je ne lui devois rien, qu'il m'avoit reçu comme François & n'avoit jamais entendu de rien gagner avec moi : je compris ce que cela vouloit dire, & je lui préſentai trois piaſtres, en lui demandant ſi c'étoit aſſez, il voulut inſiſter encore, en diſant qu'il m'avoit reçu par amitié, & que je ne donnerois rien ſi je voulois; alors je lui répondis fort sèchement qu'étant François il devoit comprendre par mon extérieur & mes manières, que je n'étois pas fait pour recevoir *gratis* de lui, & que ſon état le mettoit dans le cas de vendre à tout le monde; je crus devoir ajouter trois autres piaſtres à celles que j'avois miſes ſur la table, en lui demandant quelques proviſions. Quand mon hôte vit que je le prenois ſur ce ton, il ramaſſa d'un air ſatisfait les ſix piaſtres fortes, & me remercia fort poliment; peu de temps après il m'envoya ce que je lui avois demandé.

Je

Je m'enfermai enſuite dans ma chambre, & paſſai une partie de la nuit à viſiter & arranger toutes mes plantes à demeure dans mes coffrets; il y en avoit deux de conſacrés à la vanille que j'avois marquée & mêlée avec mille autres plantes cueillies au haſard; comme j'ouvrois & fermois ſouvent & avec quelque bruit toutes mes caiſſes, mon hôteſſe en conçut une violente curioſité, qu'elle crut ſatisfaire en prenant le prétexte de me faire un petit préſent de chocolat; elle vint à cet effet heurter trois ou quatre fois à ma porte, mais je la lui refuſai toujours conſtamment, elle ſe laſſa à la fin, & ſe décida à laiſſer ſon chocolat ſur une chaiſe dans la chambre voiſine.

Je ne dormis pas long-temps; à quatre heures du matin mes chevaux étant arrivés, j'éveillai mon hôte; ſa ſurpriſe redoubla, car je ne lui avois pas rendu compte de toutes mes précautions: mes caiſſes, mon bagage, tout fut chargé en un clin d'œil, je montai ſur un des chevaux & j'obligeai le topith à conduire les autres grand train devant moi.

Il n'étoit pas encore jour quand je partis de Guaxaca, j'en trouvois les rues exceſſivement longues à cauſe de mon train, qu'il me tardoit de voir échappé aux recherches & à la curioſité; enfin je me vis en raſe campagne au point du jour, il faiſoit très-frais, je ſerrai les épaules, & redoublai de vîteſſe; mes chevaux ſe trouvè-

Départ de Guaxaca.

rent excellents, & nous fîmes ſi bonne route, qu'à ſept heures & demie j'arrivai à Attetla, d'où, ſans prendre aucun rafraîchiſſement, je gagnai *San juan del Rey*, après avoir ſeulement mis pied à terre pour ramaſſer quelques plantes (1).

. . . . . .

. . . . . .

Je revis encore ma chère peuplade de Gallatitlan, je la ſaluai en arrivant, plein de reconnoiſſance de ce qu'elle m'avoit offert la première le délicieux ſpectacle d'une nopalerie ; il étoit trop tard, & j'étois trop fatigué pour aller voir l'Indien chez lequel j'étois entré en allant à Guaxaca, je ne ſongeai qu'à ſouper & à me coucher. Je dormis peu; j'avois jugé néceſſaire de donner de l'air à mes plantes, j'en avois mis les caiſſes toutes ouvertes dans la cour de la *Caſa-Réale*, & de demi-heure en demi-heure, j'allois les viſiter, dans les intervalles j'allois me promener dans le cimetière qui n'étoit pas loin de-là, un beau clair de lune dirigeoit mes pas, j'arrachois gaiement des oignons d'amarillés ſur des tombeaux ; & me rappelant alors les nuits d'Young, je me diſois à moi-même : eh

(1) Il y a ici une lacune dans le manuſcrit. L'auteur y rendoit compte du petit ſéjour qu'il dut faire à San Juan del Rey, où l'on voit par la ſuite de ſon récit qu'il acheta du nopal chargé de cochenille, & de ſa route depuis cette peuplade, juſqu'à Gallatitlan.

quoi! ne peut-on croire à l'immortalité de l'ame ſans être triſte comme ce noir docteur? *Sur ce paſſage au moins cueillons des fleurs.*

A deux heures après minuit je refermai mes coffres, je les rentrai & revins dormir juſqu'au jour.

Dès que je fus levé je courus chez mon Indien; la récolte de la cochenille étoit faite, & je ne pris chez lui que quatre pieds de nopals en racines pour leſquels je lui donnai ſix réales.

Il eſt à remarquer que je ne me chargeai de ces nopals, ainſi que des quatre autres pieds que je pris à Los-Cues, que par excès de précaution, & pour n'avoir pas le reproche à me faire d'avoir rien négligé; cependant de tant de branches chargées de cochenilles que j'avois achetées à Guaxaca & à San Juan del Rey, & ſur leſquelles j'avois fondé la plus ferme eſpérance, aucune n'a réuſſi, j'ai eu la douleur de les voir toutes pourrir ſucceſſivement, & d'être obligé de les jeter dans le golfe du Mexique; c'eſt aux plants ſur leſquels je comptois le moins que j'ai dû tous mes ſuccès, ce ſont les ſeuls qui ayent ſubſiſté & multiplié.

L'Indien qui me vendoit le nopal étoit auſſi celui qui me louoit mes chevaux, & ſon fils devoit me ſervir de topith; cela me donna lieu de cauſer avec lui, & d'acquérir de bonnes connoiſſances ſur la culture dont il faiſoit ſon principal objet : ce fut lui qui me donna de la

bourre de cocos, dont il me dit qu'on faiſoit les nids des cochenilles, c'eſt chez lui que j'ai vu & ſu que l'on conſervoit en plein air, & ſur la plante même, des mères cochenilles pour la ſemaille ſuivante, (& non pas comme le dit M. l'abbé Raynal (1) ſur des branches détachées, & miſes à couvert dans des caſes ; je lui fis l'objection bien naturelle qu'il ſemble que les pluies doivent les détruire, il me répondit à cela *ſe tapan con petales*, on les couvre avec des nattes, dans la ſaiſon des orages.

Je pris auſſi chez mon Indien, comme j'avois fait dans quelques cimetières, des boutons d'un très-beau *ſyringa aſperifol.* (2), mais ils n'ont pas réuſſi.

Comme je partois avec ſon fils nous rencontrâmes près d'une fontaine ſa jeune ſœur qui venoit d'y puiſer de l'eau ; c'étoit une brunette piquante de neuf à dix ans, aux yeux bleus, les plus beaux du monde ; je lui avois donné la veille une réale, elle s'approcha de ſon frère, & ſans lui mot dire elle lui coula ſubtilement la réale dans la main ; mon pauvre frère, diſoit-elle ſans doute en elle-même, va courir à pied l'eſpace de ſix grandes lieues pour une réale que mon père encore a gardée, en lui

(1) Même dans la dernière édition de ſon hiſtoire philoſophique.

(2) Diaudria monogynia.

donnant ſeulement quatre tordillas & du piment pour ſon dîner, ajoutons-y cette réale, il fera meilleure chère, & ſoutiendra mieux la fatigue & la chaleur : voilà du moins le raiſonnement que je lus dans les yeux de cette aimable enfant, voilà ce que m'interprêtèrent les regards d'intérêt & de compaſſion qu'elle lançoit à ſon frère, & les démonſtrations de reconnoiſſance de celui-ci : ce trait me toucha vivement, j'appelai la petite, elle vint à moi toute honteuſe & inquiète du motif qui me la faiſoit appeler, je lui donnai une autre réale, en lui diſant que je voulois qu'elle la gardât pour elle : la petite ſe met à rire, prend la réale & me tourne le dos, ſans me faire le moindre remercîment; mais à quoi bon me remercier? Eſt-ce qu'elle ne rioit pas? Je réfléchis délicieuſement toute la matinée ſur l'amour fraternel, & cet événement me confirma dans l'idée que j'avois toujours eue que la tendreſſe des ſœurs pour leurs frères n'eſt pas rare; ce n'eſt pas pour elle qu'on a dit *rara concordia fratrum*.

C'eſt en voyant de ſemblables traits qu'on eſt porté à aimer les hommes & à ſe réconcilier avec le genre humain, mais qu'ils ſont rares dans les grandes ſociétés! où les ai-je trouvés? dans les montagnes les plus eſcarpées, dans les contrées les plus reculées de l'Amérique, & chez des peuples preſque ſauvages.

A trois lieues de mon départ, je rencontrai un

troupeau de cinquante à ſoixante cochons, tous en eſcarpins tout neufs : oh ! pour le coup, M. l'Indien, dis-je à celui qui les conduiſoit, je vois bien que ceci n'eſt plus une fantaiſie (1) mais une mode, une vraie mode : fort bien, allons, il ne leur manque plus que le manteau, *le ſombrero* & des manchettes, & de rire, & d'en avoir d'autant plus d'envie que l'Indien étoit plus grave & plus ſérieux.

Arrivés à Attetlauca, je fus obligé d'aller chez le curé pour changer de l'or, il me parut grand amateur de ce brillant métal, & m'auroit volontiers changé tout ce que j'en avois. Il me fit voir les peaux empaillées de deux animaux qu'il appeloit tigres, mais qui n'en étoient pas plus qu'ils n'etoient des ours du Mexique ; car j'en ai depuis acheté des uns & des autres qui ſont beaucoup plus petites, celles du curé avoient ſix pieds de long de la queue à la tête, & deux pieds & demi de haut, la tête avoit la face, les poils & les dents du chat, mais la couleur du poil de tout le corps étoit d'un jaune fauve fort clair & parfaitement uni, ſans aucune raie longitudinale ou ocellaire ; ces animaux monſtrueux, que l'on diſoit très-féroces & très-cruels avoient été tués à deux lieues du village : oh ! que n'ai-je pu m'en charger ! le curé me les auroit donnés pour de l'or.

(1) Ceci annonce que l'auteur en avoit déjà vu de ſemblables, mais ce paſſage eſt perdu.

En congédiant mon topith, je lui donnai encore une réale, tant parce qu'il étoit frère de la bonne petite Indienne, que parce qu'il m'avoit bien conduit, & en général je ne m'aſtraignois jamais à la taxe du roi pour le ſalaire des topiths : ces gens ſont ſi miſérables, & ils me paroiſſoient ſi bons, que je leur donnois toujours une ou deux réales de plus, lorſque j'étois content d'eux.

Je repaſſai encore les mille paſſes du fleuve de *Las Bueltas* avec le même ennui & la même impatience, mais avec moins de déſagrément, étant mieux monté ; je ne pus cependant arriver qu'à la nuit à *D. Dominquillo*, & j'y trouvai encore ma proceſſion du jubilé, car il étoit dit que, de Paris au Mexique, je n'en manquerois pas une : celle-ci m'intéreſſa, le chant des jolis *ſalve Maria* que j'ai noté, eſt véritablement de bonne muſique ; on les débitoit en chœur en bons accords, & faits pour charmer les oreilles les plus délicates.

Quand la juſtice & la paix fatiguées de vivre au milieu des mortels, dont elles recevoient chaque jour de nouvelles offenſes, abandonnèrent à jamais ces hôtes ingrats, on a cru qu'elles s'étoient envolées au ciel, d'où elles étoient deſcendues : on s'eſt trompé, après avoir parcouru les différens points de l'univers, toujours errantes, toujours inquiétées ; elles ſe ſont retirées dans un coin de l'Amérique méridionale,

à *D. Dominquillo* même : ce pauvre petit hameau ſi charmant par ſa ſituation, par la pente d'un côteau au confluent de Rio Grande & de Las Bueltas, leur parut digne d'être honoré de leur préſence; & c'eſt-là que j'ai reſſenti les douces influences de ces aimables divinités.

Voici à quelle occaſion : pendant que je ſoupois, j'avois fait venir un topith avec qui j'avois fait prix pour avoir des chevaux, & être conduit à Quicatlan; le fripon eut l'adreſſe de me tromper de trois piaſtres, ſans que je m'en apperçuſſe; ſon air vif & ingénu, & peut-être les ſoins dont j'avois la tête embarraſſée ſe réunirent pour me ſurprendre : le caſero s'en étoit apperçu, & me le fit remarquer, mais le topith étoit déjà loin avec mon argent; j'étois mortifié d'être ſa dupe, & je fis des reproches au caſero de ne m'avoir pas prévenu plutôt; mais je ne ſongeois plus à mon argent. Cependant après la proceſſion, me promenant ſur la place publique, je vois venir deux Indiens, portant chacun un bâton de ſix pieds de haut, ſur l'extrémité duquel leurs bras élevés appuioient la main; j'y faiſois peu d'attention, lorſque j'entendis crier trois fois en mexicain, & donner trois coups de ſifflets : à l'inſtant même arrive mon topith tout eſoufflé, & faiſant de grandes révérences aux hommes à bâtons, marques diſtinctives de leur juriſdiction, c'étoient en effet l'alcalde & ſon aſſeſſeur. Comme je

les vis s'avancer vers moi, je leur épargnai la moitié du chemin, ils interrogèrent gravement mon topith en ma préſence, ſur le nombre de chevaux que j'avois demandé, & ſur le prix qu'il avoit exigé. Il avoua tout à l'exception de deux réales: ils me demandèrent enſuite combien j'avois déboursé; je le leur dis au juſte: s'étant retournés encore vers le topith, ils voulurent ſavoir de lui s'il m'avoit montré le tarif, il confeſſa qu'il ne m'en avoit pas parlé, alors l'alcalde le reprimanda ſévèrement, quoique froidement: 1°. d'avoir exigé de moi plus que ne le permet l'ordonnance: 2°. d'avoir accuſé deux réales de moins qu'il n'avoit réellement reçu. Pendant qu'ils parloient, je diſtinguai à l'aide du clair de l'une les traits de ces ſimples officiers; je n'y remarquai ni colère ni indignation, pas la moindre trace de paſſion n'altéroit leur viſage. Impaſſibles comme la loi, ils jugeoient & prononçoient comme elle, & jamais ſénateurs, conſeillers, préſidens, en ſimarres, en fourrures, en robes rouges ou noires, en bonnets carrés ou en mortiers, n'ont pu avoir un air ſi auguſte & ſi reſpectable que ces pauvres Indiens tout déguenillés.

Après avoir convaincu le coupable par ſes propres aveux, ils lui firent rendre la ſomme entière qu'il avoit reçue; puis étant entrés dans ma chambre, où j'avois de la lumière, ils voulurent calculer ce qui lui revenoit légitimement; mais

peu au fait de manier de l'argent ils n'y pouvoient réuſſir, je fus obligé de m'en mêler, & leur ayant fait voir bien clairement que j'avois donné trois piaſtres & deux réales plus que je ne devois, l'Alcalde me les rendit & remit le ſurplus au Topith, en lui enjoignant de tenir mes chevaux prêts pour l'heure que j'avois indiquée : j'étois dans l'admiration, je croyois rêver, une juſtice ſi ſimple, ſi prompte, & ſi bien adminiſtrée me paroiſſoit un ſonge : dans mon enthouſiaſme je donnai une piaſtre au *Caſero*, qui par ſa dénonciation m'avoit procuré ce ſpectacle intéreſſant, je priai l'alcalde de garder les trois piaſtres & deux réales, objet du procès, pour diſtribuer aux pauvres du lieu ; j'aurois donné mille piaſtres pour éterniſer la mémoire de ce bel acte d'équité ; car il ne faut pas ſe le diſſimuler, le moyen d'obtenir des hommes des exemples de ſageſſe & de vertu, c'eſt d'honorer & de récompenſer juſqu'aux plus petites actions qui en portent l'empreinte ; les hommes ſe conduiſent toujours par quelques motifs d'intérêt, & quel intérêt plus noble que de vivre à jamais dans l'eſtime de ſes concitoyens, & de la poſtérité ! Louons donc les belles actions, nous en verrons naître une foule d'autres.

Je m'allai coucher avec ces douces idées, elles me procurerent un bon ſommeil juſqu'au lendemain, mais à deux heures du matin voulant faire une grande journée, j'éveillai mon topith : le

coquin avoit de l'humeur, je m'en apperçus au paſſage de Rio-Grande; j'y voyois nager un animal, dont la tête hors de l'eau me paroiſſoit celle d'un crocodile ou d'un caïman, quoique le muſeau n'en fut pas ſi allongé; je demandai à mon conducteur ce que c'étoit; le malin, au lieu de me répondre, prit une pierre & la lança ſi adroitement, quoiqu'à plus de quatre-vingt pas, ſur la tête du monſtre, qu'il plongea & diſparut ſans retour : je l'en punis à la dînée, en ne lui donnant ni à manger ni le pour boire que j'avois coutume de donner à tous.

Arrivés à Quicatlan à neuf heures, j'y fis proviſion de pain, & j'en repartis à dix, je paſſai ſans m'arrêter devant le corps-de-garde des employés; leur chef, dont j'avois captivé à mon premier paſſage les bonnes grâces, ſoit à raiſon de cela, ſoit qu'il fût occupé à compter des mulets chargés pour Guaxaca, ne penſa guères aux miens, le chef, dis-je, fit ſigne à mon topith de paſſer ſans décharger ſes caiſſes; je lui ſerrai la main en ſigne de remercîment, & piquai des deux.

A midi, ſous la zone la plus brûlante, le ſoleil preſque à ſon zénith, je graviſſois à pied cette terrible & fatigante montagne d'Acquiotepeque; j'avois beſoin pour ſupporter tant de fatigues de ſonger à mes bons & fidelles amis de France, c'étoit ma recette ordinaire; je les avois préſens ſans ceſſe à mon idée, je converſois avec eux; oh! ſi vous pouviez me voir ici, leur diſois-

je, lutter contre tant d'obſtacles réunis, vous ſauriez alors à quel prix je mets votre eſtime.

J'atteignis enfin le ſommet de la montagne à une heure & demie ſonnante, à Quicatlan que je voyois encore; à trois heures j'étois arrivé au bas ſur les bords de *Rio-Grande*; c'eſt là que j'ai vu pour la première fois de la cochenille ſylveſtre, ſur un cacte épineux à feuilles preſque rondes (1), j'en emportai deux articles que j'ai long-temps conſervés en mer, mais qui ſe ſont pourris enſuite.

J'avois fait ma proviſion de pain, mais cela ne ſuffiſoit pas; je me rappelois le mauvais gîte où j'allois repaſſer; fort heureuſement je rencontrai ſur la rivière un Indien qui venoit de pêcher, il me dit avoir une truite, mais cette prétendue truite étoit un mulet qui ſe trouva délicieux.

Pendant qu'on me changeoit de chevaux à Aquiotepeque, j'arrachai ſur les bords d'une fontaine un *pancratium foliis lingulatis ſtrictiſſimis* (2), que je cultive au Port-au-Prince; mais cette fois ma curioſité ou mon imprudence (car je me ſervois de mes mains) penſa me coûter cher, un ſerpent de quatre pieds de longueur, de couleur jaunâtre, ſortit de la terre que je venois de fouiller; mais ſans me faire le moindre mal, il ſe coula ſous d'autres tiges; c'eſt le premier que

(1) L'auteur voit pour la première fois de la cochenille ſilveſtre.

(2) Hexaudria monogynia.

j'aie rencontré dans mes herboriſations dans le continent de l'Amérique. Plus loin, en repaſſant *Rio-Grande*, je trouvai un liliacée à tiges plus baſſes, mais qui ſe trouva le même que celui que j'avois pris ſur les bords de la fontaine d'Aquiotepeque.

Je n'arrivai à Los-Cues qu'à neuf heures & demie du ſoir, je mourois de faim, & mon poiſſon me fut de la plus grande utilité, je pus même en donner un morceau à mon topith, qui n'avoit trouvé dans toute la peuplade que deux tordillas d'un mahys bleu, ſi reſſemblantes à des feuilles d'ardoiſe, qu'il fallut que j'en goûtaſſe pour me convaincre que ce n'en étoit pas; il avoit auſſi quelque peu de chillé.

Le lendemain jour de la Trinité, je me propoſai, comme c'étoit la dernière fois que je devois rencontrer des nopaleries, de faire encore quelqu'emplette de nopal & de cochenille; pour cette fois, bien inſtruit par mon franciſcain, je cherchai des nopaleries, & j'en trouvai bien facilement; il y en avoit même une près de ma caſe: celle-là paroiſſoit n'avoir pas été ſemée, tant il y avoit peu de cochenille : je paſſai dans une autre où il y en avoit beaucoup de jeunes plants en racines, & chargés de cochenille fine; j'aurois déſiré pouvoir en acheter, mais le maître étoit à la meſſe; je trouvai dans une troiſième des femmes qui conſentirent à m'en vendre huit branches richement chargées pour dix réales;

c'étoit un peu cher, ſurtout eu égard au prix que m'avoit demandé mon bon nègre de Guaxaca, mais elles me firent obſerver qu'il y avoit au moins douze onces de cochenille ſur les nopals, & d'ailleurs j'en avois beſoin; je vis encore la nopalerie d'un pauvre homme qui faiſoit ſécher des graines de cactes pour en faire du pain; ſon jardin n'étoit planté que depuis quinze mois, je lui achetai ſix petits plants en racines moyennant ſix réales; il m'en auroit pu fournir bien davantage, & m'auroit même à ce prix vendu tout ſon jardin, mais je regorgeois de ces richeſſes, & j'eus quelque peine à ranger mon dernier lot.

J'en vins pourtant à bout, & je partis monté, comme toutes mes caiſſes, ſur un âne qui me rendit à *Santo-Antonio*, à midi, ſuivant l'eſtime que j'en fis d'une manière aſſez ſingulière; je remarquai que les oreilles de mon âne, de-çà & de-là, eſt & oueſt-nord & ſud, & en tous ſens faiſoient toujours ombre l'une & l'autre ſur la terre, à égale diſtance de la tête & du corps, dont l'ombre tomboit perpendiculairement ſous le ventre de l'animal, & comme le ſoleil étoit à ſon zénith, j'en conclus qu'il étoit midi: ce méridien de nouvelle & plaiſante invention me fit un peu rire à part-moi, & charma quelques inſtans mes ennuis & ma fatigue.

J'avalai à Santo Sebaſtiano deux œufs frais, & repartis à l'inſtant ſur d'excellens chevaux,

mais celui que je montois étoit indomptable, & n'avoit pas de bride, ce dont je ne m'étois apperçu qu'à la ſortie du village; tout alla bien cependant juſqu'à Santo-Antonio, trois fois j'étois deſcendu pour cueillir des ſemences de plantes, & trois fois j'étois remonté paiſiblement, mais à la quatrième, l'animal ombrageux ſe dreſſe ſur ſes pieds de derrière, & m'appliquant rudement ceux de devant ſur l'eſtomach, il me renverſe, me donne encore une ruade & s'échappe au galop; je crus que c'étoit fait de moi, & le peu de ſentiment qui me reſtoit fut pour ma chère cochenille : je jugeai qu'elle alloit encore reſter enſevelie au Mexique, & qu'elle étoit perdue pour ma patrie, cette idée penſa m'achever; cependant la reſpiration s'étant rétablie inſenſiblement, & ma poitrine ayant pris quelque reſſort, je jugeai que je ne devois pas encore dire mon *in manus*. Je raſſemblai mes forces & je me levai, quoiqu'avec quelque peine, en concluant de ce qui venoit de m'arriver, qu'un botaniſte doit voyager à pied.

Je ne m'aviſai point de courir après mon cheval, il n'emportoit aucun de mes effets, & je ne me ſerois pas aviſé de le remonter quand je l'aurois retrouvé; je le donnai donc de bon cœur à tous les diables, & continuai ma route tout doucement à pied, fort heureux d'en être quitte pour quelques écorchures & pour un habit déchiré.

J'avois en vain appelé mon topith, il couroit à toute bride, & quand j'arrivai à San Franciſco je le trouvai rendu depuis une heure; je lui contai mon aventure, & je craignois beaucoup qu'il ne voulût me faire payer le cheval égaré, mais il ſe contenta d'un billet qui le juſtifioit de ne point le ramener, je le lui donnai en motivant le caractère vicieux de l'animal, & le défaut de bride. Je gratifiai en outre mon conducteur d'un *tringuelt* de quatre réales.

J'eus ſoin de me pourvoir le lendemain de chevaux plus doux & mieux enharnachés, & j'arrivai vers dix heures du matin à la vue de Theguacan; j'avois remarqué dans ma route une nicotiane à feuilles étroites (1) & pointues qui infectoit les bleds de cette belle plaine.

J'aurois bien voulu la contourner comme j'avois fait en allant, mais il n'y avoit pas moyen avec tout mon bagage, & le topith ne voulut jamais y conſentir; il fallut donc ſe réſoudre à la traverſer, elle m'a paru déſerte, & je la comparois à ces villes enchantées, qui ſemblent tomber des nues, lorſqu'un magicien des plus redoutables pour moi vint faire ceſſer fort déſagréablement cet enchantement qui me plaiſoit tant. C'étoit un grand eſcogrife d'employé, monté ſur un excellent cheval, muni de piſtolets aux arçons de devant & de derrière,

(1) Pentendria monogynia.

qui

qui venoit m'ordonner de par le roi de retourner à la douane ; je lui répondis de fort mauvaiſe humeur que je me ſoumettois volontiers aux ordres du roi, mais qu'il auroit bien pu ne pas me laiſſer traverſer toute la ville pour me forcer enſuite à revenir ſur mes pas ; j'avois la mort dans le cœur, ce mot de douane m'avoit troublé la tête, tout eſt perdu diſois-je en moi-même ; il faudra que j'ouvre toutes mes caiſſes, mes larcins vont paroître au grand jour, il peut y avoir des loix qui défendent d'emporter de la cochenille ſur des feuilles de nopal, cela doit même entrer dans la politique d'un peuple jaloux de ſe maintenir dans la poſſeſſion excluſive de ce commerce : ſi cela eſt, tous mes tréſors vont être ravis, confiſqués ; quelle douleur ! quelle honte ! déteſtable rencontre ! voyage infortuné !

J'étois dans un état affreux, cependant il faut avouer que quelquefois la préſence du danger donne des reſſources ſur leſquelles on ne comptoit pas ſoi-même ; en arrivant à la douane je pris mon parti ſubitement, j'entrai d'un air aiſé, & témoignai beaucoup de mécontentement de la courſe qu'on me faiſoit faire ſi mal-à-propos ; je trouvai dans le bureau deux Eſpagnols, dont l'un qui étoit le directeur me raſſura tout à coup par la manière affable & prévenante dont il me reçut ; je lui dis que j'étois botaniſte, que je venois de recueillir des plantes médicales

dans toute la province, que mes malles en étoient pleines, & que je n'emportois rien autre chose; j'ajoutai que je le priois de les visiter, & de m'expédier promptement n'ayant pas un moment à perdre pour me rendre à Vera-Crux où je devois m'embarquer aussitôt.

Le directeur me répondit que cela suffisoit, & il entama avec moi la conversation la plus satisfaisante; cependant je faisois toujours ouvrir mes cassettes quoique malgré lui, mais pour satisfaire & braver même son second qui paroissoit curieux & inquiet : en voyant les premières caisses où il y avoit de la vanille qu'il ne connoissoit pas avec mille autres herbes & racines qu'il ne connoissoit pas davantage, il haussoit les épaules en riant; j'en ouvris qui renfermoient de la cochenille masquée par d'autres plantes mêlées : il la reconnut, *aqui sta grana*, voilà de la cochenille, dit-il d'un ton étonné; mais où je remarquai cependant un air d'indifférence qui ne me fit rien augurer de défavorable; j'affectai la même indifférence en lui repliquant; il remarqua ensuite les doubles fonds & crut avoir trouvé comme on dit la pie au nid, il me le témoigna même par un coup-d'œil qui me fit entendre qu'il vouloit bien fermer les yeux sur des choses qu'il ne pouvoit voir, sans que cela tournât à mon désavantage; mais devenu téméraire par la certitude que je venois d'acquérir qu'on n'en vouloit point à ma cochenille, je fis sauter

les doubles fonds, les layettes & autres bois de ſéparation, alors parurent encore des nopals avec d'autres plantes précieuſement empaquetées dans de beau papier blanc. Pourquoi ces nopals & ces cochenilles me dit-il? Pour faire un onguent. Pour quel mal? Pour la goutte. Oh! voyez donc s'écria-t-il; mais ce qui le ſurprit & le fit rire davantage, ce fut de voir dans ma collection des noyaux de fruits les plus communs du pays, & des ſemences de mauvaiſes herbes.

Alors le directeur me força de refermer toutes mes caiſſes, je ramaſſai juſqu'aux moindres feuilles qui en étoient ſorties, mais avec tant de ſoin qu'ils ne doutèrent point que je n'y attachaſſe infiniment plus de prix qu'à la cochenille; ils ne ſe laſſoient pas de voir un François venir de ſi loin pour arracher les mauvaiſes herbes de leur pays, & ils avouoient qu'il n'y avoit pas un Eſpagnol capable d'un tel effort de courage; en me promenant je voyois dans la cour ſécher au ſoleil des fruits d'une eſpèce de cacte qui n'étoient pas plus gros que des graines de raiſin de Corinthe, je demandai à mon tour à quoi bon cela? Pour faire des tartres me dit l'employé. Il m'invita à en goûter, je les trouvai délicieuſes, & j'en gardai des graines.

De tout ce qu'il avoit vu le directeur décida dans ſon ame que je devois être un grand docteur, & en conſéquence il me pria de voir un

de ſes amis malades ; je lui dis qu'à moins qu'il ne s'agit de la vie du roi, je ne pouvois m'arrêter, & je lui demandai tout de ſuite à qui je devois m'adreſſer pour avoir des chevaux; il me répondit que cela regardoit l'alcalde major. Cette circonſtance me déplut, je craignois une ſeconde inquiſition, & je ne pouvois eſpérer de me tirer toujours auſſi bien d'embarras que je venois de le faire : cependant il n'y avoit pas moyen de reculer, je me rendis chez lui : je le trouvai travaillant avec un homme habillé de noir que j'avois pris d'abord pour l'alcalde ; je ne tardai point à voir que je m'étois trompé. *D. Marcos Chopin, chevalier de l'ordre de St. Jacques, gouverneur de Theguacan*, & alcalde major, m'avertit lui-même que c'étoit à lui que je devois m'adreſſer ; il me parla avec autant de politeſſe & d'urbanité que le plus aimable des François, & ordonna ſur le champ à un alguazil de m'aller chercher des chevaux : je recommandai qu'ils fuſſent bien doux & bien bridés, & je lui racontai mon avanture; il en rit de bon cœur, & me dit, vous n'êtes donc pas bon cavalier ? Pardonnez-moi, lui répondis-je, mais mon cheval étoit très-mauvais.

Il ſe trouva par haſard une glace devant mes yeux, & m'y voyant ſâle & déchiré comme j'étois, je ne pouvois aſſez m'étonner & me féliciter du peu de difficultés que j'avois éprouvé. En France on m'auroit pris pour un voleur de grand che-

min, & la maréchauſſée m'auroit arrêté; au Mexique on ne me demandoit pas même de paſſeport; je ne ſavois à quoi attribuer cet avantage, il ſe peut qu'il y eut un peu de l'inertie & de la négligence de la nation, mais il y avoit auſſi ſans doute de la généroſité & de la confiance à ne pas juger un homme, un voyageur, ſur ſes habits; ou peut-être tout ſimplement ſe repoſe-t-on ſur les gouverneurs des villes frontières du ſoin de ne permettre l'entrée du royaume qu'à ceux qui ſont Caſtillans ou munis de bons paſſeports.

L'alcalde-major, quoiqu'il en ſoit, me fit auſſi bonne mine que ſi j'euſſe été bien peigné; il me fit même une petite niche dont il s'amuſa beaucoup ſans doute, & dont je ne pus moi-même m'empêcher de rire, ce fut de m'envoyer chez le fermier du tabac qu'il me dit être malade & françois, deux raiſons pour lui offrir les ſecours de mon art. J'eus beau m'en défendre, ſur ce que n'étant aggrégé à aucun collége de médecine dans la Nouvelle-Eſpagne, cela pourroit m'attirer quelque fâcheuſe affaire; il inſiſta, & me dit qu'il prenoit tout ſur lui : mais quelle fut ma ſurpriſe de trouver mon cher compatriote dans le meilleur embonpoint & avec le teint le plus vermeil! Je ne pus au reſte lui arracher un mot de françois; & quand je lui expliquai le ſujet de ma viſite, il me dit froidement en eſpagnol, que l'alcalde pouvoit garder pour lui tous les remèdes & les médecins, & que quant à lui il n'en avoit aucu-

nement beſoin. Je fus bien aiſe d'aller rendre compte au gouverneur de ma miſſion, il me reçut plus froidement que la première fois, ſans doute pour cacher ſon jeu, mais il rioit ſous cape ; il me croyoit ſa dupe, & je le lui pardonnai, en ſongeant combien plus il étoit la mienne.

Je paſſai de-là chez ſon ſecrétaire pour le prier de me changer de l'or, & je m'apperçus que cela faiſoit un bon effet ; car dans ce pays, comme dans ma chère patrie, on aime l'or, & il donne beaucoup de relief à ceux qui en poſsèdent.

Dès que j'avois de l'or, j'étois aſſez bien habillé, & le ſecrétaire ne m'accueillit pas moins bien que l'alcalde ; je le trouvai homme de bon ſens, & qui ſentoit le mérite des courſes françoiſes, & leur utilité ; il me queſtionna ſur l'état des ſciences & des arts en France, & me demanda combien il y avoit d'académies ? Quand je lui dis qu'il y en avoit cinq ou ſix dans la capitale, & plus de vingt dans les provinces, il ne pouvoit revenir de ſon étonnement, il en étoit muet d'admiration. L'heureux pays ! s'écrioit-il, l'heureux pays ! . . . Il avoit raiſon & mille fois raiſon. Quels ſont les autres pays où les ſciences & les arts fleuriſſent au même degré ? où la vérité, où les connoiſſances de tous les genres ſoient plus à la portée de tout le monde ? Que de reſſources à Paris ! & pour l'homme curieux qui ne veut qu'effleurer les objets, & pour l'homme ſtudieux qui veut tout approfondir ! Des bibliothéques pu-

bliques & particulières, des académies, des ſociétés d'amateurs où l'on cultive les lettres, des modèles, des chefs-d'œuvre dans tous les genres, voilà ce qu'on trouve dans la capitale de la France, & ce qu'on ne trouve que là. Voulez-vous en ſentir tout le prix? Voyez les nations voiſines, nos rivales ſont obligées de nous le céder ſur ce point; & tout en leur rendant juſtice à beaucoup d'égards, nous avons à celui-là toujours à regretter chez elles notre chère patrie.

De chez le ſecrétaire je paſſai chez l'alguazil qui devoit me fournir des chevaux, & ne voulant pas déſemparer que je ne les viſſe, je fis dire au directeur, qui m'avoit engagé à dîner, de ne pas m'attendre. Je me fis ſervir un morceau que j'avalai avec beaucoup d'appétit, mais qui m'eut paru encore meilleur dans un autre endroit; il ſe trouvoit que cet alguazil étoit concierge de la priſon royale; ainſi je dînois préciſément entre les deux guichets, entouré de gardes; dans un lieu dont tous les ornemens étoient des trouſſeaux de clefs, des verrouils & des chaînes; dans un lieu où je n'entendois que des cris, des gémiſſemens, & où je voyois les larmes d'une foule de malheureuſes Indiennes qui venoient conſoler un père ou des frères.

Dès que les chevaux furent arrivés je courus à la douane charger mes effets, j'eſſuyai quelques reproches de la part du directeur, & de nouvelles inſtances pour voir ſon ami malade; il eſt ſur

votre route, ajouta-t-il, à quatre lieues d'ici. C'eſt *Dom Joachim de l'Armoral de Caſtille*: Grand-Dieu m'écriai-je! j'irois me détourner, m'amuſer pour cet homme qui m'a traité ſi indignement! Le ciel m'en préſerve, & là-deſſus je racontai au directeur ma viſite chez D. l'Armoral; ſon refus humiliant de me voir, & le reſte de mon aventure: j'ajoutai cependant que par pure conſidération pour le directeur, je conſentois à conſulter ſa maladie à Theguacan s'il vouloit l'envoyer chercher, mais que pour mettre le pied chez lui, c'eſt à quoi je ne donnerois jamais les mains: le directeur étoit conſterné, mortifié, & me fit mille excuſes pour le malade, & même il abandonna entièrement ſa cauſe, & n'inſiſta plus; c'eſt ainſi que j'eus mon tour, & que ſans être médecin j'eus l'avantage de venger la médecine offenſée en ma perſonne; je partis enfin, & le garde de la ferme m'accompagna juſques hors les fauxbourgs, ſoit par politeſſe, ſoit pour être sûr que je prenois le chemin de Vera-Crux.

Je me croyois échappé des galères, je commençois à reſpirer, mais je n'uſai de ma liberté que pour m'éloigner précipitamment; malgré l'exceſſive chaleur j'arrivai à Chapuleo à quatre heures après midi; la chaleur, la ſoif, m'avoient encore engagés à boire de l'eau de la rivière de Theguacan, elle me fit le même effet que la première fois: j'eus ce jour là un ſpectacle bien nouveau & bien curieux pour moi, celui d'une

montagne de neige ſur la zone torride; c'étoit le volcan d'Oriſſava, bien dégagé cette fois de nuages, & que je découvrois en plein, quoiqu'à une diſtance de plus de dix lieues; ſa figure de ce coté eſt exactement celle d'un pain de ſucre, & elle ne paroiſſoit qu'à un quart de lieue de Chapuleo. On ne pourra pas croire le plaiſir que me fit la vue de cet amas de neige malgré la chaleur de l'atmoſphère où j'étois, il me ſembloit en être rafraîchi; l'eau comme l'on dit m'en venoit à la bouche, & je me perſuadois que j'aurois avalé toute cette neige ſi j'avois pu la ſaiſir.

Je me préſentai tout de ſuite chez l'alcalde, dont la maiſon ſuivant l'uſage étoit en face de la priſon, il fit chercher des chevaux pour moi, & comme on n'en trouvoit pas, il alloit commander des hommes; huit Indiens chargés de deux cent livres peſant chacun, auroient tranſporté tous mes effets par de-là l'une des plus hautes montagnes du pays, pour le même prix que l'on paye pour des bêtes de ſomme; cette idée me révolta, je conjurai l'alcalde de patienter, j'aurois mieux aimé ne partir de huit jours, que de voir un ſpectacle ſi triſte & ſi humiliant, ſuivant moi, pour l'humanité; cependant on trouva à la fin des ânes pour mon train, & un cheval pour moi; je payai d'avance, & je demandai que tout fût prêt pour le lendemain à trois heures du matin.

Après ces précautions je me promenai dans le village, j'y reſpirois une fraîcheur égale à celle d'Europe; j'entrai chez un bon Indien, dont le jardin étoit rempli de poiriers; je mangeai tout de ſuite une douzaine de poires, moins groſſes & moins bonnes que le rouſſelet; je trouvai dans un autre l'eſpèce de ceriſes nommée *cappuline*, dont je gardai des noyaux; dans un troiſième on me montra des vers à ſoie, & ces bonnes gens furent émerveillés de voir que je connoiſſois cet inſecte; après ces courſes je rentrai chez moi; je mangeai un poulet étique, & après avoir ouvert toutes mes caiſſes pour leur donner de l'air, je me couchai; ſur quoi? je le donne en cent à deviner, ſur une porte de priſon de rechange: ces portes ſont faites comme les caillebotis des écoutilles d'un navire, voilà ce qui compoſoit l'unique chalit de la caſe royale, cela pouvoit s'appeler voltiger autour du feu, & je craignois bien d'y brûler mes aîles; cela me rappela les beaux vers du cavalier *Marini; corre la vaga farfalla al chiaro lume*..... & je m'endormis aſſez doucement, quoique ſur un mauvais lit, après avoir chaſſé mes triſtes idées & mes vaines craintes, & m'être jeté dans les bras de la Providence.

Un froid exceſſif me réveilla le lendemain matin à l'heure que j'avois indiquée; je réſolus de marcher pour me réchauffer, mais au jour, comme nous montions, je ſautai ſur ma haridelle

pour me repoſer. O combien de plantes rares & curieuſes je revis encore! *Sed omnes illacrimabiles urgentur longa nocte*..... Au haut de la montagne je rencontrai trois litières qui formoient le train d'un Eſpagnol de quelque conſidération; les deux premières étoient occupées par des femmes & des enfans : la troiſième étoit *plena ipſo*, pleine de lui-même; ils avoient ainſi gravi la montagne, quelqu'eſcarpée qu'elle ſoit du coté d'où ils venoient.

Ce jour-là le volcan étoit enveloppé de nuages, je ne pus le voir.

J'arrivai à Aquulſingo à midi, & j'en répartis une heure après, mais à petits pas; je voulois n'arriver à Orriſſava qu'à la nuit fermée, non ſeulement pour éviter d'être viſité, mais pour n'être pas conſulté par les gardes du tabac; mais hélas! on ne peut échapper à ſa deſtinée.

J'arrivai à Orriſſava, comme je me l'étois propoſé, à la nuit; le corps-de-garde que j'avois vu à la droite étoit fermé, & je croyois paſſer ſans méſaventure; mais il y en avoit un autre à gauche auquel je n'avois pas fait attention; on arrêta mon cheval par la bride, nouvelles tranſes, quoiqu'un peu moins vives qu'à Theguacan; je commençois à m'aguerrir, je m'arrête & je débute par ma formule ordinaire: Meſſieurs, je ſuis botaniſte, je n'ai que des herbes, & rien contre les loix de l'état; je fus interrompu par le chef de la bande qui ſaute à mon cou, &

s'écrie ; ah ! Monſieur, vous voilà, vous voici ! vous avez été long-temps abſent ; d'où venez-vous donc ? Ange tutélaire, c'eſt vous qui avez guéri le chef de l'autre corps-de-garde, au nom de Dieu venez voir ma femme. — On devine aiſément à ce début qu'il ne fut plus queſtion de viſiter mes effets, mais il faliut de mon côté que j'euſſe la complaiſance de voir la malade ; c'étoit une jeune femme, que cette funeſte maladie qu'on dit originaire de l'Amérique avoit réduite aux dernières extrémités ; je ne le déguiſai point à ſon mari & à ſes parens, & je nommai la maladie par ſon nom, mais elle eſt ſi commune dans ce pays-là, que cela n'effaroucha perſonne ; j'ordonnai quelques palliatifs, & je promis de revenir ; après avoir raiſonné de manière à enchanter les ſpectateurs, je fus reconduit comme un rare perſonnage ; je n'en fus pas plus vain, & je n'emportai qu'un ſentiment de douleur, en ſongeant aux funeſtes effets de ce poiſon redoutable.

Le lendemain je ne ſongeois qu'à partir, mais ayant été retardé par la faute de l'alguazil, j'eus occaſion de paſſer devant une boutique où je vis de très-belles peaux de tigres d'Aſie ; j'en achetai quatre pour des houſſes de chevaux, que je me propoſois d'envoyer à mon père, & deux petites de chats tigrés, propres à faire des manchons de femmes, que je deſtinois à ma ſœur, mais les mittes ayant endommagé les unes & les autres, je fus obligé de les vendre, & je me

vis ainſi privé du plaiſir d'offrir à mes chers parens un petit tribut de ma reconnoiſſance & de mon ſouvenir. Je les ai vendues une piaſtre chacune au Port-au-Prince, & elles m'avoient coûté quatre réales l'une dans l'autre.

D'Orriſſava je me rendis à Villa-Cordoua, où j'arrivai à midi, après avoir été viſité, mais très-ſuperficiellement; je fis un très-mauvais dîner dans une très-mauvaiſe auberge; mais j'y vis un tableau curieux, il repréſentoit un jeune Caſtillan, voyageur, à table dans cette hôtellerie: derrière lui étoit un jeune nègre, qui d'un piſtolet chargé de trois balles s'amuſoit à percer un Chriſt en peinture pendu au mur; mais, ô prodige! on voyoit ſortir le ſang de la bleſſure en ſi grande quantité qu'un énorme cuvier s'en trouvoit rempli: tout cela étoit arrivé dans cette hôtellerie, & l'hôteſſe me le juroit avec des ſerments effroyables; je n'entrepris point de la contredire, je lui demandai ſeulement avec beaucoup de ſang-froid, ce qu'elle avoit pu faire de tout ce ſang, elle ne ſut pas m'en rendre raiſon.

Je la quittai pour avoir des chevaux, & je ne pus en obtenir qu'en promettant une piaſtre à l'alguazil chargé de ce diſtrict; il étoit tard, je ne pus arriver à San Severo que de nuit, j'y deſcendis chez l'épicier qui m'avoit reçu à mon premier paſſage; mon premier ſoin fut de l'engager à me procurer des chevaux, je ne

pouvois eſpérer d'y réuſſir moi-même dans l'obſcurité d'une nuit très-noire, & dans les détours de cette peuplade dont les maiſons ſont comme enterrées dans les haliers ; je promis deux piaſtres de récompenſe à mon hôte s'il m'en trouvoit, mais le fainéant ne voulut jamais ſortir, ni gagner avant de ſe coucher & en un moment une ſomme qu'il n'avoit pas gagnée peut-être dans toute la ſemaine. Rien n'eſt comparable à l'ignorance, à la ſottiſe, & à l'orgueil de ce perſonnage & de ſon frère ; ils rioient comme des imbécilles de ne me voir rapporter de mon voyage que des plantes, & de ce que pour des choſes de ſi peu de conſéquence à leurs yeux, je m'expoſois journellement à périr de fatigue & de faim.

Je fus donc obligé d'aller moi-même chez l'alcalde à travers les brouſſailles ; c'étoit un nègre, je le trouvai malade, je priai ſa femme de s'intéreſſer pour moi & je lui donnai ſix réales, avec promeſſe d'une récompenſe plus conſidérable ſi elle réuſſiſſoit ; mais ſoit orgueil ou pareſſe, lorſque j'y retournai quelques heures après, l'alcalde me dit qu'il n'y avoit pas de chevaux ; j'enrageois & je ſoupçonnois que ce pareſſeux n'en avoit ſeulement pas cherché ; pour m'en convaincre je redemandai ſans façon à ſa femme les ſix réales que je lui avois données, elle ne fit aucune difficulté de me les rendre, ce qui dénotoit chez elle beaucoup de bonne

foi & de délicateſſe : de la bonne foi, car il lui étoit bien facile de ſoutenir qu'elle avoit cherché les chevaux; de la délicateſſe, en ce qu'elle crut ne pouvoir garder une ſomme qui lui avoit été donnée pour une deſtination qu'elle n'avoit pas remplie.

Enfin je fus obligé de retourner chez mon nègre boiteux (1); il conſentoit bien à me conduire à la Punta, mais je voulois avoir des chevaux juſqu'à monte Calavaca, il jura de ne me mener que juſqu'à la Punta, & moi je jurai de mon côté, mais à part moi, que ſi je ne trouvois pas de chevaux à la Punta, je le forcerois à continuer ſa route juſqu'à Calavaca.

Nous ne partîmes qu'au point du jour; toute la route, dans la gorge que nous traverſions depuis Orriſſava juſques là, eſt tracée par une tranchée de cent & cinquante toiſes de large, & coupée anciennement par des fortins & redoutes, & des maiſons fortes, dont on voit encore des veſtiges en maçonnerie. C'eſt une porte du Mexique, qui a été autrefois plus fréquentée que ne l'eſt aujourd'hui le chemin de Xallappa à Vera-Crux; à la place, ou tout près de ces anciennes redoutes, ſont conſtruits les corps-de-garde-tabacs; je fus encore viſité trois fois dans cette matinée, & l'on m'obligea impitoyablement d'ouvrir toutes mes malles, mais je ne dois pas m'en plaindre, car c'eſt à cette rigueur que je

(1) Ceci a trait à quelque paſſage que j'ai perdu.

dois le ſalut de la plus grande partie de mes cochenilles.

Je m'apperçus en effet que des chenilles d'une eſpèce de phalène, qui s'étoient bâti une ſorte de gallerie de leurs toiles, maſſacroient cruellement mes inſectes ; je fus effrayé du ravage qu'elles faiſoient, je m'arrêtai pour les nettoyer & reparer le dommage, il ne me fallut pas moins d'une heure pour en venir à bout.

Pendant que j'étois occupé de ce ſoin, un employé qui avoit reconnu la cochenille s'avance, & me dit d'un air ſuffiſant que ce n'étoit pas la peine d'aller chercher plus loin ce que j'aurois pu trouver à Vera-Crux : je lui objecte que ce n'étoit pas la même eſpèce, & qu'il n'y avoit que celle que je rapportois qui fût propre à faire l'onguent pour la goutte ; lui me jure le contraire, en diſant qu'il s'y connoiſſoit mieux que moi ; je m'obſtine & lui tiens tête, autant que je crois néceſſaire pour l'entretenir dans ſon erreur ſur mes vrais projets, & enfin je lui laiſſe le champ de bataille, en lui promettant de ſuivre ſes conſeils ; il y avoit ſans doute de quoi rire de la ſottiſe & de l'impudence de cet ignorant, mais j'avois mes raiſons pour garder mon ſérieux, & je recueillis ſeulement cette obſervation, que l'ignorance, le ſot orgueil & l'entêtement marchent toujours de compagnie.

J'arrivai à la Punta vers dix heures, les Indiens & les Eſpagnols de ce diſtrict s'y rendoient

rendoient de tous les côtés dans leurs plus beaux habits : c'étoit le jour de la fête du Saint-Sacrement, la plus ſolemnelle de toutes en Eſpagne ; on alloit faire la proceſſion ſur la place, & cette place ſe trouvoit plantée de frangipaniers ou *plumeria* (1) à fleurs jaunes, rouges, blanches & de toutes les nuances ; je m'y rendis, je trouvai qu'on avoit conſtruit avec des feuilles de bananiers une galerie de verdure dans laquelle paſſoit la proceſſion, j'y aſſiſtai, après quoi j'allai déjeûner chez ma première hôteſſe.

Je trouvai chez elle un alcalde indien que je reconnus à un bâton noir, marque diſtinctive de ſa juriſdiction ; je le priai de me faire donner des chevaux : malgré toutes les perquiſitions, il ne s'en trouva point ; pourquoi, me dit-il, les mêmes chevaux ne vous conduiſent-ils pas à monte Calavaca ? Pourquoi l'alcalde de San Sorcuro ne l'a-t-il pas ordonné au nègre qui vous a conduit ici ? Je n'eus pas le temps de lui répondre, vingt voix s'élevèrent d'une foule d'Indiens qui étoient raſſemblés là, & qui crioient *oh e ſu nation !* Cela vouloit dire que l'alcalde étoit lui-même un nègre qui favoriſoit ceux de ſa couleur ; alors je pus me faire entendre, je racontai à l'alcalde indien que j'avois donné à celui de *San Lorenzo* ſix réales pour l'engager à me procurer des chevaux pour Calavaca, & que ni mon argent, ni mes prieres n'avoient pu

(1) Pentandria monogynia.

me faire obtenir ce que je lui demandois ; mon Indien à ces mots fronça le ſourcil, il fit venir mon nègre topith, & lui ordonna de me conduire à monte Calavaca : le peuple applaudit à ce jugement & ſe réjouiſſoit de voir faire le procès à un nègre ; mais celui-ci ne ſe tint pas pour battu, il ſoutint à l'alcalde qu'il n'avoit de juriſdiction que ſur les habitans de ſon diſtrict, & que quant à lui, qui étoit d'un autre, il n'avoit point d'ordre à recevoir de lui ; il faiſoit beau voir le regard de l'alcalde, il étoit furieux, & ſi ſes yeux euſſent été des foudres, le nègre eut été réduit en poudre ; venez me dit-il, en me prenant par la main, je vais faire voir à ce picaro (1), s'il n'a pas d'ordre à recevoir de moi, quand il eſt dans ma juriſdiction ; il me conduiſit en même temps chez le lieutenant de l'alcalde major, où il ordonna au nègre de ſe rendre, tout le peuple nous y ſuivit ; pendant que l'alcalde faiſoit ſon rapport, je tirai à part le curé, & après m'être fait de ſes amis en lui propoſant de me changer de l'or dont il me parut fort avide, je le priai de s'intéreſſer à ma cauſe, il me le promit, & s'étant approché du lieutenant, il lui remontra avec beaucoup de force, que les ordonnances des rois d'Eſpagne commandoient toutes d'accorder aux voyageurs aſſiſtance & faveur, & qu'il n'y avoit

(1) Coquin méchant.

pas de loix plus ſacrées ; cette remontrance me parut décider le lieutenant, il me demanda combien je voulois de chevaux, pour quel endroit, & quel prix j'offrois : je ſentis où tendoient ces queſtions fort judicieuſes, & que ma réponſe alloit décider la ſentence ; je répondis donc que j'avois beſoin de cinq chevaux pour Calavaca diſtant de ſept lieues, & que j'en payerois neuf piaſtres : ma propoſition parut ſi juſte & ſi raiſonnable, qu'il ſe fit un cri général d'admiration dans l'aſſemblée ; on levoit les mains au ciel ; on ſe regardoit, & on finiſſoit par murmurer contre le nègre ; celui ci voulut réſiſter encore, mais l'alcalde l'ayant menacé de le faire mettre aux fers, & de me faire conduire ſur ſes chevaux par un autre topith, il ſe ſoumit, & ſe retiroit pourſuivi par les huées & les injures des Indiens ; ce ne fut pas tout, le lieutenant le fit rappeler, & me pria, en ſa préſence, s'il me faiſoit quelqu'avanie en route, de lui en écrire auſſitôt : cet avertiſſement fut encore plus applaudi, & il attira de nouvelles huées à l'inſolent topith. Cette ſcêne me convainquit de la vérité de ce que j'avois lu dans l'abbé Raynal, ſur la jalouſie & l'animoſité qui règnent dans ces contrées entre les Indiens & les Nègres.

Je partis à deux heures après midi, il y avoit ſept mortelles lieues d'un chemin très-difficile, le malheureux nègre voulant abréger nous égara

d'une grande lieue, & il nous fallut revenir ſur nos pas après avoir inutilement tenté le paſſage de la rivière qui ſe jette dans *Rio de la Punta*. Au-deſſus de ſa jonction, je revis ce paſſage effrayant, & ce miſérable pont, & ce redoutable foſſé de roc vif, dans lequel ſerpente en écumant ce fleuve profond & rapide. Nous courûmes enſuite à toutes brides dans les ſavannes de la plaine où nous entrions. J'eus quelques démêlés avec mon nègre, mais lui ayant montré les dents, je le mis à la raiſon, & malgré tous les arrojos, nous arrivâmes à Monte-Calavaca à huit heures du ſoir.

Je perdis dans cette route une quadruple cordonnée, qui, de ma bourſe, coula ſans doute dans la poche de veſte, & de-là par quelqu'ouverture dans les plaines de ſable que nous avions traverſées. Je la regretai, car elle étoit sûrement perdue pour tout le monde: ah! me diſois-je, n'eut-il pas mieux valu la donner à la belle Indienne d'Orriſſava, ou plutôt à cette bonne & honnête famille d'Alquulſingo.

Je retrouvai dans ce village mon vieux reître, bien étonné de me voir revenir avec un ſi grand équipage, moi, qu'il avoit vu paſſer ſeul à pied; je lui demandai des chevaux, il me dit d'abord que cela étoit impoſſible, qu'il n'en avoit pas, qu'ils n'étoient pas là, & d'autres raiſons auſſi contradictoires & auſſi frivoles: tout cela ne devoit aboutir qu'à me rançonner, & j'eus des

chevaux, mais il exigea vingt piaſtres pour ſix chevaux qui devoient me conduire dans la journée du lendemain à Vera-Crux, diſtante de dix-huit lieues. Il eſt vrai qu'ils ſe trouvèrent excellens.

Avant que de partir, je jetai un coup-d'œil ſur le payſage ; en quinze jours il avoit abſolument changé de décoration : quelques pluies l'avoient fait paſſer de la ſéchereſſe & de la nudité extrême, à la verdure la plus fraîche & la plus charmante : tout étoit couvert de fleurs, & des oiſeaux innombrables animoient la nature de tous côtés par leur aimable ramage. Je trouvai à acheter une nichée de ſix jolies perruches vertes, à aîles bleues, de la groſſeur d'un moineau ; je les apportai heureuſement à Vera-Crux dans une calebaſſe ſuſpendue à l'arçon de ma ſelle ; mais elles ont péri en mer.

Nous courûmes un train de poſte, & nous gagnâmes d'aſſez bonne heure le miſérable Raucho (1) de la vieille & laide nègreſſe, où je m'étois déjà arrêté en ſortant de Vera-Crux : fatigué, harraſſé, demi mort de faim, je lui demandai quatre œufs qu'elle avoit, elle ne voulut jamais m'en donner que deux ; elle n'avoit que de l'eau-de-vie & point de vin ; je fus obligé de me faire pour boiſſon une eſpèce de limonade, ce fut tout mon dîné.

(1) Mot eſpagnol, proprement chambrée de ſoldats.

J'eus de plus le déplaiſir de me voir accablé par cette curieuſe impertinente de mille queſtions ſaugrenues, & de railleries telles qu'elle en eut pu faire à ſon égale. J'étois prêt à perdre patience, mais je jugeai que le mépris étoit la ſeule arme qui me convînt vis-à-vis d'une telle créature.

Je me ſuis attaché dans mon voyage à obſerver le caractère des Africains & celui des Américains, & j'y ai remarqué des différences bien à l'avantage de ces derniers, quoique leur ſort ſoit à-peu-près égal, ſous la domination des Eſpagnols.

Différence des caractères des Africains, & des Américains.

L'Africain m'a toujours paru orgueilleux, emporté, vindicatif, efféminé, lâche, & ſurtout pareſſeux : le Mexicain, au contraire, eſt phlegmatique, doux, ſoumis, fidelle & laborieux; ſa ſoumiſſion ne tient nullement de la baſſeſſe : chez les nègres elle eſt dûe à la crainte; chez eux à la raiſon, & ſouvent à l'attachement, car ils aiment réellement les caſtillans autant qu'ils abhorrent les nègres. On leur voit contracter beaucoup d'alliances avec les premiers, aucune avec les derniers. Les nègres ſont des eſpions que l'Eſpagnol entretient près d'eux, & qui les calomnient preſque toujours, ſoit pour flatter leurs maîtres, ſoit par jalouſie contre les compagnons de leur ſervitude; ſemblables à ces dogues prépoſés à la garde des foibles & timides agneaux; ils ſe vengent de la dureté de leur ſort ſur ceux

qui ſont ſoumis à leur vigilance, & ſouvent ils les déchirent impitoyablement.

Les Américains ont cette politeſſe du cœur qui les rend prévenans & hoſpitaliers envers tous. J'ai rencontré dans mes routes mille Indiens, le ſalut ſortoit ſans effort de leur bouche du plus loin qu'ils m'appercevoient ; & combien n'ai-je pas eu à me louer de leur bonne réception ! A peine les nègres daignoient-ils ſe courber quand je paſſois devant eux, & j'ai éprouvé à mon dernier gîte, & ailleurs, combien ils ſont peu complaiſans pour les malheureux voyageurs. Les premiers vont faire des corvées à dix & quinze lieues de leurs peuplades, ils y portent des fardeaux énormes, mais je n'ai pu rencontrer un ſeul nègre portant le moindre paquet, ou même voyageant à pied.

Lorſque quelques auteurs ont rêvé que la liberté ſera donnée à l'Amérique par un nègre, c'étoit un fâcheux rêve aſſurément ; ſi ce n'eſt qu'un bienfait, de quelque main qu'il vienne, eſt toujours un bienfait, mais auſſi ce n'eſt qu'une pure fiction : non, je ne me perſuaderai jamais que l'Africain, eſclave volontaire, homme dépravé, rebut de ſes ſemblables, jeté ſur nos poſſeſſions comme l'écume d'une grande mer ſur ſes bords ; que cet être vil, méchant & lâche, puiſſe ſentir aſſez le prix de la liberté pour la donner aux Indiens, & la partager avec ſes maîtres : je me plais bien plus à croire que cette révolu-

tion viendra d'un peuple doux à la vérité, mais ſenſible, qui occupe encore le ſol où ſes ancêtres ont été libres, qui s'en ſouvient, & dont le caractère peut être à la fin aigri au point de ſecouer le joug qu'il porte, avec la ſoumiſſion due à la néceſſité. Le nègre n'a ni cette énergie dans l'ame, ni cet amour pour la patrie, ſources des grandes entrepriſes; ſon cœur eſſentiellement avili par l'intérêt & la débauche ne peut rien imaginer de ſublime, le vrai courage eſt dans la beauté de l'ame; & qui en eſt plus ſuſceptible que l'habitant de l'Amérique, ſi voiſin encore de l'état de nature? Qu'un Indien arbore donc le drapeau de la liberté, cette image me plaît, & c'eſt ainſi que je veux toujours rêver (1).

Après ces réflexions, que les circonſtances m'avoient ſuggérées, je revins à celles qui me touchoient plus immédiatement; j'avois une véritable joie & un vrai ſujet de me féliciter de me voir au dernier jour d'un voyage auſſi intéreſſant, & de le voir terminé avec un plein ſuccès en dépit de deux vice-rois, de ſix gouverneurs & de trente alcaldes, de mille lauriers & de douze cent gardes de tabac. Cependant, tout près de cette jouiſſance étoient logés au fond de mon cœur deux petits vers rongeurs, qui ne laiſſoient pas

(1) Ceux qui aiment à comparer & à réfléchir, peuvent rapprocher de ce paſſage ce que M. l'abbé Raynal dit des nègres, pag. 196 & ſuiv. nouvelle édition in-4.

de me tourmenter : d'abord, je n'étois pas encore à l'abri des recherches du gouverneur de Vera-Crux, & je craignois ſes reproches s'il venoit à ſavoir, qu'au mépris de ſes ordres, je m'étois éloigné de la banlieue de cette ville. Je reſſemblois à l'écolier indocile, qui rentre en tremblant dans la maiſon paternelle au retour d'une échappée qu'il a faite à l'inſçu de ſes parens, & tandis qu'ils le croyoient à l'école.

D'un autre côté, quelque fond que je fiſſe ſur la lenteur eſpagnole, je tremblois d'arriver après le départ de deux navires qui devoient faire voile pour la Havanne dans les premiers jours de Juin, & ſur leſquels j'avois toujours compté pour mon retour. C'eſt pour cela que j'avois tant précipité mon départ de Guaxaca & mon voyage, & dans le vrai je n'avois rien à me reprocher, car j'avois fait la plus grande diligence poſſible.

A quatre heures du ſoir nous nous trouvâmes à *Rio* de *Jamapa*. Quoique ce fleuve fût très-enflé, on nous aſſura qu'on pouvoit le paſſer; l'Indien mon conducteur paſſa le premier; nous eûmes bientôt de l'eau juſqu'aux arçons, fort heureuſement j'avois toujours la précaution de faire charger mes malles très-haut; ſans ce ſoin tous mes tréſors étoient perdus, nous-mêmes nous courûmes les plus grands riſques. Ce n'étoit plus cette large & tranquille rivière de deux pieds de profondeur ſeulement, que j'avois paſſée dans un canot, c'étoit un fleuve impétueux dont le fil

rapide entraînoit tout avec lui, & qui avoit trois cent toiſes de largeur ; outre la courbe que ſa rapidité obligeoit de décrire, il nous fallut encore faire un angle pour arriver à la paſſe. J'eus beſoin de toutes mes forces pour me cramponner ſur mon cheval, tremblant lui-même, & de tout mon courage pour n'être pas intimidé par la vue du danger : je ne pouvois fixer le cours de l'eau ſans éprouver des vertiges capables de me déſarçonner ; nos chevaux tatonnant à chaque pas furent vingt-une minutes à nous tirer des angoiſſes affreuſes de ce paſſage dangereux, c'eſt le plus grand péril que j'aye couru de ma vie, & l'on m'auroit offert vainement un million pour retourner à l'autre bord : je ſortis de-là pâle & tremblant, & j'eus beſoin de prendre un peu d'eau-de-vie pour remettre mes ſens ; à trois cent pas de-là nous trouvâmes une cabanne, où nous aurions abordé ſans la hauteur & la rapidité du fleuve.

Nous fûmes ſurpris par la nuit à deux lieues de Vera-Crux ; il étoit malheureux de ne pouvoir arriver, mais continuer c'étoit s'expoſer à s'égarer dans un pays où les chemins, tracés la veille dans le ſable, ſont effacés le lendemain par le vent ; de plus, nos chevaux étoient exceſſivement fatigués, & enfin nous aurions trouvé les portes de Vera-Crux fermées.

Caravanes de mulets.

Il fallut donc nous arrêter. Nous campâmes près d'une caravane de trois cent mulets ; j'en

avois déjà rencontré pluſieurs de ſemblables, & j'en avois d'abord conçu, comme on pourroit le concevoir par mon récit, une haute opinion de la population & du commerce de ce pays; mais je me ſuis convaincu que cela ne devoit pas en impoſer, & que relativement à la conſommation & au commerce de tout le Mexique, cette quantité de mulets n'a rien d'extraordinaire. J'ai vu pendant mon ſéjour à Vera-Crux, charger plus de dix mille mulets, mais il faut conſidérer que c'eſt là que ſe fait l'importation & l'exportation d'un pays quatre fois plus grand que la France, quoique vingt fois moins peuplé; que ces animaux ſervent à l'extraction des denrées de tout le nord du Mexique, de Vera-Crux, de Guaxaca & Guatimala, dans une gorge de cinq cent lieues, & que les retours qu'ils font, ſont ou très-volumineux, ou très-peſans, tels que les vins, les huiles, les fers &c. : ce n'eſt pas tout, quoique la charge ordinaire des mulets du Mexique ſoit de cinq ou ſix cent, il n'en eſt pas moins vrai que trente ou même quarante, à cauſe des relais, portent à peine autant qu'un de nos rouliers, par exemple, qui va de Nantes à Strasbourg chargé de douze milliers; ſix de ces rouliers font donc autant de beſogne que deux cent mulets, & ne préſentent pas l'idée d'un ſi riche chargement : qu'on ajoute à ces conſidérations que ces nombreuſes caravanes ne ſe rencontrent que tous les deux ans, lorſque les gallions ſont

ſur les côtes, & alors on ſaura apprécier à leur juſte valeur ces armées impoſantes de mulets & de muletiers.

Nous avions eſpéré de trouver quelques reſſources dans le voiſinage de ces muletiers, & nous n'avions véritablement fait aucunes proviſions, ayant compté arriver le même jour à Vera-Crux; je priai donc les muletiers de me vendre quelques galettes de mahys, qu'ils me refusèrent sèchement; mais un inſtant après ils m'offrirent gratuitement un plat d'haricots & du mahys aprêté d'une manière neuve pour moi; c'eſt la plus fine fleur de ce grain tamiſé & réduite en pâte que l'on fait écailler, comme le feuilleté, & ſécher enſuite comme le biſcuit: cela fait une chaplure de bribes blanches que l'on mange à pincée, véritablement très-bonne & très-ſaine, mais qu'il faut long-temps humecter dans ſa bouche, tant elle eſt sèche & dure; je partageai ce régal avec mon topith.

Galettes de mahys.

J'ouvris toutes mes caiſſes comme les nuits précédentes pour leur donner de l'air: je voulus enſuite prendre quelque repos; mais ce fut en vain que la fraîcheur de la nuit, jointe à l'accablement de la fatigue, m'invitoient au ſommeil, une nuée de maringouins vint empêcher l'effet des pavots que me préſentoit ſa main bienfaiſante: quelle lutte fatigante! quel tourment! de s'endormir ſans-ceſſe, & d'être ſans-ceſſe réveillé par le ſifflement d'une vipère aîlée, qui

ne ceſſe d'étourdir vos oreilles que pour vous percer de ſon dard, & vous cauſer une douleur durable, pénétrante, qui loin de s'adoucir ſe change en une démangeaiſon plus cruelle, que rien ne peut calmer, & qu'on ne fait qu'irriter par un grattement ſanglant, dont la ſuite eſt ſouvent un ulcère dangereux; toujours appelé, toujours repouſſé, le ſommeil fut pour moi une vraie torture, & je me trouvai plus accablé à la fin de la nuit, que ſi j'euſſe paſſé huit jours dans les travaux les plus pénibles.

Enfin, je vis paroître à l'horizon la brillante étoile du navire Argos; je jugeai qu'il étoit deux heures, nous partîmes.

Nous étions à Vera-Crux à la porte appelée d'Orriſſava, avant le jour; j'étois dans un état ſi peu préſentable, que je crus devoir aller me changer avant que d'entrer dans la ville; ayant donc laiſſé à l'Indien la garde de mes effets, j'eſcaladai les murs de la ville, je rentrai chez moi, où je retrouvai tout ce que j'y avois laiſſé au même état; je m'habillai proprement, & je retournai à la porte d'Orriſſava que l'on venoit d'ouvrir; je fus un peu ſurpris & effrayé de n'y plus retrouver mes chevaux; mais j'appris que n'y ayant point d'employés à cette porte, on les avoit conduits à celle de Mexico; j'y courus par dedans la ville & j'y arrivai comme ils s'y préſentoient au dehors; les gardes vouloient m'envoyer à la douane, qui ne s'ouvre qu'à huit

31 Mai 1777. Retour à Vera-Crux.

heures ; je ſentis tout de ſuite l'inconvénient qu'il y avoit à traverſer ainſi toute la ville, & à expoſer tout mon butin à ſes regards, j'en frémis, & je ne trouvai d'autres moyens de ſortir d'embarras que de chatouiller la vanité eſpagnole ; eh quoi, dis-je au principal commis, ne vous ſouvient-il plus du médecin françois, & voulez-vous me faire valeter pendant quatre heures ? N'avez-vous pas le droit de viſiter vous-même, ne vous y connoiſſez-vous pas, & tout ce que vous ferez ne ſera-t-il pas bien fait? Voyez, ce ne ſont que des plantes & des herbes botaniques, & tout en diſant cela j'ouvrois mes mailes ; il n'en voulut voir que deux, & la ſeule choſe qui frappa mon bénêt, ce furent les bâtons qui ſoutenoient mes nopals, il s'imagina que ce devoit être de quelque bois précieux & m'en demanda le nom ; je ne fus pas en peine de lui en forger un, & il me congédia en ces mots, *vai uſted con dios* ; Dieu vous conduiſe. Je ne me fis pas prier, & je fus bientôt rendu chez moi.

Il n'y avoit encore perſonne de réveillé dans la maiſon, pas un paſſant dans la rue, & tout fut placé en sûreté dans mon appartement ſans qu'ame qui vive en fût témoin.

Rien n'égaloit ma ſatisfaction, je voyois mon expédition achevée contre mon attente, même en vingt jours, encore en avois-je perdu un demi très-inutilement, & j'avois ſéjourné deux jours à Guaxaca, reſtent ſeize, dans leſquels j'avois fait

deux cent quarante lieues, dont quarante à pied, par des chemins difficiles, ſouvent impraticables, par une chaleur inſupportable, dans un pays pauvre & ſans reſſources, parmi des peuples dont j'ignorois la langue, où je n'avois ni protecteur, ni connoiſſances, & où tout officier public devoit être par état mon ennemi; avoir fait une route ſi longue & ſi difficile, ſans maladie, ſans accidens, étoit une choſe ſi extraordinaire & ſi heureuſe que je ne pouvois me le perſuader, je croyois que c'étoit un ſonge.

Pour aſſurer mon bonheur & pour mieux en jouir, je réſolus de m'enfermer & de ne point ſortir de toute cette journée.

Après avoir déjeûné j'envoyai chercher de la terre pour y planter mes nopals, que j'avois tiré des caiſſes & mis à l'air: j'y trouvai quelque dégât occaſionné par le frottement, mais c'étoit peu de choſe, & tout conſidéré, je n'avois pas lieu de me plaindre; je mis les nopals dans ma chambre à coucher, la plus reculée de mon appartement; quant à la vanille & aux autres plantes, elles furent établies avec oſtentation dans la pièce d'entrée, afin de fixer ſur ce ſeul objet la curioſité de ceux que je ne pourrois me diſpenſer de recevoir.

Quelle que fut ma joie (& en eſt-il jamais de parfaite?) je ne me cachois pas le revers de la médaille. Mon retour par mer à Saint-Domingue étoit bien quelque choſe d'aſſez critique; mais

mon principal embarras rouloit ſur l'embarquement de mon tréſor à Vera-Crux, *in conſpectu omnium*, à la face de tout Iſraël, & ſur un pareil embarquement à la Havanne, où je préſumois que je ſerois forcé de toucher; & à combien d'accidens & d'inconvéniens ces opérations ne pouvoient-elles pas donner lieu, ſi dans la foule des curieux il ſe trouvoit un ſeul eſprit malfaiſant ?

Une autre de mes inquiétudes étoit de trouver un moyen d'arranger, ſur le navire qui me tranſporteroit, toutes mes plantes, ſans qu'elles fuſſent endommagées; mais après avoir imaginé un plan général, je me fis la loi de ne plus ſonger à rien que ſucceſſivement.

La première choſe qui me parut devoir m'occuper, ce fut mon embarquement; on m'avoit avant mon départ préſenté au marquis d'Hariſſon, arrivé depuis deux mois avec un chargement de vins, & qui déſiroit en retournant à la Havanne avoir un François pour compagnie; il m'avoit aggréé, & nous avions remis à traiter de mon paſſage à trois ſemaines de-là : c'étoit arriver à temps, & je me propoſai de le voir dès le ſoir même, pour ſavoir quand il partiroit; je ſortis à la brune, & je paſſai d'abord chez mes ingénieurs (1), que je ſavois bien ne pas devoir

(1) MM. Forſen & Duparquet, dont il a été parlé plus haut.

rencontrer

rencontrer à cette heure là, & dans la ſeule intention de faire jaſer les domeſtiques; les bonnes gens me comblèrent de careſſes, ce qui me fit penſer qu'il n'y avoit rien de changé dans l'amitié de leurs maîtres: ils m'apprirent qu'on me croyoit toujours à Madelline, occupé à herboriſer, & à prendre des bains. Je paſſai enſuite chez le général de la flotte, également certain de ne pas le trouver; ma ſurpriſe fut des plus agréables, lorſque j'appris par ſon majordome que D. Antonio Ulloa étoit à Mexico; cette circonſtance étoit d'autant plus favorable que ce curieux venoit familièrement tous les jours, qu'il auroit voulu tout voir & eut infailliblement découvert ce que je voulois cacher: je fus confirmé dans l'aſſurance qu'on me croyoit arrivant de Madelline; on ſavoit à la vérité que j'avois rapporté des caiſſes pleines de plantes, mais que m'importoit, ſi on n'en ſoupçonnoit pas davantage?

Je revins donc chez moi ſouper bien tranquillement; je trouvai mes matelats, ma mouſtiquaire & mes draps blancs, d'autant plus agréables que j'avois été bien mal couché, & que j'avois mal dormi depuis long-temps. Rien n'eſt tel que la privation pour procurer des jouiſſances.

Le lendemain m'étant trouvé bien repoſé, bien rafraîchi, je me levai, & je m'habillois pour aller chez M. d'Hariſſon, lorſque M. de Ferſen entra chez moi: ah! vous voilà donc libertin, me dit-il, vous n'êtes pas reſté tant de temps à

Madelline, je le parie? avouez-le moi, ajouta-t-il en riant; je voulus ſavoir avant tout ſi le gouverneur avoit parlé de moi, il me répondit que deux fois il avoit été queſtion de moi chez lui, & qu'on avoit toujours dit que j'étois à Madelline; alors je lui fis une demi confidence, en lui avouant que dans mes promenades je m'étois laiſſé inſenſiblement entraîner par ma curioſité juſqu'au volcan d'Orriſſava; il fut étonné que j'euſſe pu faire une ſi longue courſe, il m'en demanda les détails; je ne fus pas embarraſſé de lui faire un roman bien ajuſté aux lieux & aux choſes que j'avois vues, mais dont je plaçois le théâtre entre Orriſſava & Vera-Crux. Je lui montrai enſuite toutes mes plantes avec une ſorte de triomphe; que diable voulez-vous faire de tout cela, me dit-il, en ſe mocquant de moi? Je le laiſſai faire, mais j'eus mon tour, car ayant pénétré dans ma chambre à coucher il y vit des nopals & rien de plus, c'eſt-à-dire, que ne connoiſſant pas la cochenille il n'eut garde de la reconnoître, je ris donc de mon coté, mais ſans lui en rien témoigner; avouez, reprit-il, que vous avez vu un beau pays? & bien miſérable, ajoutai-je: il en convint, & ſur l'étonnement que je lui marquois du peu de culture & de population que j'avois remarqué, il me ſurprit bien davantage en m'apprenant que de Panama à la Californie au ſud-oueſt, & à la Sonore au nord-oueſt, & de Carthagène au Miſſiſ-

ſipi, ſur une ſurface de plus de deux millions de lieues quarrées, les dénombremens ne donnoient pas un million d'ames, en y comprenant non ſeulement les Eſpagnols, mais encore les Indiens métis & nègres.

M. de Ferſen m'apprit auſſi que M. d'Hariſſon ne devoit partir que dans un mois, & il me quitta en m'invitant à dîner; je promis de m'y rendre, mais je voulus voir auparavant un menuiſier pour lui commander différentes caiſſes pour mes plantes, & conférer avec lui de la meilleure manière de les faire pour le tranſport. Tout bien combiné, je lui en commandai ſeize de vingt pouces de long ſur dix de large & ſix de profondeur, pour chacune deſquelles il me demanda deux réales: j'en voulois auſſi deux grandes pour y ranger les petites l'une à côté de l'autre, mais on me demanda quatre-vingt quinze livres, argent de nos colonies, pour chacune; cela m'en dégoûta, & je n'y penſois plus, lorſque paſſant ſur le marché, je vis, dans la boutique d'un colporteur, deux grands coffres qui ſervoient à renfermer toutes les marchandiſes pendant la nuit; je les eus pour huit piaſtres chacun, & ils ſe trouvèrent plus grands que ceux que je voulois faire faire, de bonnes planches de frêne, bien ferrés & fermant à clef.

Ainſi débarraſſé d'un ſoin bien eſſentiel, je ne ſongeai plus qu'aux moyens de partir: je paſſai chez mon traiteur, & j'appris avec une

véritable joie que dans la ſemaine même D. partoit pour Guarico : (c'eſt ainſi que les Eſpagnols appellent le Cap François). Il ne s'agiſſoit plus que de m'aboucher avec le capitaine ; mais c'eſt ce qui m'embarraſſoit à cauſe de quelque rancune qu'il pouvoit avoir contre moi, & voici le ſujet : j'avois été ſon voiſin à l'hôtel de Mexico, il venoit ſouvent m'importuner dans les ſeuls momens que je pouvois donner à l'étude : mais ce qui m'indiſpoſa davantage contre lui, c'eſt que dans la converſation il affectoit toujours de me parler religion & politique, de crier contre le fanatiſme de ſa nation, & d'élever aux nues Voltaire & les autres auteurs qui ont écrit avec le plus de liberté ſur ces matières ; cela ne me parut d'abord que ſingulier, mais je le ſoupçonnai enſuite d'être un eſpion qui cherchoit à me faire jaſer : alors je le rabrouai très-vertement, en lui diſant qu'il ne lui convenoit nullement de ſe mêler de ces matières, qu'il falloit laiſſer ces diſcuſſions aux puiſſances civiles & eccléſiaſtiques, & ſoumettre ſes foibles lumières à leurs déciſions ſouveraines.

Je craignis, quand je me trouvai avoir beſoin de lui, qu'il n'eut conſervé quelque reſſentiment de ma mercuriale ; j'ignorois qu'il fût protégé de l'intendante, qui lui avoit inſpiré une partie de la bienveillance dont elle m'honoroit ; j'eus bientôt lieu d'en éprouver les bons effets.

Dès la première propoſition que je lui fis de

me donner paſſage, il me répondit ſans héſiter, qu'il le feroit avec beaucoup de plaiſir; & quand, déterminé à en paſſer partout où il voudroit, je lui demandai quel prix il mettroit à ce ſervice? Sa réponſe fut: rien, Monſieur. — Il me demanda enſuite ſi je ſavois au juſte ſa deſtination, je lui dis que je la ſoupçonnois; il m'avoua qu'il alloit au Cap, & me demanda le ſecret ſur ce point, je le lui jurai, & le remis ſur le prix de mon paſſage, mais il ne voulut point en entendre parler, & il me quitta en me diſant de me tenir prêt pour le mercredi ſuivant. Cette généroſité me touchoit, mais encore un peu prévenu contre lui, je craignois qu'il n'en prît droit de me traiter avec peu de ménagement, moi & mes plantes, qui ne m'étoient pas moins chères que moi-même: pour faire une plus ample connoiſſance, & ſceller nos conventions, je le menai à la neigerie, où je me propoſois de lui payer des glaces, mais il ne voulut point le ſouffrir abſolument; tout ce que je pus enfin obtenir de lui, ce fut que j'embarquaſſe quelque rafraîchiſſement; j'envoyai donc à ſon bord ſoixante bouteilles de vin, cinquante poules, &c. &c. & dès le mardi j'embarquai tous mes effets, à l'exception de mes nopals.

Pendant ce temps on travailloit à mes petites caiſſes: quand elles furent prêtes, je trouvai qu'il en entroit tout juſte huit dans chacun de mes grands coffres; je plantai enſuite dans chaque caiſſe

quatre grands pieds de nopal chargés de cochenilles vivantes, outre vingt feuilles ou articles de nopal, qui venant à prendre racines, auroient formé autant de pieds, ſans compter ſeize grands dont une partie en racines, en tout plus de trois cent pieds; j'y mêlai auſſi quantité d'autres pieds de cactes ſauvages de Vera-Crux, ſur leſquels à mon retour de Guaxaca j'avois vu & reconnu la cochenille ſylveſtre, ſans m'en laiſſer impoſer comme auparavant par la chenille du phalène deſtructeur que D. Ulloa m'avoit dit être la cochenille elle-même; quant aux plants de vanille, je les mis en tronçons de deux ou trois pieds dans douze barils ou caiſſes, mais tellement entremêlés & maſqués par vingt autres eſpèces de plantes, qu'il auroit fallu être botaniſte pour diſtinguer ce qui étoit précieux de ce qui ne l'étoit pas; j'arroſai toutes mes plantes juſqu'à ſatieté, afin d'économiſer pendant quelque temps l'eau à bord, & tout étant ainſi préparé, je n'attendis plus que le moment de mon départ, & j'en comptai les inſtans avec l'impatience d'un amant qui doit revoir une amante adorée.

Je profitai du temps qui me reſtoit pour faire mes adieux à toutes mes connoiſſances, & principalement à la ſegnora de Boutillos, qui étoit de retour de la campagne pour le mariage de ſa fille avec le major géneral de la flotte; elle me fit, ainſi que ſes demoiſelles, les offres de ſervices les plus obligeantes, & eut même la bonté

de me marquer quelque regret de mon départ : je lui offris en retour les vœux les plus ſincères pour ſon bonheur & celui de ſa maiſon.

MM. Duparquet & de Ferſen ne furent point oubliés, je leur ſouhaitai pareillement toutes ſortes de félicités ; ils me plaignoient beaucoup d'avoir tiré ſi peu de fruit de mon voyage, je les remerciai, mais je n'eus pas la généroſité de les déſabuſer.

Ce qui me coûtoit le plus, c'étoit de prendre congé du gouverneur ; je me préſentai cependant chez lui pour l'inſtruire de mon départ, il reçut cette nouvelle avec autant de joie que j'affectois de triſteſſe en la lui annonçant, & m'ordonna de le prévenir de l'heure de mon embarquement, afin qu'il pût ſe trouver à la porte du port avec ſon ſecrétaire, & verbaliſer. Je le lui promis avec une ferme réſolution de n'en rien faire, tant une ſemblable formalité me ſembloit abſurde de ſa part & humiliante pour moi ! Au fond, cependant, il n'y avoit qu'à en rire, car cet appareil étoit ſans doute deſtiné à conſtater que je n'emportois rien, & tout mon butin étoit rendu à bord.

J'aurois bien voulu y joindre la lettre du vice-roi du Mexique (1) : cette pièce étoit curieuſe, & je l'aurois appendue à mes nopals en forme de

(1) On ſe rappelle que notre auteur avoit écrit au vice-roi du Mexique, pour lui demander la permiſſion de voyager dans ce royaume ; il paroît que la réponſe ne fut pas favorable, mais le paſſage où elle ſe trouve c'eſt perdu.

trophée ; le gouverneur me l'avoit promiſe, mais je lui avois laiſſé le temps de la réflexion, il ſentit apparemment qu'elle ne ſeroit pas un titre de gloire pour ſon ſupérieur, & il me la refuſa tout net ; à cette dernière audience j'inſiſtois. Vous êtes bien hardi, s'écria-t-il, en s'emportant, vous ne l'auriez pas quand vous en offririez cent mille écus ; ſon ton ne m'en impoſa pas, je lui dis qu'il falloit bien que je juſtifiaſſe à mes protecteurs de l'impoſſibilité où j'avois été d'entrer dans le Mexique pour travailler à la botanique ; il ne démentit point ſon caractère, & ne craignit point d'ajouter qu'il ne donneroit pas la lettre quand le roi de France lui-même ſeroit mon protecteur ! Le roi de France, lui répondis-je d'un ton modeſte, mais ferme, eſt le protecteur de ſes moindres ſujets comme le roi d'Eſpagne peut l'être de ſes ſujets les plus élevés. Lorſqu'on bannit un criminel, on lui donne copie de ſon jugement, je ne crois pas être dans des circonſtances auſſi défavorables, je ne dois donc pas être traité moins équitablement. Mon aſſurance lui plut, il ne ſe relâcha pas à la vérité ſur l'objet de mes demandes, mais il ſe radoucit & conſentit à faire mention dans mon paſſeport de l'ordre du vice-roi (1).

Il me retint auſſi le paſſeport que M. le marquis de la Tour m'avoit donné de la Havanne

(1) Copie du paſſeport, D. Juan Fernando de P.

pour Vera-Crux, & j'ai toujours ſoupçonné que c'étoit pour en faire un chef d'accuſation contre cet excellent homme, ce qui me cauſoit une véritable peine.

Quant à la lettre du vice-roi, je m'en ſouciois peu au fond de l'ame, mais je n'étois pas fâché de lui faire croire comme aux autres que je partois avec le plus grand chagrin de n'avoir point pénétré dans le pays, & de lui ôter d'autant mieux tout ſoupçon ſur l'importance de ce que j'emportois.

En rentrant chez moi j'écrivis une lettre de remercîment & d'adieu à D. Antonio Ulloa à Mexico, elle étoit toujours dans le ſtile dolent, je lui marquois au ſujet du refus du vice-roi avec une ſorte de généroſité, ou ſi l'on veut de rodomontade, que quelque reſſentiment que j'en euſſe, il ne tiendroit pas à moi qu'on ne reçut en France tous les Eſpagnols qui viendroient y étudier nos arts & nos ſciences, même avec plus de confiance & de liberté qu'auparavant; ne fût-ce que pour montrer que les François ont l'ame trop haute pour ſe venger de ſi petites injures.

Je réglai enſuite tous mes comptes; je fus obligé pour payer tout, de vendre non-ſeulement les meubles que j'avois achetés à Vera-Crux, comme lit, chaiſes, tables, &c. mais encore ma montre & ma bague, de manière qu'il ne me reſta que deux gourdes, que je jugeai ſuffiſantes pour les fraix de mon embarquement : j'au-

rois certainement bien trouvé de l'argent dans quelque bourſe, mais je penſai que ce procédé n'étoit point convenable, qu'il pouvoit laiſſer quelques doutes ſur mon caractère & ſur celui de la nation en général, & je préférai de me priver de tout plutôt que de m'expoſer à cette honte.

Il me reſtoit encore quelques jours que j'employai en viſites & en promenades, & j'eus occaſion de voir le dimanche dans l'octave de la fête-dieu une proceſſion très-curieuſe, je ne peux réſiſter à l'envie d'en donner une idée.

On voit à la tête ſix figures giganteſques en carton, de vingt pieds de haut, repréſentant un indien & une indienne, un nègre & une nègreſſe, un caſtillan & une caſtillanne, portées par des crocheteurs, & danſant l'allemande; vient après cela un grand drôle, portant une figure françoiſe en paille, toute déhanchée, & dont les membres ſont tous disloqués; il la fait jouer comme nos pantins ſur une gaule, au bout de laquelle elle eſt enfilée comme ſur un pivot; il l'agite, la fait piroueter & gambader, ce qui divertit beaucoup la populace eſpagnole; ſuivent dix autres coquins maſqués en poiſſons, & portant au bout d'un bâton une veſſie remplie de pois, dont ils frappent à droite & à gauche tous ceux qu'ils rencontrent; ces marſouins précédent une baleine figurée ſur un chariot roulant, ſous lequel ſont cachés des

hommes qui la font mouvoir & ouvrir une large gueule, prête à dévorer les imbéciles qui en ont peur; à la ſuite défilent les confréries & les ordres religieux, chacun avec la ſtatue en argent de ſon fondateur portée ſur un brancard par ſix dévots; le reſte de la proceſſion n'avoit rien d'extraordinaire.

J'ai remarqué à Vera-Crux un autre uſage religieux qui ne paroîtra pas moins ſingulier: lorſque l'on porte le *bon-dieu* aux malades, on ſe ſert d'un carroſſe magnifiquement doré & orné de glaces, ſemblable aux carroſſes de parade des princes; il eſt attelé de quatre mules de front qui vont au pas; à chaque coin de l'impériale eſt une lanterne, le *porte-dieu* eſt au fond du carroſſe dans une eſpèce de niche ou place unique faite pour lui; vis-à-vis de lui eſt un prêtre qui chaſſe les mouches avec un corporal, afin que le porte-dieu ne quitte point le ſaint-ciboire qu'il tient de ſes deux mains; le cocher porte une houpelande écarlatte, garnie de bandes & plaques d'argent comme celle des bedeaux à Paris; aux portières ſont deux grenadiers & deux miquelets, & derrière ſuivent les baſſes, baſſons, violons, guittares & autres inſtrumens eſcortés d'une foule de peuple; pendant la marche on entend la cloche de l'égliſe-major tinter lentement.

Enfin arriva le mercredi jour de mon embarquement, je n'étois pas ſans inquiétudes, &

véritablement ce jour me parut un jour décisif: dès le point du jour je fis emporter toutes mes caisses remplies de plantes, ainsi que les coffres vuides, *series longissima rerum*; on eut dit que c'étoit une procession, tout étoit rendu avant six heures à la porte du port, j'avois calculé qu'à cette heure les paresseux dorment encore, que les soldats & officiers fatigués de la garde sont étendus sur leurs hamacs, & que tout ce qu'il y a de curieux & d'oisifs est au marché; je rencontrai juste, car à l'exception de quelques matelots, de trois ou quatre contadors & de la garde, il y avoit très-peu de monde: j'arrive suivi de trente porteurs, j'arrête un canot, & revenant à la porte je fais poser mes caisses à terre en présence des contadors: tout alloit bien jusques là; mais bientôt, soldats, matelots, bourgeois accoururent pour voir les plantes qu'emportoit le botaniste françois, l'officier de garde me complimenta sur mes recherches & le choix de mes herbes, les contadors admiroient stupidement, mais ils eurent l'honnêteté de n'en sonder aucune, quoiqu'ils l'eussent pu faire sans endommager mes plantes, & le chef de la contadorerie, content de ma soumission, me dit que je pouvois me retirer; il est certain que j'aurois pu frauder les droits du roi & emporter un million en or, ou une douzaine de *talegues*, mais j'étois trop bien connu pour que l'on m'en crût capable, je me

hâtai cependant de me retirer avec mes effets, de peur que quelqu'un de plus éclairé ne me jouât ſans le vouloir ou à deſſein quelque mauvais tour ; toute ma cargaiſon défila dans le canot, & je la ſuivis à bord, où j'arrangeai les caiſſes dans les coffres que je fermai à clef, & fis arrimer bien ſolidement ſur le pont ; je les recommandai aux matelots, & leur fis préſent pour ma bien-venue de deux gourdes que je fus obligé d'emprunter du capitaine.

Je me rendis enſuite chez le gouverneur pour lui annoncer que je partois à huit heures, je ne pus le voir ; mais je tins ma commiſſion pour faite, & je ne remis plus le pied chez lui ; nous ne partîmes cependant pas encore de pluſieurs jours, ce qui me chagrinoit beaucoup ; mes plantes, ainſi renfermées, ne pouvant que ſouffrir conſidérablement ; il eſt vrai que j'avois fait faire à chaque côté des coffres quatre trous d'environ quatre pouces en quarré, pour les jours de tourmente, où je ne pourrois les ouvrir ; malgré cela j'allois deux fois par jour à bord pour leur procurer plus d'air ; mais ce qu'il y avoit de plus cruel, c'étoit de coucher à terre loin de mes chères plantes ; je paſſai trois jours dans des tranſes mortelles, & jamais avare n'a été ſi tourmenté par la crainte de ſe voir enlever ſon tréſor ; il m'en coûta encore trois piaſtres pour ces allées & venues, cela faiſoit cinq dont je me trouvois endetté envers mon capitaine,

Je me décidai encore à vendre de très-beaux boutons de manche qui me reſtoient pour m'acquitter, & je me trouvai auſſi léger que Bias.

7 Juin 1777. Enfin la lenteur eſpagnole parut ſe laſſer elle-même, & le capitaine me jura que le ſamedi il lèveroit l'ancre.

J'étois allé ce jour là à cinq heures du matin ſuivant mon ordinaire à bord pour donner de l'air à mes plantes; le canot du capitaine eſt venu dire au pilote de lever l'ancre; croyant voir s'accomplir l'effet de ſes promeſſes, j'ai fait charger le reſte de mes effets, mais après avoir attendu vainement le capitaine juſqu'à trois heures après midi, il a fallu renoncer, en enrageant, à l'eſpoir de partir : j'ai cependant couché à bord.

8 Juin 1777. Le dimanche la néceſſité d'aller à la meſſe nous a encore arrêtés, je ſuis deſcendu à terre, j'ai fait mes derniers adieux à M. de Ferſen, & j'ai encore rapporté cinq ou ſix caiſſes pleines de terre pour mettre plus au large mes vanilles & mon jalap.

Enfin à onze heures nous avons quitté le port en ſaluant le château & la capitane d'un coup de canon, & en criant ſept fois *viva el rey*, l'équipage de la capitane y a répondu une ſeule fois. Le temps étoit beau, nous filions cinq nœuds (une lieue $\frac{2}{3}$) par une petite briſe : à une lieue de la ville nous nous ſommes vus pourſuivis par un canot, qui nous eut bientôt

gagné : j'eus encore la foibleſſe de croire, comme en ſortant de la Havanne, que c'étoit à moi qu'on en vouloit ; je penſois avec quelqu'apparence de raiſon que le gouverneur piqué de ce que je m'étois ſouſtrait au procès verbal qu'il entendoit dreſſer à mon départ, envoyoit ordre de me faire deſcendre ; je fus bientôt détrompé en voyant ſauter à bord un homme qui avoit manqué l'heure de l'embarquement, mais cela me donna lieu d'apprendre une circonſtance curieuſe, c'eſt que le capitaine ayant été prendre les ordres du gouverneur pour Campêche, celui-ci lui demanda ſi j'étois à bord, & en exigea un reçu de ma perſonne; il voulut ſavoir auſſi ſi j'étois bien triſte, à quoi le capitaine répondit affirmativement. On peut juger que j'ai beaucoup ri de ce recit. Toute la baie eſt pleine d'excellens poiſſons.

La nuit a été effrayante, la pluie, les éclairs, le tonnerre ſembloient annoncer un nouveau déluge; peu de vent cependant & un roulis inſupportable. 9 Juin 1777.

Le matin j'ai eu une explication intéreſſante avec le capitaine, dont il me parut dès-lors que je n'aurois qu'à me louer.

Comme il me voyoit le matin donner de l'air à mes plantes, je vous ai deviné, me dit-il, tout bas, & vous n'emportez, je ſuis sûr, cette cochenille que pour la cultiver dans votre pays. La généroſité dont il avoit uſé à mon égard, l'air

de franchiſe avec lequel il me parloit, me déci-dèrent à lui avouer ce que je ne pouvois plus guères au reſte lui diſſimuler ; je n'eus pas lieu de m'en repentir, & grâces à ſes conſeils, j'ai ſu en impoſer aux matelots qui m'obſervoient, & dont l'un plus fin que les autres avoit écraſé un de mes inſectes ſur un bois blanc ; & l'ayant fait voir à ſes camarades, lui avoit dit que c'étoit de la coche-nille, & que la cochenille étoit contrebande. Pour les détourner de cette idée, nous imaginâmes, le capitaine & moi, de jouer une petite ſcène, qui les menoit à cent lieues de-là. Une après-dînée le capitaine étant ſur le pont avec ſes officiers, & une grande partie des matelots, me demanda d'un air grave & curieux, ce que je prétendois faire de toutes ces plantes : c'eſt pour compoſer un remède, lui dis-je avec la même gravité, & avec le plus de naïveté qu'il me fut poſſible. Pour quel mal ? Pour la goutte. Pour la goutte ? Et comment ſe fait cet onguent ? On pile les nopals, les cochenilles, la vanille & le jalap tous enſem-ble dans un grand mortier d'argent ; on le fait bouillir, & on en donne le jus, à la doſe d'une once au malade, & on en fait des cataplaſmes dont on lui enveloppe les pieds. N'entre-t-il que ces drogues dans votre remède ? J'avois l'air de me faire prier ; je dis cependant qu'il y entroit auſſi du baume de la Mecque, de l'encens, de l'or en poudre, de l'argent en feuilles ; (& à demi-voix, & de manière à être bien entendu) j'ajoutai que

j'y mêlois du linge béni qui avoit touché les reliques de *Santo Torribio*, puis quelques mots latins que j'entremêlois à tout ce discours, rendirent ma recette on ne peut plus respectable. Jamais sottises ne s'attirèrent autant d'attention, & les matelots ébaubis demeurèrent convaincus de l'innocence de mes intentions & de l'efficacité de mon remède. Je gémis pour le moins autant que je ris de cette farce ridicule, mais elle étoit indispensable pour éviter les dénonciations qu'auroit pu faire cette canaille à Campêche.

Nous n'étions qu'à vingt lieues de Vera-Crux; les vents, d'abord très-variables, ensuite grand vent, puis calme tout plat; nous voyions le courier de Campêche à trois lieues de nous, sous le vent, il étoit parti un peu avant nous. Nous avons vu le soir un requin.

Il a plu toute la nuit du dix, & le calme a duré jusqu'à trois heures de l'après-midi. J'ai planté quelques vanilles, jalaps & nopals que j'avois de reste; trois feuilles de mes grands nopals chargés de cochenilles ont pourri (première douleur). Je suis parvenu à reporter les jeunes cochenilles nouvellement écloses sur d'autres feuilles de nopal bien saines (petite consolation). 10 Juin 1777.

A trois heures après midi le vent est venu de l'arrière, nous avons fait route à l'est-sud-est, nous avons eu tout le jour la compagnie d'une troupe de bonites qui jouoient autour du navire;

quoiqu'elles en fiſſent ſouvent le tour, elles tenoient conſtamment le vent dans leurs yeux; cette poſition m'a paru digne d'être obſervée; j'ai vu auſſi pluſieurs belles dorades. Le ſoleil a été toute la journée voilé par des nuages, la température très-agréable.

11 Juin 1777. Le 11, le ſoleil a reparu avec plus d'éclat, il n'y avoit point eu de pluie la nuit, on faiſoit peu de route, nous n'étions par l'eſtime qu'à trente-cinq lieues du point de départ, calme plat depuis neuf heures juſqu'à trois, grand ſoleil, forte chaleur, même eſcorte de bonites & de nombre d'autres petits poiſſons qui nous avoient ſuivis depuis Vera-Crux; à trois heures un vent de nord s'eſt élevé & nous a fait filer cinq nœuds. De nouvelles pertes ſont venues augmenter mes douleurs, j'ai été obligé de jeter à la mer cinq feuilles de mes grands nopals après avoir ramaſſé les cochenilles; quel funeſte préſage pour l'avenir, ſi nous reſtons deux mois à la mer comme on nous en menace!

12 Juin. Le 12, le vent de nord a régné juſqu'à trois heures du matin, qu'il a paſſé au ſud-eſt; la nuit a été belle & ſans pluie, à huit heures le vent a calmé, à dix il a paſſé au nord, il étoit foible.

13 Juin. Le 13, belle nuit, belle matinée, à huit heures calme, à dix vent, pluie à midi, calme juſqu'à cinq heures; le brigantin de Campêche que nous avions perdu de vue a reparu; il ne faiſoit pas

plus de route que nous. Pluie, ouragan à huit heures du soir.

La nuit du 13 au 14, tranquille; les vents de nord ont passé au sud-est : quoique forts ils ne nous empêchoient pas de marcher, il a plu par raffales toute la matinée, nous étions par l'estime du pilote à quinze lieues de la Sonde, & à quarante de Campêche : j'ai perdu de belles petites perruches mexicaines que j'avois emportées, & encore trois feuilles de nopals; mes cochenilles exigeoient tous mes soins, c'étoit le temps de la ponte, il falloit préparer des nids; ce n'est pas tout, les ouragans menaçoient de remplir d'eau toutes mes caisses & l'eau de la mer est mortelle pour ces plantes; j'étois obligé de veiller pour les couvrir de nattes épaisses dans ces momens critiques, & alors elles n'avoient d'air que par les petites ouvertures latérales. Si cette navigation n'étoit pas horriblement lente, il seroit agréable de naviger dans le golfe; mais les vents qui y régnent dans cette saison, alternativement avec les calmes, étant sud-sud-est & nord-nord-est, ils ne mènent à aucun port en droite ligne. 14 Juin 1777.

Nous avons eu le spectacle d'une infinité de dorades, le plus beau poisson de la mer; nous n'avions pas un homme à bord qui eut le courage ou l'adresse de pêcher.

Toute la nuit suivante il y a eu un ouragan terrible, la pluie tomboit en grosses gouttes avec le bruit des balles de plomb; les vents ont été 15 Juin.

déchaînés du nord-eſt juſqu'à trois heures du matin, & ſont revenus au ſud-eſt à cinq heures du ſoir, point de calme non plus que la veille, nous avons été ſur la Sonde depuis dix heures du matin, & nous pouvions eſpérer d'arriver à Campêche dans cinq ou ſix jours. Nous avons vu beaucoup d'oiſeaux; la mer a changé de couleur, ſes eaux étoient bleues céladon.

16 Juin 1777. Toute la nuit grand vent & pluie par raffales; le matin du 16, temps gris, le reſte du jour très-fin; malgré toute ma vigilance, mes caiſſes ont reçu une lame de mer; les cochenilles ne réuſſiſſent pas à s'attacher ſur la cacte *ſylveſtre de Vera-Cruz*, nommée *tunas*, dix de mes raquettes ſe ſont encore trouvées pourries, perte irréparable.

Toute la nuit vent debout. Compagnie de marſouins énormes.

17 Juin. Le 17, nous avons vu terre au ſud, nous avions l'eſpoir d'arriver le lendemain, mais le vent qui en ſouffloit nous a éloigné pour le reſte du jour; ces terres ſont baſſes & paroiſſent noyées. Compagnie de fous & frégates; la couleur de la mer changeoit par bande, ſuivant le plus ou le moins de fonds; à midi nous n'avions que neuf braſſes, ciel couvert.

Le capitaine a, ce jour, ajouté au fond toujours renaiſſant de mes inquiétudes; il m'a prévenu qu'à Campêche nous aurions des gardes & ſoldats à bord, & qui ſait combien de temps encore nous reſterons à cette eſcale?

Un ouragan encore plus fort que celui du 15 nous a tourmentés cette nuit; le tonnerre & les éclairs éclatoient de toutes parts, l'eau tomboit en torrent, & les vents faiſoient encore plus de bruit que les eaux & la foudre; la terreur & l'effroi s'étoient emparés de tout le monde, on avoit été obligé de mettre la balandre toute nue, mes coffres étoient heureuſement bien attachés & bien couverts, ſans cette précaution c'en étoit fait de mes nopals, de mes projets, & je crois de moi-même.

Après la tempête, les vents ſont venus avec force du ſud, ils nous auroient ſans doute beaucoup éloignés, puiſque les ſondes étoient redevenues de ſeize à vingt-ſix braſſes; la veille en voyant la terre nous n'avions que ſix braſſes, & n'étions éloignés de terre que d'environ huit lieues, car le nombre des braſſes indique la quantité de lieues de diſtance, & le fond diminue toujours en rapprochant de terre : nous avons vu un requin & beaucoup d'oiſeaux. 18 Juin 1777.

Le 19, les ſondes ont varié ſuivant que le nord nous approchoit ou que le ſud nous éloignoit, il ſembloit que nous fuſſions enchantés, & que cette malheureuſe terre s'éloignât à meſure que nous cherchions à en approcher; en treize jours nous n'avions pu faire que quatre-vingt-dix lieues; ce jour là nous n'avons pas vu la terre, cependant le ſoir à neuf heures la ſonde ne donnoit que ſix braſſes, & toute la nuit nous avons 19 Juin

ſenti l'odeur de la terre & des fleurs, mais nous étions en calme plat. Après, une bouffée de vent, puis le calme a ceſſé, nous nous ſommes approchés par trois braſſes d'eau, & nous avons mouillé une ancre, point de pluie depuis vingt-quatre heures.

20 Juin 1777. Enfin, le vingt nous avons vu la terre à cinq heures du matin; elle eſt plus haute à l'eſt qu'au ſud : on a levé l'ancre au lever du ſoleil pour approcher de terre, & à ſept heures nous avons vu la ville de Campêche au ſud-ſud-eſt. Son port n'eſt qu'une mauvaiſe rade foraine, ouverte à tous vents, & à la diſtance de trois lieues de la ville, dont un navire de quatre-vingt-dix tonneaux ne peut approcher de plus près; à neuf heures nous avons mouillé.

La Balandre de quatre-vingt-dix tonneaux qui nous mena à Campêche, étoit chargée de mahys que le capitaine comptoit y vendre, & remplacer par un chargement de bois de teinture qu'il auroit vendu fort cher au Cap-François : mais il falloit de l'adreſſe & des ſoins pour réuſſir, & les riſques étoient conſidérables; la contrebande étant punie par la confiſcation de corps & de biens. Le capitaine vendit très-bien ſon mahys, dont la rareté l'avoit fait porter à un prix conſidérable; mais ébloui ſans doute par ces premiers avantages, il perdit le temps & l'occaſion de profiter de ces ſuccès.

Pour moi, je ſouffrois des tourmens inexpri-

mables de ces retardemens, & des pertes réitérées qu'ils m'occaſionnoient chaque jour dans mes nopals, dont je fus obligé de jeter à la mer plus de quarante.

J'eus auſſi ſingulièrement à me plaindre de l'équipage, contre qui je me vis obligé d'aller porter des plaintes, mais cela me donna lieu de voir la ville.

San Franciſco de Campêche eſt une ville de ſix cent toiſes en carré, parfaitement bien bâtie en pierres de taille à l'eſpagnole, les rues alignées très-propres & paſſablement larges; elle eſt ceinte de courtines & de baſtions, ſans remparts ni terraſſes; les murs ſont de trente pieds de haut ſur cinq & ſix de large, mais ſans foſſé: un vaſte *pueblo*, ou bourg d'Indiens l'environne du côté de terre, en forme des fauxbourgs qui me plaiſoient ſingulièrement à cauſe des bois & des haliers qui environnent chaque caſe; ce bourg peut contenir mille Indiens: la ville a trois mille ames ou environ, en y comptant toute la bourgeoiſie & la garniſon. L'argent y eſt ſi rare qu'on ſe ſert d'amendes de cacao pour monnoie: pour huit amendes on a un œuf au marché, & l'on eſt défrayé à l'auberge pour deux réales par jour. La débauche y eſt à l'égal de la misère; des matelots ſeuls peuvent s'y plaire, auſſi l'appellent-ils leur paradis: telle fut la misère dans tout l'Yeucatan. Il y a environ ſix ans, que ſuivant les Eſpa-

gnols eux-mêmes, il y périt quarante mille ames: il eſt fort douteux cependant que cette province, quoiqu'immenſe, ait jamais contenu autant d'habitans : mais ſi cela eſt, s'il faut les en croire lorſqu'ils racontent ces affreux homicides, n'eſt-ce pas au gouvernement qu'il faut les attribuer ? Comment peut-il négliger à ce point d'approviſionner cette province ? Cela ſeroit d'autant plus facile, que Campêche eſt à peine à deux cent lieues de la Havanne, où abondent tous les grains d'Europe, & à quatre-vingt de Vera-Crux où j'ai vu régner la même abondance. Cette immenſe contrée a d'autant plus beſoin de ſecours, que les famines y ſont néceſſairement plus fréquentes : il faut en attribuer la cauſe aux ſéchereſſes funeſtes pour ce miſérable pays, dont le ſol n'a que peu de terre végétale ſur un fond de roc, & fréquentes parce que les terres ſont baſſes, & qu'aucune montagne n'y rompant les vents, les nuages paſſent toujours au large, à moins que le nord ne ſoit en oppoſition avec le ſud, & que par leurs chocs ils ne faſſent perdre aux nues leur équilibre. Si les mois de Mai, Juin & Juillet, temps de la ſemaille du mays, ſe paſſent malheureuſement ſans pluie, c'en eſt fait, & les infortunés colons ne peuvent plus eſpérer de reſſources.

Le ſeul commerce qui ſe faſſe à Campêche eſt la pierre de taille que l'on porte à la Vera-Crux, & le bois de teinture dont on voit des piles immenſes coupées depuis trente années, que

les Eſpagnols aiment mieux laiſſer pourrir dans les chantiers que de les vendre aux interlopes ; & comment pourroient-ils l'exporter eux-mêmes ? Je n'y ai vu pendant mon ſéjour que trois brigantins en chargement, & jamais peut-être on n'y en voit un plus grand nombre. La culture du cacao n'eſt pas permiſe dans ce pays, je ne ſais par quelle triſte politique, car il y viendroit très-bien ; il eſt au moyen de cela ſi cher, que comme je l'ai dit, ſes graines ou amendes ſervent de monnoie, mais les pauvres ſuppléent à la cherté du chocolat qui en eſt la ſuite, par les pepins de *ſapote marmue*, gros comme des œufs & amers comme la coloquinte.

J'ai parcouru tous les jardins de Campêche, je n'en ai point trouvé qui fût digne d'un curieux ; j'y ai pris à tout haſard ſeize pieds de deux eſpèces de cactes inermes, qui m'ont été très-utiles par la ſuite.

Cependant, le 6 juillet le capitaine s'eſt rendu à bord avec le deſſein de remettre en mer, tout ſe diſpoſoit pour partir, & dans trois jours au plus tard, trois barques devoient nous apporter en mer le bois de Campêche qui devoit faire notre chargement. 6 Juillet 1777.

Quelques ſoins que j'aie pris, je n'ai pu me procurer ni branches, ni verdures, ni ſemences de cet arbre pour m'aſſurer s'il eſt différent de celui que nous poſſédons dans nos colonies ; j'a-

vois donné de l'argent à un matelot pour cet objet, mais je n'ai pu y réuſſir.

Nous étions prêts à lever l'ancre, lorſqu'un maître de barque qui étoit venu nous apporter du bois pour la cuiſine, vit mes nopals & ma cochenille, & me dit qu'on en cultivoit à ſix lieues de Campêche : quoique je doute beaucoup de la vérité de ce fait, je fus très-fâché de ne plus être à portée de le vérifier, & s'il étoit réel, de renouveller mes plantes, & recruter mes inſectes.

Soit pour recevoir quelques petits cadeaux, ſoit pour me conſoler d'une ſi longue attente, le capitaine me donna le plus beau perroquet qu'il ſoit poſſible de voir, pas plus gros qu'une tourterelle ; il a le bec jaune à la baſe & noir au ſommet, tout ſon corps eſt d'un verd clair, il a les joues & le tour des yeux plaqués d'un rouge de ſang ; ſon front, ſes épaules & ſes genoux ſont de la même couleur, le fût de la tête eſt couronné de jaune, le centre blanc & le derrière bleu azur ; les aîles vertes, bleues, orangées & pourpres ; enfin il a les pattes jaunes, les yeux bleux, mais l'iris jaune ; le capitaine me fit encore préſent d'un cardinal, & de trois peaux de tigres.

11 Juillet 1777. Enfin après cinq jours d'une vaine attente, il a fallu renoncer à l'eſpoir de voir arriver le bois de teinture. Le pauvre capitaine ſe vit déchu de tous ſes projets de fortune, & perdit encore les

vingt piaſtres d'arrhes qu'il avoit données à celui qui devoit lui en procurer, ſoit négligence, ſoit défaut d'adreſſe, le malheureux perdit ainſi un bénéfice de trois mille piaſtres au moins, car le bois de teinture, qui ne ſe vend que trois réales à Campêche, ſe paye trois piaſtres au Cap; je fus déſolé qu'il ne m'eut pas mis plutôt dans ſa confidence, il me ſemble que j'aurois pu lui donner de bons conſeils, & lui procurer peut-être deux mille quintaux de bois.

Nous avons donc levé l'ancre le 11 juillet, à dix heures du matin, & par un vent de ſud-oueſt nous avons fait une demi-lieue par heure à l'eſt-nord-nord-eſt; à deux heures le vent changea, nous avions le Cap à l'oueſt ſud-oueſt, il fallut jeter l'ancre à quatre heures, faute d'eau nous mouillâmes par quatre braſſes & demie; tous les ſoirs nous avions de grands vents & du tonnerre ſans pluie.

Après avoir épié le vent toute la nuit, nous l'eûmes du ſud à trois heures du matin; le 12 on leva l'ancre promptement, & l'on fit route au nord-eſt, par une belle mer & un beau temps, juſqu'à dix heures & demie que le calme eſt ſurvenu, après avoir fait à peu près une demi-lieue; à une heure & demie les vents ſont revenus au nord-oueſt, & nous ſervoient très-bien, l'eau changeoit de couleur, & de bleu céladon redevenoit azur; mais à quatre heures les vents ayant paſſé au nord-eſt, nous n'avons pu aller

12 Juillet 1777.

plus loin, & l'on a jeté l'ancre pour éviter l'atterrage, on voyoit la terre comme le jour précédent ; à neuf heures, après beaucoup de menaces de pluie ſans effets, les vents étant redevenus au ſud-oueſt on a levé l'ancre.

13 Juillet 1777. Le 13, à dix heures du matin calme ; pendant ce calme qui a duré deux heures & demie, les Eſpagnols s'avisèrent enfin de pêcher ; ils prirent dix-huit perches monſtrueuſes, dont la moindre peſoit neuf livres, c'eſt la *perca philadelphica* que M. Linnæus a décrite. Ce poiſſon eſt exquis, on le pêche à cinq braſſes de profondeur, avec un hameçon de deux pouces, gros comme une plume de corbeau, en y attachant un morceau de lard, de viande, ou de tripes de volailles ; on ſuſpend à un pied au deſſus de l'hameçon un boulet d'une livre pour le précipiter au fond, à peine a-t-on le temps d'amorcer. A midi la briſe eſt venue du nord-oueſt, nouveau départ, & à trois heures nouveau mouillage, telle eſt la navigation le long de cette côte qui court nord & ſud ; le ſud-eſt nous pouſſoit en mer pendant la nuit, & le nord-eſt nous ramenoit à terre l'après midi, ce ſont les ſeuls vents qui régnent dans ces parages, mais ils deviennent quelquefois ſud, ou ſud-oueſt, & nord ou nord-oueſt, & alors on en tire quelque parti ; il faut ranger la côte à quatre, cinq, ſix & huit lieues de diſtance, pour deux raiſons ; la première parce que ſi l'on s'en éloignoit à une plus grande diſtance, on rencon-

treroit des cayes, & d'autres bancs ſur leſquels on ſeroit porté par le nord-eſt; la ſeconde, parce que les vents en haute mer étant plus rares dans cette ſaiſon, & toujours contraires, & les courans contrariant également les navigateurs, la navigation ſeroit éternelle; il n'y en a point de plus difficile que celle du golfe du Mexique, vous éloignez-vous des ſondes pour prendre le large? vous tombez dans des courans, dont vous ne vous tirez plus; reſtez-vous ſur les ſondes? vous n'avez que des demi-vents à faire quatre ou cinq lieues par jour aſtronomique. Si l'on vient des mers du nord ou du ſud pour aller à Vera-Crux, ou en quelqu'autre endroit du golfe du Mexique, il faut non-ſeulement reconnoître la ſonde d'Yeucatan, mais encore celle de la Floride; or on appelle ſonde une mer très-peu profonde, qui borde toutes les côtes du golfe du Mexique, depuis le cap Catoche juſques & plus loin encore que le cap S. Auguſtin, depuis ſix juſqu'à ſoixante lieues de la terre; de manière qu'étant à l'extrémité de la plus grande ſonde, à ſoixante-huit braſſes, par exemple, vous pouvez juger à quelle diſtance vous êtes de la terre, car la ſonde diminue d'une braſſe par lieue; de ſorte qu'à une lieue de terre vous n'avez que trois, deux, même une braſſe: ajoutons à ces notions ſur le golfe du Mexique, que le nord y eſt le vent dominant, & s'y fait ſentir avec plus de violence que dans aucune autre mer de l'Amérique, de manière que

dans les mois d'Octobre ou Novembre, il la rend preſqu'impraticable.

13 Juillet 1777. Le 13 la briſe du nord avoit été très-forte, il fallut mouiller juſqu'à minuit.

14 Juillet. Le 14 à dix heures la briſe de terre ceſſa; les vents revinrent au nord, & l'après-midi l'on pouſſa la bordée eſt-ſud-eſt, en faiſant une lieue $\frac{1}{3}$ à l'heure. La chaleur eſt tempérée ſur cette mer; car, quoique le temps fût ſerein, & que le ſoleil ſe montrât dans toute ſa ſplendeur, mon thermomètre ne marquoit que vingt degrés à midi. Nous étions à-peu-près à cinquante lieues de la ville.

A cinq heures du ſoir nous arrivâmes à l'auberge, car mouiller ainſi tous les ſoirs à-peu-près à la même heure, en a un peu l'air. Nous avions rencontré une heure auparavant un navire qui étoit plus à terre que nous; nous vîmes paſſer auſſi un brigantin que nous ſoupçonnâmes être le courier de la Havanne, il avoit vent arrière & toutes voiles dehors, néanmoins il marchoit moins vîte que nous, quoique nous euſſions vent contraire. La journée & la nuit ſe paſsèrent ſans pluie, mais il y eut une roſée abondante.

A onze heures du ſoir, le vent ayant changé on leva l'ancre, mais nous fîmes peu de chemin, le vent ſud-eſt très-foible ayant calmé depuis ſept heures du matin, le lendemain juſqu'à dix heures, que le nord eſt revenu.

15 Juillet. Le 15 à onze heures du matin, le nord-eſt

d'abord foible s'accrut au point de nous faire faire une lieue.

Nouveau mouillage le ſoir à cinq heures, nous n'eumes point de pluie en mer quoiqu'on la vît à terre; nous avions évité une vigie, qui fait paroître l'eau d'un verd jaunâtre, à trois lieues de diſtance du rivage : nous apperçûmes auſſi le courrier de la Havanne; c'étoit le même qui étoit parti cinq jours avant nous de Vera-Crux & qui revenoit de la Havanne; il nous apprit que M. le marquis de la Tour étoit relevé de ſon gouvernement, nouveau motif pour moi de me féliciter d'avoir accompli mes projets ſans retard, & aurois-je pu me flatter jamais d'obtenir de ſon ſucceſſeur les bontés dont il m'a comblé? Comme ce bâtiment alloit à Campêche notre capitaine lui donna des lettres pour cette ville; à minuit on a levé l'ancre, le vent ſud-oueſt étoit très-foible, & aboutit au calme à huit heures. 16 Juillet 1777.

A midi le nord-eſt nous a permis de courir une bordée, mais à trois heures les vents s'étant renforcés, un orage menaçoit; nous avons mouillé après un ouragan de pluie affreux; on a mis à terre vis-à-vis d'une guérite pour faire douze bariques d'eau, & vingt-quatre fanègues de ſel; j'étois curieux de voir cette ſaline, & d'aller faire une petite récolte de plantes & de coquilles; mais la crainte des accidens qui pouvoient arriver à mes inſectes & à mes herbes dans

mon abſence m'a retenu ; c'eſt un ſacrifice qu'il fallut ajouter à tous ceux que je leur avois déjà faits ; je m'en voyois cependant déjà récompenſé, ma vanille jetoit quelques rameaux, mon jalap, mes nopals pouſſoient des feuilles ; j'en avois perdu beaucoup, mais ce qui reſtoit étoit en bon état, & je pouvois concevoir l'eſpérance la mieux fondée du ſuccès.

17 Juillet 1777. Nous attendions le 17 notre pilote, qui étoit allé à terre avec quatre matelots, il ne revint pas. Comme c'étoit un maître ivrogne, nous ſoupçonnâmes qu'il s'étoit ennivré, & que c'étoit la cauſe de ſon retard ; le vent du matin avoit été foible, calme, enſuite à l'ordinaire, pluie à trois heures ſans beaucoup de vent. Le brigantin qui faiſoit même route que nous ne fit qu'une lieue dans toute la journée.

18 Juillet. Après avoir paſſé le jour dans les plus vives inquiétudes, je conſeillai le ſoir au capitaine de tirer un coup de canon ; j'étois déſolé, une excellente briſe de terre ſouffloit alors, & nous eut fait faire dix lieues cette nuit : malheureuſement le capitaine n'étoit point du tout marin, & nous n'avions plus aſſez de monde pour manœuvrer.

Enfin le 18 au matin le canot eſt revenu avec les matelots, ils avoient entendu les coups de pierriers quoiqu'à une lieue & demie, & au vent ; le pilote les envoyoit avec le ſel, & comptoit lui ne revenir qu'à midi, attendant des

poules,

poules, des œufs, & des cochons que les Indiens devoient lui apporter ; le capitaine furieux lui renvoya le canot avec ordre de revenir ſur le champ ; il revint à quatre heures, & on leva l'ancre ; mais nous eûmes du calme toute la journée.

Mon joli cardinal s'étant échappé de ſa cage, s'eſt jeté à la mer, le capitaine a promis à mon inſçu à un bon nageur une bouteille d'eau-de-vie s'il rapportoit mon oiſeau, le matelot n'a point marchandé, & l'avidité lui fermant les yeux ſur le danger, il s'eſt précipité à la mer des fenêtres de la chambre & a pris une courſe de dix toiſes ou environ, il a ſaiſi l'oiſelet, l'a rapporté dans ſa bouche, & abordant la quille du bateau par l'arrière, il a ſaiſi l'anneau de fer du gouvernail auquel il s'eſt cramponné, en attendant qu'on lui jetât une corde à l'aide de laquelle il eſt remonté ; j'étois dans la plus grande inquiétude que quelques requins ſi communs dans cette mer n'accouruſſent au bruit du nageur & ne le dévoraſſent, & j'étois mortifié que le capitaine eut expoſé la vie d'un de ſes matelots pour un ſi foible intérêt ; heureuſement il échappa, & outre la bouteille d'eau-de-vie, il eut un beau mouchoir de tête dont je lui fis cadeau.

Nous étions mouillés vis-à-vis d'une guérite ou vigie par trois braſſes d'eau.

Ces vigies ſont des huttes de bois en forme

de tours quarrées de vingt à quarante pieds de haut, bâties de quatre en quatre lieues sur toutes les côtes de la nouvelle Espagne; on y pose des sentinelles qui doivent donner avis de tous les navires qu'ils apperçoivent, & ces sentinelles qui sont des Indiens se relèvent tous les quatre jours.

Il arriva que celui qui étoit prépose à la garde d'une de ces vigies s'étant ennuyé de ce métier proposa à nos gens de le recevoir dans le canot avec son paquet, & de l'emmener; ils y consentirent très-imprudemment, car il est défendu sous les peines les plus graves d'embarquer aucun Indien : j'eus la curiosité de visiter le paquet de ce malheureux, c'étoit sa provision pour quatre jours; elle consistoit en douze tordillas de huit onces chacune, & environ deux livres de pâte de mays grossièrement broyée, qui délayée dans l'eau fait une boisson singulièrement agréable aux Indiens; celui-ci est grand & bien fait, âgé de vingt-un ans, il n'a pas un seul poil de barbe, marié depuis deux ans; il ne parut pas avoir le moindre regret d'avoir quitté sa femme; sur ce que je lui demandois s'il avoit des enfans, il me répondit d'abord que non, puis se reprenant comme s'il se rappeloit la vérité, il me dit qu'il en avoit un *pequennito*, très-petit, & cela en fronçant le sourcil, voulant faire entendre qu'il étoit si petit qu'il ne valoit pas la peine d'en parler; cela nous fit beaucoup rire.

Le matin 19 on leva l'ancre, & l'on fit vent 19 Juillet 1777.
arrière toute la journée par un ſud-oueſt fort foible ; à ſept heures on l'a jetée, & levée à huit, le vent étant paſſé au ſud-eſt. Ce n'étoit qu'un grain, le calme a ſuccédé, on a de nouveau jeté l'ancre, mais bientôt le vent ayant repris on a mis à la voile, & l'on s'y eſt tenu toute la nuit.

Le 20 toute la journée les vents de nord & 20 Juillet.
de ſud nous ont fait faire une lieue à l'heure. Le ciel avoit été couvert toute la matinée ; à trois heures les vents très-foibles ayant changé quatre fois en moins d'une demi-heure, ſurvint un ouragan de pluie conſidérable. Après bien des prières, j'ai obtenu qu'on en ramaſsât ſix barils, on en eut pu faire trente. Après la pluie on remit le cap à l'eſt-ſud-eſt, car notre pilote ſous le prétexte des courans ne vouloit pas quitter la terre, nous faiſions de courtes bordées & de longs mouillages ; nous nous trouvâmes le ſoir vis-à-vis de *rio de las Gartas*, rivière des Lézards, ce qui annonçoit que nous avions fait dix-huit lieues depuis la veille, c'étoit beaucoup, mais il nous reſtoit près de quarante lieues de cette côte à prolonger encore.

Nous la quittâmes enfin, cette triſte & ennuyeuſe terre, nous prîmes le large & l'on renferma toutes les ancres dans la calle, mais le calme nous ayant repris tout de ſuite, on a jeté une petite ancre ; à onze heures du ſoir le vent

étant revenu ſud-eſt on appareilla de nouveau ;
21 Juillet 1777. il fraîchit tellement que depuis minuit juſqu'à deux heures, nous avions fait à-peu-près vingt lieues, la mer étoit redevenue bleu indigo : ſi le temps eut continué il ne falloit pas plus de quatre jours pour nous rendre à la Havanne, ce fut le premier beau temps que nous eûmes depuis notre départ de Vera-Crux : cela me conſola un peu de la perte de quinze ou ſeize pattes de nopal que j'avois faite depuis trois jours : nous découvrîmes un miſérable petit bateau ſous le vent, bientôt nous devions voir force navires. Mers de nos colonies fortunées ! que vous êtes différentes de ce triſte golphe ! de nombreux & riches bâtimens vous ſillonnent en tous ſens, ſemblables à ces brillantes routes qui traverſent les capitales, tandis que le golfe du Mexique eſt auſſi déſert que les chemins de traverſe qui conduiſent à des hameaux iſolés & miſérables !

22 Juillet. Le 22 à trois heures du matin le vent s'eſt beaucoup rallenti, cependant à midi nous penſions avoir fait cinquante lieues depuis le 20, & être par conſéquent hors d'un haut fond qui s'étend l'eſpace de deux lieues à l'extrémité de la ſonde nord & ſud par vingt-trois degrés de latitude boréale, & deux cent quatre-vingt-ſix degrés dix minutes de longitude méridien du pic de Teneriffe. Il y avoit eu de l'erreur dans cette eſtime, car à deux heures après midi un cri d'effroi, élevé de deſſus le pont, nous a fait

voir très-évidemment & avec la plus grande épouvante cette vigie, qui cachée ſous l'eau s'étendoit en rameaux laciniés à droite & à gauche une lieue de large ſur trois lieues de longueur; on a viré de bord à l'inſtant, & ayant filé quarante-cinq braſſes de ſonde, on a trouvé un fond de roche rougeâtre qui m'a paru des fragmens de coreaux avec des herbes : le banc paroiſſoit rougeâtre dans toutes ſes parties, & donnoit à l'eau une teinte de crayon rouge. Il eſt heureux pour nous qu'il fît jour en ce moment; de nuit nous aurions traverſé tout le banc, & peut-être y aurions-nous péri, car quoique la mer n'y briſe point, & qu'il paroiſſe couvert de beaucoup d'eau, on ignore cependant la nature & la hauteur de ce fond. En réjouiſſance d'avoir échappé à ce danger nous bûmes deux bouteilles d'un excellent cidre, dont le capitaine m'avoit fait préſent, le vin de Champagne n'a rien de plus agréable; cette libation nous rendit le courage.

Nous paſsâmes la nuit ſans danger, le vent du ſud avoit ſoufflé, le navire ne gouvernoit plus. On prit un *phocène* (marſouin) monſtrueux, il avoit huit pieds de long ſur cinq & demi de circonférence, ſa queue en avoit deux de large, c'étoit une femelle; en l'ouvrant on coupa ſans doute quelques vaiſſeaux laités, car on vit couler plus d'une pinte d'un lait très-pur & très-blanc. Le navire étoit entouré d'une troupe nombreuſe de ces animaux, qui, malgré leur taille énor- 23 Juillet 1777.

me, ne paroiſſoient pas plus gros que des carpes de huit à dix livres.

24 Juillet 1777. La nuit nous eûmes un peu de vent; mais le 24, calme tout plat. Le vent reprit encore le ſoir au lever de la lune.

25 Juillet. Le 25 à dix heures du matin, on prit un requin, c'eſt le *ſqualle tiburo* de *Linnæus*; cet animal eſt hideux à voir dans l'eau, il a quelque choſe de ſiniſtre, & brille le jour comme la nuit; on l'a harponné avec un dard d'un pied de long emmanché d'une gaule de ſix pieds; quelque dure que ſoit ſa peau, qui réſiſte à la pointe du couteau, elle n'a pu éviter le coup de cette arme, & le monſtre a fait moins de réſiſtance dans l'eau, & s'eſt moins débattu ſur le pont que le marſouin; il avoit cinq pieds de long & étoit environné à l'ordinaire du ductor (pilotin) eſpèce de perche qu'on nomme ainſi parce qu'elle eſt toujours au gouvernail. On a ſervi de ce requin, je n'ai pu me réſoudre à en manger, quoique ce ſoit le mets favori des Campêchiens, ce qui ne fait pas l'éloge de leur goût, y ayant dans leur rade une multitude de poiſſons exquis. On en a pris depuis un autre monſtrueux, il a fallu un appareil pour le hiſſer à bord; c'étoit une femelle, mais d'une autre eſpèce, elle avoit dix pieds huit pouces de long; j'en ai envoyé des fœtus à M. Daubenton, il paroît que cet animal eſt vivipare.

A midi il a plu beaucoup, & pendant deux

heures les grains ſe ſont ſuccédés, cela nous a fait faire du chemin en nous donnant du vent, mais le calme a repris à cinq heures juſqu'au lever de la lune que le vent eſt revenu aſſez fort.

Le 26 le vent s'eſt ralenti par légères bouf- 26 Juillet 1777.
flées qui nous faiſoient faire une demi-lieue par heure, les grains ſont venus mais ſans vent; le matelot travailloit ſans fin à la manœuvre pour ſaiſir le moindre air de vent, mais ſans ſuccès, il repaſſoit alternativement d'un bord à l'autre, à peine ſuffiſant pour faire gouverner, & puis expiroit à tous momens; nous rencontrâmes deux énormes pièces de bois flottantes chargées d'oiſeaux; le pilote ſe faiſoit à vingt-cinq lieues de la ſonde de la Floride, & nous étions par vingt-cinq degrés de latitude.

Le 27 au matin calme plat, fâcheux repos! 27 Juillet.
cruelle inertie! Faut-il être arrêté ainſi lorſqu'il me ſeroit ſi doux d'arriver, m'écriai-je cent fois? Mes cochenilles pondoient en effet pour la deuxième fois, & je n'avois plus de plantes ſur leſquelles je puſſe les multiplier, une jeune feuille de nopal & une vieille venoient de mourir, un ravet *bleta lucifuga* avoit rongé la moitié d'une autre, je me voyois au riſque de perdre cette nouvelle génération, cependant j'eus la petite conſolation de voir deux plants de vanille pouſſer encore quelques rameaux. Pluſieurs bonites rodoient autour de notre navire; ce nom de bonites donné à cette eſpèce de *coriphène* vient de l'eſpagnol *bue-*

nito, augmentatif de *bueno*, qui ſignifie très-bon ; nous vîmes auſſi quelques dorades, autres eſpèces de coriphènes, l'*equiſolis* de M. Linnée, les matelots en ont pris une, elle avoit quatre pieds trois pouces entre tête & queue, & un pied & demi de large à l'eſtomach ; la mer n'a pas de poiſſon plus beau ni même d'auſſi beau, le corps eſt d'un jaune d'or éclatant ſur un verd changeant avec des taches rondes d'un pouce de large, d'un bleu d'outremer, les nageoires & la queue ſont d'un verd éclatant ; dans le calme ſes couleurs la faiſoient remarquer à cinquante pieds de profondeur dans l'eau.

Le ſoir les vents reparurent & l'horiſon ſe chargea tellement de nuages que l'on craignoit un orage terrible, il n'y eut cependant que peu
28 Juillet 1777. de vent, encore fut-il contraire ; toute la nuit le Cap étoit ſud. Le matin on avoit couru une bordée au nord-nord-eſt, mais le calme eſt encore revenu ; j'obſervois depuis huit heures dans la partie du ciel nord-nord-eſt, un nuage en forme de queue de cheval nord-nord-eſt & ſud-ſud-oueſt qui paroiſſoit le ſignal du calme, comme les *procellaria* me parurent indiquer du vent.

29 Juillet. Le 29 le calme ceſſa vers minuit, & nous fîmes environ cinq lieues juſqu'à neuf heures, il reprit juſqu'à onze, puis du vent juſqu'à une heure, puis mon nuage à queue de cheval, on ſonda, mais ſans trouver de fond ; le pilote qui

s'étoit cru ſur la ſonde de la Floride fut détrompé ; je le fus encore plus triſtement, quoiqu'à ſoixante lieues ou environ de la Havanne, nous étions à peine à la moitié de notre voyage ; la triſte, l'ennuyeuſe navigation !

Le vent revint à quatre heures du ſoir, mais à ſon train on le reconnut pour un vent frais, & réglé, & il n'a diſcontinué que le trente au matin pour faire place à la briſe de terre. Par l'obſervation nous avions paſſé la ſonde de la Floride, on veilla toute la nuit pour éviter *las tortugas* les tortues, aſſemblage de quatre ou cinq petites isles au bord de la ſonde de la preſqu'isle de la Floride. Nous eûmes tout ce jour un ciel chargé de nuages, & des grains de pluie. 30 Juillet 1777.

En viſitant mes nopals, j'en ai trouvés trois feuilles de mortes, j'ai nétoyé toutes les autres, & je les ai vergetées pour en ôter la poudre blanche dont elles ſe couvrent, j'ai exterminé toutes les cochenilles ſilveſtres qui s'étoient mêlées avec les fines, & en avoient étouffé une grande partie ; me trouvant beaucoup de ces cactes de Vera-Crux, armées d'horribles épines, j'en ai jeté treize à la mer, enfin j'ai deſſéché les cochenilles ſilveſtres que j'avois recueillies pour les envoyer à mon père, & à Mrs. de Roſtagin & Juſſieu. En nettoyant ainſi mes coffres ou plutôt mes jardins, j'ai trouvé trois *chacherlas* & une *ſcolopendre morſitant* ; heureuſement ces inſectes ne mangent point la cochenille, car s'en étoit fait de mes tréſors ;

cette occupation me récréa quelques inſtans, mais elle me fatigua beaucoup.

31 Juillet 1777. Le 31 après avoir louvoyé toute la nuit pour éviter les côtes, au point du jour nous avons vu la terre de Cube, & nous nous trouvions de vingt lieues en-dedans du canal; le lendemain nous pouvions voir la Havanne, & deux jours après debouquer le canal de Bahama, charmante perſpective qui nous aſſuroit un prompt retour.

Cependant notre équipage vouloit abſolument aller à la Havanne, mais nous ne pouvions, le capitaine & moi, nous y expoſer ſans courir les plus grands riſques de notre liberté, & même de notre vie; nous réſolûmes donc de les forcer à nous obéir, ou de tuer les plus mutins, au premier coup de ſignal dont nous étions convenus: quelque violent que puiſſe paroître ce parti, il faut conſidérer qu'il importoit fort peu à nos gens d'être débarqués à tel ou tel port, au lieu qu'il étoit pour nous de la plus grande conſéquence de ne pas deſcendre à la Havanne.

Portés par le courant & le vent, nous nous trouvâmes à midi devant *Bahyaonde*; depuis deux jours nous avions la plus belle navigation du monde, mais il nous reſtoit quatre cent lieues à faire & nous n'étions pas à la fin de nos peines.

En effet le vent ſe renforça, la nuit fut terrible; aux ſecouſſes que recevoit le bateau, je croyois être prêt à périr, on ôta la bonnette de la trinquette, & on prit des ris dans la grande

voile, malgré cela le bateau donnoit furieuſement la bande, il fallut dormir à platte terre, & tout habillé, mais grâces aux voyages cela ne me coûtoit rien.

Le 1 Août au matin, malgré les vents contraires, les courans nous ayant porté toute la nuit, nous avons vu la table de Marie-Anne, & à quatre heures du ſoir la bordée nous a conduits juſques ſous le canon du fort Maure; j'ai revu de loin la maiſon de campagne de D. Huet, j'en reconnus les environs, ainſi que le fort du prince dont il m'avoit montré les ouvrages; la journée fut belle, mais le vent violent du nord-nord-eſt fit reprendre à ſix heures du ſoir les ris qui avoient été largués; une mauvaiſe manœuvre penſa nous faire périr, des cris redoublés, des mouvemens violens & précipités vinrent jeter l'épouvante dans nos eſprits, j'eus d'autant plus de peur que je me trouvois riche; riche, bien entendu, des richeſſes que j'avois ambitionnées; je n'eus point que je me rappelle de ces frayeurs en allant au Mexique. 1 Août 1777.

Les vents ayant été nord-eſt toute la nuit, nous avions fait peu de chemin, le matin du 2 Août à neuf heures: je vis pour la première fois le matin un orage effroyable (c'eſt le premier exemple que j'aye eu d'un orage le matin) en Amérique. Toute la journée ainſi que la nuit ſuivante furent fort pénibles, on a reviré de bord ſans fin; à trois heures nous avons vu le pin de 2 Août.

Matances; la mer étoit terrible, & il y avoit d'autant moins lieu de tenter le débouquement, que nos manœuvres étoient dans le plus mauvais état poſſible; c'étoit encore un exemple de la pareſſe eſpagnole; pendant tant de calme que nous éprouvâmes, il leur étoit bien facile de rider les haubans, & faute de cette précaution il fallut, malgré mes repréſentations, s'arrêter & perdre beaucoup de temps.

3 Août 1777. Après avoir couru des bordées toute la journée du 3 Août, la mer toujours groſſe, il fallut ſe réſoudre à entrer le ſoir dans la baye de Matances.

Cette baye a environ une lieue d'ouverture ſur deux de profondeur; trois rivières ou plutôt trois ruiſſeaux s'y jettent, nous mouillâmes ſur le ſoir à demi-cable du rivage: ce fort eſt quarré, flanqué de quatre baſtions, & peut avoir trente toiſes de long. La courtine qui regarde la mer eſt défendue par un ouvrage à couronne, il m'a paru en fort bon état: j'y entrai comme ſi je m'en fuſſe rendu maître, je ne trouvai de ſentinelles ni aux barrières du chemin couvert, ni aux portes, & je pénétrai ainſi juſques dans la place d'armes, où je trouvai ſix ſoldats qui jouoient aux cartes, & qui ſans ſe déranger, ſans me faire la moindre queſtion, me laiſsèrent ſortir comme j'étois entré.

Quelque bien fortifié que ſemble ce château, je ne le crois propre qu'à empêcher la deſcente & l'aiguade à des navires marchands ou corſai-

res, & sûrement il ne soutiendroit pas le feu d'un vaisseau de soixante pièces de canons.

Matances qui est au fond de la baye est un lieu mal bâti, marécageux, froid, humide, & mal sain: il n'y a nul commerce, nulle culture; le peuple qui l'habite offre le spectacle de la misère la plus honteuse & la plus crasse, il y est mangé par des crabes monstrueux & dégoutans, & les mange à son tour. Le village est situé au confluent de deux ruisseaux, sur lesquels on fait flotter de l'intérieur des terres des bois de construction pour la Havanne; une misérable redoute en pierre décorée du nom de château, est au front du village, & défend le fond de la baye.

On ne devoit s'arrêter dans ce misérable lieu que pour faire de l'eau & rider les haubans, mais la désertion d'un matelot & l'ivrognerie du pilote nous y ont retenu deux jours.

Le 5 Août j'ai acheté à Matances six cardinaux, deux ciris, deux alouettes, & huit autres oiseaux très-jolis, dont j'ignorois les noms; j'en ai rapporté en outre plusieurs feuilles d'un cacte que l'on appelle *raquette espagnole* dans nos colonies, & dont je veux éprouver la qualité par mes cochenilles: j'ai encore vu se pourrir trois feuilles de nopal, que de pertes! que j'avois de chagrin de ne pas être rendu à S. Domingue! 5 Août 1777.

Enfin, le 6 on a levé l'ancre & nous sommes heureusement sortis: le 7 nous nous faisions à vingt lieues de Matances. Ce malheureux pilote 6 Août. 7 Août.

fit encore une fauſſe route, & par ſa faute nous ne vîmes que le ſoir les Martyrs, que nous aurions dû reconnoître dès le matin pour embouquer le canal; il fallut donc louvoyer toute la nuit par une mer épouvantable, & ce ne fut que le 8 à cinq heures du matin qu'on prit une route directe au nord-eſt, par un vent de ſud-eſt.

Les courans nous ont tellement portés, qu'à midi nous étions par vingt-ſix degrés ſix minutes, ainſi malgré le vent nous avions fait quarante-deux lieues pendant la nuit. La mer fut groſſe toute la journée mais, elle calma le ſoir, nous avions eu trois grains.

9 Août 1777. Nous aurions pu débouquer le 9 ſi les vents euſſent été favorables, mais étant eſt-nord-eſt il a fallu louvoyer toute la nuit, & faire route au nord-oueſt & au ſud-eſt, dans la crainte de donner dans les écueils qui ſont à droite & à gauche; le ſoleil s'étoit levé chargé au bas de l'horiſon d'une maſſe de nuages, pronoſtic certain d'un gros temps dans ces mers; il ne fut point trompeur, la mer fut horrible, le vent ſuffoquant, les vagues monſtrueuſes, leur choc joint au clapotage naturel du courant faiſoit un bruit affreux; les vents étoient nord-eſt, & par conſéquent directement contraires, nous louvoyions toujours bord ſur bord au nord-oueſt & au ſud-eſt; cela ne nous empêcha pas de faire trente-cinq lieues: tel eſt l'effet du courant, que quelque monſtrueuſe que ſoit la lame, elle ne ſe briſe

point en formant la vaſte coquille qu'elle repréſente dans d'autres mers; mais le flot pouſſé en ſens contraire par deux forces égales, le vent & le courant s'élève en pyramide, & retombe en clapotant tout à plat ſur ſa baſe : on peut ſe figurer à quelle fatigue ſont expoſés alors le navire & les navigateurs.

Pour concevoir la cauſe & le mécaniſme du fameux courant qui nous entraînoit & en comprendre l'effet ſingulier, il faut le regarder comme un vaſte dégorgeoir des golfes du Mexique & de Honduras, & des mers ſupérieures dans leſquelles ſe déchargent l'Amazone, l'Ormogue, la Madelaine, le Miſſiſſipi, & une infinité d'autres fleuves du ſecond ordre. Leurs eaux ne pouvant franchir la barrière que forme l'archipel des isles Caraïbes de l'eſt à l'oueſt, ſe débordent en bas par le canal de Bahama, l'ouverture la plus cave ſans doute que laiſſent les canaux qui ſéparent toutes ces isles, & pénètrent par-là dans les mers du nord. En plein calme, ce courant porte une lieue un tiers par heure, à vent contraire il porte une lieue & demie. On a vu le trident, vaiſſeau de guerre eſpagnol de ſoixante canons, faiſant vent arrière, entraîné de devant la Havanne, toutes voiles dehors juſques à la Caroline, ſans pouvoir s'en défendre.

La mer fut ſi terrible pendant la nuit, que l'on mit à la cape. Le vent étoit eſt, le cap nord, & ſuivant mon eſtime le courant portoit

à l'oueſt; cela me fit penſer qu'à force de dériver nous irions à la côte; trois fois j'eus envie de communiquer mes obſervations au capitaine, & trois fois la crainte de paſſer pour un obſervateur ridicule & importun m'a retenu; j'ai bientôt eu lieu de me repentir de ma folle pudeur, car à deux heures du matin le capitaine, ou plutôt l'effroi en perſonne, eſt venu me réveiller; il pleuroit & ſe déſeſpéroit: qu'y a-t-il capitaine? *male ſumus, perditi ſumus*, nous ſommes perdus! pourquoi? Comment? qu'eſt-ce? *hai ſundo!* le fond: en effet, on venoit de ſonder & l'on avoit trouvé le fond à quarante braſſes, le vent & le courant nous portoient à terre; patience, patience, lui dis-je; je ſuis monté ſur le pont, & prenant alors plus de hardieſſe & de confiance dans mes idées, j'ai opiné pour porter le cap au ſud-oueſt. Le capitaine, le pilote & le contre-maître y ont conſenti: on a viré de bord, & en moins de deux heures on n'a plus trouvé de fond.

12 Août 1777. Le 10, le ſoleil ſe leva avec un épouvantable *ſombrero*, chapeau, de nuages noirs & épais: une foule de taille-vents & autres oiſeaux de mer fuyoient à cet aſpect; mes oiſeaux ſe hâtoient de manger, le chant de mes allouettes, vraies caſſandres, me préſageoit une journée périlleuſe & funeſte: en effet, les grains, les ouragans ſe ſont ſuccédés avec rapidité; je craignois qu'on ne pût prendre hauteur: heureuſe-

ment

ment il eſt venu un éclairci pendant lequel on a obſervé vingt-neuf degrés de latitude : ainſi, comme je l'avois annoncé au capitaine, la Balandre avoit fait malgré le vent, & par la ſeule force des courans, plus de vingt lieues marines, & nous nous trouvâmes débouqués : c'étoit là le moment de prendre la route d'Europe, ſi nous euſſions voulu y retourner, mais nous cherchions S. Domingue, & j'avois beſoin d'y arriver, pour moi & pour mes chers inſectes, qui ne voyoient le jour qu'une heure ſur vingt-quatre.

Le vent diminua graduellement de force; le 11 le ciel & la mer furent aſſez doux, mais les courans nous avoient portés quarante lieues au nord-nord-eſt. Les vents ſe rapprochoient du ſud en tournant de manière à nous faire eſpérer d'avoir dans peu la proue à l'eſt, & alors nous ne devions plus avoir que de la latitude à faire pour deſcendre à Saint-Domingue, huit jours de vent arrière pouvoient nous y conduire. 11 Août 1777.

Nous nous trouvions par trente-un degrés trente minutes de latitude, à la hauteur de Charleſtown, en face de la Caroline : à quatre heures du ſoir on prit un oiſeau que les Eſpagnols appellent *tinoſa*. C'eſt le *lavus* de M. *Linnée*.

Le 12 nous avons eu calme juſqu'au ſoir malgré la plus belle diſpoſition de route, les vents étoient ſud-oueſt. Nous avions la proue à eſt-quart-eſt, à trois heures un ſouffle léger nous 12 Août.

a pris du ſud-oueſt, & nous fîmes route au ſud-eſt.

13 Août 1777. Le 13 les vents fraîchirent peu-à-peu au point de nous faire filer quatre nœuds à la minute,

14 Août. mais ils ont diminué le quatorze, juſqu'au calme qui nous a pris à midi ; à quatre heures ils reprirent légèrement ; la latitude ſe trouva de trente-un degrés quatre minutes.

Un foible ſud-oueſt nous fit faire deux ou trois lieues durant la nuit, mais il fut ſuivi

15 Août. tout le 15 d'un calme profond, calme cruel qui s'oppoſoit ſans ceſſe à notre retour, & m'expoſoit à perdre tout le fruit de mes longs & pénibles travaux ! Quatre de mes nopals avoient encore péri, dont un chargé de trois jeunes feuilles, & d'une ample génération de cochenille ; ce qui me ſurprenoit, c'eſt que mon malheur vint du côté de la plante qui ne pouvoit réſiſter, tandis que je l'avois toujours redouté de l'inſecte qui ſe trouve au contraire d'une patience à l'épreuve & d'un tempérament excellent ; il ne m'en eſt pas mort un ſeul, j'eus donc bien lieu de me féliciter d'avoir pris à Campêche trois autres eſpèces de cactes, qui toutes trois nourriſſent la cochenille quoiqu'en moindre quantité, & avec moins de ſuccès que les nopals.

Au coucher du ſoleil les vents toujours foibles, après avoir varié du ſud-oueſt au ſud-eſt, ſe ſont calmés dans la nuit.

Le 16 ils furent encore ſud-eſt, après avoir louvoyé on fit le ſud-oueſt au plus près, nous faiſions tout au plus une demi-lieue : à onze heures du ſoir le vent a repris. 16 Août 1777.

Nous avons vu le 17 ſous le vent une frégate & un autre bâtiment armés en guerre, quatre navires faiſant pavillon à bandes rouges & blanches, & pluſieurs goelettes qui paroiſſoient leurs mouches : nous avons arboré pavillon rouge à la croix de Bourgogne, & l'avons aſſuré d'un coup de canon; ils ſont arrivés ſur nous, & la frégate armée de trente canons, commandée par le capitaine Chiarey venant de la nouvelle York nous a mis entr'elle & ſa mouche armée de huit hommes & de quatre pierriers braqués, la mèche fumante & prête à faire feu ; elle a hélé en anglois, nous n'avons pu répondre qu'en eſpagnol; alors elle a tourné le navire par la poupe, & s'eſt placée à ſtribord; la frégate a mis ſon canot à la mer; il étoit monté par un officier & ſix matelots, l'officier ne ſachant que l'anglois n'a pu que nous donner ſa longitude qui ſe trouva ſoixante quinze degrés dix-ſept minutes, méridien de Paris; nous lui avons montré nos paſſeports avec les regiſtres de Vera-Crux, & nous lui avons fait ſigne que nous en venions; nous lui avons auſſi fait préſent de quelques rafraîchiſſemens, en patates, bananes & giraumonts, & il eſt parti fort ſatisfait; ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt qu'on oublia de lui deman- 17 Août.

der le nom du commandant de cette petite eſcadre, & pour quel parti ils tenoient, s'il étoit anglois ou inſurgent ; on pourroit cependant ſoupçonner qu'il étoit anglois, ſur ce qu'il nous dit que ſon bâtiment, ci-devant appelé *Boſton*, portoit actuellement le nom de *Daphné* ; les quatre navires dont il étoit eſcorté portoient tous des royaux, ce ſont les premiers auxquels j'en aie vu.

Nous reprîmes notre route par le nord-eſt. La pleine lune nous donna du vent & des grains, j'avois toujours obſervé que le changement de lune amenoit ces variations.

18 Août 1777. Cela ſe vérifia encore mieux le lendemain 18. Dès trois heures du matin nous avons eu beaucoup de vent & de pluie, & tout le jour les grains ſe ſont ſuccédés de tous les points de l'horiſon ; les vents ont été contraires toute la matinée, il a fallu courir bord ſur bord, à midi le vent a fraîchi en tournant au ſud, puis au ſud-oueſt, alors le ciel a paru menaçant de mille tempêtes, le vent s'eſt renforcé, il eſt tombé quelque pluie ; on crut devoir amener les bonnettes du foc & prendre des ris dans la grande voile ; mais ce fut inutilement qu'on perdit ce temps précieux, car toutes ces menaces s'évanouirent, & la nuit fut tranquille : on avoit fait à-peu-près une lieue & demie par heure depuis midi, & l'on avoit pris un poiſſon qui eſt le *gaſteros-terus* de *Linné*.

Le maudit calme nous arrêta encore le dix-neuf Aouſt depuis trois heures du matin juſqu'à neuf ; à cette heure & juſqu'au lendemain le vent reprit du ſud, & nous avions le Cap à l'eſt-quart-nord-eſt, on ne fit pas plus d'une lieue à l'heure. 19 Août 1777.

Une colonie de petits poiſſons émigrans ſuivoit agréablement notre gouvernail à droite & à gauche ; c'étoient des *perches*, des *gaſteros-terus*, des *ductors*, ces bandes de poiſſons d'un autre hémiſphère, qu'on rencontre ainſi dans quelques mers, ſemblent vraiment de petites colonies errantes qui cherchent à ſe fixer : qu'elles rencontrent un vaiſſeau, c'eſt pour elles un rocher, un banc, une isle, un rivage; elles y trouvent ſans ceſſe de la nourriture, le mouvement ne leur eſt pas moins néceſſaire, mais le vaiſſeau marche & elles marchent auſſi, arrivés au port chacun prend ſon parti, ſe diſperſe & trouve ſon auberge.

Le 20 Août les vents étant eſt-quart-nord-eſt, nous eûmes le Cap au ſud-quart-ſud-oueſt, depuis il fut au ſud & s'y ſoutint à peine; nous faiſions tout au plus une lieue à l'heure. Cette navigation n'eſt guères moins ennuyeuſe que le calme, elle vaut mieux cependant. Il n'y eut ce jour ni pluie, ni orage, le pilote ſe faiſoit nord & ſud de la pointe de Mezy par trois degrés vingt-une minutes de latitude, enſorte que nous avions encore deux cent cinquante 20 Août.

lieues de route au moins, les terres que nous cherchions paroiſſoient reculer devant nous, auſſi m'a-t-il toujours ſemblé que le capitaine & le pilote avoient eu tort de s'abandonner comme ils ont fait aux courants du canal de Bahama juſques par les trente-trois degrés : je ne faiſois pas de doute que ce ne fût la cauſe des calmes & des vents contraires que nous éprouvions, au lieu que ſi l'on eut abandonné le canal dès les vingt-huit degrés, on auroit plutôt trouvé le vent, ou en tout cas en cotoyant les Lucayes, on ne pouvoit manquer d'avoir des vents de terre. Le capitaine m'objectoit à la vérité que les vents étoient contraires le jour où nous avons eu les vingt-huit degrés, mais c'étoit une mauvaiſe excuſe & mon journal faiſoit foi du contraire ; les vents étoient alors eſt, & en mettant le Cap au ſud, le mouvement compoſé du vent d'eſt & du courant, qui portoit au nord, auroit à coup sûr fait faire le ſud-eſt.

Nouvelle perte de nopals, nouvelles douleurs, & d'autant plus grandes que les inſectes qui ſont fixés ſur la plante morte paroiſſent ſans reſſource, & ne peuvent ſe tranſplanter ſur une autre, comme j'en établirai la raiſon quand je donnerai l'hiſtoire de la cochenille.

J'étois déſolé, il y avoit des inſtans où je déſeſpérois de pouvoir amener ma petite colonie ſaine & ſauve à Saint-Domingue, & je ne pouvois en attribuer la cauſe qu'à la longueur de notre navi-

gation, & au défaut de fonds qui m'avoit empêché de faire des diſpoſitions plus favorables.

Cependant le 21 Août à ſix heures du matin, les vents qui avoient été foibles à l'eſt-quart-nord-eſt durant la nuit, ſont revenus vivement au nord-eſt; nous filions cinq ou au moins quatre nœuds, & nous nous trouvions à la hauteur du môle St. Nicolas, nord & ſud avec lui par vingt-neuf degrés quarante-neuf minutes de latitude boréale. Le ciel étoit beau, un large rameau de nuages, atténués comme le chanvre ou le lin que les fileuſes enroulent ſur leurs quenouilles, & qui croiſoit le ciel du nord au ſud, nous indiquoit enfin l'arrivée de ces vents après leſquels nous ſoupirions. S'ils nous euſſent favoriſés durant ſix jours, nous arrivions au Cap-François. 21 Août 1777.

J'obſervai mercure une heure avant le lever du ſoleil dans le ſigne de l'écreviſſe.

Le 22 filant cinq ou ſix nœuds par nord-nord-eſt, le vent s'accrut au point qu'à cinq heures du ſoir il fallut amener les bonnettes du phoque de la trinquette, & prendre des ris dans la grande voile. On avoit obſervé à midi vingt-huit degrés quarante-quatre minutes, & nous nous trouvions à la hauteur de l'isle de la Tortue : le lever du ſoleil avoit été rougeâtre, peſant, le coucher fut entièrement obſcurci de vapeurs, & l'horizon pris de toutes parts. 22 Août.

A dix heures du ſoir on fut obligé de mettre à la cape ſous le phoque, la majeure abattue, &

nous filions encore cinq nœuds. Les coups de mer redoublés frappoient avec un bruit grave & ſourd les flancs du bateau, & l'ébranloient par des ſecouſſes épouvantables ; vingt fois l'eau eſt entrée ſur le pont, & une pluie affreuſe ſe joignant à ces torrens, il a fallu boucher toutes les fenêtres : j'ai voulu dormir, inutiles efforts, il n'y avoit pas moyen de reſter en place, chaque flot mettoit le navire ſur le flanc à angles droits ; une pièce de monnoie n'auroit pas tenu ſur le plancher. La mer étoit affreuſe, tantôt notre frêle machine s'élevoit à cent pieds du niveau, tantôt elle retomboit dans des abymes effroyables, & le mugiſſement des vents dans les cables égaloit le bruit du tonnerre. Je voulus contempler cette belle horreur, mais il n'y avoit pas moyen de ſe tenir ſur le pont, & d'ailleurs que voir dans une nuit auſſi profonde ? Nous donnâmes de l'eau-de-vie aux matelots ; ils paroiſſoient jouir tandis que nous étions dans de mortelles allarmes, & chantoient au fort de la tourmente. Je voulus d'abord en conclure que le danger n'étoit pas ſi grand ; mais en réfléchiſſant ſur la nature de ces êtres ſi différemment modifiés, je blâmai bientôt ma première conſéquence.

23 Août 1777. Le jour parut ſans nous apporter aucun ſoulagement, les vents conſervèrent toute leur furie, le ciel ſes épaiſſes ténèbres, & la mer toute ſon horreur. Nos gens haraſſés, le capitaine abattu, nos agrès fatigués, relâchés, nos voiles rompues,

tout nous faiſoit redouter une nuit pareille à la précédente, & en effet, malgré quelques nuages rougeâtres que nous entrevîmes ſur les ſix heures du ſoir au ſud-oueſt & que nous regardions comme le préſage du calme ou du changement de vents, ils ſemblèrent redoubler d'efforts, la pluie retomba en ouragan & dura juſqu'à minuit.

Le 24 au matin quoique la mer fût encore très-haute, les vents avoient calmé, ils étoient au ſud-eſt-quart-ſud : en me levant j'apperçus la lumière du ſoleil à travers quelques nuages blanchâtres, il éclaira par intervalle, & l'on put prendre hauteur à midi; nous nous trouvâmes par vingt-ſix degrés vingt-huit minutes nord & ſud au Cap occidental de Mogane, enſorte que malgré la tempête, comme je l'avois prévu, nous n'avions pas perdu un pouce de terrain en longitude & nous avions fait au contraire cinquante en latitude. Il fallut gouverner à l'eſt-nord-eſt, quoique ce fut mauvaiſe route, mais quoi ? la mer étoit encore ſi dure ! ſi nous euſſions eu le Cap au ſud, en deux jours nous débarquions ſous Mogane, & trois jours après nous pouvions être au Cap dont nous n'étions éloignés que de cent-vingt lieues en latitude. 24 Août 1777.

Dans ſept voyages que j'avois fait ſur mer je n'avois pas vu de temps plus mauvais ſans foudre ni éclairs; la tempête avoit diſperſé la troupe de petits colons qui nous ſuivoient, & des petits pilotes qui ſe tenoient auparavant à droite & à gauche de

notre gouvernail, je n'en revis que deux petits blancs, & deux gros noirs qui ſont des perches. Mon perroquet & mes oiſeaux m'avoient annoncé le mauvais temps en s'agitant & ſe débattant beaucoup & en criant d'un ſon de voix plus fier & plus dur que de coutume ; il m'en eſt mort neuf ; mon jalap a été fort maltraité, & je ne ſais ſi je parviendrai à le ſauver, heureuſement mes inſectes & mes nopals n'avoient pas autant ſouffert que je l'avois craint. Ma principale affaire étoit de ſauver les premiers, car je penſois que je pourrois trouver des nopals au jardin du roi.

25 Août 1777. Le 25 les vents étant revenus eſt-nord-eſt, nous avons eu le Cap au ſud juſqu'à midi ſeulement, il s'eſt trouvé par l'obſervation que nous étions à vingt-ſix degrés vingt-cinq minutes nord & ſud des Caïques : les vents furent foibles & variables tout le jour.

26 Août. Le vingt-ſix le calme & les vents contraires nous ont enchaînés de nouveau ſur ces mers, il ſembloit que nous ne duſſions plus nous délivrer de cette eſpèce de captivité, & que le capitaine & ſon pilote ſe fuſſent entendus pour la prolonger ; la dernière faute qu'ils firent fut durant la tempête, de ne pas fuir ſous le vent à l'oueſt-ſud-oueſt, nous ſerions à la vérité deſcendus plus bas que Mogane, mais à l'aide du ſud-oueſt, qui ſouffla depuis, nous ſerions revenus en latitude, & nous nous ſerions trouvés plus avancés de quatre-vingt lieues ;

il étoit bien cruel de naviguer depuis plus de trois mois, & d'avoir fait peut-être deux mille lieues au lieu de cinq cent que nous avions en droite ligne.

Le ſoir cependant les vents reprirent de la partie de l'oueſt, mais ils furent ſi foibles ainſi que les deux jours ſuivans, qu'à peine faiſions-nous une lieue à l'heure : mais ce fut bien pis le 29, car nous eûmes calme plat.

Le 27 à neuf heures du matin nous avions cru voir un écueil, une bande blanche de trente toiſes de long paroiſſoit à l'avant du navire, étoit-ce un énorme tronc d'arbres comme on en voit ſi communément dans le golfe du Mexique ? Etoit-ce un bâtiment chaviré ? On voyoit des requins & autres poiſſons ; tout autour des oiſeaux voltigeoient à ſa ſurface, cela me fit juger que c'étoit le cadavre de quelqu'énorme habitant des mers. Le capitaine à mon grand regret de perdre un temps ſi précieux fit gouverner deſſus, nous en approchâmes de trente toiſes, mais à cent il étoit déjà connu par l'odeur putride qu'il exhaloit ; il nous parut avoir quinze toiſes de long d'une ſeule pièce, outre ſept ou huit pièces de deux & trois toiſes ſéparées : ſa largeur étoit de ſept toiſes & ſon épaiſſeur de trois pieds au-deſſus de l'eau, & de ſix ou ſept au-deſſous ; il y avoit ſans doute long-temps qu'il pourriſſoit, car il ne ſembloit plus qu'un large cuir gonflé comme un outre, mais informe, & où on ne démêloit aucuns traits ; les entrailles

27 Août 1777.

plongées dans l'eau comme les filamens d'une mollusque, s'étendoient en filets de quatre-vingt pieds de long entre deux eaux, plusieurs lambeaux séparés erroient çà & là à vingt toises de la principale pièce. On distinguoit clairement que c'étoit des chairs pourries, quoiqu'une écume grasse & d'un blanc éblouissant flottât tout à l'entour ; quelques parties paroissoient noirâtres & sanguinolentes ; le tout *fluctuoit* inégalement, ce qui me fit juger que la charpente des os étoit dissoute, & par conséquent que le monstre étoit mort depuis longtemps : mais quel est l'animal épouvantable à qui ce cadavre immense pouvoit appartenir ? C'est aux naturalistes, c'est à notre illustre Pline (1) à qui toutes les productions de la nature sont si bien connues à le décider.

Nous nous trouvâmes le même jour par vingt-six degrés vingt-une minutes de latitude boréale nord & sud avec le fort Dauphin.

30 Août 1777. Le 30 nous avions vingt-cinq degrés douze minutes nord & sud avec les Caïques : à six heures du soir les vents ont repris : durant le calme une nuée d'oiseaux, frégates, mauves, larus & foux suivant à fleur d'eau une bande de dorades & de bonites, profitoient de la chasse que celles-ci donnoient aux poissons volants, & autres, pour les attraper eux-mêmes ; l'eau étoit battue & couverte l'espace de plus d'une lieue par les poissons qui fuyoient, par les bonites qui

(1) M. de Buffon.

les pourſuivoient, & par les oiſeaux qui les pêchoient. Avez-vous jamais vu le roi chaſſer dans les plaines de Choiſy, de mont Rouge ou de Saint-Denis? le gibier y eſt preſſé, ramaſſé de toutes parts, comme dans une enceinte, ce n'eſt plus une chaſſe, c'eſt une boucherie, telle étoit la chaſſe des dorades qui ſembloit concertée avec les oiſeaux.

L'aſpect du ciel fut tout le ſoir effrayant, il étoit noir, gris, ſillonné de toutes parts de ſiniſtres éclairs, les vents étoient eſt-ſud-eſt, le Cap au ſud, quart-ſud-oueſt.

Le lendemain on ne put prendre hauteur; le ciel étoit encore couvert, les vents avoient calmé & repaſſé au ſud, puis revenu à l'eſt; une malheureuſe vague venant du nord ne nous laiſſoit depuis quatre jours aucun repos. 31 Août 1777.

Le premier Septembre, à midi, nous nous trouvâmes par vingt-cinq degrés vingt-quatre minutes de latitude, le vent conſtamment à l'eſt-ſud-eſt paroiſſoit ne devoir plus nous abandonner; nous eſpérions voir *Maria Jaana*, dite *Mogane* par les François, mais n'ayant pu y réuſſir, à huit heures du ſoir on mit à la cape de peur de donner ſur des hauts fonds : il y a eu quelques grains pendant le jour. 1 Septembre.

Le lendemain on remit à la voile à cinq heures du matin, & à ſix on déploya la voile quarrée, dite de fortune, le cap à l'oueſt-ſud-oueſt pour découvrir la terre: à huit heures, en effet, on 2 Septembre.

découvrit au vent des terres extrêmement baſſes & bordées d'écueils, ſur leſquelles la mer briſoit à vingt pieds de haut au moins, puiſqu'à quatre lieues de diſtance les briſants paroiſſoient des voiles de pêcheurs; on crut que c'étoient les Caïques, & nous nous flattions de pouvoir entrer le lendemain au Cap, mais il ſe trouva que c'étoit Mogane, comme cela fut vérifié contre l'opinion du capitaine & du pilote; nos obſervations annonçant unanimément vingt-deux degrés vingt-minutes, vraie latitude de Mogane.

3 Septembre 1777.

Tant d'erreurs de la part de mes conducteurs m'encourageoient à donner mon avis; j'avois conſeillé au capitaine de courir bord ſur bord pour doubler les Inagues au-deſſus du vent, parce que nous avions le Cap ſur elles; il n'en a rien fait, & s'eſt contenté de mettre à la cape. Qu'eſt-il arrivé? c'eſt qu'à huit heures du matin on a vu la petite Inague: on crut que c'étoient les Caïques, & l'on ne changea pas de route, à midi l'on cria terre! terre! les uns diſoient: c'eſt la Tortue, c'eſt la grande terre; rien de tout cela, c'étoit la grande Inague, que nous fûmes obligés de cotoyer eſt-oueſt tout l'après midi, pour la doubler enſuite ſous le vent, avec le déſavantage d'un vent debout à des courans.

En côtoyant la grande Inague toute entourée d'écueils, à trois & quatre lieues, on vit le fond en avant; l'effroi fut général, & les clameurs que font en pareil cas les Eſpagnols étoient bien

capables de le redoubler ; à peine eut-on le temps de virer de bord, c'eut été bien là périr au port, & grâce à l'ivrognerie & à l'inexpérience de notre malheureux pilote, qui s'étoit donné pourtant pour un habile homme, nous courûmes plus de dangers que les vents & les flots conjurés n'en avoient aſſemblé depuis trois mois ſur nos têtes.

Le vent ayant fraîchi du nord-eſt, nous avons fait voile toute la nuit, & enfin le lendemain 4 Septembre, à dix heures, nous avons vu les terres de St. Domingue. 4 Septembre 1777.

A midi je reconnus la pointe à Jean Rabel & le Cap-Fou, qui nous reſtoient au ſud ; j'étois déſolé, car j'avois cru que nous pourrions entrer ce même jour au Cap ; mais il n'y avoit pas moyen tant que le vent reſteroit à ce rhumb, je ne pus dîner tant j'étois affecté ; le capitaine m'en ayant demandé la raiſon avec intérêt & amitié, je ſaiſis cette occaſion pour le prier de me mettre à terre au Môle S. Nicolas, offrant de payer tous les fraix d'entrée & ancrage que cette eſcale pourroit lui occaſionner ; il ſe mit à pleurer, en ſongeant, me dit-il, que le moment approchoit où nous allions nous ſéparer ; eh quoi ! lui répondis-je, avez-vous donc cru que nous ne nous quitterions plus ? Tout le cours de la vie ne préſente-t-il pas le ſpectacle d'une ſéparation ſucceſſive de chaque objet de nos attachemens ? Rien de conſtant, rien de dura-

ble, telle eſt la loi à laquelle nous devons nous ſoumettre ou de gré ou de force; vous m'avez rendu tous les ſervices poſſibles; la tâche de votre bon cœur eſt remplie, que ne puis-je vous en rendre de plus eſſentiels encore s'il en eſt! Voilà la mienne pour vous témoigner toute la reconnoiſſance dont mon ame eſt capable.

Le capitaine goûta mes raiſons, & fit mettre le Cap ſur le Môle de très-bonne grâce, quoiqu'avec quelque chagrin; bientôt le plaiſir de voir la terre plutôt qu'il n'avoit eſpéré, & de n'avoir plus à lutter contre les flots durant trois ou quatre jours, peut-être, qu'exigeoit le trajet du canal juſqu'au Cap, ſi les vents ne devenoient pas plus favorables, lui dérida le front, & nous avons tous donné dans la baye du Môle auſſi gaiement les uns que les autres: quant à moi, j'étois ſi agréablement ſurpris de me voir à Saint-Domingue, que je craignois que ce ne fût encore quelque ſonge trompeur.

Mon premier ſoin fut d'aller voir M. de la Valtiere, lieutenant de roi au Môle Saint-Nicolas; je lui appris qui j'étois, & quel étoit l'objet du voyage que je venois de faire; il me combla d'honnêtetés & d'offres de ſervice, & me fit juſtice de quelques matelots dont j'avois eu à me plaindre: j'eus encore l'avantage de faire connoiſſance avec MM. Danſteville & Dumanoir, ingénieurs du roi, dont je reçus toutes ſortes de politeſſes.

J'écrivis

J'écrivis auſſi à M. l'intendant, mais brûlant d'impatience d'être au Port-au-Prince, ſans attendre ſa réponſe, je profitai des offres de M. de Vaſſal pour m'y rendre ſur une goëlette du roi qu'il commandoit; nous partîmes le 17 Septembre & nous arrivâmes le 25 au Port-au-Prince. 25 Septembre 1777. Retour au Port-au-Prince.

M. l'intendant m'accueillit de la manière la plus favorable, il me fit payer les deux mille livres qui me revenoient de l'ordonnance que le miniſtre m'avoit donnée ſur le tréſor, & me donna en outre une place de mille écus dans ſes bureaux.

Le plaiſir de revoir mes amis, la fatigue du voyage, le changement d'air & de régime, m'occaſionnèrent une révolution dont je fus incommodé pendant plus de ſix ſemaines.

Dès que je fus rétabli, j'écrivis à mes parens & à mes amis; j'adreſſai au miniſtre un précis de mon voyage, & j'envoyai au jardin du roi un premier duplicata des plantes que j'avois rapportées du Mexique, mais tout a péri avec le capitaine Gillet, commandant le bateau le poſtillon de la Rochelle, qui étoit venu apporter la nouvelle d'un premier embargo.

Mon capitaine eſpagnol, dont je m'étois ſéparé inopinément au Môle tandis qu'il étoit occupé à faire eſpalmer ſon bateau, à une lieue dans le fond de la baye, s'en vengea d'une manière bien honnête, en me renvoyant un billet de quarante piaſtres fortes que j'avois cru devoir lui

envoyer avant mon départ, pour le prix de mon paſſage, outre quatorze qu'il m'avoit prêtées; j'ai regretté véritablement & je regrette encore ce brave & honnête garçon, & je ne puis y penſer ſans beaucoup d'inquiétudes, n'ayant plus eu de ſes nouvelles depuis, quoiqu'il eût promis de m'en donner: puiſſé-je n'en apprendre jamais que d'heureuſes, d'un homme à qui j'ai l'obligation de mon retour, quelques travaux & quelques dangers qu'il m'ait coûté!

Quelques tracaſſeries ſont venues troubler la ſatisfaction que j'avois de mes foibles ſuccès; j'avois fait quelque choſe d'utile, & je ne devois pas eſpérer que l'envie m'épargnât, mais le trait qui me fut le plus ſenſible fut un propos qu'on prêtoit ſans doute au capitaine eſpagnol mon ami; on prétendoit qu'il avoit répandu au Cap que j'avois volé la cochenille.

Il étoit cependant impoſſible que le capitaine eut tenu ce langage; outre qu'il m'étoit ſinguliérement attaché, c'eſt que jamais je ne lui avois fait une pareille confidence; je lui avois toujours dit, comme c'étoit la vérité, que je l'avois achetée dans quatre endroits différens au Mexique, & je le crois auſſi incapable d'un menſonge que d'une calomnie: tout au plus ſe ſeroit-il permis cette double offenſe envers moi, s'il eut été queſtion de ſa défenſe perſonnelle, & de ſe diſculper aux yeux de ſa nation de la complicité de l'enlèvement, bien acquis cependant, que

j'avois fait de la cochenille; mais le capitaine n'avoit pu ſe trouver dans ce cas au Cap, & je ne crois pas même que l'on put lui intenter une ſemblable accuſation dans ſon pays, puiſque quelque ſévères que ſoient les loix prohibitives de l'exportation de la cochenille sèche, il n'y en a aucunes qui défendent de l'emporter vivante; il n'y a donc aucune apparence que ce trait ſoit parti du capitaine, il ne peut avoir été lancé que par quelqu'ennemi ſecret de ma tranquillité, ou par de lâches envieux de tout bien.

Et croit-on après tout, que ſi je n'euſſe pu acheter cet inſecte précieux, que j'étois ſi jaloux de naturaliſer dans mon pays, je m'en fuſſe fait faute par une fauſſe & ridicule délicateſſe? Non aſſurément, pas plus qu'un ſauvage qui ſeroit venu en France pour ſe procurer des grains, & en enrichir les contrées qui l'auroient vu naître.

D'après cet aveu, on peut en croire ſans doute la vérité que j'ai toujours atteſtée; mais il y a mieux, ai-je jamais paſſé aux yeux de ceux que j'ai eu l'avantage de connoître pour un imbécille ou pour un inſenſé? & n'y auroit-il pas eu de l'extravagance à dérober une choſe précieuſe à la vérité pour moi, mais que je pouvois obtenir à vil prix, de la dérober & de m'expoſer par cette baſſeſſe à toutes les incartades & les mortifications qui en auroient pu réſulter? En effet, qu'au-

rois-je répondu ſi à la première douane on m'eut demandé, comment vous êtes-vous procuré cette denrée? Le menſonge alors n'eut pas été moins dangereux que l'aveu nuiſible; je me ſerois vu expoſé à perdre tout le fruit de mon voyage, & je me ſerois en outre couvert aux yeux des Eſpagnols d'un opprobre pire pour moi que la mort.

Je ne crois pas me tromper dans les idées que j'ai du juſte & de l'injuſte; dérober la cochenille eut été ſuivant moi une baſſeſſe & une injuſtice ſociale à l'égard du cultivateur dont j'aurois exſpolié le jardin, c'eſt ce que j'ai toujours voulu éviter, & je crois y avoir réuſſi, car en l'achetant je n'ai fait tort qu'à la nation de chez qui je l'emportois; je me ſuis en ce moment conſidéré moi-même comme une autre nation à laquelle la nature avoit donné les mêmes prérogatives & les mêmes droits à ſes faveurs, & ſi après avoir offert de la payer au prix qu'on eut voulu l'arbitrer, tous les Indiens ſe fuſſent concertés pour me la refuſer, je me ſerois cru alors, comme dans le cas de guerre, libre de la contrainte des loix ſociales: mais en les bleſſant même & en emportant par ruſe ce qu'on m'auroit refuſé de gré à gré, j'aurois voulu dédommager le particulier à qui j'aurois fait un tort réel, & j'aurois couvert de piaſtres la place des nopals précieux que j'aurois enlevés.

Que l'on juge d'après ces ſentimens que je viens

d'exposer avec toute la sincérité dont je suis capable, si j'ai quelques torts à me reprocher. Si je décide d'après mon cœur, je ne me sens pas coupable, mais sur un sujet si délicat, je ne dois pas prononcer moi-même.

Fin du premier volume & du Voyage à Guaxaca.

Nota. *On trouvera à la fin du tome second un Supplément au Voyage à Guaxaca.*

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce premier Volume.

SOUSCRIPTION. . . . . page v
LISTE *des Souscripteurs*. IX
PRÉFACE. XV
ÉLOGE *de M. Thiery de Menonville*. . XCIX
DÉDICACE *du traité de la culture du nopal & de la cochenille que M. Thiery se proposoit d'adresser au Roi*. CXIX
PIÈCES *diverses. Extrait d'une lettre de M. Thiery de Menonville sur la botanique*. CXXIII
DESCRIPTION *de la cochenille silvestre*. CXXIX
DESCRIPTION *de la femelle* . . . CXXXI
DESCRIPTION *de divers coccus qu'on trouve sur les accacias, la vigne, le goyavier, &c.* CXXXIV
EXTRAIT *d'une lettre de M. le Chevalier Le Febvre Des hayes, correspondant du cabinet du Roi, associé du Cercle, contenant la description de diverses espèces de raquettes.* CXXXVIII
PROJET *présenté au ministre de la marine pour établir la culture du nopal & de la cochenille à Saint-Domingue*. CXLII
VOYAGE *de M. Thiery de Menonville à Guaxaca, capitale de la province du même nom au Mexique* . . . . . page 1

FIN.

TRAITÉ
DE LA CULTURE
DU NOPAL,
ET DE L'ÉDUCATION
DE LA COCHENILLE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE Ier.

Des cactes en général.

Les cactes ſont un genre de plante très-nombreux, auſſi particulier à l'Amérique que les *mezembrianthenae* (1) à l'Afrique, les entherri-

(1) Polyandria penſagyn.

mènes à l'Europe. Cette plante pouſſe en terre un pivot très-profond & des racines fibreuſes, prémorées & traînantes à un pouce de la ſurface de la terre ; elles ſont d'une couleur griſe tirant ſur le jaune ; les plantes ſont d'un verd de diverſes nuances ſelon les diverſes eſpèces ; la ſubſtance en eſt très-tendre, charnue & épaiſſe d'un pouce dans les jeunes plants ; elle devient un bois très-dur dans les anciens. Cette ſubſtance eſt pleine d'une sève mucilagineuſe, qui s'extravaſe quelquefois de la plante comme une gomme opaque & farineuſe, blanche ou jaune, ſe durcit promptement, & ſe diſſout comme la gomme, mais n'eſt ni ſi viſqueuſe, ni ſi tenace ; leurs tiges s'élèvent en arbres par la naiſſance ſucceſſive d'autres tiges ſortant les unes des autres, ſi diſtinctement qu'elles ſemblent jointes par articles ; mais l'apparente ſolution de continuité s'oblitère avec l'âge de la plante, & tous ces articles diſparoiſſent par l'accroiſſement des parties, au point que les articles des cactes comprimés, quoique naiſſant de l'aiſſelle les uns des autres, ſe rempliſſent, s'arrondiſſent en tronc d'arbre ſur lequel on ne voit plus la moindre trace de leur naiſſance, de leur forme primitive, ni de la poſition des uns à l'égard des autres ; il eſt de ces arbres qui ont ſix pieds de tour ſur une hauteur de trente à quarante.

De quelque forme que ſoient ces articles au premier coup-d'œil, ils paroiſſent les feuilles de

la plante; ils n'en ſont cependant que les tiges ou les branches.

Ces branches naiſſantes en bourgeons cilindriques dans les cactes opuntia portent avec elles, dans ces derniers, pendant un ou deux mois des folioles coniques, courbes, d'une ou deux lignes de haut, diſpoſées en quinconce ſur des lignes parallèles. A l'aiſſelle de ces folioles, également ſemées, ſur les deux côtés de l'article comprimé, ſe trouve placé un faiſceau de ſoies innombrables, ſubſiſtantes, fragiles, plus ou moins ſaillantes. Autour de ce faiſceau l'on voit dans tous les cactes comprimés, ſelon qu'ils ſont plus ou moins cultivés, une, deux, trois, & même douze épines de différentes couleurs, ſelon les différentes eſpèces de cactes, longues depuis ſix juſqu'à trente lignes, aiguës & ſolides comme des aiguilles d'acier, très-dangereuſes par leur piquûre, & diſpoſées en roſe ou en houpe. C'eſt de leur centre & de celui du faiſceau de ſoie que paroît ſortir indifféremment la fleur ou le bourgeon ſuivant, qui ſert à continuer la tige. C'eſt ſans doute pour en préſerver le ſommet extrêmement tendre dans lequel les fourmis ſe plaiſent à ſucer la sève de la plante, que l'auteur de la nature a placé ces défenſes. Ce faiſceau ſerré de ſoies brûlantes & nombreuſes, repouſſe les atteintes des plus petits inſectes; les grandes épines protègent la plante contre de plus grands ennemis; mais en y faiſant atten-

tion, on voit que ces ſoies en faiſceau ne ſont que le ſommet des épines axillaires des fleurs ou des bourgeons futurs, qui ſont déjà en abrégé ſous ces points quinconciaux armés de deux, trois ou vingt épines de la sève précédente, & que ces faiſceaux de ſoie feront à leur tour, lors de la sève ſuivante qui mettra le bourgeon dehors, l'office des épines qui exiſtent déjà. C'eſt cet arrangement des gemmes quinconciales de la plante, joint à la forme ovée des articles applatis, qui a fait donner au premier abord par le bas peuple, le nom de raquette aux cactes opuntia. On reconnoît les folioles coniques, les mêmes faiſceaux de ſoie dans le même ordre avec les mêmes épines ſur le calice des fleurs de pluſieurs de ces cactes ; quand ſes folioles ſont applaties en écailles & perſiſtantes, comme dans le *pitahiaha*, on ne trouve point de faiſceaux de ſoies, ni d'épines ; c'eſt ce qui permet de manger le *pitahiaha* ſans le peler ; les fleurs comme on vient de l'entrevoir, naiſſent indifféremment de tous les points quinconciaux, elles ſortent du ſommet d'un calice armé de mêmes ſoies & épines que les bourgeons ; elles ſont blanches, rouges, jaunes, couleur de gris de lin, pourpre, feu, cramoiſi, ſelon les différentes eſpèces ; elles ont depuis deux lignes juſqu'à ſix pouces de grandeur. Les petales ſont quelquefois au nombre de dix, douze, dix-huit, arrondies, ovées, oblongues, laciniées, acuminées,

quelquefois très-ouvertes, d'autres fois conniventes & fermées, à travers leſquelles paſſent le piſtil & les étamines, qui les ſurpaſſent en longueur, ou ſont quelquefois moindres. Les étamines y ſont par centaine : on en a compté juſqu'à trois cent. Les filamens y ſont ſiliformes, quelquefois accouplés, l'anthère eſt oblongue & jaune de la groſſeur double du filament. Le ſtigmate eſt quelquefois en forme de clou dont la tête ſeroit fendue en trois, ſix ou pluſieurs parties.

Toutes les parties de la fleur tombant, il ne reſte que le calice qui contient le germe; ce calice ſe métamorphoſe en baie oblongue, ovale, ſouvent ronde comme une pomme, unie, loculaire, remplie d'une pulpe, qui lors de ſa maturité eſt blanche, jaune, rouge, cramoiſie, violette, couleur de pourpre, griſe ou verte, ſelon les différentes eſpèces de cactes. Quelquefois cette baie s'ouvre en trois ou quatre parties comme la baie du *Sumida*, & laiſſe tomber ſa pulpe. D'autres fois elle pourrit ou ſe deſſèche avec une infinité de ſemences réniformes, & nichées dans cette pulpe. Les plus groſſes de ces ſemences ſont de la grandeur des lentilles; elles ſont couvertes d'une écorce noire, brune ou fauve, friable, cruſtacée, croquante ſous la dent comme l'écaille d'huitre, & remplie d'une farine très-blanche. Les Indiens font une bouillie avec les ſemences d'une eſpèce de cactes, après en avoir mangé le fruit.

Dans quelques eſpèces de cactes opuntia, la fleur étant tombée, le calice au lieu de s'accroître en baie s'allonge & s'applatit par ſon ſommet, & devient une tige ſans ſemences, ni fruit. Dans une autre eſpèce commune dans la plaine du cul-de-ſac de Saint-Domingue, le calice s'accroit en baie, mûrit avec ſa pulpe & ſes ſemences, & de tous les points de la ſurface naiſſent de nouvelles tiges qui ſont le produit des gemmes du calice, & non des ſemences qui y ſont contenues.

Linneus a compris & réuni ſous un ſeul genre qu'il nomme *cactes* (1), les plantes que *Tournefort* nomme *milocactus* opuntia, celles que *Juſſieu* nomme *cereus* (cierge), celles que *Dillenius* nomme *tuna*, & celles que *Plumier* nomme *pereſchia* : il a diviſé ce genre en autant de ſections qu'il y a de formes extérieures ſingulièrement différentes ; ces formes extérieures ſont ſi diſſemblables, qu'on pourroit à peine à la première vue s'imaginer que ces ſections puiſſent appartenir au même genre, ſi la loi de la fructification qu'on lit dans chaque eſpèce de diverſes ſections, ne les lioit néceſſairement toutes par un caractère univerſel de rapports eſſentiels & ſimilaires ; mais en les raſſemblant toutes dans une ſeule famille par un nom générique, il leur a conſervé à chacune dans leur

(1) Noſandria monogyn.

ſection, le nom ſpécifique des auteurs ci-deſſus ; c'eſt pourquoi il a diviſé ſon genre de cactes en hériſſon, melons cactes, en cierges, cierges anguleux droits, cierges anguleux ou ronds, rampans, & en opuntia comprimés à articles prolifères.

Les melons cactes ſont des petits cactes anguleux, d'une forme ſphérique, ovale ou cilindrique, qui s'élèvent depuis quatre pouces juſqu'à un pied & demi au plus, tel eſt le *melocactus nobilis* vu au Mexique, il a ſix à huit pouces de diamètre : ils ſont ou canelés en ſpirale ou mamelonnés, mais très-hériſſés d'épines de ſoie brûlantes, embarraſſées dans un duvet ou coton très-fin, tel eſt le cacte mamillaire de la plaine du cul-de-ſac de Saint-Domingue, qui ſemble ſortir de terre en groupe, comme les truffes, de la groſſeur d'une pomme ordinaire : ils donnent des fruits oblongs de la groſſeur d'une groſeille rouge ou du fruit du cormier. Le fruit du mamillaire eſt auſſi délicat que difficile à recueillir & à tirer d'entre ſes tubercules couronnés d'épines & de ſoies brûlantes : on en fait des tartres au Mexique, comme avec des raiſins de Corinthe.

Les cactes anguleux droits, nommés cierges par Juſſieu, ſont cannelés en ligne verticale. Quelquefois les angles des cannelures ſont crenelés ; c'eſt toujours ſur ces angles ſaillans que ſont diſpoſées les gemmes d'où part latéralement le bourgeon des fleurs ou des fruits,

du milieu d'un faiſceau d'épines & de ſoies brulantes ; c'eſt ce que le peuple de Saint-Domingue nomme torche ; c'eſt la plus grande eſpèce de ces cierges qui eſt le vrai cierge du Perou ; il s'élève ſur une flèche d'un pied & demi de diamètre, juſqu'à quinze ou vingt pieds de haut ; de-là partent horiſontalement en rayons, des articles ſur leſquels d'autres s'élèvent perpendiculairement, comme les flambeaux d'un luſtre, juſqu'à la hauteur de vingt-cinq à trente pieds, & s'étendent ſur un eſpace de ſoixante. Le verd glaugue & la ſimétrie des branches de cet arbre fait un ſpectacle ſingulier, & lui donne mieux l'air d'un magnifique candelabre que d'un cierge, quoique chacune de ſes branches reſſemble à un flambeau de poingt ; les fleurs ſont de couleur de ceriſe, très-vif, les fruits de la groſſeur d'un gros œuf, & très-bons à manger, mais on ne peut les cueillir ſur l'arbre à cauſe de ſes horribles épines, ni le détacher auſſi facilement que le *pitahiaha* ; on eſt réduit à attendre que ce fruit s'ouvre : alors, ſi l'on n'eſt pas prévenu par les oiſeaux qui guêtent le moment de la chûte de cette manne, on la puiſe dans le fruit avec une cuillère enmanchée au bout d'une gaule ; c'eſt la nourriture des chercheurs de pitahiaha pendant le jour, ne pouvant rapporter ni conſerver cette pulpe juſqu'à la maiſon, ils la mangent & épargnent par-là les *pitahiahas* qu'ils vendent.

Le pitahiaha eſt auſſi cannelé, moins gros, moins haut & moins diffus, moins épineux; mais il eſt ſuffiſamment garni d'épines; il eſt moins branchu, mais d'un verd plus ſombre que les précédens; les fleurs ſont d'une couleur de ceriſe vive; le fruit brun en dehors eſt de la groſſeur d'un petit œuf, rempli d'une pulpe cramoiſie, d'un goût acide, agréable, mais qui a autant de degrés de ſaveur que de différens degrés de maturité : on le cueille avec un panier emmanché au bout d'une gaule, dans le fond duquel on le fait tomber en le touchant légèrement; il n'eſt point couvert d'épines, ni de ſoies piquantes comme les autres, mais de quelques folioles ſquammeuſes, perſiſtantes de ſon calice. Il n'eſt point de fruit plus délicieux dans les contrées de *Theguacan* & *Guaxaca ;* il feroit honneur aux tables en France.

Une troiſième eſpèce de cierges droits anguleux eſt dans la plaine du ſac de Saint-Domingue, appelée pareillement par les colons torches; il reſſemble beaucoup par ſon port, au *pitahiaha*. La fleur en eſt blanche, le fruit eſt d'un beau jaune d'or, de la grandeur & de la forme d'une pomme de reinette, rempli d'une pulpe blanche très-fraîche, mais aſſez inſipide, dans laquelle eſt noyée une innombrable quantité de ſemences noires.

Les cierges rampans ſont également articulés, anguleux, crênelés, cilindriques, mamelonnés,

plus ou moins anguleux, épineux: il en eſt au Mexique & à Campêche une eſpèce à tige crênelée, triangulaire ou quadrangulaire, d'un vert naiſſant très-vif, peu épineuſe, qui s'élève ſur les arbres & les haies, dont les fleurs d'un blanc éblouïſſant ont des pétales très-étroits, frangés, longs d'un demi pied; le fruit eſt de la groſſeur & de la forme d'une poire de martin ſec, l'écorce eſt rouge de ceriſe en dehors, & la pulpe eſt de couleur de pourpre en dedans; le fruit eſt tout au plus ſupportable, quoique l'on le mange avec délices à Campêche, mais cela eſt pardonnable dans une ville ſi pauvre.

Enfin, une cinquième eſpèce eſt le cacte cierge flagelliforme, qui croît paraſitiquement ſur les troncs d'arbres, & s'élève dans les haies de la plaine du Cul-de-Sac. Ses tiges articulées ſont cilindriques, très-épineuſes, rondes & groſſes comme le gros bout d'un fouet de poſte; ſes fleurs ſont d'une couleur de ceriſe très-vive, aucun des cactes rampans ne s'élève par ſoi-même, mais ils rampent en ſe ſoutenant ſur les buiſſons; les arbuſtes s'élèvent à quinze & vingt pieds de haut.

Avant de quitter ce qui concerne les cactes anguleux, on doit avertir que l'on ne peut regarder le nombre de leurs angles comme un caractère invariable & propre à en déterminer les eſpèces, parce que l'on a vu dans les mêmes eſpèces ce nombre d'angles varier dans les unes,

à

à trois, à cinq, & dans d'autres de cinq à quatorze & quinze.

Tous les cactes hériſſons, melons, cactes, cierges anguleux, droits ou rampans, ſont articulés, & tous ces articles ſont prolifères ; un ſeul mis en terre, ou pour mieux dire, un ſeul gemme d'un article mis en terre reproduit un article : il paroît de-là qu'il étoit inutile de caractériſer les opuntia comprimés par l'épithète de prolifère.

Les cactes opuntia comprimés à articles prolifères, ſont des cactes dont les articles levés & applatis ne ſont ni crênelés ni ſtriés ; mais ces articles oblongs ovales, cunéiformes ou en forme de feuilles de pourpier, naiſſent les uns des autres ; ils ſont quelquefois de l'épaiſſeur d'un pouce & demi, de quatorze lignes au moins dans les plus petites eſpèces. Les feuilles ont au moins ſix pouces de long, ſur trois ou quatre de large ; dans les plus grandes, on les voit de trente pouces de long ſur douze, quinze & dix-huit de large, & deux pouces d'épaiſſeur quelquefois. Dans les articles qui ont quelquefois quinze pouces de large au ſommet, tandis que leur baſe n'eſt que d'un pouce de diamètre pendant l'adoleſcence, cette baſe s'accroît parallèlement au ſommet, la ſurface plane ſe remplit & prend une forme cilindrique, & dans l'âge avancé, tous les articles ſont tellement réunis, qu'ils ne forment plus qu'un ſeul tronc parfaitement cilindrique

ſur lequel on n'apperçoit plus d'articulation ; il eſt une eſpèce rampante de ces opuntia au Mexique.

Cette ſection de cacte eſt encore plus nombreuſe que la précédente ; ſi Linnée ſe plaint avec raiſon que celle-ci ſoit décrite peu exactement, on peut aſſurer que la deſcription des opuntia eſt encore plus incomplète, tant pour le nombre que pour les formes ; il en eſt au Mexique trente eſpèces très-différentes de toutes celles décrites par les botaniſtes connus : on n'a eu ni le temps ni la liberté de les décrire, ni les moyens de les emporter dans un voyage très-rapide. On conſeille au botaniſte qui ſera aſſez heureux pour être envoyé en ce pays avec une pleine liberté de voir & d'agir, d'y entrer par le golfe de Honduras, & de pénétrer juſqu'à Guatimala, de reprendre le chemin de la Vera-Crux par Guaxaca, & Theguacan ; arrivé en cette ville de tourner vers Mexico, paſſer à Chapuléo, & de-là côtoyer la mer du ſud au nord-oueſt juſqu'au golfe de Californie ; il auroit lieu de décrire parfaitement les cactes, & ſeroit certain de rapporter des richeſſes infinies en plantes inconnues à la botanique.

Les opuntia ſont connus en France ſous ce nom & ſous ceux de raquette, de cardaſſe, de crapaudine, figuier d'Inde.

Une eſpèce eſt le *tuna* de *Dillenius* ; c'eſt celle que l'Eſpagnol de Vera-Crux nomme *tanas*,

celle que le colon de Saint-Domingue appelle raquette des bords de mer; il s'élève rarement en arbre; ſes articles ſont ſolides, épais, rigides, d'un verd clair tirant ſur le vert-d'eau, & en forme de feuille de pourpier; ſes épines ſont jaunes, la corolle perſiſtante; le fruit d'une écorce verte & rouge eſt allongé en forme de figues, de la groſſeur d'un petit œuf, rempli d'une pulpe pourpre, peu ſapide: on en fait des gelées, des liqueurs, des ſirops; on en colore les confitures & les liqueurs.

Le *pereſchia* eſt une ſeconde eſpèce connue à Saint-Domingue ſous le nom de patte de tortue, il exiſte au Môle S. Nicolas, & dans la plaine du Cul-de-Sac de S. Domingue; il eſt très-épineux, & à l'âge de trois ou quatre ans, élevé en arbre, ſes articles le ſont infiniment moins, mais le tronc reſte armé d'épines épouvantables; ces épines ſont blanches, plus longues que celles du tuna, & plus nombreuſes. Ses articles ſont oblongs, fléchis en différens ſens; l'épiderme en eſt tuberculé, inégal; les fleurs ſont de couleur aurore; le fruit devient une pomme ronde de la groſſeur d'une pomme d'apis, d'un vert clair, d'une écorce coréacée, qui ne s'ouvre point en tombant, la pulpe en eſt d'un blanc grisâtre, d'un acide peu agréable au goût, on ne lui connoît aucun uſage.

Il en eſt une troiſième grande eſpèce à articles en forme ovée, dont les tiges s'élèvent en

arbres, ſes gemmes étant rarement armés d'autres choſes que de leurs ſoies, & d'une, deux ou trois épines courtes. Ses fleurs à pétales ouverts ſont jaunes de paille, le fruit eſt de la groſſeur d'un œuf, ſa pulpe qui ſe mange eſt aſſez agréable, ſon écorce eſt jaune : c'eſt ce que les colons appellent raquette eſpagnole.

On en a apporté une quatrième eſpèce de Campêche, que l'on ſoupçonne commune aux Antilles, pour en avoir vu la peinture de la main d'un ingénieur qui a ſervi à la Martinique ; ce cacte a les articles peu armés, d'une ou deux épines à chaque gemme, les jeunes articles en ont rarement, ils ſont oblongs, avec l'écorce, & parfaitement liſſes, d'un vert ſombre & très-luiſant dans les adultes, & d'un vert clair dans les jeunes articles, il s'accroît en arbres ; ces articles ont depuis ſix juſqu'à quinze pouces de haut, ſur trois & neuf de large ; ſes fleurs ſont des pétales connivens, couleur d'une ceriſe tirant ſur le pourpre, très-vif. Le piſtil eſt terminé par un ſtigmate jaune, ſouffre & fendu en ſix pièces, ſurpaſſant les pétales avec les étamines. Son fruit de la groſſeur d'un œuf de pigeon & tronqué au ſommet eſt creux, de couleur de ſang ; la pulpe eſt de la même couleur. Ce fruit a peu de ſaveur, & a l'inconvénient comme bien d'autres d'être armé de ſoies brûlantes qui déſolent quand on les touche.

On n'a pas pour objet ici d'énumérer & d'écrire

toutes les eſpèces données par Linnæus, & démontrées dans l'école de botanique du jardin du roi à Paris; cela eſt inutile & impoſſible, parce qu'elles ſont inſuffiſamment décrites dans Linnæus, & qu'on ne peut pas plus, à l'aide de ſes deſcriptions, reconnoître ces plantes exotiques lorſqu'on les revoit dans leur patrie, qu'il n'eſt poſſible d'y reconnoître celles que l'on a vues au jardin du roi, où elles ne peuvent être cultivées avec l'aiſance qu'elles exigent, pour acquérir un développement ſuffiſant, & ces traits énergiques de caractère qui ſéparent une eſpèce d'une autre, parce que d'ailleurs y fleuriſſant & les fruits y mûriſſant rarement, on perd les ſignalemens les plus précieux de la plante.

On n'eſquiſſe ici les deſcriptions de quelques-unes des plus vulgaires, que pour les mieux retracer à la mémoire des habitans de la métropole & de la colonie qui les ont vues, & pour en donner une notion ſuffiſante à ceux qui ne les ayant jamais vues, ſeront tentés de les voir & de ſe les procurer, pour s'inſtruire du but que l'on a en les décrivant.

On ajoutera donc ſeulement pour des raiſons évidentes, une ſixième eſpèce, vue dans l'intérieur des terres du Mexique, depuis Theguacan juſqu'à Guaxaca, qui eſt la dominante dans les champs, que l'on appellera *nopal ſilveſtre*; il s'élève en buiſſon de dix-huit & vingt pieds de haut: ſes articles ſont arrondis au ſommet en forme de

feuilles de pourpier, & ils ont dix ou quinze pouces de grandeur ſur ſept & dix pouces de largeur; toutes les gemmes ſont armées de roſes d'épines, au nombre quelquefois de douze ou quinze épines blanches, courtes, qui s'entrelaſſent les unes dans les autres, & empêchent abſolument de porter les doigts ſur la ſurface de l'article, qui eſt d'un vert blanchâtre ou jaunâtre; les fleurs ſont ſur le même article, quelquefois de trois couleurs à la fois ſur la même feuille, pourpre, couleur de roſe, & gris-de-lin ou lilas. Les pétales en ſont très-ouvertes, le fruit qui ſuccède eſt gros comme une noix, de couleur de ſang peu agréable. Les plants que j'avois ont pourri en mer pendant la traverſée, avec des pitahiahas.

La ſeptième eſpèce vue au Mexique en a été apportée. C'eſt le nopal des jardins du Mexique; il n'a été vu nulle part ailleurs dans les champs & les bois de ce pays. Ce nopal n'a pas eu le temps de fleurir à Saint-Domingue, parce qu'il a été dépècé ſans fin, pour le multiplier à meſure que les gemmes ont produit de nouveaux articles.

Une huitième eſpèce nommée le nopal de Caſtille à Guaxaca, a été apportée de cette ville & des environs avec le vrai nopal: elle eſt ſans contredit la plus belle eſpèce des opuntia, tant parce qu'elle eſt la plus grande, ſes articles ayant juſqu'à trente pouces de haut ſur une largeur de vingt, qu'à cauſe de ſa belle couleur, d'un vert glaugue damaſſé. On dit que les fruits en ſont

délicieux, ni eux ni leurs fleurs n'ont été vus jusqu'à présent ; elle est appelée nopal de Castille, par excellence, parce que tout ce qui vient de Castille est excellent, & que tout ce qui est excellent doit être de Castille ou porter le surnom de Castille ; tant ce peuple, long-temps possesseur & habitant avec l'Arragonnois de l'Amérique, à l'exclusion des autres provinces d'Espagne, est habitué à une haute idée de sa patrie.

On croit en posséder une nouvelle espèce que l'on a rapportée, & long-temps confondue avec les vrais nopals pendant qu'elle étoit jeune, & sans caractère bien saillant, à moins que ce ne soit toujours le nopal de Castille auquel elle ressemble beaucoup, & qu'elle n'en eut été séparée par accident, pendant les embarras du voyage de terre & de la navigation.

Il ne sera question essentiellement dans cet ouvrage que de ces trois dernières espèces, & en passant de la troisième espèce ci-dessus, appelée vulgairement à Saint-Domingue raquette espagnole : avant de détailler ces trois espèces particulières, il faut terminer ce chapitre par quelques observations sur l'usage des cactes.

Le bois de cactes cierges ou cactes opuntia arborescens est spongieux, long-temps humide ; quand il est coupé ou renversé par accident, il se pourrit avant d'être sec, & il ne reste de parties solides que les nervures qui étoient devenues bois, & qui pour lors ne sont plus que le

ſquelette informe de la plante, impropre à tout uſage de charpente ou de menuiſerie; on veut dans la plaine du Cul-de-Sac que le tronc des pereſchia ſoit un bois très-ſolide; cela doit être vérifié avant d'être cru.

On voit le peuple françois, colon de Saint-Domingue, blanc, nègre ou mulâtre, chirurgien, médecin, ou femmelette, employer indiſtinctement toutes eſpèces d'opuntia qu'ils ont macérées dans le feu ou bouillies dans de l'eau, en cataplaſme, en lavement, en ſyrop, en bien des circonſtances oppoſées: l'uſage de ces plantes me paroît trop univerſel.

On mange le fruit de la plupart au Mexique & à Campêche; on n'a que les moins diſtingués dans la colonie de Saint-Domingue; ils y ſont peu célébrés.

L'Indien du Mexique mange non-ſeulement les fruits de tous les cactes, mais il met les bourgeons des fleurs ou des articles dans ſa marmite quand ils ont un pouce ou deux de hauteur.

On vend ſur le marché de Guaxaca des jeunes articles d'opuntia, longs de ſix & huit pouces, larges de deux ou trois, cuits à l'eau, qui ſe mangent en manière d'aſperges avec une ſauce blanche, au vinaigre & à l'huile, ou avec les ſauces faites avec le piment, & la baie du ſolanum lycoperſicon (1).

(1) Pentandria monogyn.

CHAPITRE II.

De la propriété des cactes, relativement au but de cet ouvrage.

QUELQU'ATTENTION que l'on ait donnée à chercher des cochenilles ſur les melons cactes, ſur les cierges droits & rampans, on n'en a pas vu juſqu'à préſent, quoiqu'ils nourriſſent pluſieurs ſortes d'inſectes.

Mais on voit conſtamment à Vera-Crux la cochenille ſilveſtre ſur le *tunas* de Dillenius, dit *tanas* par les Eſpagnols. Dans l'intérieur des terres depuis Theguacan juſqu'à Guaxaca, on voit la même cochenille ſilveſtre habiter ſur l'eſpèce d'opuntia déſignée ci-deſſus ſous le nom de nopal ſilveſtre; elle y eſt en telle abondance, qu'elle fait périr les articles, qui tombent en pourriture avec les inſectes. Partout où ce nopal ſe trouve habité par la cochenille, il a toujours un port malade; ſon vert tire ſur le jaune: c'eſt peut-être la raiſon pour laquelle on ne le voit jamais s'élever en arbre; l'inſecte attaquant toujours les articles ſupérieurs, comme les plus jeunes, force cette plante à prendre de l'amplitude, & à s'étendre latéralement en buiſſon.

La cochenille ſilveſtre habite le cacte pereſchia, dit patte de tortue, au môle Saint-Nicolas,

& dans le fond de la plaine du Cul-de-Sac ſur les revers du petit côteau dont elle eſt bordée.

Quoique le tuna de Dillenius, dit raquette, des bords de mer ſe trouve également dans ces deux parties, cependant il eſt abandonné par la cochenille ſilveſtre, qui préfère le pereſchia ; le pereſchia eſt ſurnommé patte de tortue par le peuple, parce que ces différens articles oblongs ſont toujours droits, rigides, & ont les uns à l'égard des autres une ſituation verticale ou perpendiculaire.

Quoique la cochenille ſilveſtre habite ces deux opuntia, jamais elle n'y abonde, ni ne pullule en ſi grande quantité que ſur le nopal ſilveſtre.

La cochenille ſilveſtre habite avec ſuccès l'opuntia apporté de Campêche, elle y devient très-belle & très-groſſe, mais elle ne s'y agglomère pas en autant de places que ſur le nopal ſilveſtre. Cet opuntia a encore le mérite de pouvoir nourrir la cochenille fine, & quoique ce ſoit à quatre cent pour cent de perte en comparaiſon du vrai nopal des jardins du Mexique, on lui doit beaucoup d'égards, parce que quand on manque des premiers pour ſemer en entretien, c'eſt-à-dire, pour conſerver du plant, on ſe ſert avantageuſement de celui-ci. S'en ſervir pour la récolte, ce ſeroit une pure perte ou pour mieux dire une folie ; il peut cependant ſervir à récolter la ſilveſtre, ſi on manquoit des autres moins épineux.

Après le nopal ſilveſtre, l'opuntia qui nourrit le mieux & en plus grande abondance la cochenille ſilveſtre, c'eſt celui que l'on appelle raquette eſpagnole à Saint-Domingue ; elle y pullule tellement, que pour peu que l'on néglige de la recueillir chaque deux mois, les articles pourriſſent, tombent, & la plante en eſt ruinée ; l'inſecte s'y plaît tellement qu'il habite également tous les articles vieux ou jeunes ; il n'a pas été poſſible de comparer lequel de ces deux opuntia nourrit le mieux les cochenilles ſilveſtres, parce que le nopal ſilveſtre apporté du Mexique a péri en mer. Cela eſt d'ailleurs indifférent, parce que dans la culture on doit abſolument rejeter le nopal ſilveſtre pour les raiſons qu'on en donnera.

Mais ceux qui la nourriſſent infiniment mieux que tous les précédens, ſont le vrai nopal des jardins du Mexique, & le nopal de Caſtille. La cochenille ſilveſtre y devient preſqu'auſſi groſſe que la cochenille fine ; elle y eſt moins cotonneuſe que ſur les autres eſpèces de cactes ; ce coton y eſt moins tenace, il y eſt plus lâche, plus diffus que ſur toutes les eſpèces de cactes ſur leſquels il forme un matelat ſerré, rembourré, qui protège l'inſecte contre la pluie (1).

(1) Non-ſeulement le coton qui enveloppe la cochenille ſilveſtre protége l'inſecte contre la pluie, mais il lui ſert de défenſe contre les fourmis. La nature en refuſant cette

Sur le même nopal il devient un flocon clair & léger comme la neige, & il eſt pendant tout autour de l'inſecte, comme une légère toile d'araignée, mais bien plus fin.

Pour faire voir d'un ſeul coup-d'œil l'utilité de chacun des cactes opuntia connus dont on a parlé juſqu'ici, par rapport à l'éducation de la cochenille, car il en eſt peut-être vingt autres eſpèces qui peuvent la nourrir, il ſuffit de les ranger par ordre, ſelon le degré de leurs vertus, bien conſtatées par de longues obſervations, en commençant par les moindres, & finiſſant par les meilleurs.

On mettra au plus bas de l'échelle le *tunæ* ou raquette des bords de mer : après lui le *pereſchia* ou patte de tortue ; enſuite l'opuntia de Campêche ; enſuite le nopal ſilveſtre, puis l'opuntia dit raquette eſpagnole ; enfin le vrai nopal des jardins du Mexique, & au plus haut le nopal de Caſtille.

Il eſt prouvé par expériences, que la couleur rouge, violette, jaune ou blanche, des fruits des différens opuntia ne ſert ni ne nuit à la couleur de la cochenille qui ſe nourrit ſur ces cactes, & n'eſt pas une cauſe, ni un indice de leur aptitude plus ou moins grande à nourrir cet inſecte.

---

armure à la cochenille fine, lui a donné pour la garantir un corſelet plus ferré : cependant la cochenille fine a des ſoies qui ſervent auſſi à éloigner les inſectes.

Après avoir rangé ces opuntia dans l'ordre des degrés de leur aptitude à nourrir la cochenille ſilveſtre, il faut encore en faire un triage, & les diſpoſer ſelon leur facilité à ſe laiſſer approcher. Pour entendre ceci, il faut ſavoir que tous les opuntia ſont épineux, les uns plus que les autres ; quoique la piquûre de leurs épines ne ſoit pas venimeuſe, elle eſt très-douloureuſe, très-incommode. Il eſt de ces opuntia, tels que la patte de tortue dans ſon adoleſcence, & le nopal ſilveſtre à tout âge, dont on ne peut abſolument toucher la ſurface ſans ſe bleſſer ; leurs épines diſpoſées en chauſſe-trape, comme les pieux de pluſieurs rangs de chevaux de friſe, s'entrecroiſent ſur l'article, tandis que les autres s'allongent en avant : quelque chargés qu'ils ſoient de cochenille ſilveſtre, on ne peut la recueillir qu'avec des épingles ou des petites pincettes, & le plus habile ouvrier n'en feroit pas deux onces par jour, c'eſt-à-dire, qu'il ne gagneroit au plus que deux eſcalins ou réales, pendant qu'un autre ouvrier pourroit recueillir trois ou quatre livres de cet inſecte par jour ſur des opuntia moins épineux, & conſéquemment gagner trente-ſix réales au moins, prix de cette denrée à Guaxaca même, ce qui équivaut par la valeur de la piaſtre en cette ville à quarante-neuf eſcalins & demi, autrement à trente-neuf livres deux ſols ſix deniers monnoie de la colonie françoiſe de Saint-Domingue. Ceci bien entendu,

il eſt évident que l'on ne peut cultiver la cochenille à bénéfice que ſur les opuntia les moins épineux : il faut donc abſolument rejeter le tuna ou la raquette des bords de mer, le pereſchia & le nopal ſilveſtre du Mexique qui eſt le plus féroce de tous, il ne reſtera plus que l'opuntia de Campêche, la raquette eſpagnole, le vrai nopal, & le nopal de Caſtille ; c'eſt auſſi dans cet ordre que l'on doit les ſemer de cochenille à défaut les uns des autres ; ainſi donc ſi les nopals manquent, on ſe ſervira de l'opuntia de Campêche pour ſemer la cochenille ; on conçoit qu'il n'eſt queſtion ici que de la cochenille ſilveſtre ; la propriété des cactes opuntia relativement à l'éducation de la cochenille fine ſera la matière du chapitre ſuivant.

CHAPITRE III.

Des cactes propres à nourrir la cochenille fine.

QUAND les opuntia épineux pourroient nourrir en abondance la cochenille fine, les raiſons qui portent à les exclure de l'éducation de la cochenille ſilveſtre ſuffiroient également pour leur refuſer l'éducation de la cochenille fine ; mais la nature de leur sève & la conformation extérieure de leur écorce ſe refuſent elles-mêmes à cette éducation. L'expérience a appris que les

petits des mères cochenilles placées sur le tuna y naissent, mais y périssent. La même chose est arrivée constamment sur les pereschia. De pareilles épreuves faites sur la raquette espagnole, ont eu à-peu-près le même succès ; on dit à-peu-près, car des nombreuses générations de dix mères cochenilles qui ont été placées plusieurs fois, deux ou trois femelles sont restées vivantes, mais ont toujours langui, & n'ont pu s'accroître jusqu'à la même grandeur qu'acquéroient leurs semblables sur les nopals. Tout le reste périt en dix jours de temps ; ainsi, quoique cette espèce d'opuntia ne soit pas plus épineux que les nopals, elle ne peut servir à l'éducation de la cochenille fine. On pourroit le regretter vu la beauté de ce cacte, la facilité avec laquelle il s'accroît promptement, la grandeur volumineuse de ses articles si propres à loger de nombreux essaims & à donner une ample & riche récolte, & surtout parce qu'il est déjà assez commun dans la colonie de Saint-Domingue pour suffire à former des pépinières ; mais heureusement on sera bientôt consolé de son inutilité par la culture du nopal de Castille apporté du Mexique ; celui-ci est aussi grand, aussi beau & aussi prompt à croître, & il a en outre l'avantage de nourrir la cochenille fine très-abondamment.

L'opuntia de Campêche, moins avantageux dans la culture de la cochenille silvestre que la raquette

eſpagnole parce qu'il eſt plus petit, parce que ſes articles ſont moins vaſtes, & parce que la ſuperficie entière ne ſe couvre pas également de cochenille ſilveſtre, a un mérite eſſentiel qui le dédommage bien de ſes imperfections. Il peut nourrir la cochenille fine : trois années d'expériences ont prouvé cette vérité ; il en nourrit peu il eſt vrai, mais ſi toute autre eſpèce manquoit, la récolte de cochenille ſeroit moins abondante, cette denrée ſeroit plus chère, mais on en auroit ; il y a toujours la moitié, ſouvent les trois quarts des petites cochenilles fines qui y périſſent, le reſte réuſſit à s'y fixer, à ſe nourrir, à s'y accroître, ſinon en totalité, du moins en grande partie, au point où s'accroît la cochenille fine ſur les vrais nopals. La cochenille y eſt quelquefois deux mois & demi à croître ; elle y eſt généralement plus petite que ſur le vrai nopal, mais quoiqu'on ne doive s'en ſervir qu'à défaut des nopals, quoiqu'on n'en parle pas pour la recommander & la vanter dans la culture ; on doit reconnoître l'obligation qu'on lui a d'un ſervice eſſentiel rendu pendant une longue traverſée ; les nopals apportés du Mexique pourriſſoient : tous les jours on en jetoit à la mer ; le nombre des inſectes apportés avec la plante couroit riſque de diminuer en proportion, ou de s'anéantir faute d'aliment ; on toucha heureuſement à Campêche, on y trouva ce cacte, on l'eſſaya ; la tentative fut heureuſe, il défraya

les

les cochenilles pendant le reſte du voyage & même depuis trois ans qu'il eſt arrivé à terre, on lui a continué l'agrément de remplir un ſi bon office, pendant que le chétif reſte des vrais nopals du Mexique, échappé des dangers d'une navigation de trois mois, s'eſt refait de ſes fatigues, s'eſt multiplié & a proſpéré. C'eſt à cet opuntia que la colonie françoiſe de Saint-Domingue doit maintenant l'avantage de poſſéder le vrai nopal & la cochenille fine. Il eſt plus que probable que ſans ſon ſecours tout étoit perdu, & qu'une longue, pénible & haſardeuſe entrepriſe échouoit.

Quiconque entreprendra la culture de la cochenille fine ſans avoir déjà une pépinière ſuffiſante de vrais nopals du Mexique, pourra la nourrir ſur l'opuntia de Campêche, qui lui ſera délivré en attendant que le nopal qu'on lui fournira ſoit multiplié, & de l'âge qui ſera preſcrit pour lui confier la nourriture de la cochenille fine. C'eſt cette ſorte de culture de la cochenille fine ſur l'opuntia de Campêche que l'on doit appeler culture à ſemer ou à entretenir, parce qu'en effet, la multiplication de l'inſecte va tout au plus à un tiers au-delà de l'entretien du nombre dans lequel on le sème.

CHAPITRE IV.

Du nopal.

Il y a deux eſpèces d'opuntia que l'on nomme *nopal* au Mexique, l'un eſt celui que les Indiens nomment ſimplement *nopal*, l'autre eſt celui qu'ils nomment *nopal de Caſtille*. Ces deux eſpèces exiſtent actuellement à Saint-Domingue.

Tout ce qui eſt connu de ces nopals juſqu'à préſent, quant au caractère de la plante, ſe réduit à la forme extérieure des racines & des tiges, parce que l'on n'a pas encore vu ſes fleurs ni ſes fruits. On ne s'haſardera pas de rapporter ce que quelques auteurs ont dit, tant par crainte d'être démenti par les faits poſtérieurs, que parce que les deſcriptions qu'ils ont données ne cadrent pas avec ce que l'on a appris de la bouche des Indiens. Les botaniſtes ne s'accordent pas entre eux dans les deſcriptions de ces plantes, l'un donnant une forme ovée, l'autre une forme arrondie aux articles. Quelques-uns attribuent des fleurs couleur de ſang à ces plantes, pendant que les Indiens aſſurent que la fleur eſt pourpre.

On décrira ſimplement les racines & les tiges du nopal. On traitera enſuite de ſa propriété, puis de ſa culture.

Le nopal eſt un cacte opuntia à articles com-

primés ; ſes racines ſont d'un gris cendré tirant ſur le jaune ; elles deviennent ligneuſes avec l'âge : il y en a toujours une pivotante ou perpendiculaire, d'autres horiſontales ; elles ſont rondes, prémorcées, tendres dans les jeunes plants, & ligneuſes dans les adultes.

La tige des nopals s'élève en arbres droits comme la plupart des autres opuntia ; ſes articles ſont d'une forme oblongue, ovale ; ils ont depuis dix juſqu'à dix-huit pouces de longueur, ſur cinq ou neuf de large, & un pouce & demi ou environ d'épaiſſeur. Quand la plante a acquis tout ſon développement, l'écorce des articles offre une ſurface douce au toucher, très-légèrement & très-finement veloutée, dans les articles d'un an ou de ſix mois. Elle eſt d'un vert ſombre dans les adultes, & d'un vert clair & luiſant dans les jeunes. Les gemmes ſont armées d'une ou deux ou trois épines au tronc de la plante, dont une eſt plus grande que la ſeconde, & celle-ci plus grande que la troiſième quand il y en a trois : quand il n'y en a que deux, l'une eſt toujours plus grande que l'autre, ces épines ſont grandes d'un pouce au plus, groſſes d'un ſeizième de ligne à la baze, ligneuſes, ſolides, très-aiguës & poignantes : ce qui diſtingue les opuntia non épineux, tels que celui de Campêche, les raquettes eſpagnoles & le nopal de Caſtille de ceux qui le ſont, n'eſt donc pas le défaut abſolu d'épines, mais ſimplement la

moindre quantité & leur grandeur, c'eſt-à-dire ſeulement qu'il n'y a que quelques gemmes épineuſes & quelques épines rares ſur ces gemmes. Ces épines ſont toujours plus grandes, plus nombreuſes & plus fortes ſur le tronc & aux branches anciennes juſqu'à l'âge de deux ou trois ans; car alors elles diſparoiſſent, on voit rarement plus d'une ou deux épines courtes ſur les jeunes articles; ſouvent il n'y en a point du tout, mais quand il s'y en trouve, elles ne ſont rien moins qu'innocentes, car elles bleſſent comme les autres; au reſte, les gemmes ſont toujours garnies de faiſceaux de ſoies rouſſes brûlantes comme tous les autres opuntia. Ces ſoies ſont au niveau de l'écorce dans les articles d'un an & ſeize mois, elles ſont plus incommodes que dangereuſes, quand on les touche elles entrent ſubtilement dans les doigts & les mains; & comme elles ſont crenelées de même que les barbes des épis d'orge, elles s'inſinuent toujours plus avant d'elles-mêmes à chaque mouvement quand on les néglige. La partie bleſſée ſuppure & tombe en eſcarre; le grand remède contre l'incommodité de ces ſoies, ſi on ne peut les tirer avec les doigts, ce qui eſt aſſez difficile, parce qu'étant très-fragiles elles rompent ſouvent & reſtent en partie dans la chair c'eſt de frotter légèrement de ſuif la bleſſure. Par ce moyen la démangeaiſon ceſſe, ainſi que la douleur, & la ſuppuration ne la ſuit pas.

CHAPITRE V.

Du nopal de Caſtille.

TOUT ce qui vient d'être dit des ſoies & des épines du nopal convient également au nopal de Caſtille. Ses racines ſont les mêmes que celles du nopal & de la même couleur; il devient arbre comme lui, mais il en diffère eſſentiellement dans les tiges. Ses articles ſont plus grands; il en eſt de trente pouces de longueur ſur douze & quinze de large. Ils reſſemblent très-bien à une raquette par leur forme arrondie au ſommet comme la feuille de pourpier, ils ſont d'un vert d'eau très-clair & très-gai; cette couleur eſt une eſpèce de damaſſé comme celui des prunes rouges & brunes : le doigt l'efface en le touchant dans les articles de ſix mois ou un an, mais non pas dans les plus âgés. Le port de cette plante eſt ſplendide : aucun terme ne peut mieux peindre la vivacité, la magnificence de la végétation, l'abondance, la grandeur, le développement de ſes articles; en un mot on ne connoît pas de plus bel opuntia.

Cette eſpèce de nopal ne vient pas de Caſtille, comme ſon nom ſemble nous l'indiquer, mais on l'a ſurnommé ainſi à cauſe de ſa beauté, & ce ſurnom n'a pu lui être donné que par les

Caſtillans. On ne peut rien dire de ſes fleurs & de ſes fruits, qui n'ont point été vus. C'eſt très-certainement une eſpèce parfaitement diſtincte du nopal : a-t-elle les mêmes propriétés que celui-ci à l'égard de la cochenille fine ? Les Indiens l'aſſurent poſitivement ; nous en avions douté d'après des expériences faites en mer, ſoit que la circonſtance ne fût point favorable & que l'extrême jeuneſſe du plant qui n'avoit que deux articles n'y convînt point ; ſoit enfin qu'on s'y ſoit pris avec peu d'adreſſe, peu de petites cochenilles s'y fixèrent, & y réuſſirent ; mais on eſt bien aſſuré maintenant, après ſix expériences conſécutives, qu'il n'y a point de différence entre la récolte de la cochenille ſur cette eſpèce, à celle faite ſur le nopal.

Mais s'il eſt auſſi propre à l'éducation de la cochenille que le nopal, comment les Indiens ne l'employent-ils pas indifféremment ? Pourquoi n'en ont-ils pas des jardins plantés en entier ou à moitié, ou pour le quart ? Cette plante leur ſeroit-elle connue nouvellement ? & par cette raiſon le peuple toujours eſclave de l'habitude n'auroit-il encore pu abandonner l'ancienne routine de planter le nopal, & haſarder à employer celle-ci uniquement, ou par partie égale, à l'éducation de la cochenille ? Ce qu'il y a de bien aſſuré, c'eſt que l'on n'a point vu de nopalerie plantée en entier, ni pour moitié, ni pour le quart du nopal de Caſtille. Partout depuis Té-

guahacan jusqu'à Guaxaca, on a vu des nopals chargés de cochenille ou déjà récoltés ; mais on n'a point vu de nopal de Castille qui en fut chargé, ou sur lequel on en eut récolté ; on a vu dans presque tous les jardins quelques plants de nopal de Castille que certainement les Indiens y cultivent pour le fruit, mais non pas pour la culture. Le temps & les observations ou les réflexions apprendront sans doute la manière de concilier ces contradictions apparentes, mais on s'en tiendra là quant à présent, & tout ce que l'on dira désormais en traitant de la propriété & de la culture du nopal, devra s'entendre également de celle du nopal de Castille afin de ne pas surcharger ce traité de répétitions.

Avant de quitter le chapitre de la description du nopal, il est bon d'avertir que pour décrire les cactes opuntia exactement par leurs tiges, il ne suffit pas de prendre le premier article venu pour caractériser la plante ; car sur un plant de nopal oblong, ovale par exemple, il se trouvera quelquefois des articles elliptiques ou à-peu-près ronds, ou cunéiformes, ou triangulaires, ou ovés. Qui voit une feuille de chêne, voit à-peu-près la forme de toutes les feuilles d'un même arbre ; il n'en est pas de même des articles des nopals, parce qu'il s'y trouve quantité d'articles qui ont des formes accidentelles différentes de la forme générale des autres. Quand donc on veut donner une idée exacte des articles, il faut réunir men-

talement les articles qui ont une forme exactement ſemblable, & ſi leur nombre ſurpaſſe, non-ſeulement celui de quelques formes particulières, mais encore celui de toutes les collections particulières de formes accidentelles, ce ſera ceux-là que l'on devra choiſir pour en décrire la forme & l'attribuer ſpécialement à la plante. C'eſt ce défaut d'attention, où l'impoſſibilité de donner cette attention, qui fait que l'on ne reconnoît pas les cactes aux deſcriptions qu'en ont faites pluſieurs auteurs qui n'ont point vu les plantes, & qui ne les ont décrites que ſur la forme accidentelle de l'article qu'on leur a apporté, & non ſur la forme de la majeure partie de ces articles.

CHAPITRE VI.

Propriété du nopal.

LA véritable & la plus eſſentielle propriété du nopal connue au Mexique, eſt de nourrir la cochenille fine plus aiſément, plus ſûrement & plus abondamment qu'aucune autre eſpèce d'opuntia.

C'eſt auſſi la ſeule ſous laquelle il eſt important de le conſidérer dans ce traité : on peut dire qu'il la poſsède dans un degré éminent. De toutes les petites cochenilles qui ſortent des

lits posés sur un nopal, & qui peuvent s'y fixer avant que la violence du vent ou quelqu'autre accident les en précipitent, il n'en manque pas communément deux ou trois par centaine; dès que cet insecte a inséré sa petite trompe dans l'écorce de la plante, il y est fixé, & de ceux qui sont ainsi fixés, on en voit rarement trois par centaine ne pas parvenir au degré d'accroissement que la nature a fixé à chacun dans son sexe. Est-ce la facilité que les pattes de l'insecte trouvent à se cramponner dans la surface veloutée de l'écorce des articles du vrai nopal qui lui donne cette propriété? C'est ce que le poli & la lissure de l'opuntia de Campêche, & principalement du nopal de Castille semble contredire, car ces opuntia sont parfaitement glabres & polis, & cependant le premier perpétue seulement la cochenille fine, tandis que l'autre la nourrit à foison, de manière à la pouvoir récolter; est-ce la qualité de la sève seulement qui suffit pour attacher l'insecte à cette plante? C'est ce que paroît me confirmer l'opuntia de Campêche, qui le nourrit peu, parce que sans doute la qualité de sa substance est plus éloignée de celle du vrai nopal; & le nopal de Castille ne la nourrit abondamment que parce que la quantité de la sienne en est peut-être plus rapprochée. Les Indiens n'ont rien pu répondre de vraisemblable à cette question; on n'a rien observé qui put l'éclaircir : on s'est borné sim-

plement à multiplier la plante autant qu'il a été poſſible, & l'inſecte autant qu'il étoit néceſſaire pour ne pas le perdre, en attendant que la quantité de nopal permît de le multiplier davantage. Le temps d'étudier à loiſir, peut-être même le haſard, répandront dans la ſuite plus de lumières ſur une queſtion qui importe toujours peu aux cultivateurs qui auront une ample pépinière de nopal, & qui ne doit fixer l'attention, ou piquer la curioſité que des philoſophes & des naturaliſtes. Une queſtion du même ordre ſeroit de ſavoir ſi le nopal eſt une eſpèce d'opuntia naturel au Mexique? On ne l'a vu nulle part dans les campagnes, ou ſi elle eſt une pure variété obtenue par la culture, puiſqu'on ne l'a trouvé que dans les jardins? Cette queſtion, comme on le voit, doit être aſſez indifférente au but de cet ouvrage, & paroît d'ailleurs réſolue par les aſſertions qui ſuivent l'une & l'autre poſition: cependant on ne peut conclure la négative de l'un & l'affirmative de l'autre, parce qu'on n'a pas parcouru toute l'Amérique, ce qui ſeroit néceſſaire pour aſſurer la juſteſſe de la conſéquence; car ſi le nopal eſt une eſpèce diſtincte & caractériſée, les eſpèces ſe perdent moins que les variétés, qui rentrent ſouvent dans les eſpèces; il ſeroit poſſible que l'on trouvât cette eſpèce dans quelque coin ignoré du vaſte empire du Mexique, ſoit chez quelqu'autre peuple dont le Mexique l'auroit reçu.

L'origine des arts chez chaque peuple ſe perd dans la nuit des temps. L'uſage de ces arts indique une ancienne habitude, & cette habitude a été précédée par des expériences infinies, par des tentatives toujours nombreuſes, toujours contrariées, toujours ſoumiſes à tout ce que l'ignorance de la multitude, l'envie des rivaux, le joug & le pouvoir des préjugés, ou un uſage contraire peuvent jeter d'entraves au génie.

Un art quelconque eſt donc toujours une preuve de l'antiquité d'un peuple qui le poſsède. Si le nopal eſt une variété obtenue par la culture, c'eſt l'effort même de cette culture qui prouve l'antiquité du peuple chez lequel on l'a trouvé. On voit clairement comment le Mexicain trouvant par-tout la cochenille ſilveſtre ſur le nopal ſilveſtre a pu éprouver du premier abord la beauté de la teinture qu'elle produit, être excité à la récolter & s'en tenir là; mais ſi le vrai nopal eſt une variété & non pas une eſpèce primitive, il faut accorder un temps infini & attribuer une grande quantité de connoiſſances aux Mexicains qui l'ont arraché au miſtère de la nature; & l'on n'apperçoit pas ſi clairement que ce peuple ſoit auſſi moderne qu'on veut le perſuader : & ſi on lui dénie ce long temps, & cet acquis de connoiſſance en qualité de peuple moderne, renouvellé d'un peuple antérieur, il faudroit au moins accorder que les connoiſſances qu'il a eues de la propriété

des nopals & de l'éducation de la cochenille, eſt une conquête faite ſur quelqu'autre nation & un reſte de l'héritage de ſes pères qu'il a ſauvé du naufrage des ſiécles; ce qui reculeroit encore bien plus loin l'origine de la culture du nopal & de l'éducation de la cochenille, laiſſant à qui il appartient de traiter ces intéreſſantes matières; il faut rentrer dans celles que l'on expoſe, & ajouter que ſi le nopal eſt parfaitement propre à éduquer la cochenille fine, il l'eſt infiniment plus à éduquer la cochenille ſilveſtre; & c'eſt ſur le nopal que cet inſecte perd en partie la ténacité & la quantité de ſon coton : c'eſt ſur le nopal qu'il acquiert une grandeur double de celle qu'il a ſur les autres opuntia quand il reſte abandonné aux ſoins de la nature; c'eſt ſur le nopal que les plus pauvres Indiens qui font de la cochenille la sèment: c'eſt ſur le nopal que le colon de Saint-Domingue qui voudra faire toute l'année de la cochenille ſilveſtre, devra la ſemer : il n'y a nulle comparaiſon à faire, ſoit pour la quantité, ſoit pour la groſſeur & la qualité de la cochenille que nourriſſent les opuntia, entre celle que nourrit le nopal & celle que produiſent les autres eſpèces dont on ne doit ſe ſervir que ſubſidiairement.

Il faudra donc s'appliquer à cultiver & multiplier à l'infini le nopal, & à meſure que l'on pourra s'en paſſer, abandonner les autres eſpèces

dont on a déjà parlé pour l'éducation de la cochenille ſilveſtre, & ne ſe ſervir pour celle-ci que du nopal; mais en attendant qu'il ſoit multiplié au point ſuffiſant à défrayer la cochenille ſilveſtre, il convient de ſe ſervir pour celle-ci de la raquette eſpagnole & de l'opuntia de Campêche, & de ne donner le nopal qu'à la cochenille fine. Par ce moyen le cultivateur pourra faire en même temps, & plutôt qu'il ne le pourroit ſans ces auxiliaires, de la cochenille ſilveſtre & de la cochenille fine.

CHAPITRE VII.

De la nopalerie.

Le terrain dans lequel on cultive les nopals pour y recueillir de la cochenille fine ou ſilveſtre, s'appelle au Mexique *nopalerie*. On doit conſerver dans l'art de cette culture ce nom qui eſt ſi beau, quoique franciſé du terme eſpagnol *nopalerie*, qui dérive avec grâce du nom propre *nopal*, nom purement mexicain. Une nopalerie doit être bien fermée de murailles s'il ſe peut: ſinon d'une bonne paliſſade ou d'une haie vive, non dans la crainte qu'aucun animal en mange (1)

(1) Les chiens mangent le nopal, & ils peuvent faire un dégat dangereux dans une jeune nopalerie.

les plants. On ne connoît aux grands quadrupèdes aucun goût pour cet aliment ; mais dans la crainte qu'en y entrant par hasard ou pour quelqu'autre cause, ils ne foulent les jeunes plants & ne renversent les anciens : & ce qui n'est pas moins dommageable, qu'ils ne fassent crouler une récolte de cochenille dans leurs courses, par des mouvemens violens communiqués aux nopals.

Une nopalerie d'un arpent ou d'un arpent & demi, est suffisante pour exercer les forces & l'attention d'un seul Indien pendant six mois de l'année, & lui-même y suffire. On n'a pas vu dans une culture de quarante lieues, une nopalerie qui eût plus de deux arpens ; les plus grandes que l'on ait vues & les mieux tenues sont celles d'un nègre libre à huit lieues de Guaxaca, & celle d'un autre nègre libre dans le fauxbourg de cette ville. La première de ces nopaleries étoit de deux arpens, & la seconde d'un arpent & demi : voilà l'étendue que l'on peut leur donner pour les proportionner aux travaux d'un seul homme intelligent & actif, car il n'est pas nécessaire qu'il soit robuste.

Si la nopalerie est fermée de murailles, cette sorte de clôture recélant moins d'insectes que les haies, il suffira de tenir les plants éloignés de quatre pieds de la muraille ; mais si elle est fermée de haies, il sera avantageux que les nopals soient séparés d'elles par une allée de dix

pieds de large, qui régnera tout autour du jardin entre la haie & les nopals. Quelle que puiſſe être la figure du terrain d'une nopalerie, il faut en diriger la plantation *eſt & oueſt*, par des lignes tirées du nord au ſud ſur leſquelles on plantera en alignement perpendiculaire à l'eſt, de manière qu'une face de nopal (car tous les cactes opuntia ont toujours deux faces ſur leſquelles la majeure partie de leurs articles ſont diſpoſés) ait l'expoſition du ſoleil levant des équinoxes, & l'autre l'expoſition du même ſoleil couchant. On plante les nopals en pépinière ou à demeure en nopalerie. Dans le premier cas, on donne une diſtance de deux pieds entre chaque plant ; dans l'autre cas, on les plante à ſix pieds de diſtance les uns des autres ſur des lignes parallèles, à ſix pieds également de diſtance. On peut planter en quinconce ou en quarré ſimple, cela eſt indifférent, mais comme on doit donner le plus de grâce poſſible à une plantation ſi précieuſe & ſi durable, il faut s'aſſervir à l'une ou à l'autre de ces diſpoſitions.

On aura ſoin de ne laiſſer aucun arbre à l'eſt d'une nopalerie, afin qu'elle reçoive tous les premiers rayons du ſoleil levant, ce qui eſt d'une grande importance pour la marche des petites cochenilles, qui aiment ſortir du nid à cette heure pour aller ſe fixer ſur la plante, parce qu'ordinairement le vent n'eſt pas encore levé ou n'eſt pas encore fort. On abattra de même les arbres

à vingt toiſes au moins au ſud, à l'oueſt, & au nord de la nopalerie, parce qu'il eſt certain que l'ombre de l'après midi & l'abri du vent d'oueſt ſont favorables à la cochenille. Cependant les immondices des feuilles des branches sèches & enfin tous les inſectes nuiſibles qui habitent les grands arbres gênent une nopalerie, la ſaliſſent, & nuiſent aux cochenilles, dont elles recèlent les ennemis ou même les attirent. C'eſt pour cette raiſon que l'on aura ſoin d'écarter de la nopalerie tous débris d'animaux ou végétaux, tant pour éloigner de-là les rats & les fourmis qui en vivent, que pour ne laiſſer aucune place commode à certaines mouches ou phalènes pour y dépoſer leurs œufs. En un mot, une nopalerie doit être encore plus propre qu'un jardin d'indigo, ſurtout pendant la ſaiſon de la récolte. C'eſt dans cette vue que l'on doit ſercler deux fois pendant les pluies, & quatre fois s'il eſt poſſible pendant la ſaiſon des ſecs qui eſt l'hiver, (1) vrai temps d'élever la cochenille; les ennemis de cet inſecte précieux ne trouvant dans une nopalerie aucune retraite pour ſe ſouſtraire à l'œil vigilant du maître, ſe logent ailleurs, ou s'ils ne le font pas, il eſt aiſé de les exterminer.

On pardonnera aux araignées qui courent ſans tendre de toile, ainſi qu'à celles qui tendent

(1) Il faut obſerver que ce ne ſera pas la ſaiſon la plus favorable dans la partie du nord de St. Domingue.

leurs

leurs filets autour des nopals, quoique cela puiſſe avoir un coup-d'œil déſagréable. 1°. Parce qu'aucune araignée ne mange de cochenille. 2°. Parce que les groſſes araignées mangent les ravets ennemis du nopal. 3°. Parce que celles qui tendent des filets y prennent les papillons, les phalènes, les teignes, les mouches, & d'autres inſectes nuiſibles par leurs vers ou chenilles. 4°. Enfin, parce que les fils d'araignée tendus d'une branche à l'autre ſervent de route aux petites cochenilles, pour ſe porter de leur nid par le chemin le plus court à l'endroit qui leur convient le mieux, & ſouvent ſur un nopal voiſin, où il n'y en a pas aſſez. Parce qu'enfin, les toiles d'araignées empêchent les fourmis de paſſer outre, de moleſter les groſſes cochenilles, de dévorer les petites, & quelquefois de manger les mères dans les nids, auſſitôt qu'elles ſont mortes; car il y en a une certaine eſpèce qui dévore ces inſectes vivans.

Le terrain d'une nopalerie doit être naturellement ſec, & ne recevoir d'autres eaux que celles du ciel, un ſol marécageux, uligineux, plein d'eaux vives qui ſourdent d'eaux croupiſſantes, ne convient nullement pour une nopalerie. Le terrain de la nopalerie ſera nivelé s'il eſt poſſible, afin que les eaux n'y ſéjournent pas, ou qu'elles n'en entraînent pas les terres par les ravines qu'elles ſe creuſent quand leur pente n'eſt pas également rapportée ſur la ſurface d'un

terrain : telles ſont les belles nopaleries de la plaine de Guaxaca.

Si on étoit forcé d'établir ſur la pente d'un côteau, il ſeroit avantageux que les terres fuſſent mêlées d'une certaine quantité de pierres ou de cailloux qui ſoutinſſent ces terres, & entre leſquelles les nopals jetaſſent de fortes racines pour réſiſter aux coups de vents.

Toutes ſortes de terres argileuſes, graveleuſes, talqueuſes ou remplies de cailloux, graſſes ou maigres, conviennent à une nopalerie ; le nopal y réuſſit à-peu-près également ; on peut pourtant aſſurer que les terres aux environs de Guaxaca ſont excellentes, le nopal naturellement y réuſſit mieux que dans d'autres : ainſi on ne négligera pas un bon terrain pour établir dans un moindre : plus la terre eſt bonne, plus le nopal doit y faire de progrès, & conſéquemment y être plutôt en état de nourrir la cochenille. Une des ſituations les plus agréables pour une nopalerie, c'eſt d'avoir de grands abris contre les violences du vent de nord & de la briſe d'eſt, toujours plus forte que celle d'oueſt dans l'isle Saint-Domingue, comme dans les provinces de Guaxaca, compriſes entre les mêmes parallèles. C'eſt pour cela que les gorges des montagnes, les vallons & les culs-de-ſacs, où cette briſe ne peut exercer ſa furie, ſont des places excellentes pour les nopaleries : on a remarqué que les cochenilles de la montagne

étoient plus groſſes que celles de la plaine de Guaxaca; les raiſons qui font déſirer cette ſituation ſont : 1°. Pour que les petites cochenilles ſortant du nid ne ſoient point emportées de deſſus le nopal avant qu'elles aient pu s'y fixer. 2°. Afin que la cochenille déjà avancée en âge ne ſoit pas tourmentée & moleſtée par la violence du vent qui les agite, & les empêche de s'accroître, ſoit en les deſséchant, ſoit en diſtendant leur trompe.

Après l'avantage de l'abri pour la ſituation du terrain d'une nopalerie, il en eſt un également intéreſſant, c'eſt le degré de température de l'air; une température de ſeize degrés au-deſſus de la congélation du thermomètre de Bourbon, à quatre heures du matin, pendant le mois de Mai a été obſervée pendant huit jours dans les gorges & les plaines de Guaxaca; or l'on ne peut douter qu'elle ne ſoit préférable à toute autre, puiſque c'eſt de cette province que l'on tire la plus belle cochenille de tout le Mexique; cependant une température de dix-neuf degrés à la même heure pendant les mêmes mois, dans les bords de mer de la colonie de Saint-Domingue, dans la partie la plus brûlante de cette isle, & peut-être de toute l'Amérique, le Port-au-Prince, n'exclut pas la culture de la cochenille, puiſqu'elle y réuſſit, & que les petits éclos ne perdent que trois par cent de leur nombre; mais afin que perſonne ne ſoit induit en erreur à cet

égard, il faut avouer que la cochenille y eſt d'un ſixième plus petite qu'à Guaxaca; cependant la critique ne doit prendre nul avantage de cet aveu, parce que 1°. jamais il n'eſt venu dans l'idée d'établir cette culture ſur les bords de la mer, mais au Port-au-Prince, où la ſeule néceſſité des moyens de vivre a forcé de faire des eſſais; 2°. parce qu'il eſt dans cette colonie autant de températures d'air différentes où l'on peut établir la culture de la cochenille, que de nombres depuis neuf juſqu'à vingt-cinq, ſelon l'élévation des terres que l'on habite, ou ſeulement l'éloignement des foyers qui concentrent la chaleur dans les plaines; ce qui achève de prouver qu'un pareil degré de chaleur ne peut y préjudicier eſſentiellement, c'eſt que malgré cette température du matin à Guaxaca, à midi le thermomètre de Bourbon s'eſt trouvé à vingt-quatre degrés de chaleur ordinaire pendant le mois de Mai, de même qu'il a été obſervé au Port-au-Prince pendant le même mois.

Il eſt très-important que les nopaleries ſoient placées dans une température d'air de ſeize degrés, à quatre heures du matin dans le mois de Mai; il eſt encore infiniment plus intéreſſant qu'elle ſoit aſſiſe ſous un ciel parfaitement ſec pendant l'hiver, ou s'il eſt pluvieux & que les pluies ſoient périodiques, il eſt très-avantageux de connoître parfaitement le retour de ces périodes, & leur fin. Si ces périodes laiſſent un intervalle

de deux mois de séchereſſe entre leur fin & leur retour, le territoire ſitué ſous un tel ciel ſera propre à une nopalerie; s'il eſt pluvieux irrégulièrement, & d'une irrégularité conſtante, il faut abandonner ce territoire; il faut encore diſtinguer ſi ces pluies irrégulières ſont des petites pluies douces & paſſagères comme en Europe, ou même des brumes & des brouillards; en ce cas il ne faut pas abandonner la partie; mais ſi ces pluies irrégulières ſont des orages, des ouragans (1), de ces redoutables pluies qui tombent en torrent, & dont les gouttes ſont autant de fracas & même de dommages que les grèles d'Europe, il faut fuir & porter les nopals & la cochenille ailleurs, parce qu'alors la récolte de la cochenille ſeroit très-incertaine & peu productive: on en verra les raiſons dans l'éducation de la cochenille ſilveſtre. Voici donc l'ordre de ſéchereſſe du ciel, ſous lequel on doit choiſir le territoire propre à aſſurer la culture des nopals. On doit regarder comme le plus bas degré d'aptitude, un ciel qui verſe irrégulièrement des pluies même légères & peu durables, depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois de Mai: on peut y faire de la cochenille, mais ſi ces pluies tombent au moment des ſemailles, il eſt dangereux qu'elles

(1) Les orages, les ouragans ne ſont point conſtans dans aucune partie de la colonie; on en éprouve cependant de très-violens, mais dans des temps indéterminés.

ne faſſent périr un tiers ou moitié des nouvelles cochenilles : vient enſuite le ciel nébuleux couvert de brouillards & de brume ; il vaut mieux que le précédent, parce que les gouttes d'eau qu'il répand ne peuvent tuer par leur poids les cochenilles encore jeunes, & ne les glacent pas, vu que le ſoleil dans le climat de Saint-Domingue paroît tous les jours de l'année.

Après un ciel brumeux, l'on doit préférer celui qui eſt pluvieux régulièrement, & laiſſe un intervalle aſſuré de deux mois de ſéchereſſe entre chaque période de pluie ; on préférera de même celui qui pendant l'hiver donne deux intervalles de ſéchereſſe à celui qui n'en donne qu'un ; enfin on doit préférer à tous ceux-ci, le ciel qui pendant les ſix mois de l'hiver ne répand aucunes pluies, ſi ce n'eſt un ou deux petits grains en Janvier ; tel eſt conſtamment le ciel de toutes les provinces de Guaxaca & celui de la plaine du Cul-de-Sac de S. Domingue, obſervé pendant les années 1777, 1778 & 1779. Pluſieurs particuliers aſſurent qu'il ne pleut jamais pendant l'hiver dans les quartiers d'Acquin (1) du fond du

(1) M. Gauché, notre aſſocié au Port-de-Paix, a expoſé de l'alkali fixe, du tartre, à l'air libre pendant pluſieurs nuits dans la plaine du Port-à-Piment : il n'eſt point tombé en deliquium. Des feuilles de papier expoſées de même n'ont pas pris la moindre humidité. Voyez ſon mémoire pour ſervir à l'hiſtoire onzième du quartier du Port-à-Piment, avec l'analiſe des eaux thermales de Boynes.

Cul-de-Sac, & de la Déſolée, près de l'Artibonite : tant mieux pour la culture de la cochenille, ce ſont des terres favoriſées du ciel à cet égard ; & cette culture peut y indemniſer les poſſeſſeurs des terres, de l'impoſſibilité où une telle ſéchereſſe les met d'entreprendre toute autre culture.

On ajoute même qu'il y a tout au plus trois mois de pluie dans ces quartiers pendant toute l'année. Si ce fait de la plus haute importance à conſtater étoit vrai, il s'enſuivroit que l'on pourroit faire quatre récoltes aſſurées de cochenille pendant l'année, & que ces parties de la colonie françoiſe de Saint-Domingue l'emporteroient même à cet égard ſur toutes les provinces de Guaxaca. Ces parties de la colonie pourroient toutes ſeules fournir la métropole de cette précieuſe denrée (1).

C'eſt donc eſſentiellement & uniquement pour l'intérêt du public, qu'il a été demandé à tous les colons dans le N°. 3 du ſupplément des affiches américaines du 18 Janvier 1780, un journal ſuccinct, ou mémoire météorologique des pluies de toute cette année, dans tous les quartiers de l'isle. On avoit principalement en vue de s'inſtruire de ces faits, & de pouvoir déſigner par ce moyen aux colons les territoires les plus favorables à la culture du nopal, & à l'éduca-

(1) Voyez cet avis dans la préface.

tion de la cochenille. Inſtruit de ces motifs, tout habitant éclairé, pourra déſormais s'aſſurer par ſes propres lumières du plus ou du moins d'aptitude de ſes terres à une nopalerie.

Tout ce qui vient d'être dit, tant de la température du ciel que de la ſéchereſſe requiſe pour une nopalerie, doit s'entendre uniquement d'une nopalerie pour la cochenille fine; la nopalerie de la ſilveſtre n'exige pas à beaucoup près tant de précautions, on pourra l'aſſeoir dans toutes les plaines les plus brûlantes, à Saint-Domingue ſans diſtinction d'un ciel plus ou moins pluvieux, & des ſaiſons de la ſéchereſſe & des pluies: on y pourra recueillir de la cochenille ſilveſtre pendant toute l'année, cependant en moins grande quantité dans la ſaiſon des pluies que dans la ſéchereſſe.

L'habitant qui voudra récolter de la cochenille ſilveſtre & de la cochenille fine, fera pour cela deux plantations de nopal, l'une deſtinée pour une eſpèce d'inſecte, & l'autre pour l'autre eſpèce: ces plantations ſeront à la diſtance de cent perches au moins l'une de l'autre, ſéparées par un ou deux carreaux de terre s'il eſt poſſible, plantés d'arbres ou tout au moins de cannes à ſucre (1), ſi le terrain le permet, ou enfin de mahys ou de

(1) Nous ne conſeillons pas de planter des cannes à ſucre, dans la crainte d'attirer les fourmis, qui d'après nos obſervations ſont un ennemi redoutable dans une nopalerie.

petit mil, & ſi l'on ne peut faire autrement, par des halliers ou buiſſons, de manière que ſi la largeur du terrain le permet, elles ſoient toutes deux *eſt* & *oueſt* ſur les mêmes lignes, & au même vent; il donnera la droite autrement le ſud à la cochenille ſilveſtre, & la gauche ou le nord à la cochenille fine : ſi ſon terrain n'eſt pas aſſez large pour comporter cette diſpoſition, & que ſa longueur étant *eſt* & *oueſt* l'on ſoit obligé de planter ces nopaleries au vent l'une de l'autre; alors, en obſervant de les ſéparer comme il a déja été dit par une diſtance de cent perches au moins, l'on mettra la nopalerie deſtinée à la cochenille fine, au vent de la nopalerie deſtinée à la cochenille ſilveſtre: on rendra ci-après de bonnes raiſons d'un arrangement ſi biſarre en apparence. Les Indiens, il eſt vrai, ne prennent pas toutes ces précautions, mais on ne doit pas copier ſervilement leurs modèles dans ce qu'ils ont de vicieux; c'eſt peu d'imiter dans les arts utiles & agréables, il faut encore ſurpaſſer quand on le peut. Le négliger eſt un défaut qui met l'imitateur au-deſſous de ſon modèle, parce que cette négligence l'inculpe d'ineptie & de pareſſe tout à la fois.

CHAPITRE VIII.

Culture du nopal.

IL n'eſt guères de plantes dans le règne végétal qui exigent moins de culture & ſe multiplient plus facilement de boutures que les nopals. Il ſemble que plus on les néglige & mieux ils réuſſiſſent ; en effet, un article de péreſchia, tombé & laiſſé ſur terre auprès de la haye d'un jardin s'eſt élevé à dix pieds de hauteur en un an de temps, & a donné plus de trente articles : on voit des tunas mis quelquefois dans des terres arides, ſur une fablière ſous le toît, pour boucher le paſſage aux rats, pouſſer des racines, croître & produire des articles & des fleurs (1) ; cependant comme ces ſingularités ſont quelquefois le produit de circonſtances heureuſes & inconnues, on ne les prendra pas pour règle de culture & de la manière de multiplier ; on ne donnera rien au haſard dans des opérations ſi importantes, & l'on ſuivra ce que l'on a vu pratiquer chez les cultivateurs, & ce qui a réuſſi dans des expériences particulières, répétées depuis quatre ans ; tout ce que l'on dira de la

(1) Cela démontre que l'air contient des principes qui coopèrent à la nutrition & au développement des plantes : cela a lieu probablement pour les plantes graſſes & dans les ſaiſons pluvieuſes.

manière de planter & multiplier les nopals, devra s'entendre également de la raquette eſpagnole & de l'opuntia de Campêche.

Après que le cultivateur aura trouvé un terrain qui réuniſſe le plus grand nombre des qualités eſſentielles, exigées dans le chapitre précédent ; après qu'il l'aura clos le mieux que ſes facultés & la terre le permettront, quand enfin il l'aura nivelé, s'il y a lieu, & pris toutes les précautions indiquées contre la putréfaction des eaux croupiſſantes & le ravage des eaux courantes, il ne lui reſtera plus qu'à planter la nopalerie. S'il veut faire de la cochenille ſilveſtre ſans avoir encore de nopal, il plantera en raquette eſpagnole & en opuntia de Campêche de la manière ci-après.

S'il n'a que peu de nopal, il doit le planter en pépinière pour le multiplier promptement, plutôt que de le planter à demeure pour y ſemer de la cochenille fine : s'il a beaucoup de nopal & qu'il veuille éduquer en même temps la cochenille fine & la cochenille ſilveſtre, il plantera des nopals pour la cochenille fine, & des raquettes eſpagnoles & des opuntia pour la cochenille ſilveſtre.

Enfin, s'il y a des nopals ſuffiſamment pour faire une nopalerie de cochenille fine, & une de cochenille ſilveſtre, il le fera ; & dans tous les cas, voici les procédés qu'il ſuivra.

On préparera les terres pendant la ſéchereſſe

qui précède les pluies du printemps, ou pendant le temps de la séchereſſe qui précède les pluies de l'automne. Si le terrain de la nopalerie eſt rempli d'arbres & de buiſſons, on ne les coupera pas, mais on les arrachera, en les déracinant exactement ; on emportera troncs, branches & feuilles hors de la nopalerie pour les brûler, & les laiſſer pourrir ailleurs, parce que le feu trop violent qu'ils donneroient, ſi on les brûloit ſur place, cuiroit la terre, & la durciroit en brique : une terre réduite à ce terme ne peut s'impregner d'engrais, ni donner une couche convenable aux racines des plantes (1). S'il n'eſt rempli que d'herbes, on arrachera toutes ces herbes au couteau en déracinant les plus petites & coupant les plus grandes entre deux terres ; on les étendra pour ſécher au ſoleil, quand elles ſeront bien sèches on les arrangera ſur pluſieurs lignes de deux ou trois pieds de large, & d'un demi pied d'épaiſſeur, & ramaſſant ſoigneuſement avec elles tous les débris des feuilles on les brûlera ; cela extirpe déjà la majeure partie des ſemences qu'elles ont répandues ſur la terre. Le feu doux & momentané

(1) Le procédé de la combuſtion eſt adopté dans la colonie pour nettoyer les terrains que l'on veut planter ; il peut être nuiſible pour les terres légères & ſablonneuſes, mais il eſt utile pour les terres argileuſes & compactes : d'ailleurs on a ſoin de ne planter que lorſque la terre a été rafraîchie par des pluies.

que donneront les légers débris de ces plantes ne peut nuire à la ſurface de la terre végétale ; & ils y laiſſent avec leurs cendres des ſels qui peuvent la bonifier. Le terrain ainſi nettoyé, on le défoncera avec la bêche ou louchet s'il eſt poſſible ; ſinon, s'il eſt trop pierreux, on aura ſoin d'en ôter toutes les pierres un peu groſſes, & on le défoncera à un pied de hauteur avec la houë, ayant ſoin de bien ranger les terres à meſure qu'on les remue en briſant les mottes. Par le moyen de ce défoncement de terre, on précipite au fond le reſte des ſemences des plantes qui étoient à la ſurface ; elles y pourriſſent, ou ne peuvent lancer leurs germes hors de terre.

Les terres étant préparées de la ſorte, on paſſera le rateau deſſus pour les bien dreſſer, enſuite on prendra tout autour de la nopalerie les allées qui la ſéparent des clôtures ; enfin, on la partagera en deux ou quatre carreaux par une ou deux allées qui ſe croiſeront, faciliteront le paſſage, le rendront libre, feront naturellement des diviſions de travail, & contribueront à la beauté du coup-d'œil. Les allées étant dreſſées, on tirera dans chaque diviſion des lignes du nord au ſud pour mettre les plants. Ces lignes ſeront un foſſé de demi pied de profondeur, & d'un pied de largeur. On rejettera toutes les terres du foſſé du côté *de l'eſt*. S'il s'agit d'une pépinière, il faut que le terrain en ſoit parfaitement nivelé, & que les terres relevées par le bord en talus tout

autour de la pepinière, obligent les eaux de ſe filtrer intérieurement, & les empêchent de raviner & découvrir les racines, dont elles emporteroient les terres dans leur cours pour les laiſſer enſuite découvertes, & deſſécher par l'ardeur du ſoleil. On plantera alors en quarré ou en quinconce les nopals à deux pieds de diſtance l'un de l'autre ſur des lignes parallèles ; ſi l'on plante en pépinière, ſi l'on plante à demeure pour une nopalerie, on placera les nopals en quarré ou en quinconce, à ſix pieds de diſtance les uns des autres ſur des lignes parallèles : ces lignes ſeront des foſſés comme on a déjà vu ci-deſſus.

On plante toujours un mois & demi ou environ avant le ſolſtice d'été & d'hiver à Guaxaca : la raiſon en paroît bonne ; comme les sèves ſont alors épuiſées, la plante n'eſt point ſollicitée par l'action de la ſaiſon de pouſſer ſes bourgeons ; elle ne reſte pas oiſive pour cela ; elle employe en racines ce qu'elle ne dépenſe point en bourgeons. Ces racines mêmes lui préparent un accroiſſement de forces, de manière que quand la nature en amour ranime & développe tous les germes moins vivement en Septembre, mais plus préciſément en Mars, les nopals font exploſion, & les bourgeons s'élancent de toutes parts avec impétuoſité ; ce qui n'arriveroit pas, ſi on plantoit avant les équinoxes, parce que la plante n'auroit pas acquis dans le repos une ſi grande proviſion de sève,

parce qu' elle auroit pouſſé moins de racines.

Les nopals que l'on prend pour le plant des nopaleries à demeure doivent être compoſés de deux articles, l'un au-deſſus de l'autre, jamais de trois : le troiſième tomberoit & pourriroit (1). Ces articles ſont pris depuis le ſommet de la tige juſqu'aux racines. Les plus voiſins des racines ſont ordinairement les plus puiſſans à pouſſer en terre; leurs racines étant plus groſſes, ils donnent des bourgeons plus grands & plus promptement.

On ne doit pas rompre, caſſer, ni arracher les articles deſtinés au plant; il faut les couper proprement avec le couteau au point d'interſection qui ſe trouve à l'articulation entre deux articles : il en réſulte deux bons effets, le premier que la plante reſtante ſur laquelle on a pris le plant cicatriſe mieux & plus promptement ſa bleſſure, comme cela arrive au plant lui-même : cela n'a rien de défectueux ni de choquant à l'œil; ſecondement on évite les maladies que le tiraillement des nervures, & la lacération de la ſubſtance charnue cauſent infailliblement.

Il eſt d'expérience conſtante que plus les articles que l'on plante ſont grands, plus ils

(1) Cela n'arrive pas toujours. Il eſt déſavantageux de planter dans le temps de la floraiſon, parce que les plantes fourniſſent des fleurs avant de donner des bourgeons, & cela en retarde le développement.

donnent de bourgeons & de beaux articles, de manière que ſi un article étoit coupé en quatre parties, dont on mettroit chacune en terre, les articles qui en naîtroient ne ſeroient jamais moitié de la grandeur de celui dont ils ſont les quarts; il eſt vrai que les articles qui naiſſent de la sève ſuivante ſont toujours de plus en plus gros, juſqu'à-ce qu'ils aient atteint le terme de grandeur conſtante, aſſigné à leur eſpèce; mais cela même eſt un inconvénient, car alors les tiges étant trop puiſſantes pour le tronc, le moindre coup de vent ou une pluie violente les déracinent, & il faut replanter de nouveau: cela juſtifie la précaution que l'on preſcrit de ne planter que de grands articles. Un naturaliſte certain & prévenu que chaque gemme de la plante eſt ſeule capable de fournir une bouture, croiroit multiplier rapidement un plant de nopal en en diviſant l'article en autant de boutons qu'il y a de gemmes: il réuſſiroit pour la majeure partie à en obtenir des bourgeons; mais ces bourgeons ſeroient petits, cilindriques, ſpatulés, & ordinairement chétifs, juſqu'à la sève ſuivante, que ces cilindres & ſpatules donneroient alors des articles d'une forme régulière, mais d'une grandeur au-deſſous de l'ordinaire; il n'obtiendroit qu'à la troiſième sève des plants analogues pour la grandeur & la forme à celui duquel il les auroit tirés; alors le poids des tiges emporte le tronc, la plante ſe déracine, & le naturaliſte

eſt

eſt obligé de recommencer la plantation; pendant que le jardinier inſtruit par l'expérience, s'il a peu de plants de nopals à mettre en pépinière, compoſera chacun d'un article entier qu'il ſe gardera bien de diviſer; ſa nopalerie ſera bien moins nombreuſe en individus, mais en revanche chacun donnera deux ou trois articles ſemblables à lui dès la première sève; dans la ſeconde, les articles qui naiſſent des précédens auront acquis la grandeur ordinaire que leur a fixé la nature; chacun de ces plants aura un tronc proportionné à ſa tige, & le jardinier laiſſera le naturaliſte derrière lui occupé à replanter un nombre d'articles toujours moins gros, & ſouvent moindre que le ſien, quoiqu'ils aient l'un & l'autre commencé avec la même quantité. Ainſi il eſt un terme que l'avidité doit craindre de franchir, & la nature plus lente dans ſes opérations que les progrès de l'art, eſt toujours plus ſage & aſſure des ſuccès plus certains.

Quand l'Indien de Guaxaca plante une nopalerie à demeure, il place ordinairement dans chaque foſſe deux plants & même quelquefois trois, compoſés de deux articles chacun, ſoit afin que la nopalerie ſoit garnie plus promptement, ſoit enfin qu'en cas d'accident les uns ſuppléent aux autres. Sauf à arracher les ſuperflus par la ſuite; quand le nopal ſera auſſi multiplié à Saint-Domingue qu'il l'eſt à Guaxaca, on pourra en agir de la ſorte : d'ici à ce temps,

il ſuffira de mettre un plant dans chaque foſſe.

On place obliquement ces articles dans la foſſe de manière que l'un ſoit toujours à plat tout entier ſur la terre, & que la moitié de l'autre au moins en ſorte, de façon que l'inclinaiſon du plant à l'*oueſt* forme avec le ſol un angle très-aigu, & à l'*eſt* un angle très-obtus ; on couvre l'article couché à plat ſur la terre de deux pouces de celle qui eſt tirée du foſſé, on y remet les terres, & on les applanit, on ne peut couvrir la plante de terre avec trop de précaution : pour peu qu'elle ſoit trop chargée de terre elle pourrit ou languit long-temps, il vaut mieux pécher par en mettre moins que trop. Ce que l'on dit ici des cactes peut s'appliquer avec peu d'exceptions généralement à toutes ſortes de plantes ou herbes de Saint-Domingue, par-tout où la terre eſt argileuſe ou compacte.

Il paroît indifférent aux Indiens que l'article poſé dans la terre y ſoit couché de plat ou de can, on n'en penſe pas de même : on a vérifié que les plants poſés de can pouſſoient des pivots latéraux à droite & à gauche, mais toujours horiſontalement & rarement des perpendiculaires, ce qui n'aſſujettit pas le plant dans une ſituation aſſez fixe ; au lieu que quand l'article eſt couché de plat, il ſort de la moitié de cet article en-deſſous un puiſſant pivot perpendiculaire ; ce qui joint aux racines horiſontales de

droite & de gauche, donne une assiette inébranlable au plant, & capable de braver les vents & les pluies d'avalasse. C'est la raison pour laquelle dans les plantations en pépinières où l'on ne met qu'un article, on le pose à plat dans un fossé de trois pouces de profondeur, & on jette une poignée de terre sur le milieu de la feuille. On a essayé si les plants mis en terre verticalement réussiroient mieux : ils ne réussissent pas si bien ; on a essayé s'ils réussiroient mieux la face de l'article plantée à angle obtus au couchant & aigu au levant, ils ne réussissent pas si bien ; on a essayé si une pépinière abritée *à l'est*, réussiroit mieux qu'une abritée *à l'oueſt*, & l'avantage est demeuré à cette dernière. Enfin l'on a essayé s'il étoit plus avantageux de l'abriter *au sud* que de l'abriter *au nord*, le succès a été partagé également : dans le printemps, où le soleil parcourt les signes septentrionaux du zodiaque, la pépinière abritée au sud a eu l'avantage, & pendant l'automne, où le soleil parcourt les signes méridionaux, la pépinière abritée au nord a repris l'ascendant ; il faut donc conclure que dans les trois dernières positions abritées, l'aspect du soleil levant est une faveur singulière pour le plant (1). Les

(1) Nous croyons que dans la partie du nord de cette colonie, il conviendroit de former un rideau au nord & sud pour couvrir les plantes & les défendre, ainsi que la cochenille, de la violence des vents de ces parties.

articles qui ont porté & nourri récemment de la cochenille ne doivent point être plantés, ils pourriroient : c'eſt une expérience qui a penſé coûter cher, lorſqu'arrivant du Mexique, on voulut multiplier trop impatiemment les nopals : tous les articles qui avoient nourri la cochenille pendant le voyage, & qui furent imprudemment plantés, pourrirent.

On a depuis répété cette expérience par curioſité, & l'événement a été le même; voici comment l'on conçoit ce phénomène. Les utricules de la plante ſont vuides & épuiſées de sève; ſi on ſépare ces articles pour les mettre en terre, les rameaux ne charient plus de sève dans ces utricules, qui ne ſont plus remplies que d'air, avant que de nouvelles racines puiſſent y faire porter de nouveaux ſucs; l'action de l'air dont ils ſont pleins en corrompt les parois, la gangrène gagne & la plante périt; ce qui confirme ces faits, c'eſt que quelques articles qui ont échappé étoient vuides, préciſément où une cochenille avoit vécu; l'écorce s'y eſt d'abord pourrie, enſuite deſſéchée : une nouvelle écorce s'eſt montrée deſſous.

Si pour obtenir de beaux nopals dans une pépinière, on y met des engrais, il faut que ce ſoit un fumier moitié de bœuf & moitié de cheval ou de mulet, parfaitement conſommé, & réduit en pur terreau : il faut alors le bien mêler avec la terre; mais hors ces cas, les Indiens aſſurent

qu'ils ne mettent jamais d'engrais dans les nopaleries ; il faut les imiter, parce que le fumier y attireroit trop d'animaux, tels que les rats, les ſouris, les léfards, les ſcarabées, les fourmis & les ravets, &c.

Les nopals étant plantés comme on l'a preſcrit, il faut avoir ſoin de ſarcler après toutes les pluies, juſqu'à ce que l'on les sème en cochenille ; on ne peut tenir une nopalerie trop proprement, on en a peu vu de telles, mais la pareſſe & la malpropreté du maître ne peuvent être une excuſe pour les diſciples ; il ne doit y avoir qu'une ſeule ſorte d'inſecte dans une nopalerie, c'eſt la cochenille ; tous les autres, quelqu'innocens qu'ils ſoient, y ſont dès-lors ſuſpects, l'araignée exceptée ; or ſi on laiſſe empoiſonner la nopalerie d'herbes étrangères, outre que les ſemences s'y perpétuent, que les herbes ſuffoquent les jeunes plants, & gênent les grands, ces herbes ſont la retraite & la pâture de mille inſectes pernicieux.

On ne doit ſarcler une nopalerie nouvellement plantée que le couteau (1) à la main ; on coupe toutes les herbes étrangères, entre deux terres, & on les jette vîte déhors, afin qu'elles ne laiſ-

(1) On peut arracher les jeunes herbes à la main, ou employer la gratte. La houe & la bêche ſont incommodes & dangereuſes à manier dans une nopalerie, & on ne pourroit le faire qu'en s'expoſant à mutiler le plant.

ſent point leurs ſemences ſur place. Pour cet effet, il ne faut jamais attendre qu'elles ſoient grandes; on doit bien ſe garder de ſe ſervir de la bêche ou de la houë, parce que ces inſtrumens trop mordans couperoient les racines des nopals, qui s'étendent au loin à un pouce au plus de profondeur.

Quand les nopals ſont en état d'être ſemés de cochenille, on peut les ſarcler avec une très-petite houë avant la ſemaille, & un mois après; de manière qu'une nopalerie doit être ſarclée au moins quatre fois pendant l'année, mais il faut bien ſe garder de ſarcler lorſque la cochenille eſt prête d'être récoltée, parce que le moindre mouvement peut la faire crouler; ou s'il eſt néceſſaire de le faire il faut ſarcler avec le couteau. Quand il arrive des ſéchereſſes de plus de quatre ou cinq jours pendant l'été, on arroſe; il eſt très-utile d'arroſer la pépinière de nopal avec la pomme de l'arroſoir, de manière à tremper la terre ſeulement de ſix à huit lignes. Le principal fruit qu'en retirent les plants, c'eſt par ſes tiges humectées & rafraîchies: on voit alors les bourgeons ſortir, ceux qui ſont ſortis croiſſent encore plus vîte; à plus forte raiſon, peut-on l'arroſer utilement pendant les longues ſéchereſſes de l'hiver, une fois chaque huit jours. Pendant les longues ſéchereſſes, qui durent ſix mois à Guaxaca, les articles ſupérieurs de nopal ſont quelquefois flétris, & ceux qui nourriſſent les cochenilles

ridés & épuiſés (1). Il ſemble qu'il ſeroit utile alors de pouvoir mettre l'eau dans une nopalerie ſur les racines des plants, pendant deux ou trois minutes ſeulement, & l'en retirer ſur le champ, tel ſeroit l'avantage d'une nopalerie nivelée; on l'a eſſayé en petit avec ſuccès, l'on peut abſolument s'en diſpenſer. Mais ſi cela eſt utile à la plante ſans nuire à l'inſecte, pourquoi le lui refuſer? Or cela lui eſt utile, car il n'y a que les pluies ſupérieures qui tombent ſur elle qui lui font tort.

La nopalerie étant plantée & entretenue comme il vient d'être preſcrit, les plants croiſſent promptement; on les laiſſe parvenir à la grandeur de quatre à cinq pieds & demi, ſix pieds au plus, ils arrivent à cette taille en deux ans de temps; mais dix-huit mois après qu'ils ont été plantés, ils ſont déjà en état de recevoir la cochenille & on les sème.

On continue à les ſemer pendant ſix ans: c'eſt le temps qu'une nopalerie peut rendre ſervice. Au bout de ſix ans, on en arrache tous les nopals & on les recèpe de leurs branches, ou on les recèpe à un pied & demi de terre. Ce dernier procédé qui eſt toujours le plus expéditif paroît le moins utile, parce qu'une nopalerie de cette ſorte a toujours mauvaiſe grâce, & eſt plus mal propre. Secondement les vieilles

(1) Nous avons vérifié ces obſervations.

ſouches & les troncs de ces plantes récèlent beaucoup d'inſectes nuiſibles : en troiſième lieu, comme il eſt conſtant qu'une plante ſe perfectionne d'autant plus qu'elle eſt plantée ſouvent, ſurtout dans le genre des cactes, qu'on n'a pu dépouiller des nombreuſes épines (1) que par ces opérations répétées à l'infini, il paroît que faute de ce manège, la plante s'abrutit & redevient agreſte, ſi on l'abandonne trop long-temps à ſon propre caractère (2).

CHAPITRE IX.

Des maladies, des ennemis, & des autres accidens du nopal.

Il n'eſt aucune de toutes les maladies, aucuns des ennemis & des accidens du nopal qui puiſſent ruiner une nopalerie bien établie. Quelques plants ou même quelques articles peuvent en ſouffrir & périr ; mais cela eſt rare, le dommage

(1) Cette aſſertion mérite d'être vérifiée par de nouvelles obſervations.

(2) On peut diſpoſer une nopalerie en pièces comme une ſucrerie, en faiſant des plantations ſucceſſives & annuelles : on s'aſſurera un revenu perpétuel & conſtant. Nous croyons qu'il ſeroit avantageux de planter une nopalerie au Mois de Novembre, dans la partie du nord de cette isle, pour pouvoir la ſemer en Mai, qui eſt le temps de la ceſſation des pluies.

n'eſt jamais complet comme dans les cottonneries & les indigotteries, que les chenilles dévorent en une nuit ou deux.

On a découvert trois ſortes de maladies auxquelles le nopal eſt ſujet; aucunes ne ſont contagieuſes, ou ne paſſent d'un plant de nopal à l'autre; 1°. la pourriture ou gangrène; 2°. la diſſolution; 3°. la gomme: toutes ces maladies ſont locales, & en retranchant les parties qui ont ſouffert juſqu'au-delà du vif, on ſauve le reſte de la plante, & on peut en profiter.

La pourriture ou gangrène ſe manifeſte du ſoir au lendemain par une tache noire & ſphacéleuſe ronde, à la ſurface des articles, plus ou moins grande, plus ou moins profonde. Si l'on enlève cette tache noire, la ſubſtance intérieure pourrit quelquefois & la pourriture s'étend & corrompt le reſte de l'article: quelquefois auſſi il s'y forme un eſcarre naturellement, & la pourriture tombe d'elle-même: mais il ne faut pas attendre l'événement; il vaut mieux ſcarifier la partie malade tout de ſuite, en enlevant juſqu'au-delà du vif tout ce qui eſt corrompu, dût-on percer l'article de part en part, ou en couper la plus grande partie; le vrai nopal du Mexique eſt ſurtout très-ſujet à cette maladie.

La diſſolution eſt une décompoſition ſubite de toute la ſubſtance intérieure de la plante, ſoit qu'elle ſoit préparée dès long-temps, ou qu'elle ſoit l'effet ſubit d'une cauſe momentanée, infini-

ment active. Un article ou une branche entière ; quelquefois le tronc ſeul de la plante, d'un état de ſanté apparent où il étoit, paſſe en une heure de temps à la putréfaction. Vous aviez vu l'inſtant d'auparavant la plante bien verdoyante & luiſante, vous la voyez un inſtant après d'un jaune ſordide, l'éclat de l'écorce a diſparu ; ſondez-la avec une épingle, l'eau en coule en abondance ; tranchez-la avec un couteau, vous voyez tout le parenchyme pourri ; il n'eſt pas d'autre remède que la ſcarification juſqu'au-delà du vif ; tranchez impitoyablement, ſi le tronc & les racines ſont affectés, enlevez le tout, changez la terre & remplacez ce plant par un autre. L'opuntia de Campêche eſt particulièrement ſujet à cette maladie. La gomme eſt une troiſième maladie des nopals ; elle ſe manifeſte ainſi ; la partie par où ſe fait l'écoulement ſe tuméfie, ſe gonfle, ſans que la ſubſtance ou la couleur ſoient altérées ; il ſe forme une crevaſſe d'un pouce de grandeur plus ou moins, une liqueur en découle, ſe fige en larmes comme une gomme farineuſe, opaque, jaune dans les nopals, blanche dans le nopal de Caſtille. Ceux-ci ſont très-ſujets à cette maladie, peut-être parce que les racines trop gourmandes de cette plante extrêmement vigoureuſe prennent plus de ſubſtance que les articles n'en peuvent dépenſer, cette sève s'accumulant dans les utricules de la plante fait effort pour en ſortir par des voies extraordinaires. On a re-

marqué, en ſuivant les canaux dans leſquels elle eſt amaſſée, que cette sève eſt blanchâtre comme du lait, épaiſſe & moins fluide que la sève, qui eſt ordinairement limpide & coulante. Eſt-ce cette sève corrompue? ou ſont-ce des ſucs mal digérés? Eſt-ce enfin une ſubſtance différente de la sève, un excès d'embonpoint de la plante, ou la corruption de ſes fluides? Le remède eſt encore la ſcarification juſqu'au-delà du vif, c'eſt-à-dire des canaux où l'on diſtingue cette liqueur en ſubſtance laiteuſe, épaiſſe & jailliſſante des canaux.

C'eſt ſurtout aux pépinières d'un commençant que ces maladies ſont funeſtes, elles retardent toujours ſes progrès. Heureuſement qu'elles ſont rares, & dans les nopaleries elles ne portent jamais une atteinte ſenſible; on n'en parle que pour prévenir le cultivateur contre les allarmes qu'il pourroit concevoir en voyant ſa pépinière attaquée.

Voilà quelles ſont les maladies du nopal connues juſqu'à préſent; on voit que l'on en parle moins pour en craindre les ſuites que pour enſeigner à ne pas les craindre, en un mot, pour dire tout ce que l'on doit & ce que l'on peut dire des nopals; car quelles que ſoient ces maladies, jamais un plant n'en eſt attaqué dans toutes ſes parties à la fois; un article ou deux tout au plus ſont affectés. Si c'eſt au ſommet de la tige on la jette bas, & le reſte ſe portera bien & continuera de remplir ſa deſtination; ſi c'eſt au

milieu d'une branche ou d'un tronc, on les emporte de part & d'autre juſqu'au vif : les parties ſupérieures ſont ſaines, on peut les replanter ; ce qui reſte au bas repouſſe des bourgeons. Enfin, ſi c'eſt entre les racines & le tronc, on coupe le tronc, on arrache les racines, & comme alors on a lieu de ſuſpecter la qualité de la terre, on la change en la jetant & mettant de l'autre en place ; on y replante les tiges ſupérieures du nopal, c'eſt le cas le plus extrême, le plus nuiſible, & c'eſt heureuſement celui qui arrive le plus rarement.

Les ennemis du nopal ne ſont pas plus redoutables. Les torts qu'ils lui font ne ſont jamais univerſels. Le premier eſt le rat, on l'a vu ronger les nopals jeunes ou vieux pendant l'extrémité de la diſette, c'eſt-à-dire, au cœur de l'hiver, & cela n'eſt arrivé que deux fois, encore c'eſt dans une chambre où on avoit ſerré une caiſſe de nopal pour des expériences, & ce rat avoit ſa portée dans un nid de cette chambre : on n'a pas vu ce dommage en plein champ ou en plein air ; les méthodes pour détruire cet ennemi ſont trop communes, trop nombreuſes pour que perſonne les ignore, & on en laiſſe le choix à qui croira avoir lieu de s'en plaindre ou de les redouter.

Le ſecond ennemi dont les délits contre le nopal ſont plus nombreux, plus fréquens & mieux conſtatés que ceux du rat, c'eſt le *bletta*

lucifuga de Linneus, nommé le *ravet* dans les colonies : quand il ſe trouve dans les nopals, ce qui arrive rarement, car il préfère les maiſons, les ruines, les débris des corps végétaux, & ſur-tout des animaux, les vieilles haies ou mazures, où il y a toujours à paître pour cet inſecte déſolateur, qui s'accommode de tout ; il ronge les jeunes bourgeons des articles & laiſſe les adultes : ſi l'on n'avoit pas dans l'araignée chaſſereſſe ſurnommée *venatoria* par *Linneus*, un ennemi actif, vigilant de nuit & de jour, & ſur-tout avide à lui oppoſer avec ſuccès (elle ſaiſit le plus gros ravet & le dévore) ; ſi encore le dommage étoit fréquent & même conſidérable, on conſeilleroit de mettre des jattes d'un orifice étroit, à demi remplies de ſyrop de ſucre non aigri ſous quelques nopals ; le ravet préféreroit le ſyrop, & y en eut-il mille ſur un plant, tous y courroient & s'y noyeroient (1). Le troiſième eſt plus nuiſible que les deux précédens, c'eſt la larve d'une phalène que l'on n'a pas encore vu ; c'eſt une petite chenille jaune, tranſparente & ſans poil, de la groſſeur d'une plume de perdrix ; elle ſe place toujours environ au milieu du bourgeon de l'article naiſſant, à couvert d'une galerie de toile qu'elle file à meſure qu'elle paît la ſurface tendre du bourgeon, quand le bourgeon eſt

(1) On emploie ce moyen dans les colombiers, dans les poulailliers, & il réuſſit fort bien.

développé en articles. La larve creuſe un trou à travers l'écorce & pénètre dans la ſubſtance charnue, qu'elle dévore, en conſervant l'écorce comme les parois de ſon logement; une ſeule détruit la moitié d'un article, avant qu'il ait pu recevoir tout ſon accroiſſement; on la reconnoit à la toile qu'elle file toujours avant de pénétrer dans l'article, à la tranſparence de l'article, dont elle ne bleſſe pas l'épiderme; enfin, les excrémens en bouillie jaune répandus ſur l'article la décèlent, & il ne faut pas négliger de la chercher ſoir & matin, & de l'écraſer en la tirant de ſon repaire; dans une pépinière qui eſt en sève, elle ſe trouve très-communément ſur tous les opuntia & les nopals (1); ce dernier ennemi eſt comme les précédens, moins dangereux pour une nopalerie, que pour une pépinière, mais il nuit plus à celle-ci qu'à aucune des autres dont il eſt fait mention ici.

Enfin, le quatrième ennemi du nopal eſt un *coccus*; ce n'eſt pas celui que *Linnæus* appelle *coccus heſperidum*, parce qu'il eſt infiniment plus grand que celui dont on parle, ni celui qu'il ſurnomme *coccus avenidum*, parce qu'il eſt encore plus grand, parce que ſon mâle n'a point d'aîles; parce que la larve dont ſe couvre la femelle eſt couleur de pourpre, celui que l'on a en vue eſt plus petit que les deux précédens, ſon mâle a des aîles, ſa larve eſt jaune.

(1) Nous l'avons vue ſur le péreſchia ou patte de tortue.

On l'appellera donc coccus de l'opuntia, tant pour le diſtinguer des deux autres, que parce qu'on ne l'a vu habiter nulle part que ſur l'opuntia. On ne décrira ni la femelle ni le mâle par des caractères ſpécifiques; car le mâle eſt preſqu'imperceptible à la vue ſimple, mais ſeulement par des traits qui ſont ſenſibles pour faire remarquer que c'eſt un inſecte & non une maladie de l'écorce de la plante, comme on pourroit le croire au premier coup-d'œil.

Les articles du nopal ſont donc quelquefois couverts de petits points jaunes, ces points s'augmentent en un mois de temps en forme orbiculée, dont le centre eſt élevé en pointe noire comme les targes ou anciens boucliers ronds des troupes légères; cette targe s'accroît juſqu'au diamètre d'un quart de ligne, & s'élève d'un douzième; vous appercevez deſſous une petite maſſe informe de matière verte, il faut une bonne loupe pour voir que c'eſt une femelle de coccus (1). Parmi le nombre infini de ces targes, vous appercevez de petits cilindres jaunes, longs d'une douzième de ligne, d'un diamètre proportionné: obſervez-les pendant un mois environ depuis leur naiſſance, tous les matins au ſoleil levant; au bout de ce temps vous verrez avec une bonne

(1) Il paroît que la maladie dont M. Thiery parle ici eſt une gallinſecte. M. le Fevre des Hayes notre aſſocié en a obſervé dans certaines ſaiſons ſur pluſieurs eſpèces de raquettes.

loupe ſortir de ce fourreau cilindrique un très-petit inſecte couvert de deux aîles jaunâtres élevées ; on n'apperçoit rien de plus ſans microſcope : le cultivateur n'a pas beſoin d'en ſavoir davantage. Le nombre de ces inſectes ſur une ſurface d'une demi ligne étonne l'imagination : on en a compté huit cent ; un article couvert de femelles a l'air d'être velouté comme une pomme groſſière, jaunâtre ; l'écorce diſparoît ſous le nombre de ces inſectes : on ne pourra jamais les méconnoître, quand on les verra dans une nopalerie ; ſitôt qu'on les appercevra dans la moindre quantité, on prendra une éponge & de l'eau, on en frottera les articles fortement, pour écraſer & faire tomber les targes & les cilindres, & ce qui eſt dedans & deſſous ; on lave enſuite la plante avec une autre éponge, & de l'autre eau que l'on a dans une baie différente ; de cette manière, les progrès ne ſont jamais grands & on s'épargne beaucoup d'ouvrage, immanquable ſi l'on négligeoit pendant un mois cette opération. Le nopal qui eſt attaqué de cet inſecte, s'en trouve en deux mois de temps couvert depuis les racines juſqu'aux extrémités des tiges ; il en ſouffre tellement que l'écorce, d'un verd vif paſſe à un jaune pâle. Le ſecond inconvénient de cet inſecte c'eſt qu'il ſe répand tellement ſur l'écorce de la plante, que les cochenilles n'y peuvent trouver place pour y inſérer leur trompe, s'il y en a déja de fixées, elles languiſſent & périſſent ; enfin, ſans

avoir

avoir atteint leur grandeur ; cet insecte n'attaque jamais que quelques nopals ; mais n'y eut-il que dix nopals sur mille qui en fussent attaqués, on ne doit pas laisser que de les en purger radicalement, parce que l'on y perd la semaille, & au moins quatre livres de cochenille sèche & six mois de récolte, outre les nopals que la nourriture de ces hôtes incommodes & innombrables épuise en deux mois de temps, au point de les faire périr entièrement par la pourriture & la chûte de tous les articles, les uns après les autres.

Que la crainte de cet ennemi n'épouvante pas le cultivateur par l'aspect d'une nouvelle surcharge d'ouvrage. Pour peu qu'il y fasse attention, cet insecte ne lui causera pas plus d'une matinée de travail par mois, mais il doit savoir que toutes les espèces de nopals & d'opuntia sont sujets à cette incommodité.

Les accidens des nopals sont leur renversement ou déracinement qui arrive par les vents ou par les pluies. Quand un nopal a été planté d'un article trop petit ou trop foible, les premiers articles qu'il pousse sont tous cylindriques : les meilleurs ou les plus beaux sont spatulés. Sur ces cylindres s'élèvent d'autres articles qui reprennent la forme de leur espèce : mais croissant toujours de grandeur les uns sur les autres, jusqu'à ce qu'ils aient acquis celle qui leur est affectée, le tronc reste foible. S'il survient un grand vent, ils sont déracinés.

On remédie à ce malheur en replantant les plus grands articles du nopal renverſé. Pour l'éviter il faut s'aſtreindre ſcrupuleuſement à planter comme il a été preſcrit.

Quoiqu'un nopal ait été planté dans toutes les règles, s'il ſurvient une pluie d'avalaſſe telles que celles ſi fréquentes en Amérique pendant l'été, la terre eſt bientôt détrempée en bouillie à un pied de profondeur ; alors ſi ces nopals n'ont pas encore pouſſé un puiſſant pivot & des racines horiſontales qui les attachent comme autant de cables, ſi leurs tiges ſont trop diffuſes, les vents furieux qui accompagnent ces pluies les renverſent promptement ; cela arrive plus fréquemment ſur les revers des côteaux que ſur les ſurfaces plattes. Ce malheur eſt très-rare : le remède eſt ſimple, gardez-vous de le replanter, mais à l'inſtant que l'orage ceſſe, prenez deux pieux dépouillés de leur écorce, d'un pied & demi plus grands que les nopals renverſés : pendant qu'un nègre ſoutiendra le nopal redreſſé, engagez dans ſes branches la tête d'un des pieux, écartez ſa pointe des racines, & enfoncez-le d'un pied & demi en terre : faites-en de même de l'autre côté de la plante. Au bout de ſix mois ce nopal eſt plus ſolidement enraciné qu'aucun autre, & on peut lui ôter ces tuteurs.

La grêle eſt rare en Amérique. Depuis cinq ans on n'en a vu tomber dans la plaine qu'une ſeule

fois, le 15 mai 1778; (1) elle étoit de la groſſeur d'une piaſtre. Cela nuit ſans contredit aux jeunes articles, mais il n'y a rien à y faire que de jeter bas les jeunes articles qui auront été bleſſés : le dommage que cela peut cauſer eſt de retarder quelquefois les progrès de la plante de moitié du produit d'une demi sève.

(1) Nous avons eu dans le même temps au cap un ſemblable phénomène.

TRAITÉ

De la culture du Nopal & de l'éducation de la Cochenille.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SECOND.

DE L'ÉDUCATION

De la Cochenille.

PREMIÈRE SECTION.

CHAPITRE Ier.

Des coccus.

SUIVANT *Lampride*, *Martial* & *Pline* l'ancien, le mot *coccus* signifioit la couleur rouge que nous appelons écarlatte, & la graine selon eux dont on tiroit cette couleur. Il paroît démontré par plusieurs passages de Pline, que ce naturaliste croyoit avec le vulgaire, que le coccus que l'on tiroit de la Galatie & des Gaules, le plus précieux de tous, celui d'Espagne, d'Afrique, de Gnide & enfin celui de Sardaigne, le moins

eſtimé entr'eux étoit un grain, fruit d'un arbre: *coccum*, dit-il, *Galatiæ rubrum granum, ut dicamus in terreſtribus, &c.* chap. XLI. *de tingendis ametheis*, lib. 9. *omnes tamen has ejus dotes ilex ſolo provocat cocco granum. Hoc primoque ceu ſcapus fruticis parvæ aquifoliæ ilicis*, chap. VIII. *de cachrye & cocco grano*, lib. 16; ailleurs, il preſcrit le coccus de Gnide, qui a la même couleur que le coccus ordinaire, & a un goût brûlant comme le poivre, contre le cours de ventre & le poiſon de la ciguë. On l'adminiſtroit dans le pain afin qu'il ne brûlât point la bouche en le mangeant. On n'a vu nulle part qu'il ait parlé du coccus comme d'une ſubſtance animale (1); le Pline ſuédois qui a plus vu & mieux vu, Linnæus, dans ſon ſyſtême de la nature, s'élève juſqu'au plus haut des cieux, jette de-là le coup-d'œil perçant & rapide de l'aigle ſur les trois règnes, embraſſe l'univerſalité des êtres connus juſqu'à préſent, en pénètre les miſtères, les révèle à l'univers, & trace avec un burin également grave, concis & inéfaçable le caractère propre de chaque genre dans les vraies limites que le

(1) Voyez dans le chapitre IV du livre 24 de l'hiſtoire naturelle de Pline: il dit en parlant *du coccus* du chêne, *eſt autem genus ex eo in Attica fere & Aſia naſcens celerrime in vermiculum ſe mutans quod ideo ſcolecion vocant.* On voit que *Pline* n'étoit pas fort éloigné de la vérité; mais les plus petites diſtances dans le chemin de l'obſervation ſont ſouvent difficiles à franchir.

Créateur leur a assignées (1). Linnæus, aussi incapable que son siècle d'une erreur semblable, a retenu le nom de coccus, & s'est servi du même terme pour désigner cette famille d'insectes hémiptères, dont la tête n'est qu'un point à la surface de la poitrine, dont l'abdomen est terminé par de petites soies, & dont la femelle est destituée d'aîles, tandis que le mâle n'en a que deux élevées; vingt-deux espèces d'insectes se sont vues tout de suite rangées dans leur ordre par la définition générique qu'il en a donnée, & par un bonheur assez singulier : dans leur nombre, se trouve d'abord ce coccus pris par les anciens & par Pline lui-même pour une graine, une production végétale nommée après lui par le peuple *kermès*, *graine d'écarlatte* : c'est le *coccus ilicis*, c'est-à-dire le *coccus delyense* ou du chêne vert, ensuite le coccus de Pologne, autre insecte qui habite sur les racines du *scleranthus* (2) vivace, & donne une couleur pourpre; enfin le coccus du cacte *coccinellifère* qui est la cochenille. Trois espèces d'insectes du même genre, qui donnent les plus superbes couleurs depuis le cramoisi jusqu'à la couleur du feu, & que l'auteur des choses semble avoir voulu relever aux yeux des hommes par ces qualités précieuses autant qu'il paroît les avoir

(1) Voyez l'éloge de M. Linnæus, dans les mémoires de la société royale de médecine.

(2) *Poligonum. Polonicum. Cocciferum.*

ravalées par l'extérieur ſale, abject, informe & imperceptible qu'il leur a donné.

Outre les vingt-deux eſpèces dont on parle, on en a trouvé, comme on le dit dans le premier livre, une eſpèce particulière aux cactes comprimés, ſurnommés opuntia ; il en eſt d'autres eſpèces ſur le *theobroma* (1) *guazuma*, ſur le *mimoſa*, *les caſſia*, *fiſtula alexandrina* & divers autres arbres de l'Amérique inconnus en Europe. Les colons de Saint-Domingue croiroient d'après le père *Labat*, *Plumier*, *Nicolſon* & d'autres qu'ils avoient la cochenille du Mexique ; mais cette opinion n'étoit qu'une préſomption fondée ſur des fauſſes obſervations, car ces auteurs n'ont point parlé de la cochenille, qu'ils n'avoient pas vue, mais du *coccus aptère* qui ſe trouve ſur pluſieurs eſpèces d'arbres.

Comment juſtifier la pareſſe & l'indiférence du colon de Saint-Domingue ? Il étoit fortement perſuadé qu'il y avoit de la cochenille dans la colonie, il ſavoit le prix conſidérable de cette denrée, & il ne ſe ſoucioit pas de ſe l'approprier par la culture ; il ſavoit qu'il y avoit de la cochenille, & il ne s'inquiétoit pas ſi c'étoit de la cochenille fine ou de la cochenille ſilveſtre : s'il étoit poſſible de ſe procurer la première en attendant de récolter la ſeconde. Enfin il croyoit voir & montroit avec confiance le coccus inutile de

(1) Orme de St. Domingue.

ſes arbres (1), comme la cochenille véritable, & il ne ſavoit pas que celle-ci ne pouvoit pas même habiter ces arbres, & qu'au lieu de vivre ſur le guazuma, elle ne pouvoit vivre que ſur les opuntia; enfin, il ſavoit qu'il avoit de la cochenille, mais il ne ſavoit où elle étoit, & il en parloit comme s'il l'eut ſu.

CHAPITRE II.

De la cochenille en général.

LA cochenille eſt-elle ainſi nommée de ſa reſſemblance avec la coccinelle, inſecte coléoptère bien différent des coccus, ou bien la coccinelle n'a-t-elle elle-même été nommée ainſi par un diminutif très-apparent du mot *coccus*, que parce que les contours de ſa forme hémiſphérique la font reſſembler, quoique très-imparfaitement, avec la femelle du *coccus*; ou enfin le nom de cochenille n'a-t-il été donné au *coccus* des cactes coccinellifères qu'à cauſe d'une eſpèce de coccinelle noire qui habite ſur le même cacte? Cela eſt aſſez

(1) Il eſt rare que l'on tente des cultures nouvelles dans un pays où les terres ſont dans la plus grande valeur: il n'eſt donc pas étonnant que le colon, riche par le produit de ſes habitations, n'ait regardé juſqu'à préſent l'inſecte qu'on lui avoit déſigné pour être de la cochenille, que comme un objet de curioſité.

vraiſemblable, & en ce cas, cochenille équivaut à *coccus* du cacte qui porte la coccinelle. Ces étimologies paroiſſent vaines ; mais comme dans l'ordre des connoiſſances humaines, les idées ſont attachées aux mots, & qu'il eſt bien moins de mots que d'idées de choſes, dans la langue d'un peuple inſtruit, il eſt bon de connoître les radicaux, parce qu'une idée étant liée à une autre, ſert de ſignal, en réveille ou même fait naître une troiſième.

Il paroît que les naturaliſtes n'ont connu juſqu'à préſent que la cochenille ſilveſtre, puiſqu'ils n'ont décrit que celle-là, tandis que les cultivateurs, les négocians, les teinturiers en connoiſſent différentes ſortes, & principalement la cochenille fine.

Les naturaliſtes qui ont parlé de cet inſecte auroient-ils regardé la cochenille fine comme une ſimple variété de la ſilveſtre? Mais cette variété a des différences ſi nombreuſes, ſi intéreſſantes, qu'on pouvoit en tenir un compte exact & la rapporter comme variété ; c'eſt ce dont on ſera convaincu.

N'y auroit-il que la cochenille ſilveſtre qui leur ſeroit parvenue vive en état d'être décrite? C'eſt ce qui paroît vraiſemblable : mais en la voyant & la comparant avec la cochenille fine que l'on vend chez les droguiſtes, comment ont-ils pu être contens de leur travail, ces deux denrées paroiſſant ſi différentes?

De quelque manière qu'il en ſoit, il faut voir d'abord ce que c'eſt que la cochenille en général. C'eſt un *coccus* qui habite le cacte coccinellifère, la femelle a le corps applati du côté du ventre; elle eſt hémiſphérique par le dos, qui eſt rayé par des rides tranſverſales, qui aboutiſſent au ventre par une double marge dont la ſupérieure eſt moins grande, toute la peau eſt d'un brun ſombre. Sa bouche n'eſt qu'un point ſubulé qui ſort du milieu du thorax, elle a ſix petits pieds bruns (1) très-courts, & point d'aîles. Le mâle a le corps alongé, d'une couleur rouge foncé, couvert de deux aîles horiſontalement abaiſſées & un peu croiſées ſur le dos, il a deux petites antennes à la tête, moindre d'un tiers que ſon corps, l'abdomen eſt terminé par deux ſoies poſtiques, auſſi divergentes que les antennes; il a également ſix pieds, mais plus grands que ceux de la femelle, il n'a pas un vol continu, mais il voltige en ſautant très-rarement (2) : on appelle au Mexique la coche-

(1) Les pieds des jeunes cochenilles ont la même couleur que leur corps, qui eſt d'un rouge clair : les pieds de jeunes coccus ſont bruns.

(2) La deſcription que l'auteur a donnée eſt trop inſuffiſante pour que nous ayons cru être diſpenſés d'en donner une plus exacte : mais en ajoutant au travail de M. Thiery, nous ne prétendons pas diminuer ſon mérite, & nous croyons devoir produire l'excuſe qu'il nous fournit lui-même. Juſqu'à préſent, dit-il, mes moyens ne m'ont pas permis d'avoir un microſcope; je n'ai obſervé qu'à l'œil nud. Ainſi

nille *grana* en eſpagnol. Ce nom lui eſt évidemment continué de l'erreur originelle des anciens, qui croyoient que cet inſecte étoit un grain, la production d'un végétal.

On récolte au Mexique deux ſortes de cochenille, la fine & la ſilveſtre ; on commencera à parler de la ſilveſtre, enſuite on traitera de la fine, comme ſi c'étoient deux eſpèces très-diſtinctes, pour les mieux déſigner aux cultivateurs, ſauf à examiner enſuite ſi elles ſont réellement deux eſpèces ſéparées, ou ſi l'une n'eſt qu'une variété de l'autre, & en ce dernier cas, quelle eſt celle qui eſt l'eſpèce primitive de la cochenille fine, ou enfin s'il y a d'autres variétés de la cochenille ſilveſtre.

CHAPITRE III.

De la cochenille ſilveſtre.

La cochenille ſilveſtre ſe nomme *grana ſilveſtra* au Mexique, nom purement eſpagnol : on n'a pu ſavoir quel nom lui donnoient les Mexicains, tant celui-là a prévalu chez l'Indien par l'uſage : c'eſt elle que l'on croit habiter naturellement le nopal ſilveſtre & le tunas au Mexique, & que

je ne dirai rien de la ſtructure extérieure, ni de l'organiſation interne de l'inſecte déjà décrite par quelques auteurs.

nous avons vu ſur les péreſchia ou la patte de tortue à Saint-Domingue ; on les trouve également dans l'intérieur des terres & ſur les côtes, dans les clairiers des forêts, ſur le bord des chemins, ou dans les ſavannes sèches : on la cultive auſſi dans les jardins au Mexique ſur les vrais nopals non épineux. Le mâle & la femelle de cet inſecte ſont ſi différens d'eux-mêmes en différens périodes de leur vie, que pour en donner une notion préciſe & exacte, il faut, en les décrivant, les ſuivre depuis leur naiſſance juſqu'à leur mort.

L'avortement ou le part ordinaire des mères cochenilles prouvent également que les petites ſilveſtres ſont toutes contenues dans le ſein de la mère, chacune ſous la forme d'œufs enchaînés par l'ombilic les uns après les autres à un placenta commun, comme un petit chapelet ou collier de grains.

Dans l'avortement le chapelet ſort tout entier, & tous les œufs périſſent avec la mère, excepté quelquefois les deux ou trois premières, qui écloſent; mais quand l'accouchement arrive au terme fixé par la nature, ce chapelet défile grain par grain, peu-à-peu : la mère paroît alors vivipare ; les petits venant au jour laiſſent ſans doute au paſſage de la vulve l'enveloppe dans laquelle ils étoient contenus ſous la forme d'œufs, & ſortent ſous la forme d'animaux vivans, parfaitement bien organiſés ; ils ſont alors de la groſ-

ſeur de la tête d'un camion ; le mâle eſt moins gros d'un tiers que la femelle ; il paroît plus alongé ; ſes ſoies ſont très-courtes & moins nombreuſes que chez la femelle, qui en a douze paires ſur la double marge qui termine le dos au ventre : l'œil nud ne peut pas les voir parfaitement ; il faut un microſcope ou du moins une bonne loupe ; en cet état, ils reſtent ſous le ventre de la mère, & ſur le dos pendant deux ou trois jours ; quelquefois ils ſont ſuſpendus ſous l'abdomen, en forme d'une petite grappe de raiſin pendant huit jours, ſurtout quand il y a des orages ou des pluies (1) ; ils ſe réchauffent à la chaleur de la mère, & vivent de ſa ſubſtance, en attendant que l'ombilic deſſéché leur permette d'aller plus loin : enfin, ſoit que ce cordon ſoit deſſéché, ou que le petit preſſé par la faim ait acquis la force de rompre ce lien, il court ſans différer ſur la plante : c'eſt la ſeule fois que les femelles marchent pendant tout le cours de leur vie, & c'eſt la première pour le mâle, qui ne marche une ſeconde fois qu'en ſortant de ſon fourreau le jour de ſon accouplement avec la femelle. Arri-

(1) Il paroît que ces inſectes reſtent en groupes ſous le ventre de leur mère dans les temps de pluie & des orages, pour avoir un abri contre la violence du vent & de la pluie, qui les entraîneroit, plutôt que pour ſe réchauffer par la chaleur de la mère, qui doit être pour eux un agent imperceptible.

vés ſur les articles du nopal dès le même jour ou le ſuivant au plus tard, ils ſe fixent ſur les revers de l'article qui leur convient le mieux, & que l'inſtinct ſans doute leur fait choiſir plus sûrement ; ils préfèrent à tous les autres les articles des deux sèves précédentes, & négligent ceux de la préſente ; on les voit ſurtout choiſir préférablement à toute autre ſituation la page de l'article qui regarde l'*oueſt ſud-oueſt*, pour éviter les coups de vents de *nord-eſt*, & ſurtout la force de la briſe d'*eſt*, toujours également régulière & violente dans la vallée de Guaxaca, ouverte à l'orient, & reſſerrée au *nord* & au *ſud* par deux chaînes de montagnes, de manière que quand la cochenille eſt parvenue à l'âge d'un mois, la nopalerie eſt à-peu-près nue d'inſectes au levant & paroît verdoyante, tandis que du côté du couchant elle paroît toute blanche, & comme poudrée de fine fleur de farine ; mais les articles qui ſont abrités à l'*eſt* ſont toujours également chargés d'inſectes ſur chaque page, & la cochenille en eſt toujours plus groſſe que celle expoſée à l'eſt & à l'oueſt.

Les jeunes cochenilles ſe fixent ſur les articles du nopal, en y inſérant leur bec dans l'écorce. Ce bec eſt-il un point ſimplement ſubulé, partant de la tête de l'animal, enfoncé dans ſa poitrine ? Ou eſt-ce un corps tubuleux en forme de trompe ? C'eſt ce qu'on ne ſait pas encore : ce dont on ne peut douter, c'eſt qu'il eſt de la lon-

gueur du diamètre du corps de la femelle; à quel âge que ce ſoit, moins gros que le fil du vers à ſoie; il ſe rompt avec le même bruit & le même effort; une fois rompu ou ſeulement détendu, la cochenille meurt ſans qu'il lui ſoit poſſible de ſe rattacher par les pieds, & d'inférer de nouveau cette ſorte de trompe dans la plante; c'eſt au moyen de cette trompe que la femelle en ſuce le ſuc gommeux, qu'elle rend enſuite par l'abdomen en excrément, ſous la forme d'une petite boule véſiculaire, remplie de ſéroſité blanche, orangée, ou jaune, ou rouge, ſelon les différentes eſpèces ou variétés (1): elle a ſur toute la ſurface du corps un coton ou ſoie infiniment fin & viſqueux dont elle ſe couvre, & que ſes mouvemens étendent tout autour d'elle, excepté ſous le thorax: quant au mâle, à peine dégagé du cordon ombilical, a-t-il inſéré une trompe moins grande ſur la plante, on croiroit qu'il ſe forme un petit fourreau cotonneux & poudreux, d'un tiſſu très-fin, d'une forme cylindrique ou même conique, par le ſommet duquel à l'aide de ſa trompe il paroît ſuſpendu à la plante, mais ce fourreau prétendu n'eſt que l'accroiſſement de la peau avec laquelle il eſt né, & dont il ſe dégage peu-à-peu; c'eſt une larve dans laquelle il paſſe, comme enveloppé dans un maillot, le temps de ſon enfance & de ſa jeuneſſe, juſqu'à la parfaite

(1) Et ſuivant les différentes époques de ſon exiſtence.

puberté, qui arrive trente jours après ſa naiſſance; alors, ſortant à reculons de ce maſque, qu'il dépouille entièrement, il paroît ſous la forme d'une jolie petite mouche, couleur de feu très-foncé, tirant ſur le pourpre, ayant de petites antennes moindres d'un tiers de longueur que le reſte du corps, & deux ſoies poſtiques à l'abdomen qui ſont auſſi grandes que ſon corps : il eſt orné de deux petites aîles blanches abaiſſées horiſontalement, & ſe croiſant légèrement ſur le dos; c'eſt dans cet atour nuptial, également galant par l'élégance de ſa forme, & brillant par l'élégance de ſa couleur, qu'il s'élance & voltige en ſautant à la hauteur de ſix pouces pour chercher ſa femelle. Le choix ne paroît pas l'embarraſſer beaucoup, il tourne autour d'une femelle, l'acoſte, la flatte quelques inſtans, à droite & à gauche, monte ſur ſon dos, l'attaque, & finit par lui marquer ſa tendreſſe à la manière de tous les oiſeaux; le mariage conſommé, l'époux couronné des mirthes de l'amour, peut-être accablé ſous leur poids, paſſe de l'excès de la volupté dans un repos éternel, le même jour, ſouvent à la même heure. A combien de femelles le mâle peut-il ſuffire? c'eſt ce qu'on ignore; il vaudroit mieux demander combien faut-il de mâles à la femelle? On la voit remplacer les morts par les vivans, non pas tous les jours, mais pluſieurs fois entre le ſoleil levant & midi.

Huit jours après que la cochenille a inſéré ſa trompe,

trompe, & s'eſt fixée ſur la plante, les ſoies dont les marges de ſon dos ſont bordées augmentent de grandeur, peut-être auſſi en nombre, car le dos en paroît auſſi couvert; alors on voit autant de petits flocons blancs qu'il y a de femelles cochenilles, les uns ſont ſéparés des autres, quelquefois une centaine ſont grouppés enſemble; on n'y diſtingue plus rien, ſinon que ces flocons ſéparés en grouppe augmentent de volume à proportion de l'âge des inſectes; le coton dont ils ſont couverts contracte une telle adhérence à la plante, qu'en faiſant effort pour détacher la cochenille, une partie du coton dont elle eſt couverte reſte ſur la place.

Trente jours après ſa naiſſance, la femelle eſt en état d'être fécondée; elle a acquis pour lors le tiers de ſa grandeur ordinaire; l'approche du mâle lui eſt très-ſenſible, on la voit s'émouvoir trois ou quatre fois à ſes premières careſſes, après quoi elle reſte parfaitement immobile, & ſe laiſſe impregner fort facilement; le temps de la geſtation eſt encore de trente jours; dans les dix premiers elle croît promptement, & atteint moitié de la grandeur d'un pois de jardin.

A moins qu'il n'y ait un retard occaſionné par quelqu'accidens, tel ſeroit le défaut du mâle au jour nommé de la puberté des femelles, les femelles font leur part la veille, le jour ou le lendemain de la pleine lune. Si elles ſont nées

dans la nouvelle lune, elles mettent bas dans la ſeconde nouvelle lune ſuivante.

Le jour de l'accouchement, la femelle paie à la nature le même tribut que lui a payé le mâle, en mourant le jour de ſes nôces; ainſi la vie du mâle n'eſt que de trente jours, & celle de la femelle de ſoixante; c'eſt-à-dire deux révolutions complettes de lune. Le mâle expire dans le ſein des plaiſirs, la femelle dont la vie eſt prolongée d'un mois périt dans la douleur : nouvelle preuve de la compenſation univerſelle établie dans l'ordre phiſique (1).

La cochenille mâle ou femelle après avoir inſéré ſa trompe dans la plante ne peut plus l'en retirer ſpontanément, quand elle veut fuir à l'approche de quelque ennemi qu'elle ſent, tel par exemple que les teignes ou phalènes de ſtructeurs. Sa trompe ſe diſtend, le poids de ſon corps entraîne alors ſes pieds, qui tirés de leur place ne peuvent plus y rentrer, la cochenille demeure ſuſpendue par ſa trompe à la place où elle l'a inſérée, ſe déſsèche & périt dans un jour ou deux; ou ſi cette trompe ſe rompt, l'extrémité reſte dans la plante, l'inſecte tombe & meurt encore plutôt. On voit par-là que paſſé l'inſtant de ſa naiſſance, il n'eſt pas poſſible de transférer les cochenilles d'une plante à une autre; & que ſi par exemple

(1) Cette induction ne nous paroît point appuyée ſur des obſervations ſuffiſantes pour être admiſe.

un nopal mouroit, tous les insectes doivent périr également avec lui, quand la pourriture ou la dessiccation s'en emparent, moment auquel la cochenille périt aussi & reste sur le squelette de la plante en se desséchant avec lui.

S'il y avoit dans un jardin à cent pas l'un de l'autre deux nopals sur l'un desquels on eut placé des cochenilles silvestres sans en avoir mis sur l'autre, il ne seroit pas étonnant, deux mois ou même quelquefois quinze jours après d'en voir sur le dernier, soit que l'insecte s'y soit porté par l'instinct, soit que le vent ou quelqu'autres insectes l'y aient transporté (1). Ce fait est confirmé par tant d'expériences qu'il n'est plus permis de douter de sa vérité. C'est par cette raison & parce que cet insecte mêlé à la cochenille fine ruine celle-ci, que l'on a prescrit ci-dessus dans le chapitre VII du premier livre, d'établir la nopalerie de cochenille fine au nord à cent perches de distance de la cochenille silvestre, ou si on ne peut faire autrement, de les placer au vent à pareille distance.

La cochenille silvestre une fois posée sur le nopal s'y perpétueroit sans aucun autre soin, & y multiplieroit jusqu'à fatiguer & épuiser la plante, dont les articles pourriroient & tomberoient tous

(1) Les petites cochenilles peuvent non-seulement être transportées par le vent ou par quelques insectes comme les fourmis; mais elles peuvent passer d'un pied de nopal à un autre par les fils d'araignées, qui leur servent de conducteurs.

les uns après les autres, ſi on n'avoit ſoin de la recueillir chaques deux mois. Mille expériences dans les champs & dans les jardins, les obſervations de culture & celles de la nature livrée à elle-même prouvent ces faits; quand même après l'avoir recueillie on ne la ſemeroit pas de nouveau, les premiers nouveaux nés des petits s'échappent toujours en nombre ſuffiſant pour y perpétuer l'eſpèce, & il en reſteroit encore ſuffiſamment pour anéantir le nopal quatre mois après, & en ce cas on n'obtiendroit pas, il eſt vrai, une récolte ſuffiſante deux mois après, mais on en auroit une abondante au bout de ces quatre mois. L'art apprend à s'en procurer une au bout de deux mois, & à mépriſer celle dont on auroit après quatre mois obligation à la ſimple nature. En effet, la cochenille qu'elle accorde de la ſorte eſt toujours plus petite que celle que l'on obtient par la ſemaille, parce que dans le premier cas, les petits ne s'écartent guère de la mère, ſe grouppent autour d'elle, ſe gênent les uns les autres; & ce qui eſt de pire, ſont obligés de ſe contenter d'une place épuiſée de ſubſtance par le long ſéjour de leur propre mère. Cet épuiſement eſt tel, que la place où une cochenille mère a vécu pendant deux mois ſe cave d'une ligne de profondeur, & du diamêtre d'un demi pouce; l'impreſſion qu'elle y laiſſe eſt jaune & reſſemble à celle d'une boule dure ſur un corps mol; il en réſulte la maladie & la ruine

de la plante en cette partie, la perte d'une génération ou récolte de petites cochenilles, & l'impoſſibilité d'une récolte ſuivante.

Pour obvier à la dégénération de l'inſecte, pour l'entretenir au contraire dans une belle qualité & même la perfectionner ; pour éviter la ruine du plant, il faut toujours proportionner la quantité qu'il peut porter, & compenſer les récoltes en ſemant chaque deux mois & récoltant à pareils termes : mais il faut récolter radicalement, & nettoyer la plante du coton que l'inſecte y laiſſe, en la frotant avec un linge mouillé qui l'enlève (1). Par ce moyen on la purge auſſi des œufs & des chriſalides des inſectes deſtructeurs qui peuvent s'être cachés dans le coton de la cochenille. Par ce moyen auſſi, la cochenille ſemée étant de la meilleure qualité donne une plus belle génération, & cette génération ſe place à part ſur les parties des plantes qui n'ont pas été épuiſées pendant que celles qui ſont fatiguées tempèrent leur vigueur.

Il faut tellement s'attacher à ſemer chaque deux mois, qu'il vaudroit mieux perdre une récolte ou deux mois de temps que de laiſſer des inſectes ſur la plante, qui pourroient quatre mois après donner une ample récolte, parce que 1°.

(1) Il n'eſt pas néceſſaire que le linge ſoit mouillé, on peut ſans cela enlever la partie cotonneuſe, & la partie colorante de quelques cochenilles écraſées qui attireroient les fourmis.

le plant ſe repoſeroit & ſe repareroit pendant ces deux mois ; 2°. parce qu'au bout de ce temps, en le ſemant, la récolte ſeroit toujours d'une meilleure qualité & plus abondante que celle que la nature ſeule pourroit accorder.

CHAPITRE IV.

De l'éducation de la cochenille ſilveſtre.

IL ſeroit impoſſible, comme on l'a déjà apperçu dans le traité de la culture du nopal, de récolter la cochenille ſilveſtre à bénéfice ſur les opuntia épineux dont il a été fait mention ; le plus habile ouvrier n'en peut recueillir deux onces deſſéchées par jour, à cauſe de la difficulté de la tirer d'entre les épines, & cependant le même ouvrier peut en rendre trois livres sèches par jour, quand il la récolte ſur le nopal de jardin. Il y a long-temps que l'Indien a compris cette vérité, puiſqu'il a abandonné celle qui croît naturellement ſur les opuntia épineux, pour la nourrir ſur le vrai nopal de jardin ; mais outre l'avantage qu'il acquiert de la recueillir facilement ſans ſe bleſſer, & pour ainſi dire à pleine main, il eſt certain que la cochenille ſilveſtre s'eſt elle-même perfectionnée ſur le nopal par la multiplicité des récoltes des nouvelles ſemailles, & par la bonté même de la

plante ſur laquelle elle perd beaucoup de la quantité & de la tenacité de ſon coton, & devient conſtamment plus groſſe de moitié qu'on ne la voit ſur les opuntia épineux, dans les bois & les campagnes (1) : on remarque qu'elle eſt toujours plus grouppée ſur ces derniers que ſur le nopal des jardins, où elle ſe répand plus également, plus diſtinctement, & trouve plus de place propre à la nourrir; peut-être même ne ſe ſépare-t-elle ainſi que parce que toutes les parties de l'article du nopal lui conviennent également, au lieu que ſur les autres opuntia, il y a des parties plus avantageuſes les unes que les autres; c'eſt dans ces endroits où les cochenilles s'accumulent, & alors elles ſe preſſent, ſe gênent; les plus fortes oppriment les plus foibles : la moitié des inſectes y reſte toujours chétive & miſérable, ſans que l'autre moitié y gagne beaucoup : cela n'arrive pas ſur le nopal, ou chacune ſe place à part pour vivre commodément.

Il faut donc pour recueillir facilement beaucoup de cochenille ſilveſtre, l'éduquer ſur des

(1) Ce que l'auteur dit ici paroît contradictoire avec ce qu'il a dit dans le chapitre précédent, que ſi la cochenille ſilveſtre gagnoit une nopalerie dans laquelle on cultive la cochenille fine, elle détruiſoit cette dernière. Il ſemble que ſi la cochenille ſilveſtre eſt ſuſceptible d'être aſſimilée à la cochenille fine par la culture, ſa communication devroit accélérer ſon perfectionnement & ne pas être une cauſe de deſtruction pour la cochenille fine.

opuntia moins épineux que ceux ſur leſquels on les trouve dans les bois & les campagnes. Il faut donc pour recueillir la plus belle cochenille ſilveſtre qu'il ſoit poſſible, la ſemer ſix fois l'année pour en faire autant de récoltes (1), parce que l'inſecte ſe répand bien mieux, & ſe ſépare plus néceſſairement quand il eſt ſemé, que quand il naît naturellement ſur la plante ou au voiſinage de ſa mère : quand le nopal ſera multiplié dans les isles françoiſes, au point de fournir à la nourriture de la cochenille fine & de la cochenille ſilveſtre, il faudra abandonner toute autre ſorte d'opuntia, & ne la ſemer que ſur le nopal : en attendant que ce moment de richeſſe pour les colons & la métropole ſoit arrivé, on pourra la ſemer & l'éduquer ſur les opuntia de Campêche, & ſur la raquette eſpagnole.

D'après ce que l'on vient de dire, le colon des isles françoiſes de l'Amérique paroît excuſable d'avoir négligé de s'inſtruire ſur l'origine & l'eſpèce de la cochenille qu'il poſſédoit, & ſur la manière d'en tirer parti ; car ne connoiſſant pas la plante qui convenoit à la cochenille, ni les procédés de culture, la mauvaiſe qualité & la petite quantité de cochenille qu'il auroit tirée d'entre les épines de la patte de

(1) L'auteur paroît avoir oublié que cela eſt ſubordonné à la conſtitution des ſaiſons. Voyez le chapitre.

tortue ou péreſchia, auroient été inſuffiſantes pour l'indemniſer de ſes travaux, & n'y trouvant nul bénéfice il eut abandonné cette branche de culture & de commerce, & il ſe fut peut-être établi contre cette culture un préjugé qui auroit nui aux avantages certains que des inſtructions ſubſéquentes pouvoient procurer. Il falloit donc pour tirer avantage de cette richeſſe indigène que l'on poſſédoit, que des expériences & des obſervations puſſent en indiquer les moyens, & il falloit enfin le courage d'aller étudier chez l'étranger l'origine & l'éducation de la cochenille ſilveſtre, & quand on n'en eut pas rapporté la cochenille fine comme on l'a fait, quand tout le fruit du voyage ſe fût réduit à ſavoir faire de la cochenille ſilveſtre dans les colonies françoiſes, on croit que l'objet de ce voyage eut été aſſez important, & qu'il n'eut pas été inutile de le faire & de l'avoir fait.

CHAPITRE V.

De la manière de ſemer la cochenille ſilveſtre.

On dit ſemer en l'air, ſemer une plante, mais on ne dit pas ſemer un inſecte: il eſt évident que cette expreſſion tient encore de l'erreur ou l'on étoit anciennement que la cochenille étoit une graine; mais quoiqu'elle ſoit vicieuſe, comme

elle eſt uſitée chez l'Indien & l'Eſpagnol, & que l'on ne pourroit la remplacer que par une périphraſe qui jetteroit de la gêne dans le diſcours, on la gardera : il ſuffit de prévenir que ſemer de la cochenille, c'eſt poſer des mères dans des nids, afin qu'en plaçant ces nids ſur un nopal, leur génération ſe répande, ſe fixe & s'accroiſſe ſur cette plante.

Dix-huit mois après que la nopalerie a été plantée, comme on l'a enſeigné dans le livre précédent, elle eſt en état de nourrir & d'éduquer la cochenille ſilveſtre; on peut la ſemer à coup sûr dans l'eſpérance d'une récolte immanquable; mais on ne peut guère ſemer qu'en Octobre & Novembre (1).

Afin que l'âge des nopals coincide au moment de la ſaiſon la plus favorable de ſemer la cochenille, il faut que la nopalerie ait été plantée au mois d'Avril ou de Mai de l'année précédente; par ce moyen elle ſe trouvera en état d'être ſemée dix-huit mois après, dans le moment le plus favorable; car les récoltes d'hiver comme on le dira ci-après ſont les plus avantageuſes; & ſi on plantoit une nopalerie en Octobre ou Novembre, l'année ſuivante la nopalerie à ce terme n'auroit qu'une année d'âge, il faudroit attendre juſ-

(1) Cette ſaiſon ne ſeroit pas la plus favorable au Cap, parce que c'eſt celle dans laquelle les pluies du nord commencent à paroître. L'auteur écrivoit au Port-au-Prince.

qu'au mois d'Avril ſuivant pour ſemer, ſaiſon moins favorable ; ou ſi on attendoit juſqu'au mois d'Octobre ſuivant, on perdroit ſix mois de récolte ; ainſi pour obvier à ces inconvéniens, il faut que la nopalerie ſoit plantée en Mai ou même en Avril.

Il faut autant qu'il eſt poſſible ſemer les cochenilles en pleine lune, & pour cet effet avoir ſoin de préparer, de deux pleines-lunes auparavant, des mères cochenilles en état de faire leurs petits à cette phaſe : on peut par un tour de main retarder la fécondation & l'accouchement des femelles de quelques jours, & par ce moyen, quand le moment de leur part s'eſt trop éloigné du temps des pleines lunes, l'y ramener inſenſiblement en deux ou trois générations. Le premier procédé conſiſte à ne prendre ſur le nopal que les mères qui accouchent les dernières ; car comme il y a toujours des pareſſeuſes qui éclo-ſent huit jours après les autres, en ſemant celles-ci, & n'en prenant encore que les pareſſeuſes de leur génération, on aura déjà gagné quinze jours, & ainſi de ſuite.

Le ſecond procédé conſiſte à ôter après l'impregnation le ſoleil aux femelles, & même la chaleur ordinaire, ce qui ſe fait en les ſemant ſur des nopals plantés en caiſſe, que l'on tient alors dans une chambre fraîche ſept ou huit jours après cet artifice.

Enfin, le troiſième procédé c'eſt de tuer tous

les mâles qui ſeroient ſur un nopal en caiſſe, dans une chambre froide, avant leur puberté, & n'en donner d'autres aux femelles que huit jours après la leur; par ce moyen on ramène ſans ſe gêner toutes les femelles à faire leur part dans les premiers jours de la pleine lune.

On sème les cochenilles ſilveſtres dans des nids faits exprès. La matière de ces nids eſt le pétiole des feuilles de palmier, cocos, dit cocotier; les jeunes palmiers ne ſe dépouillent de ce que le vulgaire appelle leur feuille, que long-temps après que cette feuille eſt deſſéchée, le pétiole de cette feuille, ou pour s'exprimer comme le vulgaire, la queue de cette feuille eſt *amplexicante*, ou embraſſe la tige du palmier: tant qu'il eſt vert, il eſt dur, luiſant, inflexible, ligneux, mais quand il eſt ſec, la pluie le pourrit & conſume le parenchime, l'épiderme, & détruit toutes les parties; alors on ne voit plus qu'un triple tiſſu de fibres plus ou moins groſſes, d'une couleur rouſſe, reſſemblant à de la filaſſe, croiſées en ſens oppoſés les unes ſur les autres; chaque queue de feuille de palmiſte peut donner une ſurface de deux pieds en quarré; on la découpe en petits quarrés de deux pouces chacun, on en tire les plus groſſes fibres ou nervures qui ſont les plus inflexibles, cela forme une étoffe claire & cependant épaiſſe pour faire les nids des cochenilles: quand cette étoffe eſt encore trop verte ou trop inflexible, on la fait macérer dans l'eau pendant

ſept ou huit jours, après quoi on la sèche & on la bat, juſqu'à ce que ſans être déſaſſemblées les fibres ayent l'air d'une bourſe, & pour lors on l'emploie.

Tout l'artifice de ces nids ſe réduit à prendre chaque morceau quarré de cette étoffe découpée; on en raſſemble les quatre angles, on les lie fortement; cela forme une petite poche où l'on voit des ouvertures par leſquelles on met les mères cochenilles, & qui permettent aux petits de ſortir : ces nids peuvent ſervir cinquante fois, en ayant la précaution de les nettoyer avant de s'en ſervir, chaque fois, & de les jeter dans de l'eau bouillante pour tuer les inſectes nuiſibles, ou les œufs qui pourroient s'y être logés & y être reſtés, les ſécher enſuite & les renouer.

Plus l'étoffe de ces nids ſans être trop claire, ou ſerrée, ou inflexible, a d'épaiſſeur, meilleure elle eſt; quand elle eſt trop mince il faut en mettre deux ou trois doubles; la raiſon de cela eſt, que la trop grande chaleur du ſoleil peut faire avorter les mères qui ſont dedans, ce qui perd beaucoup de petits : quand l'étoffe eſt bien épaiſſe, & cependant lâche, claire & flexible, en même temps qu'elle réſiſte au ſoleil par ſon épaiſſeur, elle admet le courant de l'air, qui en tempère l'ardeur, elle diviſe auſſi la pluie, qui par ce moyen ne peut nuire ni aux petits ni à

la mère : on ne connoît pas de meilleure matière pour cet effet (1).

On doit ſemer dès le grand matin au premier point du jour, par ce moyen les petits qui ſont déjà éclos, ſous le ſein ou ſur le dos des mères que l'on cueille pour ſemer, ne ſont point perdus, & ſont les premiers à peupler; comme ordinairement ce ſont les plus forts, ils donnent de meilleures générations ; pour cet effet donc, il faut avoir des nids préparés dès la veille, & n'avoir qu'à mettre les mères dedans : le jour que l'on sème, on prend les mères qui accouchent (ce qu'on apperçoit à un ou deux petits, qui ſont pendans à leur abdomen), & celles qui ſont les plus prêtes d'accoucher, ce dont on juge par leur extrême groſſeur; on en met quatre, huit, douze, ſeize : 1°. ſelon la quantité des nids que l'on doit placer : 2°. ſelon la fécondité des mères : 3°. ſelon la quantité des mères, dont on peut diſpoſer : 4°. ſelon le nombre des nopals ou des articles de nopals que l'on a à ſemer : ainſi un nopal qui ne ſeroit compoſé que de deux articles ne peut comporter que deux ou quatre mères au

(1) Comme il ne faut pas que le cultivateur ſoit embarraſſé à faire des nids, par la difficulté ou par l'impoſſibilité de ſe procurer des pétioles de palmier coco, il eſt bon de le prévenir qu'il peut employer pour faire ces nids une étoffe de paille ou de fil, d'un tiſſu lâche, & qui permette aux petites cochenilles de s'échapper pour ſe répandre ſur le nopal.

plus, pour n'être pas fatigué par leur trop nombreuſe génération : on peut ſe ſervir de ce principe pour proportion dans les ſemailles; & par conſéquent, un nopal qui ſeroit compoſé de cent articles (il y en a qui en ont cent cinquante) peut comporter deux ou trois ou quatre cent mères au plus, diſtribuées par quatre en cent nids, ou par huit en cinquante nids, ou par ſeize en vingt-cinq nids; de manière qu'un nid de ſeize ſoit placé à l'aiſſelle d'une branche de huit articles, & un nid de huit à une branche compoſée au moins de quatre articles, & un nid de quatre ſous une branche de deux articles. On croit qu'il ne faut pas trop multiplier les nids, ni trop diminuer le nombre des mères miſes en nids, & cependant repartir les nids le plus également poſſible; ainſi on croit qu'il vaut mieux faire les nids de huit mères, afin que le nombre des nids étant plus grand, l'inſecte ſoit mieux diſtribué, & ne les pas faire d'une moindre quantité, afin que le travail de la ſemaille ſoit moins minutieux, & marche plus rapidement. Les Indiens n'y mettent pas tant de fineſſe, mais ce ne ſeroit pas avoir une grande ſomme d'intelligence & de prévoyance, que de n'en avoir qu'autant qu'eux : quelqu'ancien & perfectionné que ſoit leur art, la routine & la pareſſe ont probablement introduit des abus dans leur culture, & c'en eſt un grand de perdre des mères cochenilles par l'inutilité de leur génération, trop group-

pée & amoncelée à l'excès, ce qui arrive toujours quand le nid eſt trop gros, parce que les petits ſe ſuivent à la trace & s'établiſſent trop près les uns des autres.

On doit préférer & choiſir les cochenilles mères les plus groſſes à toutes autres pour les mettre dans les nids ; l'expérience prouve que les petits ſont plus forts, & la récolte plus ample & plus certaine.

Quand on a mis le nombre ſuffiſant des mères dans un nid, quand on a rempli un nombre de nids ſuffiſans pour la ſemaille du jour, il faut promptement placer ces nids avant le lever du ſoleil s'il eſt poſſible ; on place inébranlablement le nid à l'aiſſelle des branches, en l'inſérant de force entr'elles, ou en l'y fixant avec une ou deux épines dont l'une attache les angles raſſemblés du nid à l'autre, un côté de ce nid, qui par ce moyen a une ſituation inclinée ſur les articles des nopals. L'extérieur du fond du nid doit toujours être expoſé au ſoleil, dont la chaleur modérée excite les jeunes cochenilles à quitter le nid. Par cette raiſon on doit avoir un ſoin tout particulier de placer les nids ſur la face du nopal qui regarde l'orient, & prendre garde que ces nids ne ſoient abrités par aucun article qui leur dérobe les premières faveurs du ſoleil levant.

On placera les nids à commencer à un pied & demi de terre à la naiſſance de toutes les branches,

branches, en montant toujours & finiſſant à l'article penultième ou même antépénultième de chaque branche; ſi les aiſſelles des branches ne ſont pas commodes pour aſſeoir les nids, il vaut mieux les fixer avec des épines ſur une face d'article (1).

Cela fait, la cochenille eſt ſemée : on conçoit qu'il faut s'il eſt poſſible qu'une nopalerie ſoit ſemée en un jour ou deux, ou même trois au plus, afin que la récolte ſe puiſſe faire ſimultanément; cela diminue la répétition des opérations, car il faut ſavoir qu'il n'en coûte pas plus de temps & de ſoins pour préparer & ſécher cent livres de cochenilles, que pour une ſeule.

Le coton dont la cochenille ſilveſtre eſt entouré lui fait braver en plein air dans la campagne les orages. S'il en périt quelques-unes, il en reſte toujours aſſez non-ſeulement pour la perpétuer, mais même pour la recueillir : ainſi non-ſeulement on la ſemera pendant tout l'hiver, ou la ſaiſon des ſecs, mais auſſi pendant l'été, c'eſt-à-dire, la ſaiſon des pluies; les récoltes ſeront moins abondantes, on doit s'y attendre; mais elles ſeront aſſez avantageuſes pour mériter d'être faites.

---

(1) Ce procédé a l'inconvénient de produire la gomme, qui ſuivant notre auteur eſt une maladie. Voyez dans notre journal le procédé que l'on peut ſubſtituer.

Le coton dont la cochenille ſilveſtre eſt entouré la met en état de braver également l'extrême ardeur du ſoleil ; on ne s'eſt jamais apperçu qu'il ait nui à la cochenille ſilveſtre qui croît ſpontanément, & qui réuſſit parfaitement au Port-au-Prince, ce qui fait préſumer qu'elle réuſſiroit encore mieux dans les autres parties de la colonie, où de l'aveu de tout le monde, la chaleur eſt bien plus tempérée.

CHAPITRE VI.

De la manière de recueillir la cochenille ſilveſtre.

Le jour de la récolte de la cochenille ſilveſtre eſt le véritable jour du triomphe de cette ſorte d'exploitation ; elle eſt au-deſſus de toutes les autres connues dans l'univers, on ne craint pas de l'avancer : pour s'en convaincre, que l'on jette les yeux ſur les récoltes les plus précieuſes & les plus intéreſſantes ; celles des grains, des raiſins, des olives, des cannes à ſucre, des indigots, des caffés, des rocoux, des tabacs, des chanvres, des lins, des légumes, des fourages, des fruits de toutes eſpèces ; que l'on ſe repréſente les travaux pénibles, durables, énormes, diſpendieux, enfin le temps que l'art & la nature ont employés à les préparer ; les fardeaux, l'embarras, l'encombrement de toutes ces récoltes,

la précipitation avec laquelle on eſt forcé de les faire quelquefois pour n'en pas perdre la totalité ou partie : que l'on penſe aux opérations également pénibles, aux manipulations nombreuſes & délicates qu'exigent la plupart d'entr'elles, après qu'elles ont été ſéparées du ſein de la terre ; que l'on compare leurs produits, leurs prix avec celui de la cochenille (1) ſilveſtre, & la ſimplicité de l'opération par laquelle on la recueille & on la prépare à être gardée des ſiécles entiers, & l'on ſera forcé d'avouer qu'il n'eſt point de récolte ſi facile, ſi peu diſpendieuſe à préparer, à faire & à garder : on récolte cent livres de cochenilles le matin & le ſoir, on les vend ; voilà comme cela ſe fait.

Deux mois après que la cochenille a été ſemée, un mois après jour pour jour que l'on a vu les mâles accouplés avec les femelles, paſſer de la jouiſſance au néant, on voit ſortir quelques petites cochenilles du ſein de leurs mères ; voilà le moment de la récolte générale : ne le manquez pas, afin que les petites cochenilles ne ſe sèment pas elles-mêmes, ce qui eſt en pure perte ; car en nettoyant les nopals on fait périr

(1) Il ſemble que l'auteur n'ait pas prévu que le prix de la cochenille baiſſeroit néceſſairement ſi la culture étoit adoptée dans les colonies françoiſes, par la raiſon que l'augmentation de quantité d'une denrée fait néceſſairement diminuer ſa valeur.

les jeunes cochenilles qui ſe ſont répandues prématurément.

Dès le matin à l'aube du jour on entre dans la nopalerie ; on raſſemble pour cela amis, parens, voiſins, eſclaves, toute la famille, femmes, enfans, vieillards, ce doit être un jour de fête, une partie de plaiſir ; perſonne n'eſt de trop, tout le monde eſt propre à cette cueillette légère, chacun armé d'un plat, d'un panier ou même d'un linceul attaché aux reins par les quatre coins, d'un couteau long de ſix pouces, large de deux, dont le tranchant émouſſé & arrondi comme celui d'un couteau de toilette ne puiſſe couper ni inciſer la plante ni l'inſecte ; on paſſe la lame du couteau, que l'on tient de la main droite, entre l'écorce du nopal & les roſes de cochenilles dont il eſt couvert ; elles tombent dans la main gauche qui les place dans le linceul ; ſi on a un plat, un baſſin, un panier, on les préſente ſous le couteau pour recevoir les cochenilles qu'il détache. Un enfant de dix ans peut ainſi en récolter dix livres par jour, qui étant tuées & deſſéchées, en produiſent au moins trois livres & demi marchandes ; il faut ramaſſer le moins de terre & d'ordure qu'il eſt poſſible.

On travaille ainſi juſqu'à neuf heures du matin ; & à ce moment on tue la cochenille ſi l'on veut, ou l'on travaille toute la journée, & l'on attend à tuer au lendemain pour en avoir une plus grande quantité. Soit que l'on tue en petite quantité ou

en grande, voici comme l'on doit s'y prendre.

Pour dix livres de cochenille cruë, ayez une baye ou un baquet de deux pieds de diamètre, & d'un pied de haut tout au plus ; étendez une ſerpillière ou torchon dedans, de manière que les coins ſortent du baquet ; cela fait, étendez ſur cette ſerpillière dix livres de cochenilles, ayant ſoin, comme elles ſont ordinairement grouppées en roſes, de diviſer avec les doigts les plus gros grouppes, recouvrez-les d'un autre torchon ou ſerpillière que vous aſſujettirez deſſus avec des petits cailloux, pour qu'on ne les ſoulève pas. Cela fait vous avez de l'eau bouillante toute prête que vous jetez deſſus auſſitôt, juſqu'à-ce qu'elle couvre entièrement la ſerpillière ſupérieure, vous laiſſez ainſi le tout pendant une, deux & trois minutes, cela ne peut nuire : il n'y a rien à craindre ; l'eau n'a pas le temps de diſſoudre les inſectes, s'ils ne ſont broyés, & la chaleur ne peut les brûler, les calciner. Elle ne ſert qu'à les tuer uniquement, elle n'en ôte même ſelon les apparences aucunes parties eſſentielles que le phlegme dont elle facilite l'évaporation, car il eſt prouvé par vingt expériences, qu'une cochenille tuée par une bleſſure quelconque sèche plus difficilement & plus lentement qu'une tuée à l'eau bouillante. On les retire de-là après avoir décanté ou écoulé l'eau (1).

(1) Cette eau eſt toujours plus ou moins colorée, & il

On les étend fort clairement ſur une table, ou des planches, ou dans des baſſins d'airain ou de fer-blanc, ce qui au ſoleil, à l'abri d'un vent violent, vaut beaucoup mieux. Elles sèchent dans la journée, en ayant ſoin de les retourner & remuer à la main à midi, afin d'expoſer les parties humides au ſoleil. Pendant cette opération des ouvriers tuent de l'autre cochenille dans de l'eau bouillante que l'on prépare exprès, & continuent de même juſqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à faire. On croit qu'il eſt avantageux quand tout eſt tué & deſſéché dans un jour de les expoſer encore une fois le lendemain au ſoleil, afin de les deſſécher plus parfaitement, & d'avoir l'eſprit tranquille ſur leur deſſiccation abſolue; cela ne coûte rien, c'eſt une choſe dont on peut ſe paſſer à la rigueur, mais que l'on doit pratiquer pour n'avoir rien à ſe reprocher, ni craindre de l'humidité ou de la corruption (1).

Dix perſonnes peuvent ainſi en deux jours, préparer pour deux cent livres de cochenilles ſilveſtres ſans ſe fatiguer.

S'il eſt quelque manière avantageuſe de tuer la cochenille ſilveſtre, c'eſt l'eau bouillante; les plaques de fer chaud, ni le four, ne ſont ni ſi

---

eſt impoſſible que cela ſoit autrement; mais on ne doit pas apprécier les petites pertes inévitables dans une manufacture en grand.

(1) L'auteur ne paroît pas prévoir les variations du temps qui peuvent apporter des contrariétés dans ces opérations.

commodes, ni ſi certains, & ſont bien plus dangereux, parce que leur chaleur ne pouvant pénétrer promptement partout à la fois, il eſt à craindre que les cochenilles les plus à découvert ne ſe calcinent, tandis que celles qui ſont en grumeaux ne peuvent même encore recevoir la chaleur ſuffiſante pour les étouffer ou les tuer.

On croit que la méthode indiquée eſt la ſeule praticable pour préparer la cochenille ſilveſtre; on n'en a pas vu pratiquer d'autres pour la cochenille fine, & cependant celle-ci eſt bien plus propre à les ſouffrir, parce qu'elle n'eſt jamais grumelée; chaque inſecte étant parfaitement iſolé d'avec un autre, n'ayant aucun coton qui puiſſe lui donner d'adhérence, au lieu que les cochenilles ſilveſtres recueillies ſont toujours grouppées, par deux, trois, ou quatre & même vingt ou trente.

Quand la cochenille ſilveſtre eſt tuée, deſſéchée, on peut la garder des ſiécles (1) dans des boëtes de cèdres, ou de pin marin, ou dans des fanéges de cuir de bœuf bien couſues. On la vend à Guaxaca même, toujours un tiers moins que la cochenille fine, dont elle ſuit le

(1) Il faut noter que quand cette graine n'a qu'un an, la teinture qu'elle rend eſt blaffarde, & quand elle en a quatre, elle a perdu ſa vertu; de ſorte que pour l'avoir bonne, il ne la faut prendre ni jeune ni vieille. V. hiſtoire naturelle de C. Plin., liv. IX, chap. LXI, traduction du Sieur Antoine du Piney.

prix en cette proportion. Si la cochenille fine vaut vingt-quatre réales qui font trois piaſtres gourdes, c'eſt-à-dire, trente-trois eſcalins de nos colonies à quinze livres douze ſols, argent de France, alors la cochenille ſilveſtre vaut ſeize réales, ou deux piaſtres gourdes de nos colonies, ou dix livres neuf ſols argent de France.

Après que l'on a récolté la cochenille ſilveſtre, il faut nettoyer ſoigneuſement le nopal avec un linge que l'on trempe ſouvent dans l'eau, pour en frotter aſſez fort les articles du nopal.

CHAPITRE VII.

De l'utilité, de l'éducation, & récolte de la cochenille ſilveſtre dans la colonie françoiſe de Saint-Domingue.

QUE l'on ne s'imagine pas que le prix de la cochenille ſilveſtre, moindre que celui de la cochenille fine, ſoit une preuve de l'infériorité de ſa couleur à celle de la cochenille fine. On ſeroit dans une erreur décourageante qui empêcheroit probablement de ſe livrer à la culture de cette précieuſe denrée. La cochenille ſilveſtre ne difère de la cochenille fine que par le coton dont elle eſt couverte ; cela augmente ſon poids & abſorbe une partie de la couleur ; il faut une plus grande quantité de cochenille ſilveſtre que

de cochenille fine pour opérer le même effet, & c'eſt ce qui néceſſairement & avec juſtice en diminue le prix ; mais qui ſait à quel point de ſureté de qualité, de perfection peut s'élever cette production cultivée avec ſoin & intelligence ? Qui ſait quel prix elle pourra acquérir ? Si le roi d'Eſpagne réduit en ferme la vente de cette denrée dans ſes poſſeſſions d'Amérique, comme on en a le projet, qui ſait quelle ſera la valeur de la cochenille ſilveſtre quand celle qui viendra de nos poſſeſſions pourra ſuffire aux beſoins de nos manufactures, & quand on pourra charger impunément l'étranger des droits ſur l'importation de cette denrée ?

Mais ſi la cochenille eſt abſolument néceſſaire à la métropole, ſi l'exportation en eſt facile, ſi le débit en eſt aſſuré, en un mot s'il y a du bénéfice à la cultiver ; enfin ſi la récolte en eſt certaine & aſſurée, toute autre conſidération doit s'évanouir, & un homme ſenſé aimera autant faire de la cochenille ſilveſtre que de la cochenille fine.

Cette denrée eſt eſſentiellement utile & même néceſſaire aux manufactures de la métropole ; cela eſt prouvé par l'uſage des teinturiers, qui emploient la cochenille ſilveſtre au grand & bon teint, & par le commerce que nos négocians en font.

Son exploitation eſt facile, on a pu s'en convaincre par l'expoſé que l'on a fait. Enfin il y a du bénéfice à la récolter. Quelle miſe dehors

y a-t-il à faire pour les établiſſemens de cette culture? aucune. Quelles terres peut-on y ſacrifier? les plus mauvaiſes, excepté les marécageuſes. Quels nègres peut-on y employer? les plus foibles, les infirmes, les vieillards, les femmes groſſes, les enfans. Quels travaux groſſiers y a-t-il à faire? ſercler au couteau les herbes de la nopalerie; tout nègre eſt capable de cela. Quels travaux y a-t-il à faire quand les cochenilles mères font leur part? les prendre, les mettre dans les nids, les attacher ſur le nopal, voilà la cochenille ſemée; la recueillir, la tuer dans l'eau bouillante, l'étendre au ſoleil pour la faire ſécher, voilà tout le travail, & il n'a rien de pénible.

Chaque récolte on peut tirer cent livres de cochenille ſilveſtre d'un carreau & demi de terre miſe en nopalerie, cultivée par un nègre intelligent, qui aura au-deſſous de lui trois ou quatre nègrillons; on fait trois grandes récoltes pendant les ſecs, & trois foibles récoltes pendant les pluies. Suppoſé que le carreau & demi de terre ainſi cultivée ne donne que deux cent livres de cochenille sèche par an, c'eſt toujours deux mille livres; qu'il n'en donne que cent livres, c'eſt un produit net de mille livres cours de France par an: un carreau & demi de bonne terre en ſucrerie n'en produit pas plus & exige une toute autre miſe dehors.

On doit ajouter que le nègre & ſes nègrillons n'ont pas un mois d'ouvrage à faire dans la nopa-

lerie pendant deux mois que la cochenille exige pour être récoltée ; les ſix autres mois retombent donc tout à profit au maître, qui peut les employer dans d'autres travaux (1).

Enfin, on peut regarder la culture de la cochenille ſilveſtre comme très-avantageuſe, parce que ſes récoltes ſe font toute l'année, parce qu'elles ſont toujours certaines, parce que le produit de ces récoltes ſupplée au défaut de la récolte de la cochenille fine ; la cochenille ſilveſtre eſt donc pour le cultivateur une reſſource, une indemnité ; elle l'eſt pareillement pour le conſommateur, qui peut bien à la rigueur ſe paſſer de cochenille fine, mais il ne peut abſolument ſe paſſer de cochenille ſilveſtre.

Il n'y a que les plus pauvres Indiens au Mexique qui cultivent la cochenille ſilveſtre, la cochenille fine eſt l'entrepriſe des plus riches : pourquoi les pauvres cultivent-ils la première ? C'eſt que ſa culture exige moins de ſoins, & le produit eſt moins incertain ; ils ne ſont pas obligés d'acheter la ſemence de la cochenille, (on expliquera ce que cela veut dire, en traitant de la cochenille fine). Enfin les malheurs funeſtes qui ruinent la cochenille fine n'influent en rien ou

(1) Nous croyons qu'il eſt eſſentiel qu'un atelier ſoit occupé dans une nopalerie pendant toute l'année, comme dans les autres manufactures. Cela dépend de la diſpoſition de ſes plantations & de l'étendue de terre que l'on aura à cultiver.

que très-peu ſur la cochenille ſilveſtre : le riche Indien perd beaucoup dans ces malheurs, il peut perdre ; le pauvre ne perd rien du tout, il n'a rien à perdre : voilà pourquoi il ne s'expoſe pas aux mêmes riſques (1).

Les récoltes de la cochenille ſilveſtre ſont aſſurées dans la colonie françoiſe de Saint-Domingue. 1°. Parce qu'en tout temps on y trouve la cochenille ſilveſtre, qui habite naturellement & ſe multiplie ſur les péreſchia, ou pattes de tortue ; il n'eſt peut-être aucune partie de l'isle où il n'y en ait. 2°. Parce qu'en lui donnant pour nourriture une plante infiniment plus avantageuſe pour la développer, la multiplier & la perfectionner, on acquiert une certitude de plus d'une récolte avantageuſe. 3°. Parce qu'il eſt autant de degrés de température d'air à Saint-Domingue que de nombres, depuis vingt-cinq juſqu'à neuf, en redeſcendant juſqu'à la glace, & que l'on a vu cet inſecte habiter à Saint-Domingue des territoires où la chaleur eſt habituellement de vingt à vingt-cinq degrés à midi, comme on l'a vu habiter au Mexique des territoires où la chaleur varie tous les jours depuis neuf degrés à minuit pendant l'hiver, juſqu'à vingt & vingt-cinq à midi ; enfin la récolte eſt d'au-

(1) On voit par ce chapitre, que M. J. n'eſt pas le premier qui ait parlé des avantages de la culture de la cochenille ſilveſtre.

tant plus assurée, que l'on en a fait l'expérience pendant trois ans : quiconque voudra la répéter sera en état de le faire, & suivant les règles prescrites dans ce traité.

La colonie se peuple de plus en plus d'habitans sans ressource, que l'indigence y amène de France dans l'espoir de s'y enrichir; les grandes cultures ont envahi les meilleures terres, c'est-à-dire, celles qui sont arrosées ou arrosables; le nombre des terres diminue, & celui des cultivateurs augmente: qui a-t-il de plus avantageux que de suppléer par l'industrie de cette nouvelle culture à la rareté des terres? Elle en exige peu, elle peut être pratiquée sur les plus mauvaises: le nouvel arrivant de France n'a pas de capitaux pour entreprendre une autre culture, & il en faut, mais il n'en a pas besoin pour celle-là, un blanc délicat & d'une foible complexion ne peut bêcher la terre, la fouiller comme un nègre, mais la nopalerie une fois établie (1), le blanc n'a pas besoin de fouiller ni de bêcher, & il peut semer & recueillir sans fin de la cochenille silvestre sans s'épuiser de fatigue; enfin tout homme pauvre, isolé, foible de constitution, sans capitaux, pourra faire de la cochenille silvestre, en mettant tout à la plus basse estimation,

(1) L'entretien d'une nopalerie n'est pas pénible, mais il l'est davantage de l'établir, & c'est ce que l'auteur paroît avoir oublié en cet endroit.

autant qu'il en faut pour le nourrir à mille écus de penſion, monnoie de la colonie, par an. Combien d'économes en gagnent bien moins, font des travaux plus rudes, & ſont chez autrui! L'homme robuſte accoutumé aux travaux de la campagne en France en pourra faire trois fois autant, mais peut-il ſonger à faire un pareil revenu avec ſes ſeuls bras, en ſucre, indigo, coton, café, cacao, ou tabac? S'il eſt quelqu'un qui connoiſſe la douceur de vivre des fruits de ſon travail manuel, de ne pas s'obérer de dettes, de ne contracter aucune obligation de reconnoiſſance dont tant de faux bienfaiteurs abuſent, enfin de ne pas expoſer de grands capitaux à de grandes révolutions; cet homme cultivera de la cochenille ſilveſtre & même de la fine s'il lui plaît, en ſuivant les règles que nous lui avons indiquées.

DE L'ÉDUCATION

De la Cochenille fine.

SECONDE SECTION.

CHAPITRE Ier.

De la cochenille fine.

LA différence du prix de la cochenille fine, & de celui de la cochenille ſilveſtre indique ſuffiſamment quelle ſupériorité l'une de ces denrées a naturellement ſur l'autre, & invite le cultivateur du nopal à préférer la cochenille fine, ou à l'éduquer avec autant de conſtance que la cochenille ſilveſtre.

A terme ſemblable de naiſſance, d'accroiſſement, les individus de la cochenille fine ſont toujours du double plus gros que ceux de la ſilveſtre; ſi celle-ci a plus de ſolidité dans les couleurs qu'elle donne, celle-là a plus d'éclat & de brillant : voilà de quoi conviennent les artiſtes qui l'emploient, voilà ce qui lui aſſurera conſtamment un uſage univerſel, ce qui en procurera le débit, & encouragera ſa culture.

De deux nopals de pareille grandeur, celui qui ſera chargé de cochenille fine donnera toujours

au moins un tiers plus de poids de cette denrée, que celui qui ſera chargé de cochenille ſilveſtre, parce que les cochenilles du premier ſont plus groſſes, parce qu'il peut loger un plus grand nombre de cochenilles fines que l'autre de cochenilles ſilveſtres.

La cochenille fine ſe nomme au Mexique, par les Indiens & par les Eſpagnols, *grana ſina*, c'eſt-à-dire graine fine. Elle ſert dans la médecine, dans la teinture, & à la peinture, quand elle eſt employée dans le carmin. C'eſt avec elle que l'on compoſe les couleurs les plus fines & les plus brillantes de la teinture, depuis le cramoiſi juſqu'à la couleur de feu la plus vive : ſon uſage, univerſellement répandu chez tous les peuples de la terre qui cultivent les arts, aſſure à cette production un débit qui varie peu dans le prix; & ſi on réuſſit à les éduquer dans les colonies françoiſes, les colons doivent eſpérer que la leur obtiendra de la patrie la préférence ſur celle que l'on eſt obligé d'acheter de l'étranger. Il a déjà été conſtaté, par une expérience faite par M. *Macquer* (1), que celle du crû du Port-au-Prince ne cédoit en rien à celle du Mexique, & qu'elle étoit auſſi parfaite : il reſte à prouver par ce traité, & par des eſſais en grand, qu'il eſt auſſi facile & avantageux de la récolter à Saint-Domingue qu'au Mexique.

(1) Fameux chimiſte françois.

La cochenille fine étant conformée & organiſée de même, naiſſant de la même manière, croiſſant dans les mêmes périodes, & achevant ſon cours dans les mêmes termes que la cochenille ſilveſtre, on n'en donneroit pas une deſcription particulière, ſi des différences eſſentielles dans les mœurs, dans l'extérieur, n'obligeoient de la dépeindre aux lecteurs, qui, après avoir vu de la cochenille ſilveſtre, ne ſauroient à quoi s'en tenir au premier coup-d'œil, ſi en leur montrant la cochenille fine, ils n'en connoiſſoient pas les caractères ſpécifiques.

On ne voit la cochenille fine nulle part dans les campagnes & les forêts du Mexique; elle n'habite que les cazes & les jardins des Indiens qui la récoltent.

Les femelles cochenilles accouchent de la même manière que les cochenilles ſilveſtres, deux mois après leur naiſſance, trente jours après leurs noces. Elles paroiſſent alors de la groſſeur d'un petit pois de France, un peu alongées, le corps applati du côté du ventre & de l'abdomen, le dos convexe, rayé par des rides tranſverſales, qui aboutiſſent au ventre par une double marge ſur laquelle on voit douze petites ſoies dans les jeunes, qui diſparoiſſent dans les adultes, auxquelles il n'en reſte que quelques-unes à l'extrémité de l'abdomen. Elles ſemblent blanches au premier coup-d'œil, mais dépouillées de la poudre blanche qui les couvre, elles ſont d'un brun

très-foncé ; elles ont ſix petites pattes preſqu'imperceptibles, enfoncées dans les rides de leur corps, ainſi que leur tête ou leur bec l'eſt dans la poitrine.

Les petits ſont contenus dans le ventre de la mère, attachés comme les grains d'un chapelet à un placenta commun, ſous la forme & l'enveloppe d'un œuf. Ils meurent pour l'ordinaire ſous cette forme quand leur mère avorte, mais ils ſe dépouillent au paſſage de la vulve en naiſſant, & alors on les voit parfaitement bien organiſés. Les femelles avec toutes leurs ſoies ſont faciles à reconnoître ; le mâle qui en a moins, l'eſt également : la femelle eſt groſſe comme une petite tête d'épingle, le mâle eſt moindre du double ; quelquefois ils reſtent deux ou trois jours avec la mère pendus à ſon abdomen, tous enſemble comme une petite grappe, ou épars ſur ſon dos & ſous ſon ventre, juſqu'à ce que preſſés par la faim, ayant aſſez de force pour rompre le cordon ombilical, ils courent ſe placer ſur les nopals. Quoique l'on eût dit dans un mémoire écrit ſur cette matière, que les petites cochenilles ne paſſoient pas d'un nopal ſur un autre, on a apperçu le contraire depuis ; cela arrive quand les branches de deux nopals ſe touchent, ou quand éloignées de deux ou trois pieds, elles ſont liées par des fils de toile d'araignée. On a vu alors les petites cochenilles courir ſur ces fils, chercher à ſe placer ſur un autre plan que celui ſur lequel

elles ſont nées ; elles ſe fixent avec leurs pattes & avec leur trompe, qu'elles insèrent dans l'écorce dès le même jour, au plus tard le jour ſuivant. Leur trompe rompue ou diſtendue, elles périſſent de même que la cochenille ſilveſtre, & ne peuvent pas plus qu'elle être tranſportées avec fruit de la plante où elles ſont déjà inſérées, ſur une autre. Elles ſemblent mettre encore plus d'application à choiſir leur place ſur les nopals : on les voit éviter ſoigneuſement l'aſpect des articles à l'*eſt*, chercher les meilleurs abris pour ſe fixer ſur la page tournée à l'*oueſt-ſud-oueſt*, & éviter la violence des vents de *nord* & de *nord-eſt*, & ſurtout la briſe d'*eſt* toujours plus forte que celle d'*oueſt*. Pendant ce temps la mère débarraſſée de ſes petits périt promptement.

Dix jours après la naiſſance, la femelle met bas ſa robe bordée & frangée de petites ſoies, & paroît ſe couvrir d'une poudre blanche très-fine, & preſqu'impalpable au toucher : alors elle reſſemble à ces grains de poudre échappés de la houpe à poudrer du perruquier, & tombés par terre. Les mâles ſont d'abord mêlés indiſtinctement avec les femelles, mais après dix jours, ils ſe forment un fourreau cilindrique, qui eſt réellement une larve, dont ils ſe défendent à meſure qu'ils grandiſſent, en reſtant cachés juſqu'à leur puberté, ainſi que les mâles de la cochenille ſilveſtre. Ce fourreau eſt un cilindre à-peu-près conique, couvert de poudre blanche : c'eſt par

leur trompe qu'ils demeurent attachés & pendans à la plante.

L'économie de la nature paroît avoir couvert la cochenille fine de cette poudre blanche & graſſe, pour la préſerver de l'humidité d'une petite pluie ordinaire dont les gouttes roulent ſur cette poudre ſans pouvoir mouiller l'inſecte, comme elle a armé la cochenille ſilveſtre d'un coton épais, également tenace & fin, contre les chocs d'une pluie plus violente (1).

La grande différence extérieure entre la cochenille ſilveſtre & la cochenille fine, qui paroiſſent également blanches, c'eſt que le corps de la cochenille fine, malgré la poudre dont il eſt couvert, s'apperçoit parfaitement bien, au lieu que l'on voit à peine la ſilveſtre qui eſt enveloppée de coton. La cochenille ſilveſtre eſt donc cotonneuſe, & la cochenille fine farineuſe ou poudreuſe, mais toujours du double plus groſſe que la ſilveſtre.

Vingt ou vingt-cinq jours après ſa naiſſance, la femelle cochenille ſe dépouille encore de ſa robe en la tirant de l'abdomen ou thorax, conformité qu'elle a avec le mâle qui ſort ainſi de ſon fourreau : cela indique bien que l'un & l'autre ſont ſous une larve. Ce ſecond dépouillement ſe fait toujours au péril de la vie de l'inſecte, ſoit que dans les mouvemens qu'il fait

(1) Ce n'eſt pas la raiſon la plus probable. Voyez ci-deſſus ce que nous avons dit dans une note ſur ce ſujet.

pour ſe débarraſſer il rompe ſa trompe, ou qu'il ſoit étouffé au paſſage du thorax par cette robe trop étroite; la femelle ainſi dépouillée paroît d'un brun clair, mais le jour ſuivant elle eſt déjà poudrée à blanc, & la place qu'elle occupe eſt tracée en cercle blanc du diamètre de deux lignes; trois ou quatre jours après elle eſt nubile, le mâle ſort de ſon fourreau dans l'appareil nuptial décrit à l'article de la cochenille ſilveſtre, le mâle de la cochenille fine eſt parfaitement ſemblable au mâle de la ſilveſtre, il n'en diffère que par ſa groſſeur qui eſt double, il employe le même art & les mêmes careſſes pour faire agréer ſes feux, il les exprime de la même manière que l'amant champêtre, *amor omnibus idem*; il n'eſt pas plus tempérant que lui, auſſi finit-il de même.

On voit par ce qui vient d'être dit du période dans lequel les cochenilles fines vivent & meurent, qu'il eſt égal à celui dans lequel les cochenilles ſilveſtres rempliſſent leurs deſtinées, que la première a comme celle-ci ſix générations par an, & que l'on pourroit les recueillir pendant toute l'année, ſi les pluies trop violentes ne dérangeoient & n'exterminoient pas leur multiplication.

Ce ſeroit il ſemble ici le lieu d'examiner la queſtion, ſi la cochenille fine eſt une eſpèce différente de la cochenille ſilveſtre, ou ſi l'une n'eſt qu'une variété de l'autre, & quelle eſt

l'eſpèce primitive ? On a paru décider cette queſtion, en traitant d'abord de la cochenille ſilveſtre, & l'on pouvoit inférer de-là qu'on la regarde comme l'eſpèce primitive, mais on ne ſe haſardera pas de prononcer ſur une queſtion ſi délicate : on ſe contentera de rapporter ſimplement des faits, qui obſervés fréquemment pourroient mettre les naturaliſtes en état de prononcer : on a vu pluſieurs fois les mâles de la cochenille fine s'unir aux femelles de la cochenille ſilveſtre; on a trouvé, en fouillant pluſieurs fois aux racines des nopals à trois pouces de terre, des grouppes de la cochenille ſilveſtre; (il étoit impoſſible que la fine s'y fût réfugiée tant elle étoit éloignée ſous le vent). Ces grouppes s'étoient abrités dans les cavités des racines; elles étoient moins groſſes que la cochenille fine, mais elles l'étoient plus que la cochenille ſilveſtre, & ce qui eſt digne d'une attention particulière, elles n'étoient point couvertes de coton, ni de ſoies; elles n'étoient pas non plus poudreuſes ou farineuſes, mais elles ne paroiſſoient pas éloignées de l'être; on joindra à ces faits la queſtion ſuivante : ſi la cochenille fine étoit l'eſpèce primitive, pourquoi n'exiſteroit-elle pas ailleurs, indépendamment de la culture telle ou à-peu-près qu'on la voit dans les jardins ? Y a-t-il pluſieurs variétés de cochenille ? C'eſt ce que la diverſe couleur de leurs excrémens permet de ſoupçonner. Ceux de la cochenille du Mexi-

que ſont bruns ; ceux de la cochenille de Saint-Domingue ſont jaunes ; ces excrémens ont conſervé cette couleur, quoique l'on ait placé ſucceſſivement deux eſpèces de cochenille ſur le même nopal : on n'a fait nulle expérience ultérieure ſur les preuves qui ſembloient rejeter ces faits, parce que des ſoins plus intéreſſans en ont empêché : ce ſera dans la ſuite l'ouvrage du haſard & du loiſir.

CHAPITRE II.

De l'éducation de la cochenille fine.

Il faut éduquer la cochenille fine uniquement ſur le nopal de jardin du Mexique ; elle peut il eſt vrai s'entretenir & ſe perpétuer ſur l'opuntia de Campêche, mais jamais elle ne s'y multipliera, non-ſeulement au point d'indemniſer le cultivateur de ſes peines par une récolte, mais même de pouvoir alimenter une nopalerie de mères cochenilles pour y ſemer. On ne doit la ſemer ſur cet opuntia que quand les nopals manqueront abſolument, ou en attendant qu'ils aient multiplié, après quoi il faut abandonner l'opuntia de Campêche, & ne ſemer que ſur les nopals.

Si la cochenille fine eſt une variété de la cochenille ſilveſtre, il eſt plus probable qu'elle ne s'eſt dépouillée de ſon coton, & n'eſt par-

venue au degré de la grandeur qu'elle a, qu'à force d'avoir été ſemée, que par la nourriture du nopal, qu'elle a préféré à toutes les autres eſpèces, & que parce qu'elle a toujours été reſſerrée & nourrie à couvert pendant la ſaiſon des pluies; il ne faut pas ſouvent le concours de tant de cauſes réunies pour opérer une variété dans le genre animal ou végétal; une ſeule ſuffit quelquefois; à plus forte raiſon trois enſemble également puiſſantes, dont chacune peut avoir produit la belle eſpèce de cochenille que l'on récolte au Mexique (1).

Si l'on doit cette belle cochenille à ces cauſes, il faut dans l'éducation de cet inſecte les perpétuer, ſi l'on ne veut riſquer en les négligeant de voir cette belle eſpèce de cochenille rentrer dans l'eſpèce commune, dont elle eſt ſortie par art ou par haſard.

Il y aura donc trois choſes à faire eſſentiellement dans la culture de la cochenille fine; 1°. de la ſemer des plus belles & plus groſſes mères cochenilles que l'on puiſſe avoir à chaque génération; 2°. de ne la ſemer que ſur les beaux & bons nopals; 3°. de la retirer pendant la ſaiſon des pluies à couvert dans une caſe, ou dans le

(1) Nous avons comparé la cochenille ſilveſtre qui nous a été envoyée du Môle ſur le péreſchia, avec celle que nous cultivons dans notre jardin, l'une & l'autre étoit également cotonneuſe.

ſéminaire, & l'y multiplier juſqu'au retour de la ſéchereſſe, pour la ſemer en plein air.

Par une raiſon qui eſt la conſéquence de la ſuppoſition par laquelle on la regarde comme une belle variété obtenue de la cochenille ſilveſtre, il faudra bien ſe garder de lui permettre de la communication avec cette mère groſſière, chez laquelle elle pourroit par les accouplemens revenir au point dont l'art l'a faite ſortir ; c'eſt ſur cette raiſon que l'on veut que dans l'établiſſement de deux nopaleries, on les éloigne de cent perches l'une de l'autre, en donnant l'avantage du vent à la cochenille fine. C'eſt afin que les ſilveſtres qui ſe répandent au loin, ou en marchant ou à l'aide du vent, ne puiſſent revenir abatardir de nouveau la cochenille fine, par des méſalliances également honteuſes & ruineuſes.

On ſe gardera bien d'imiter la bêtiſe & la pareſſe de quelques nègres du Mexique, que l'on a vu ſemer la cochenille fine & la ſilveſtre confuſément ſur le même nopal, ce qui ne tend qu'à faire dégénérer la cochenille fine, ſans que pour cela la ſilveſtre en devienne plus belle. En effet, comme les cochenilles ſilveſtres ſont de quelques jours plus précoces, & principalement toujours beaucoup plus fécondes, & qu'elles habitent le nopal toute l'année, les petites cochenilles fines ſont toujours ſuffoquées par l'innombrable quantité des ſilveſtres, ou ſi elles ſont plus fortes que

ces dernières, bientôt la ſilveſtre étendant ſon coton autour d'elles, les remue, les chaſſe de leur place, ou les étouffe; mais à coup sûr, bien plus vorace que la fine, la ſilveſtre lui enlève toute la nourriture, de manière que toujours maigre & chétive, ſi elle ne pourrit pas auparavant, la cochenille fine ſe trouve lors de l'accouchement de la ſilveſtre au même point de grandeur où elle étoit huit jours après ſa naiſſance.

Dès que la cochenille ſilveſtre a pénétré dans une nopalerie où l'on cultive la cochenille fine, elle y pullule, & l'on eſt quelquefois deux mois entiers à la détruire. C'eſt un poiſon, une galle; vous avez bien viſité tout, en écraſant chaque petit flocon blanc que vous voyez paroître pendant quinze jours, vous croiriez être débarraſſé de tout, & avoir détruit cet ennemi, mais quelques mères vous ont échappé en ſe cachant ſous les racines de vos plantes, & elles produiſent une nouvelle génération qu'il faut recommencer à détruire : heureux encore ſi vous parvenez à force de temps & de patience à vous en débarraſſer tout à fait.

La cochenille fine ſouffre également du trop & du défaut de chaleur; ſi elle eſt toujours moins groſſe dans les plaines de Guaxaca que dans les montagnes, c'eſt à la grande chaleur de la plaine qu'il faut l'attribuer; à midi au mois de Mai, le thermomètre de Bourbon y montoit à vingt-cinq degrés au-deſſus de la glace, chaleur égale

à celle du Port-au-Prince, où quelquefois pourtant il s'élève à vingt-cinq degrés; il paroit juſte d'inférer de-là, que la cochenille fine que l'on feroit au Port-au-Prince, ſeroit encore de quelque choſe plus petite que celle des plaines de Guaxaca.

Le grand froid lui porte une même atteinte, & la tue ou l'empêche de croître, en la fixant au terme où il l'a ſurpriſe; mais il eſt plus facile d'y remédier qu'à l'exceſſive chaleur; voici l'expédient dont les Indiens ſe ſont aviſés : ils ont toujours une grande proviſion de crotin de chevaux ou de mulets bien ſec; quand ils ont quelque raiſon de croire que la nuit ſuivante le froid fera deſcendre le thermomètre à huit degrés au-deſſus de la congélation, ils répandent ce crotin ſec ſous les nopals, & ils l'allument. Le feu doux qui en ſort en fumée s'enflamme, échauffe très-lentement les nopals, dilate l'air, & diſſipe l'humidité pendant la nuit, & le froid ne nuit point à la cochenille, qui au contraire s'en trouve mieux (1).

En prenant un nombre moyen auſſi éloigné par ſes extrêmes de la chaleur de vingt-cinq degrés que de celle de huit, on trouvera douze & vingt, & la température d'air, qui parcourra uniformément de minuit à midi ces huit degrés,

(1) Cette opération contribue ſans doute à détruire les inſectes, & ce n'eſt pas un petit avantage.

ſera ſans contredit la température la plus propre à cultiver la cochenille. Cette température eſt commune dans beaucoup de territoires de la colonie de S. Domingue, joignez-y ſi vous pouvez un ciel conſtamment ſec pendant ſix mois de l'hiver, & vous aurez le climat le plus favorable qu'il ſoit poſſible d'imaginer pour l'éducation de la cochenille fine.

On éduque en plein air au Mexique la cochenille fine, depuis le 15 du mois d'Octobre juſqu'au 15 du mois de Mars environ; on la sème trois fois & on la récolte trois fois pendant ce temps, la dernière récolte ſe fait quelquefois en Mai; s'il n'y pleuvoit pas pendant toute l'année, comme on prétend que cela eſt en Egypte, on y feroit ſix récoltes de cochenille fine. Enfin s'il étoit vrai, comme pluſieurs colons l'aſſurent, qu'il y eut des cantons dans la colonie (1) où il ne plut que pendant trois mois dans tout le cours de l'année, on pourroit eſpérer d'y faire quatre récoltes de cochenilles fines, & on devroit établir principalement dans ces endroits.

On ne doit ſemer la cochenille fine que ſur des nopals âgés de dix-huit mois au moins; ainſi pour ſemer en Octobre il faut qu'ils ayent été plantés au mois de Mai ou Avril de l'année pré-

(1) Le Môle, & ſurtout le Port-à-Piment, les plaines de la Déſolée, aux Gonaïves, ne peuvent entretenir les grandes cultures de la colonie.

cédente, ſans cela on fatigue inutilement la plante. Les récoltes ne ſont jamais ſi abondantes, & même les ſuivantes le ſont moins que les premières (1).

Il faut avoir un ſoin particulier quand on sème un nopal qui vient d'être récolté, de ne poſer les nids que dans les parties qui n'ont pas nourri de cochenilles dans la dernière récolte, & ſi toutes en avoient nourri également de manière que la plante parût fatiguée, il faudroit lui laiſſer un mois de repos avant de la ſemer de nouveau: on a dit, & on ne craint point de tomber dans les répétitions en le rediſant une ſeconde fois, qu'il faut avoir un ſoin particulier de tenir la nopalerie propre, & de bien nettoyer le nopal chaque fois que l'on a récolté.

On ajoutera qu'il ne faut jamais laiſſer une nopalerie de cochenille fine ſe ſemer d'elle-même, les cochenilles dégénèrent de grandeur, & on s'expoſe à n'avoir qu'une demi récolte, & à fatiguer exceſſivement les articles, parce que les petits ſuivant toujours les mères ne s'éloignent que peu de l'endroit où elles ont vécu, & où elles ont ouvert par la ponction de leurs trompes des ſources de sèves que les petits ſentent bien, puiſqu'ils s'aglomèrent tout autour, & par ce moyen épuiſent les branches & les font périr avant la récolte.

(1) On plantera au contraire au Cap, en Octobre ou Novembre, pour pouvoir ſemer en Mars ou en Avril.

CHAPITRE III.

De la ſemaille de la cochenille fine.

AUSSITÔT que les pluies de l'automne auront ceſſé, & que l'on pourra s'aſſurer qu'il n'y en a plus à craindre, cela arrive vers le 15 d'Octobre au Mexique, & au même temps à-peu-près au Port-au-Prince, on pourra ſemer la cochenille fine en plein air, en obſervant d'attendre pour cet effet la pleine lune, ſi elle ne doit pas tarder, car s'il y avoit plus de huit jours à attendre, il ne faudroit pas perdre un temps ſi précieux que celui de la ſéchereſſe.

On prendra dans les ſemaines dont il eſt queſtion dans le chapitre ſuivant, les plus groſſes mères cochenilles, auxquelles on verra déjà quelques petits éclos; on en mettra huit dans chaque nid, fait de la même matière & de la même manière que ceux dont on ſe ſert pour ſemer la cochenille ſilveſtre, & dès le point du jour on les placera ſur les nopals, en mettant un nid pour les articles à l'aiſſelle de chaque branche bien aſſujettie avec une épine, le fond du nid tourné au ſoleil levant, & une de ſes ouvertures vers l'article ſur lequel on l'aſſujettira, en obſervant de ne placer les nids à l'origine des branches qu'à un pied & demi de

terre, & qui ne ſoient abrités du ſoleil levant par aucun autre article.

La ſemaille d'une nopalerie de cochenille fine doit être finie en deux jours tout au plus, afin que la récolte puiſſe être faite, ainſi que la deſſiccation, en auſſi peu de temps ; c'eſt pour cette raiſon que les nids doivent être toujours faits trois jours auparavant, & les mères doivent être miſes dedans l'après-midi de la veille, ou de grand matin le jour de la ſemaille.

On ignore ſi l'on sème trois fois dans les provinces de Guaxaca pendant l'hiver ; on eſt porté à croire que non. Les auteurs diſent que la ſeconde récolte eſt toujours moindre de groſſeur que la première ; & la troiſième moindre que la ſeconde ; ce qui prouve que la récolte ſeconde n'eſt que le fruit des premières petites cochenilles nées & échappées lors de la récolte ; mais ce que l'on a vu à Guaxaca prouve le contraire. La belle nopalerie du nègre libre, où l'on acheta la cochenille vive, étant en ce moment à la veille de la troiſième récolte, tous les plants & tous les articles des plants étoient uniformément chargés, à ne pouvoir toucher un article ſans écraſer les cochenilles de la plus belle groſſeur que l'on ait encore vue ; la groſſeur & l'égalité de la répartition des cochenilles ſur tous les plants & les articles prouvent que cette nopalerie avoit été ſemée ; celle de *l'alcalde de Saint-Juan del Rey* étoit dans le même

état; ainſi on doit croire que l'on sème trois fois, & ſi l'on ne sème pas trois fois, la médiocrité de la deuxième & de la troiſième récolte prouve que l'on doit ſemer trois fois, puiſque, quand on laiſſe la cochenille fine ſe ſemer elle-même, elle donne de moindres récoltes.

Huit jours après la ſemaille de la cochenille, ou quinze jours au plus tard, il faut retirer de deſſus tous les nopals ſemés les mères cochenilles qui ſont dans les nids, emporter les épines, ne laiſſer rien ſur le nopal; la propreté & l'économie l'exigent : la propreté, parce qu'en laiſſant ces nids ſur les plants, ils ſeroient un repaire pour les inſectes deſtructeurs; l'économie, parce que les mères cochenilles, pour avoir le ſein creux, ne ſont point à rejeter pour cela; elles contiennent encore beaucoup de parties colorantes; mais comme en ſortant des nids elles ne ſont pas sèches, quoiqu'elles ſoient mortes, il faut les paſſer à l'eau bouillante, comme il ſera dit ci-après, pour les faire ſécher promptement & les vendre avec la cochenille de récolte.

Trois ou quatre jours après la ſemaille, on voit ordinairement toutes les petites cochenilles placées & répandues ſur toute la ſurface du nopal; en huit jours de temps, on voit les nopals blanchir inſenſiblement, mais toutes les mères n'étant pas également prêtes à pondre, à moins qu'on ne les ait choiſies du même âge, &

& au même point, comme par exemple, quand on ne prend que celles à l'abdomen desquelles on voit des jeunes petites cochenilles : il arrive que les plus tardives n'ont pas encore pondu au bout de huit jours, il faut attendre alors, & ne pas enlever les nids que l'on ne soit bien assuré que tous les parts doivent être finis.

Il y a des femelles cochenilles qui n'ont pas encore été fécondées, & qui ne laissent pas de parvenir à-peu-près à la même grandeur que les cochenilles mères; on attend alors en vain leur ponte, elles vivent plus long-temps sur les nopals que les mères cochenilles qui meurent après le part; elles vivent encore long-temps après qu'elles sont séparées du nopal & trompent la vue, parce qu'on les croit mères; il faut donc pour ne pas y être trompé, ne prendre que des mères auxquelles on voit des petits, pour semer.

C'est du moment où l'on voit les cochenilles éclorre, que soir & matin, ou du moins une fois par jour, le maître de la nopalerie doit jeter un coup-d'œil général sur les nopals, afin que s'il n'y a que quelques ennemis, il les détruise lui-même, & que s'il y en a beaucoup, il ordonne à l'instant un travail pour les chercher; ces visites doivent continuer jusqu'à la récolte, & s'il ne pouvoit les faire tous les jours, il doit du moins les faire chaque deux jours, cela ne doit point paroître gênant ni asservissant; un propriétaire de sucrerie qui est

ſage, fait tous les jours le tour de ſon habitation, la viſite de ſes établiſſemens & bâtimens. La viſite que l'on conſeille au cultivateur du nopal, ne ſera pour lui qu'une promenade comme celle du ſucrier, c'eſt le devoir de l'état, c'eſt l'intérêt qui doit la preſcrire à l'un comme à l'autre.

Si on imitoit ſervilement l'Indien, le temps de la ſemaille étant toujours celui de la récolte, il arriveroit que ces deux travaux coincidant enſemble, pourroient jeter de la précipitation dans des opérations qui exigent de la tranquillité & de la réflexion, il en réſulteroit au moins de la perte de temps & des meilleurs inſectes nouveaux nés, parce qu'avant de récolter, on ſeroit obligé de ſemer, puiſque ſans cela les premières cochenilles faiſant leur part ſe sèmeroient elles-mêmes ; mais comment ſemer ſi les nopals ne ſont pas nettoyés, & comment les nettoyer s'ils ne ſont pas récoltés ? & ſuppoſé qu'ils ſoient récoltés, & que l'on n'ait qu'à nettoyer, il faut qu'on ſacrifie les générations qui ſont déjà placées ; il ſeroit plus prudent de prendre les mères cochenilles, & les mettre dans les nids, en attendant que la récolte & le nettoyement ſoient finis, comme cela ſe pratique chez l'Indien, qui les sème enſuite : mais il y a un autre inconvénient, c'eſt que les petites cochenilles, qui écloſent tous les jours, ſortent du nid & ſe ſauvent, enſorte que l'on perd les meilleures avant que les nids puiſſent être placés

ſur les nopals. Pour obvier à tous ces inconvéniens, on imagine de conſtruire un ſéminaire dans lequel on prendra, & on aura des ſemences toujours prêtes. Par ce moyen on pourra récolter à l'aiſe, nettoyer auſſitôt & prendre avec le même loiſir des mères cochenilles dans le ſéminaire pour ſemer la nopalerie de nouveau, après le malheur d'une pluie qui ruineroit la récolte; enfin il ſera le conſervateur par excellence de l'eſpèce de cochenille fine dans la colonie, comme les cazes & les nopals couverts de nattes par l'Indien, le ſont au Mexique.

CHAPITRE IV.

Du ſéminaire de la cochenille fine.

On appellera ainſi le lieu dans lequel on gardera des nopals pendant la ſaiſon pluvieuſe, pour y ſemer des mères qui perpétuent l'eſpèce des cochenilles fines, juſqu'au retour de la ſaiſon sèche. Quelques hiſtoriens rapportent qu'à l'approche des pluies, les Indiens caſſent les branches de nopal ſur leſquelles ſont des cochenilles; qu'ils les ſerrent dans les maiſons & les gardent juſqu'aux ſéchereſſes.

Il eſt certain qu'il y a ordinairement cinq à ſix mois de pluies par an dans les contrées du Mexique, de même qu'à St. Domingue; la coche-

nille fine faiſant ſes petits dans le terme de deux mois, il y a trois générations de cochenilles en ſix mois de temps ; cela eſt inconteſtable ; n'y eût-il que deux mères cochenilles ſur les branches de nopal que l'on met à la maiſon, la première génération qui ſurvient eſt déjà très-nombreuſe, quoique ſi l'on en croit les hiſtoriens, chaque mère cochenille produit trois cent petits ; la deuxième génération ſera de dix-huit cent mille petites cochenilles : on ne peut concevoir que les branches du nopal puiſſent nourrir un tel nombre d'inſectes ſans être épuiſées & ſans pourrir promptement ; car cela arriveroit même aux branches qui tiendroient aux plantes, ſi elles ſe trouvoient chargées d'un trop grand nombre d'inſectes. Nous ne pouvons donc nous perſuader qu'une branche de nopal puiſſe vivre ſix mois entiers dans une caſe, ne fut-elle même chargée d'aucun inſecte. Il faut néceſſairement ſuppléer à cette opération, qui nous paroît inſuffiſante, en diminuant le nombre des cochenilles qui ſurchargeroient la branche de nopal, ou en renouvellant à chaque génération de cochenilles les nopals par d'autres plus frais, ce qui peut très-bien réuſſir. On ne prétend point nier les faits, on ne cherche qu'à les éclaircir ; on a appris que cela ſe pratiquoit, mais on n'a pas appris de la bouche des Indiens les détails que l'on ſoupçonne ici. Voici des faits pour & contre cette méthode : le nègre libre

chez lequel on acheta dans le faux-bourg de *las Bueltas à Guaxaca*, de la cochenille vive ſur des branches de nopal vif, avoit le long de la haie de ſon jardin & des murs de ſes cazes, cinq ou ſix groſſes branches de nopal, rompues à trois pieds de haut, ſur leſquelles on vit quelques cochenilles femelles fort groſſes; on lui demanda à quel uſage il deſtinoit ces branches, il répondit indirectement que c'étoit des mères cochenilles; on étoit au 17 Mai environ, à la veille de la dernière récolte; la nopalerie du nègre n'étoit pas encore récoltée, on étoit à la veille des pluies; on a cru inférer de-là & avec raiſon, que ces branches de nopal ainſi rangées contre ſa haie & ſes murs, n'étoient là que pour profiter toujours du beau temps, en attendant que la pluie forçât de les rentrer à la caſe pour les garder, & s'en ſervir pendant les pluies à nourrir la cochenille fine, juſqu'au retour des ſecs; on n'a fait aucune autre queſtion à ce nègre pour ne pas ſe faire ſoupçonner, parce que l'on étoit dans une ville; on fut plus familier avec l'alcalde *de Saint Juan del Rey*. On lui demanda comment il gardoit la cochenille pendant les pluies? il répondit que c'étoit dans la caſe; on en uſa auſſi librement avec un Indien: on voyoit dans ſa nopalerie récoltée deux ou trois nopals encore aſſez chargés de cochenilles; on lui demanda comment il pouvoit conſerver ſes cochenilles pendant l'hiver? il répondit en montrant du doigt les nopals.

Se tapen con petales, ce qui ſignifie mot pour mot, on les couvre avec une natte.

Il paroit également vrai que quelques cultivateurs ſe ſervent de cette dernière méthode, & que d'autres adoptent & ſuivent la première, mais avec des additions que l'on ſoupçonne dans les procédés.

De quelque méthode que l'on ſe ſerve dans le Mexique, on ne prétend point l'imiter, on s'en eſt créé une troiſième qui a les avantages des deux, & n'a aucun de leurs inconvéniens; c'eſt de nourrir à couvert ſur des plants de nopals vivans & enracinés en pleine terre, de la cochenille fine pendant toutes les pluies, & même pendant tous les ſecs : voici ce que l'on a déjà imaginé & éprouvé avec ſuccès en petit.

On conſtruira un hangar de cinquante pieds de long ſur vingt-cinq de large, le toît de ce hangar ſera élevé en dos-d'âne de ſix pieds; ſes lattes, au lieu d'être couvertes de tuiles ou d'eſſentes, ſeront couvertes de chaſſis volans, de groſſe toile bien goudronnée en dehors & en dedans, qui y ſeront attachés avec des charnières ou des gonds, ſur leſquels ils rouleront; les petits côtés *nord* & *ſud* du hangar, qui ſeront ſes pignons, ſeront revêtus de planches dans toute leur hauteur; les grands côtés *eſt* & *oueſt* qui ſeront ceux de face, ſeront également bien planchés à trois pieds de hauteur depuis terre, &

du toît juſques ſur ces planches, ſe baiſſeront des nattes dans les cas exprimés ci-après.

On aura ſoin de placer ce ſéminaire ſur le niveau le plus élevé, & de faire des rigoles d'un pied & demi en quarré tout à l'entour, avec pente pour l'écoulement des eaux du toît; cela fait, on bêchera les terres du dedans du hangar, on les rangera & on les diviſera en ſix lignes à la diſtance de trois pieds des parois, & de tous côtés, & les uns des autres, ſur leſquels on plantera perpendiculairement à l'eſt des nopals d'un an ou dix-huit mois en racines; un hangar de cinquante pieds de long, & de vingt-quatre de large, peut contenir quatre-vingt-quatre plants. On laiſſera les nopals ainſi plantés pendant la ſaiſon des pluies, découverts de leurs chaſſis deux mois entiers, juſqu'à ce que les nopals ſoient bien repris & enracinés, après quoi on les ſemera pour un tiers de cochenilles fines: ſi c'eſt pendant les ſecs, on les laiſſera découverts.

On aura ſoin de procurer toujours du travail dans les environs à un nègre gardeur, pour qu'il ne s'éloigne pas de l'hangar, & le veille nuit & jour durant la ſaiſon des pluies, afin que la pluie tombant, il ferme les chaſſis, & abatte les nattes, & que le beau temps reparoiſſant, il ouvre & relève les uns & les autres, pour donner de l'air & du ſoleil aux plants. Pendant les ſecs on pourroit enlever les chaſſis & tenir le ſéminaire à découvert ſans danger; mais comme c'eſt un

corps de réſerve qui doit ſervir de reſſource contre tous les accidens, pour perpétuer les cochenilles fines dans la colonie, il faut que les chaſſis volans y reſtent toujours, afin qu'à tout haſard ils ſoient prêts à ſervir & défendre le ſéminaire contre tant d'accidens imprévus.

On ne ſémera jamais à la fois que le tiers du ſéminaire, ainſi les deux premières lignes étant récoltées, on les nettoyera & on les laiſſera repoſer, pendant que les deux ſuivantes ſeront ſemées, & ainſi de ſuite en recommençant.

On arroſera une fois ſeulement, chaque quinze jours ou trois ſemaines, le pied des nopals avec le bec de l'arroſoir; on aura ſoin de tenir le ſéminaire très-propre.

A l'aide d'un établiſſement ſi peu coûteux & ſi ſimple, on pourra toujours, chaque deux mois, y trouver des mères cochenilles en ſuffiſance pour ſemer dix carreaux de nopalerie, & l'on conçoit aiſément que ce qui en reſtera ne ſera pas perdu, & méritera bien d'être récolté.

C'eſt par cette méthode que l'on a prétendu, dans le premier mémoire donné ſur cette matière, que l'on enſeigneroit à faire de la cochenille fine pendant toute l'année : l'habitant aiſé qui voudra doubler, tripler ou quadrupler un pareil établiſſement, fera conſéquemment quatre fois plus de cochenille sèche chaque deux mois. S'il vouloit ſeme le ſéminaire en entier, ce qu'on ne lui conſeille pas, il en feroit douze livres

chaque deux mois ; mais il peut en ſemer les deux tiers, de manière qu'un tiers ſoit déjà âgé d'un mois, au moment que l'on ſémera l'autre. Par ce moyen, il aura toujours deux tiers du ſéminaire en cochenille, pendant que le troiſième ſe repoſera l'eſpace de deux mois, & cela donneroit un produit net de quatre livres par mois, & de quarante-huit livres par an, cela eſt bien ſuffiſant, ſans contredit, pour payer les fraix d'entretien de l'établiſſement & les journées du nègre, qui d'ailleurs peut être occupé utilement, & on a encore en pur bénéfice les mères pour alimenter la nopalerie en plein air, & même pour en vendre à ſes voiſins.

On pourra être étonné de voir vendre des mères cochenilles à ſes voiſins : cela ne doit pas ſurprendre, ce trafic ſe fait à Guaxaca (1).

Tout le monde ne garde pas dans ſes jardins ou dans ſa maiſon des cochenilles mères pour le retour des ſecs ; il arrive que ceux qui en gardent les voyent périr par leur négligence, ou par quelqu'accident que ce ſoit, il n'importe : ſouvent même quand on a ſemé de trop bonne heure la nopalerie, il ſurvient encore une pluie trop violente ; toute la famille eſt perdue ; cepen-

(1) On vend dans la colonie la graine d'indigo, c'eſt un objet de commerce aſſez important : il y a des gens de couleur & des petits propriétaires qui ne font pas d'autres revenus.

dant il faut profiter du temps, & ſe hâter de reſemer de nouveau; mais comment faire ſi l'on n'a plus de ſémences ? On n'en emprunte pas à ſon voiſin.

Tout le monde s'eſt accordé à vendre & à acheter les mères cochenilles : on les achette donc, & on les achette fort cher dans leurs nids; la livre de ces nids coûte quelquefois cinq, ſix, & dix piaſtres gourdes ſelon la rareté de la marchandiſe & le beſoin de l'acheteur : les Indiens vont les uns chez les autres, chercher quelquefois ces nids, à vingt-cinq, trente ou quarante lieues, & ils ſont encore bons à ſemer au bout de cette marche, & du temps qu'elle exige (1).

On a entrevu très-clairement que ce ſont les Indiens des montagnes qui font ce trafic, & vendent les mères cochenilles aux Indiens de la plaine; on a même compris que la cochenille des montagnes étant toujours plus groſſe que celle de la plaine, les Indiens de la plaine ne ſe ſoucioient pas de ſemer la leur, & qu'ils la

(1) Nous avons gardé pendant trois ſemaines dans une boëte, des mères cochenilles qui ont fait leur part ſucceſſivement, & qui ont produit pendant ce temps des petits très-vivans, quoiqu'elles ne priſſent aucune nourriture. Ce fait eſt d'autant plus ſingulier que cette cochenille avoit ſouffert deux irrorations d'eau à plus de ſoixante degrés de chaleur, ce qui prouve que l'eau doit être bouillante pour tuer cet inſecte.

renouvelloient une fois chaque année par des ſemences de la montagne.

On voit donc clairement l'utilité parfaite & la néceſſité abſolue d'un ſéminaire dans chaque nopalerie ; mais on doit ſentir auſſi quel avantage cette invention a ſur la manière de couvrir la cochenille dans le jardin, & la découvrir tous les jours, ou d'embarraſſer ſa caze par des branches de nopal, couvertes de mères qui peuvent être ruinées par mille ſortes d'accidens, & auxquels après tout on doit autant de ſoins & d'attention que l'on ſeroit forcé d'en donner à un ſéminaire, ſans en tirer le même revenu; on croit qu'elle obtiendra la préférence chez tous les cultivateurs aiſés.

Il faut renouveller de plants le ſéminaire chaque trois ans.

CHAPITRE V.

De la manière de recueillir la cochenille fine.

Il faut recueillir la cochenille fine immédiatement avant qu'elle faſſe ſon part, c'eſt-à-dire, auſſitôt que l'on voit ſur quelques nopals quelques mères cochenilles qui font leurs petits : cela arrive deux mois jour pour jour après qu'elles ont été ſemées; il faut veiller cet inſtant & le ſaiſir. Rien n'empêche qu'on n'en profite, parce

que l'on voit le ſoleil tous les jours de l'année à Saint-Domingue. Les matinées ſont preſque toujours ſereines au Port-au-Prince; on n'a pas vu dix jours d'exception en quatre ans de temps d'obſervations; mais ces exceptions n'ont pas lieu pendant l'hiver, où les matinées ſont toujours belles. On peut donc toujours en diſpoſer librement, & les conſacrer à la récolte de la cochenille fine.

Il faut récolter avant ſon part, pour deux raiſons très-eſſentielles; la première, c'eſt que les mères étant recueillies à cette époque ont plus de poids & de parties colorantes, puiſque chaque petit inſecte, œuf ou animal, eſt colorant lui-même comme ſa mère, & que ſi on la laiſſoit accoucher en entier, ſon corps ne ſeroit plus qu'un coffre également léger & vuide, peu colorant; ce qui ſeroit une perte bien palpable & bien dommageable; la deuxième raiſon, c'eſt que ſi on laiſſoit les mères accoucher ſur les nopals, les petits ſeroient trop nombreux ſur la plante, & la feroient périr en périſſant eux-mêmes pour la plus grande partie.

Le jour de la récolte de la cochenille fine doit être un jour de fête & d'alégreſſe (1); il n'eſt point de récolte ſi précieuſe & ſi belle dans tout l'univers; il n'en eſt point de ſi aiſée à

(1) Toutes les récoltes des colonies ſont d'un très-grand rapport, mais c'eſt la main de la triſteſſe qui les fait, la gaieté veut être libre.

faire, ni de moins mal propre, ni de moins embarraſſante; car la cochenille n'a aucune odeur dégoûtante ou déſagréable, ni aucune qualité malfaiſante; il n'en eſt point dont les travaux ſe terminent ſi promptement, & dont le produit ſoit ſi aſſuré : on peut dire que recueillir de la cochenille, c'eſt recueillir de l'or, tant l'intervalle qui ſépare la vente de la cueillette eſt court : un homme peut recueillir vingt livres de cochenille crue dans ſa journée ſans ſe bleſſer, ſans ſe gêner, ſans s'efforcer, pour ainſi dire en ſe jouant. Pour terminer promptement la cueillette, toute la famille doit y travailler; il eſt rare que ſix perſonnes intelligentes ne récoltent une nopalerie d'un arpent dans une matinée.

On la commence dès le premier point du jour, pour éviter l'ardeur du ſoleil, après neuf heures; chacun eſt armé de la main gauche, d'un panier de paille, d'un tiſſu ſerré, ou d'un baſſin creux de fer blanc ou d'airain, dont un des bords ſoit taillé & formé comme le tour du col d'un plat à barbe, afin d'engager dans cette échancrure la partie étroite des articles des nopals; alors de la main droite avec un couteau long & large dont le tranchant émouſſé ne puiſſe inciſer, en le paſſant entre les articles & la cochenille, on fait tomber celle-ci dans le baſſin, en ramaſſant ſoigneuſement celles qui s'écartent & tombent à terre. La nopalerie récoltée doit être nettoyée à l'inſtant avec une éponge ou

un torchon, que l'on trempe ſouvent dans l'eau pour enlever la poudre graſſe & blanche qui reſte en tas où les cochenilles ont vécu (1).

Pendant que l'on récolte la cochenille fine dans la nopalerie, on prépare de l'eau bouillante à la maiſon dans pluſieurs chaudières. A meſure que l'on ramaſſe l'inſecte, on le tue dans cette eau bouillante & on le met au ſoleil de la manière ſuivante ; on a des tamis faits de cannevas ou de groſſes ſerpillières, dont le tambour ſoit couvert du même cannevas ou ſerpillière ſelon leur grandeur ; on met cinq ou ſix livres de cochenille fine dedans ; on ferme le tambour ; on met le tamis dans une baie de même diamêtre au moins, & à l'inſtant on verſe de l'eau bouillante ſur le tamis, que l'on aſſujettit dans la baie juſqu'au-deſſus des bords, de manière qu'il trempe en entier dans l'eau ; on le laiſſe en cet état depuis vingt ſecondes juſqu'à deux ou trois minutes ; après l'avoir agité dans l'eau un inſtant, pour faire paſſer la terre qui pourroit être avec les cochenilles, on le tire de l'eau, on le renverſe ſur une table garnie de bords en tiroirs : on expoſe la cochenille au ſoleil le plus ardent, on l'y étend très-légèrement, on la retourne à midi, on la remanie

(1) Ces règles étant les mêmes que celles qui ont été preſcrites pour recueillir la cochenille ſilveſtre, il ſemble que l'auteur auroit pu ſe diſpenſer de les répéter.

pour ſéparer quelques inſectes qui auroient pu ſe coller enſemble, & on la change de place le ſoir; ſi on en a fait cent livres le matin, on la vend le ſoir, ſi l'on veut, car elle n'a pas beſoin d'autre préparation.

La cochenille faite en petite quantité promptement, ſans avoir été vuidée, revuidée, tranſvaſée, ſecouée, balottée, par des voyages & des ventes en crû, doit avoir l'air jaſpée, c'eſt-à-dire, avoir la couleur d'un gris tirant ſur le pourpre; elle a ce gris parce que n'étant pas tourmentée & froiſſée, elle ne peut perdre tout à coup ſa poudre blanche; il lui en reſte toujours un peu; elle a cette couleur veinée de pourpre, parce qu'il n'eſt pas poſſible qu'en la recueillant on n'en écraſe quelques-unes, qui étant enſuite miſes avec les autres dans l'eau bouillante teignent cette eau, & colorent le reſte d'une légère teinte roſe ou pourpre.

On croit la cochenille fine ſuffiſamment deſſéchée, quand elle a eu à propos un ſoleil ardent depuis neuf heures du matin juſqu'à quatre heures du ſoir; on reconnoît qu'elle eſt bien sèche, quand les graines ſonnent comme le grain de bled ſur la table ou les planches ſur leſquelles on les laiſſe tomber; alors elle eſt marchande; c'eſt ainſi qu'on l'achette: cependant pour une plus parfaite tranquilité d'eſprit à cet égard, on fera bien de la repréſenter au grand ſoleil encore une fois, depuis dix heures du matin

juſqu'à deux heures après midi ; quoiqu'elle exige moins cette précaution que la cochenille ſilveſtre, qui, enveloppée dans ſon coton, sèche plus difficilement : on ne doit rien négliger pour s'aſſurer une récolte ſi précieuſe.

Quand la cochenille eſt parfaitement sèche, ſi on veut la conſerver, il eſt bon de la mettre dans des boëtes de cèdre, en tiroirs comme ceux des apothicaires : ſi on la vend, il ſuffit de la mettre dans des fanègues ou ſacs de cuir de bœuf faits exprès.

Mais il ne faut pas oublier quand elle séche, de la paſſer avec une ſorte de crible aſſez large pour laiſſer paſſer les cochenilles, mais qui puiſſe arrêter les bourres & cotons des larves des mâles, que l'on ne peut s'empêcher de récolter avec la cochenille. Pour aller plus vîte, on met à part ces bourres, parce qu'il s'y trouve toujours des petites cochenilles engagées, qu'il ne faut pas perdre ; & elles ſe vendent ou ſéparément, ou avec la cochenille ſilveſtre.

On ſera ſans doute ſurpris que dans la récolte des cochenilles ſilveſtres & des cochenilles fines, il ne ſoit jamais queſtion que des cochenilles femelles & jamais des mâles ; on ne voit même dans la vente que des cochenilles femelles chez les marchands, & jamais on n'y voit des mâles quoiqu'ils ſoient colorans, quoiqu'ils puiſſent donner une teinture exquiſe. Que deviennent-ils, demandera-t-on ? Ils ſont ordinairement en ſi

petit

petit nombre en comparaiſon des femelles, ils ſont ſi légers : un mâle n'a point la cinquantième partie de la ſolidité d'une femelle ; ils meurent ſi ſubitement, les fourmis s'en ſaiſiſſent, & l'enſeveliſſent ſi promptement dans leur cellier, qu'il faudroit être bien habile pour en recueillir un demi gros peſant par jour. Il n'y en a peut-être pas une demi-once dans une nopalerie de quatre arpens. On doit juger d'après ces faits, que l'économie la plus attentive n'a pas de priſe par un produit ſi peu important.

CHAPITRE VI.

Des maladies & des ennemis de la cochenille fine.

On ne connoît aucune maladie à la cochenille fine, non plus qu'à la cochenille ſilveſtre, à moins que l'on ne veuille nommer ainſi la peine que la première a de ſe débarraſſer pour la ſeconde fois de ſa larve, qui lui coûte ſouvent la vie ; mais il n'y a aucun moyen de remédier à cet accident : il faut en faire le ſacrifice ſans regrets, car le dommage que l'on éprouve en pareil cas, n'eſt pas comme deux à cent. Il n'en eſt pas ainſi des ennemis de la cochenille ; on a remis juſqu'à préſent à en traiter, pour faire voir du même coup-d'œil ceux qui nuiſent

à la cochenille fine, & particulièrement ceux qui nuiſent à la cochenille ſilveſtre.

Le premier de ces ennemis eſt natif du nopal même, ſur lequel on éduque les cochenilles, c'eſt une coccinelle nommée par Linnæus *coccinella cacti coccinelliferi* : c'eſt une eſpèce de cet inſecte que le vulgaire appelle en quelques endroits des *petits bœufs*, en d'autres des *marguerites* ; il eſt hémiſphérique, applati par le ventre, convexe ſur le dos, de la groſſeur d'un pois, ſes aîles ſont couvertes d'une coleoptère ou cuiraſſe convexe que l'on confond avec elle ; cette ſorte de cuiraſſe eſt noire, avec un grand point rond, jaune orangé, ſur chacune ; il eſt très-aiſé à reconnoître. Les Indiens le cherchent avec ſoin & l'écraſent ; il faut en faire la chaſſe le matin avant le lever du ſoleil ; parce qu'alors, engourdi par le froid, il ne peut s'envoler, on le ſaiſit facilement ; mais ſi le ſoleil eſt levé il ne ſe laiſſe pas approcher, il éventre ordinairement les cochenilles, il leur ſuce les entrailles ; il eſt très-commun à *Guaxaca*, mais on ne l'a pas vu depuis que l'on eſt à Saint-Domingue ; il attaque & nuit également aux deux eſpèces de cochenilles.

Le deuxième eſt une chenille d'un gris ſale, groſſe comme une plume de corbeau, de la longueur d'un pouce au plus, qui eſt certainement la larve d'un phalène ; c'eſt le plus cruel & le plus redoutable des ennemis de la cochenille ; il ſe trâme une toile légère pour lui ſervir de

galerie ſur l'article du nopal : ſous cet abri il creuſe une tranchée par laquelle il arrive à la ſape, juſques dans les rangs les plus épais des cochenilles, qu'il maſſacre en leur rongeant l'abdomen par deſſous, il leur ſuce le ſang, & leur laiſſe le reſte du corps qui paroît ſain & entier le premier jour, mais qui ſe deſsèche & ſe cave le lendemain ; c'eſt un fleau, le véritable tigre de la cochenille, il en tue par douzaines en un jour, & en peu de temps il détruit toute une famille ; pour le découvrir il faut ſonder avec une épingle ou une épine toutes les petites toiles que l'on voit ſur un article chargé de cochenille ; on enlève la toile, il paroît dans ſa tranchée tout enſanglanté, il s'irrite, s'agite, & ſe laiſſe tomber tout de ſuite à terre en ſe tortillant ; ne l'écraſez pas, tuez-le ſeulement, il faut le garder, le deſſécher, & le vendre avec la cochenille, il en eſt tout farci, & il n'y en a point qui coûte ſi cher au cultivateur.

On a purgé de cet inſecte les nopals que l'on a rapporté de Guaxaca, on ne l'a pas revu depuis à Saint-Domingue (1) ; il eſt d'autant plus dangereux qu'on ne s'apperçoit du dommage que par les cadavres deſſéchés de ſes victimes, c'eſt-à-dire, quand le mal eſt déja conſommé, il attaque également la cochenille ſilveſtre & la coche-

(1) Nous l'avons vu particulièrement ſur la raquette eſpagnole, dans notre jardin du Cap.

nille fine, mais il déſole la première plus sûrement, parce qu'on l'y découvre moins facilement que parmi la ſeconde.

Le troiſième qu'on avoit repréſenté comme une araignée eſt une teigne, dont la larve ſe couvre de petits brins de paille, de ſciure ou vermoulure de bois ; elle eſt groſſe comme une ſemence de poirée, ſans forme, elle a l'air peu ſuſpecte, quand elle marche on ne s'en défieroit pas, mais elle eſt auſſi cruelle que la chenille ci-deſſus, quoiqu'elle ne détruiſe pas tant d'inſectes en huit jours que celle-ci en un ſeul ; elle leur ronge l'extrémité de l'abdomen, puis le reſte du corps ; on l'a trouvée à Saint-Domingue, rarement il eſt vrai, mais il ne faut pas la veiller moins aſſidûment pour cela : un des grands indices qu'elle, ou la phalène ci-deſſus, menacent les cochenilles, c'eſt d'appercevoir celles-ci ſe mouvoir, & rompre leur trompe pour fuir, ce ſigne eſt infaillible ; cherchez attentivement, vous trouverez leurs ennemis : celui-ci attaque les cochenilles ſilveſtres de même que les fines, on le tue en l'écraſant.

Le quatrième ennemi des cochenilles eſt le coccus de l'opuntia que l'on a décrit dans le traité du nopal, au chapitre des ennemis de cette plante : quand un nopal eſt empoiſonné de ces inſectes encore petits, à meſure que les femelles aggrandiſſent leurs targes & font la tortue, elles paſſent ſous les pieds de la cochenille fine, &

étranglent ſa trompe en la reſſerrant de toutes parts, la cochenille tombe ſouvent, ou languit & ſe deſſéche : le remède eſt de ſacrifier toutes les cochenilles pour nettoyer le coccus avant la récolte de la cochenille fine, afin qu'il n'infecte pas ſes voiſins par les nombreuſes émigrations de ſes progénitures ; on le nettoye en raclant la plante avec un couteau, en la frottant fortement enſuite avec une éponge ſouvent mouillée dans l'eau, & en la lavant enſuite avec une autre éponge trempée dans de l'autre eau.

Le cinquième & dernier ennemi eſt la ſouris : les Indiens prétendent qu'elle eſt friande de cochenilles fines, elle touche rarement à la ſilveſtre à cauſe du coton dont elle eſt couverte, & qui lui embarraſſeroit les dents ; s'il eſt vrai qu'elle aime cet inſecte, on ne s'en eſt pas apperçu à Saint-Domingue, mais il eſt mille moyens de ſe débarraſſer de cet ennemi, c'eſt l'affaire du cultivateur de choiſir le plus certain ; le moins convenable eſt un chat dans une nopalerie, parce qu'il pourroit faire tomber les cochenilles.

Au reſte, ſemblable aux médecins, qui traitent toujours gravement les maladies les plus légères comme ſi elles étoient mortelles, on ne prétend pas allarmer le cultivateur par des craintes chimériques. On lui dit ce qui eſt, il doit le prendre au pied de la lettre, on n'exagère ni le bien ni le mal pour animer ou attiédir ſes déſirs &

ſes eſpérances ; on doit l'avertir ſeulement qu'avec les précautions les plus légères, après une viſite faite tous les matins dans une nopalerie, il n'eſt aucun de ces ennemis qui puiſſe y cauſer beaucoup de dommage.

CHAPITRE VII.

De l'accident le plus funeſte à la cochenille.

QUAND les hiſtoriens parlent des grands malheurs qu'éprouvent les riches Indiens en cultivant la cochenille, ils ne diſent pas quels ſont ces malheurs, on a long-temps cherché quels y pouvoient être ; on ne ſe ſeroit guère imaginé que ce qui eſt un bonheur pour la majeure partie des biens de la terre, eut pu être la cauſe de la ruine des Indiens ; c'eſt cependant elle ; c'eſt l'accident le plus redoutable & le plus irréparable auquel ſoit ſujette l'éducation de la cochenille, on a déjà dû le preſſentir & l'entrevoir dans tout le cours de ce traité ; les deux vers de Sénèque que l'on a mis à la tête du livre, & deſquels on a détourné le ſens propre de comparaiſon, dans laquelle l'auteur les place pour en faire une propoſition applicable au traité de l'éducation de la cochenille, l'indiquent : cet épigraphe eſt le *compendium* de tout le traité de la cochenille.

Cenſeurs indiſcrets, que la vanité de paroître

ſavoir tout, que la démangeaiſon de parler plutôt que le déſir de vous inſtruire & d'inſtruire vos ſemblables précipite dans des jugemens téméraires; vous, faiſeurs de réputation, dont les voix ſtentoriques provoquent & ſoulèvent les nuages & les vapeurs des préjugés publiés pour ou contre les établiſſemens que vous voulez accréditer ou renverſer, laiſſez-là toutes les objections qui ſont ſorties de votre profonde pénétration, & de vos calculs infinis, écoutez enfin à votre tour; prenez la férule, voici l'endroit où vous devez frapper, ſur lequel vous devez vous appéſantir; voici l'objection la plus redoutable que vous puiſſiez faire à ceux qui élèvent de la cochenille; c'eſt la pluie: elle n'entroit pas dans vos calculs, on s'en doute bien, comment faire une objection d'une choſe ſi commune, ſi triviale? Il vaut bien mieux aller chercher des ſuppoſitions au loin, pour qu'on ne puiſſe vous contredire aiſément.

La pluie ſera auſſi redoutable au Port-au-Prince qu'à *Guaxaca* : elle empêche au Mexique les Indiens de récolter la cochenille fine pendant toute l'année, c'eſt elle auſſi qui ruine leurs récoltes, quand ils ont ſemé de trop bonne heure en Octobre; c'eſt elle qui les ruine quand ils ont ſemé trop tard en Avril; c'eſt elle enfin qui dans le cours de quelque hiver, quand la nature fait exception à ſes règles ordinaires, quand par exemple un nuage perd l'équilibre au-deſſus d'un territoire ſemé de cochenille, ſaccage,

ruine & entraine la récolte quelquefois prochaine, quelquefois éloignée, & avec elle les eſpérances & la fortune des Indiens; voilà quels ſont les grands malheurs qu'ils éprouvent, il n'y en a pas d'autres, on défie qui que ce ſoit d'en nommer un ſeul, non pas plus déſaſtreux, mais ſeulement auſſi ruineux.

Pour le faire comprendre à ceux qui ne connoiſſent pas l'Amérique méridionale, il faut diſtinguer quatre ſortes de pluies. 1°. Les pluies lentes dont les gouttes infiniment petites & rares reſſemblent à une brume : ces pluies ne nuiſent ni à la cochenille ſilveſtre, ni à la cochenille fine; elles ne durent jamais plus de deux jours à Saint-Domingue.

Les pluies douces, comme celles des pluies ordinaires de l'Europe, dont les gouttes ſont plus groſſes que la brume & tombent plus vîte, mais perpendiculairement ſans être chaſſées par les vents : on n'en a point vu durer plus de vingt-quatre heures; la cochenille ſilveſtre n'en ſouffre point, la cochenille fine en eſt incommodée, mais elle la ſupporte quand elle eſt âgée d'un mois.

Après cela il y a les grains : c'eſt une pluie dont les gouttes groſſes comme celles de nos pluies d'Europe, tombent perpendiculairement à l'improviſte, ſans être en apparence chaſſées par aucun vent, & durent un quart-d'heure plus ou moins avec violence, la cochenille fine

ne les ſupporte pas, le poids de ces gouttes d'eau la fait tomber ou la meurtrit, mais la cochenille ſilveſtre les ſupporte & n'en eſt que légèrement incommodée (1).

Enfin il y a encore les avalaſſes ou orages qui ſont mêlés d'éclairs, de tonnerres, & chaſſés par le vent avec une violence incomparable à tout ce qu'on connoît : l'eau ſemble être verſée du ciel comme d'une cataracte; les gouttes tombent avec un fracas plus épouvantable que celui de nos horribles grêles d'Europe ; elles ſont le même ravage ſur les jeunes plantes boréales que l'on élève dans les jardins; la cochenille ſilveſtre en eſt endommagée, & totalement perdue, quand elle n'a qu'un mois d'âge; quand elle eſt plus avancée, par exemple préte d'être récoltée, elle n'en eſt pas ruinée pour cela, la pluie ne peut l'entraîner & l'emporter, mais il faut la récolter le lendemain, parce que celle qui eſt tuée par le poids de l'eau pourriroit promptement.

Depuis cinq ans, on n'a pas encore vu une pluie d'orage, ou ce que l'on appelle une avalaſſe à Saint-Domingue, pendant tout l'hiver; on y a vu une ſeule fois une pluie douce durer vingt-quatre heures, & être ſuivie d'une brume

(1) Les pluies d'orage qui tombent avec force détachent auſſi la cochenille ſilveſtre; les pluies du nord qui ſont très-lourdes, & qui durent ſouvent pluſieurs jours de ſuite dans la partie du Cap, doivent être funeſtes à la cochenille.

de deux jours : ces pluies tombent à la nouvelle lune de Janvier ; c'eſt ce que l'on appelle dans le pays *pluies du petit mil* ; mais elles ne ſont ni durables, ni violentes. Le reſte de l'hiver eſt parfaitement ſec, comme ce qui a précédé, & très-ſouvent ces pluies de petit mil manquent ou ſont ſi inſenſibles & ſi peu durables, qu'elles n'abattent pas même la pouſſière, il ne peut donc pas être queſtion d'elles ici comme d'un obſtacle à la culture des cochenilles.

S'il ne s'agit uniquement que des grains, ou des groſſes pluies & des avalaſſes, ces ſortes de pluies finiſſent en Octobre, & ne recommencent qu'en Avril ; tout l'eſpace qu'elles laiſſent entre leur fin & leur renouvellement peut être conſacré à l'éducation de la cochenille ; cela facilite trois récoltes complettes.

On ne parle ici que des pluies du territoire du Port-au-Prince, on n'a encore pu s'inſtruire par ſoi même de ce qui ſe paſſe ailleurs dans la colonie, & ſi ce que l'on en rapporte eſt vrai, il eſt des quartiers où l'on pourroit faire quatre ou cinq récoltes de cochenilles fines par an.

Comment une récolte de cochenille fine peut-elle être ruinée par un grain ou par une avalaſſe? Le voici : quand on a ſemé la nopalerie en Octobre de trop bonne heure, il ſurvient un dernier orage, la récolte eſt perdue en entier, quand elle n'eſt pas aſſez avancée, & en partie quand les cochenilles ſont âgées, par exemple,

de ſix ſemaines : la même choſe arrive quand on a ſemé trop tard en Mars, s'il ſurvient une avalaſſe.

Enfin, quand par un malheur aſſez étrange & très-rare, un nuage crêve ſur une nopalerie pendant les ſéchereſſes de l'hiver, en tous ces cas, le mal eſt-il ſans reſſource, la perte eſt-elle complette ? Non.

Quand un grain fond ſur une nopalerie nouvellement ſemée, de trois ſemaines par exemple, tout eſt perdu ; l'unique reſſource eſt de ſemer de nouveau bien vîte ſans perdre de temps ; on a toujours dans le ſéminaire des mères prêtes à être ſemées, & l'on n'éprouve qu'un retard de trois ſemaines. Si vous êtes au commencement des ſecs cela ne doit pas vous décourager, puiſque vous n'avez plus rien à craindre de ſemblable. Si vous êtes au milieu des ſecs vous pouvez encore eſpérer de faire une bonne récolte ; mais ſi vous êtes à la fin, il eſt inutile de faire une nouvelle ſemaille qui ſeroit en pure perte.

Quand un grain ſurprend vos cochenilles âgées de cinq ou ſix ſemaines ou même plus, alors tout n'eſt pas perdu ; vous faites promptement une demi récolte ; car ces inſectes n'ont que la moitié de leur groſſeur ordinaire, & vous ſemez encore tout de ſuite ſans perdre de temps ; vous n'avez perdu que quinze jours, le reſte étant compenſé par le produit de la petite récolte forcée que vous avez faite. Ainſi l'on

voit que les pluies ſont d'autant moins dangereuſes pour la cochenille, qu'elle eſt plus avancée en âge.

CHAPITRE VIII.

Comparaiſon du dommage que cauſe la pluie à la cochenille, avec celui que d'autres accidens cauſent à d'autres cultures.

QUAND une récolte de cochenille eſt ruinée au trentième jour, quelle eſt la perte qu'éprouve le cultivateur d'une nopalerie d'un carreau de terre? Il a perdu un mois de temps, plus une livre & demi ou deux livres de cochenilles crues priſe dans ſon ſéminaire, plus quatre journées de nègrillons pour la ſemer; voilà tout: mais l'indigotier, qui voit ruiner ſon herbe par la chenille du ſoir au lendemain, perd pour cent écus de ſemences, & quelquefois mille écus de travaux de ſes nègres, outre la perte fictive de ſes eſpérances. La même choſe arrive au planteur de coton; c'eſt encore pire quand le feu paſſe dans une pièce de cannes, ou lorſque prête de mûrir, elle eſt couchée à terre par un ouragan: la pluie n'a donc rien de plus ruineux pour le cultivateur du nopal, que le feu pour le ſucrier, la chenille pour l'indigotier & le cotonnier; elle n'eſt pas plus ordinaire que

ces fléaux ; mais ces fléaux découragent-ils le ſucrier, l'indigotier & le cotonnier ? Non : la crainte des pluies extraordinaires ne doit donc pas arrêter le cultivateur du nopal.

Mais ſuppoſons pour un moment que toutes ces cultures aient un ſuccès heureux ; comparez leurs travaux, leurs fardeaux, leurs encombremens, les miſes dehors & leurs bénéfices, avec quelle peine le caffetier fait ſécher une denrée que la concurrence ou une guerre avilit. Voyez quelle troupe de nègres il faut pour ſarcler, pour récolter, pour ſécher, pour écraſer, pour tirer le caffé : il faut beaucoup de chevaux, de mulets, pour charger pour mille écus de marchandiſe ; tandis que l'on voit arriver de cinquante lieues dans les terres, un cultivateur de nopal, qui porte au marché pour trois cent louis d'or de cochenille ſur un ſeul mulet : quels capitaux énormes ne faut-il pas pour faire par exemple cent milliers de ſucre ? quels capitaux, quelle culture, quelles opérations, quelles manipulations ne faut-il pas pour faire la valeur de trois cent louis d'or en indigo ? Il n'en faut ſûrement pas autant pour cultiver la cochenille ; mais ce ſeroit inſulter le lecteur & ſe défier de ſa pénétration, que de pouſſer les comparaiſons & les détails plus loin.

CHAPITRE IX.

L'éducation de la cochenille ſera utile à la colonie françoiſe de St. Domingue.

POUR ſpéculer avantageuſement dans une entrepriſe de culture & de commerce, c'eſt peu d'être doué d'intelligence & de raiſon, il faut avoir acquis une ſomme de connoiſſances de faits au-deſſus du vulgaire : c'eſt de ces faits bien conſtatés dont on ſe ſert pour principe de ſes raiſonnemens & pour baſe de la ſpéculation ; or ces faits ne ſe vérifient que par les voyages & les obſervations ſur les lieux.

Ceux qui ont objecté contre l'utilité de la culture de la cochenille à Saint-Domingue. 1°. Le prix de la main-d'œuvre des nègres. 2°. La cherté de leur nourriture & entretien, étoient-ils bien inſtruits, quand ils ont prétendu que les Indiens vivoient à meilleur compte, & que le prix de leur journée étoit plus bas que celui des nègres françois ?

La piaſtre gourde eſpagnole vaut onze réales de Plata dans la colonie françoiſe de Saint-Domingue ; elle en vaut neuf à la Havanne, elle n'a cours que pour huit à la nouvelle *Vera-Crux*, *Guaxaca* & toute l'audience de *Guatimala* & de *Mexico*.

La main-d'œuvre des Indiens dans le Mexique

varie ſelon l'éloignement ou la proximité des grandes villes; on ne parlera pas de celle de *Mexico*, que l'on ne connoit pas; mais on parlera de ce que l'on connoît, & que l'on a vu dans le fond des provinces. La main-d'œuvre des Indiens commandés en corvée, pour l'exploitation & le ſervice des terres des Caſtillans, eſt de deux réales de Plata; ainſi payer la main-d'œuvre des Indiens de *Guaxaca à deux réales de Plata*, c'eſt la même choſe que de les payer *trois réales de Plata à la Havanne*, ou de la payer quatre réales moins un tiers au Port-au-Prince.

Il faut obſerver ici que la corvée eſt une charge impoſée par le vainqueur, & que le prix apparent qu'il accorde au vaincu pour ſalaire de ſon ouvrage eſt une grâce, une condition dont il s'eſt rendu le maître, & non une convention libre; le vainqueur a donc donné par la raiſon du plus fort le moins qu'il a pu, on ſait combien les rétributions des corvées ſont modiques même en France; cela prouve encore qu'elles ne ſont conſidérées que comme alimentaires, afin que le corvéable n'ait point de prétexte apparent ou raiſonnable de ne pas travailler.

Au Port-au-Prince, un nègre perruquier, cuiſinier, domeſtique, ſe loue par mois quarante-cinq livres ou cinq piaſtres gourdes, qui font cinquante-cinq réales de Plata, c'eſt-à-dire un peu moins de deux réales de Plata par jour;

ajoutez-y une demi réale de Plata pour ſa nourriture, ce ſera deux réales & demi par jour. Un nègre de ferme pour jardin ſe paye trois cent livres par an : ce n'eſt pas une réale de Plata par jour, ſuppoſons-la pourtant d'une réale, & ajoutons-y une demi réale pour ſa nourriture, il coûtera une réale & demi par jour au locataire : voilà donc ſon ſalaire fixé au plus haut prix, compris ſa nourriture, à une réale & demi par jour.

On ſait que dans les cas de liquidation, de dommages intérêts & de reſtitution de fruits, les arrêts du conſeil ſupérieur du Port-au-Prince ont quelquefois adjugé quatre réales de Plata par jour au maître légitime de l'eſclave ; mais ce ſont des cas de rigueur, dans leſquels le magiſtrat armé de l'autorité de la loi ſévit contre le détenteur; & ce prix liquidé ſi haut eſt une peine contre l'injuſtice de celui qui ſuccombe ; d'ailleurs cela dépend des circonſtances & principalement des talens d'un nègre; car on avoue qu'il y a des cuiſiniers qui ſe louent cent livres par mois, mais il ne s'agit ici que de la main d'œuvre d'un nègre de jardin, qui a été fixée à une réale & demie de Plata.

On voit par cet expoſé fidelle, que perſonne ne peut démentir, que la main d'œuvre eſt moins chère au Port-au-Prince qu'à *Guaxaca*, quoique les vivres ſoient à meilleur compte à *Guaxaca* qu'au *Port-au-Prince*.

La taxe de l'Indien le plus pauvre à Guaxaca eſt

eſt celle des *topith* (1). Les ordonnances leur adjugent une réale de Plata par quatre lieues : ils peuvent gagner deux réales, mais l'humanité & la reconnoiſſance des voyageurs ne ſe bornent jamais là. L'eſpagnol eſt orgueilleux, mais perſonne ne lui impute l'avarice & la ſordidité ſi oppoſées à la hauteur de ſon caractère exalté ; mais un *topith* gagne toujours au moins quatre réales de Plata par jour quand il travaille : or, eſt-ce un *topith* qui fait de la cochenille ? Un *topith* eſt l'homme de peine de la communauté, il eſt l'alguazil né des alcaldes, & ſon gain n'eſt pas borné aux courſes des poſtes, il a des rétributions de la commune où il demeure. Le *topith* eſt cependant toujours l'homme le plus miſérable de la commune ; cela eſt paſſé en expreſſion proverbiale ; *malheureux comme un topith*. Mais on le répète, ce n'eſt point lui qui fait de la cochenille.

On a mangé quelquefois chez de pauvres Indiens, on a fait maigre chère chez quelques-uns, mais on en a trouvé qui mangeoient d'excellentes volailles, & ceux-là n'étoient pas des cultivateurs de cochenille ; la nourriture commune des Indiens ſont des galètes de mahys, mais ils ont ou de la viande ou des volailles, & ils ne mangent le fruit des cactes que par plaiſir & par goût. Dès qu'un *topith* gagne quatre réales ou

(1) Courier de poſte.

ſeulement deux par jour, il peut manger un poulet avec ſes *tordillas*, parce qu'un poulet ne coûte qu'une réale, & quelquefois moins, tandis qu'il coûte deux & trois réales de Plata au Port-au-Prince. Or s'il mange un poulet d'une réale & pour une demi réale de tordillas, ou de pain eſpagnol par jour, ſans compter ſon chocolat, ſa nourriture eſt bien meilleure & plus chère que celle du nègre (1).

Quelle eſt la nourriture du nègre à Saint-Domingue? C'eſt l'igname, la pattate, la banane, la caſſave : on ne donne à un nègre domeſtique qu'une demie-réale pour acheter ces ſortes de nourriture : or, une demie-réale eſt plus baſſe *au Port-au-Prince* de trente pour cent qu'à Guaxaca, puiſqu'au Port-au-Prince elle eſt le vingt-deuxième de la piaſtre gourde, & qu'à Guaxaca elle eſt le ſeizième. Ainſi quand, ce qui eſt faux, un Indien, un homme libre de *Guaxaca* ne vivroit qu'à une demi-réale de Plata par jour, ſa nourriture ſeroit plus chère réellement que celle d'un nègre de la colonie françoiſe de Saint-Domingue.

Mais la nourriture de deux nègres ne revient pas à une demi-réale au cultivateur de Saint-Domingue, parce qu'il n'y a que dans les villes

(1) Il faut ſuppoſer que l'Indien qui mange de la volaille l'élève lui-même, & qu'il n'eſt pas dans la néceſſité de l'acheter : les nègres de la colonie ſont dans le même cas.

où l'on donne de l'argent aux nègres domeſtiques pour vivre, & que les nègres cultivateurs ſont nourris en général avec les vivres que le ſol produit.

Il eſt donc démontré que le nègre de Saint Domingue vit à infiniment meilleur compte chez ſon maître que l'Indien libre de Guaxaca le plus miſérable; le prix de ſa main-d'œuvre eſt encore plus bas.

Mais pourquoi établir une comparaiſon entre le pauvre Indien libre & le nègre eſclave de Saint-Domingue, pour le prix de la nourriture & celui de la main d'œuvre, à deſſein de rechercher ſi l'on peut ſoutenir la concurrence avec les Eſpagnols dans l'éducation de la cochenille fine ?

C'eſt l'Indien aiſé (car il n'y en a pas de riche); c'eſt l'Indien propriétaire de terre qui cultive la cochenille, & non pas celui qui ramaſſe des *pitahioha*, ou qui marche devant des chevaux de poſte.

L'Indien libre & aiſé a du profit à cultiver la cochenille. Ce n'eſt pas le tout, le gouverneur de province, le gouverneur de ville, l'alcalde major, ſon lieutenant, l'Indien ou le nègre, alcalde ordinaire, ont même du profit à l'acheter, à la monopoliſer du cultivateur par des avances uſuraires & perfides, & par des achats prématurés; ils la revendent enſuite aux négocians, qui la

chargent ſur les vaiſſeaux de regiſtre, & c'eſt ce qui fait hauſſer le prix de cette denrée.

Quel ſeroit donc le profit de l'Indien, s'il pouvoit mettre lui-même la cochenille ſur le marché de Cadix, comme il la met à Guaxaca? Il ſeroit toujours beaucoup au-deſſous de celui que pourra faire le colon françois, qui, en exploitant de la cochenille, aura l'avantage de la vendre lui-même aux navires marchands de ſa nation.

On voit rarement l'auteur d'une entrepriſe utile en tirer tout le fruit qu'il a droit d'en eſpérer. Celui qui propoſe la culture du nopal & l'éducation de la cochenille aux colons de Saint-Domingue le ſait bien, il ne s'eſt pas abuſé, & il ne ſe promet pas pour lui perſonnellement tous les avantages qu'il pourroit en tirer. Son âge, ſa manière de vivre, ſon état, le mettent trop au-deſſous de toutes eſpérances de fortune; mais il prétend à l'honneur d'avoir enſeigné une choſe réellement utile, & c'eſt pour obtenir à juſte titre cet honneur, qu'il a cru devoir ne rien diſſimuler, en diſant fidellement ce qu'il a obſervé; c'eſt-là le ſeul hommage que l'honnête homme doit à lui-même & au public.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

SOUSCRIPTION. . . . . page v
LISTE *des Souſcripteurs*. IX
PRÉFACE. XV
ÉLOGE *de M. Thiery de Menonville*. . . XCIX
DÉDICACE *du traité de la culture du nopal & de la cochenille que M. Thiery ſe propoſoit d'adreſſer au Roi*. CXIX
PIÈCES *diverſes. Extrait d'une lettre de M. Thiery de Menonville ſur la botanique*. . . CXXIII
DESCRIPTION *de la cochenille ſilveſtre*. . CXXIX
DESCRIPTION *de la femelle*. CXXXI
DESCRIPTION *de divers coccus qu'on trouve ſur les accacias, la vigne, le goyavier, &c*. . CXXXIV
EXTRAIT *d'une lettre de M. le chevalier Le Febvre Des hayes, correſpondant du cabinet du Roi, aſſocié du Cercle, contenant la deſcription de diverſes eſpèces de raquettes*. CXXXVIII
PROJET *préſenté au miniſtre de la marine pour établir la culture du nopal & de la cochenille à à Saint-Domingue*. CXLII

VOYAGE *de M. Thiery de Menonville à Guaxaca, capitale de la province du même nom au Mexique.* . . . . . page 1
TRAITÉ *de la culture du nopal & de l'éducation de la cochenille.* 263
LIVRE I. CHAP. I. *Des cactes en général.* Ibid.
CHAP. II. *De la propriété des cactes relativement au but de cet ouvrage.* 281
CHAP. III. *Des cactes propres à nourrir la cochenille.* 286
CHAP. IV. *Du nopal.* 290
CHAP. V. *Du nopal de Caſtille.* 293
CHAP. VI. *De la propriété du nopal.* . . . 296
CHAP. VII. *De la nopalerie.* 301
CHAP. VIII. *De la culture du nopal.* . . . 314
CHAP. IX. *Des maladies, des ennemis & des autres accidens du nopal.* 328

LIVRE II. SECTION I. *De l'éducation de la cochenille.* . . . . . page. 340
CHAP. I. *Des coccus.* . . . . . Ibid.
CHAP. II. *De la cochenille en général.* . . . 344
CHAP. III. *De la cochenille ſilveſtre.* 347
CHAP. IV. *De l'éducation de la cochenille ſilveſtre.* 358
CHAP. V. *De la manière de ſemer la cochenille ſilveſtre.* 361
CHAP. VI. *De la manière de recueillir la cochenille ſilveſtre.* 370

CHAP. VII. *De l'utilité de l'éducation & récolte de la cochenille ſilveſtre dans la colonie françoiſe de St. Domingue.* . . . . . page 376

SECTION II. *De l'éducation de la cochenille fine.* . . . . . page 383
CHAP. I. *De la cochenille fine.* . . . . . Ibid.
CHAP. II. *De l'éducation de la cochenille fine.* 391
CHAP. III. *De la ſemaille de la cochenille fine.* 398
CHAP. IV. *Du ſéminaire de la cochenille fine.* 403
CHAP. V. *De la manière de recueillir la cochenille fine.* 411
CHAP. VI. *De la maladie & des ennemis de la cochenille fine.* 417
CHAP. VII. *De l'accident le plus funeſte à la cochenille.* 422
CHAP. VIII. *Comparaiſon du dommage que cauſe la pluie à la cochenille avec celui que d'autres accidens cauſent à d'autres cultures.* 428
CHAP. IX. *L'éducation de la cochenille ſera utile à la colonie françoiſe de St. Domingue.* . . . 430

Fin de la Table des matières.

Description Du nopal ou Opuntia

La raquette ou Opuntia appellée Tuna par dilenius a les artilles en forme de feuilles de pourpier, les epines sont jaunes et leur nombre en rend l'approche difficile

Le Berescheria ou patte de tortue est trez epineux les epines sont blanches plus longues et plus nombreuses que celles du tuna ce qui le rend d'un abord encor plus difficile les artilles sont oblongs l'epiderme en est tuberculé inegal, Et la cochenille Silvestre le prefere au Tuna

La raquette espagnole est une grande espece a artilles en forme ovée dont les tiges s'elevent en arbres les gemmes etant rarement armées d'autre choses que de leurs soyes et d'une ou 2. epines trez courte la cochenille Silvestre y reussit bien mais la fine mal ses fleurs sont jaune ainsy que son fruit qui est assy agreable

La raquette de campeche a les artilles armez d'une ou deux epines a chaque gemmes les jeunes en sont rarement ils sont oblongs, parfaitement glabres lisses d'un vert sombre et trez luisants dans les adultes, ils ont ~~jusqu'a~~ depuis 6. jusqu'a 15. pouces de haut sur 3. a 4. de large, il s'accroit en arbre comme il est plus petit que la raquette espagnole cette derniere est preferable pour la cochenille Silvestre, Cependant il peut nourrir la cochenille fine

La raquette venant du Mexique est plus feroce de tous appellé nopal Silvestre s'eleve en buisson a 15. ou 20. pieds de haut

Les artilles sont arrondis au sommet en forme de feuilles de pourpier, ils ont de 10. a 15. pouces de Grandeur sur 7. a 10. de large toutes les gemmes sont armées de roses d'epine au nombre quelquefois de 12. a 15. blanches, fourtes qui s'entre lacent des unes dans les autres et empechent absolument de porter les doigts sur la surface de l'artille qui est d'un vert jaunatre ou blanchatre

La raquette appellée nopal des jardins du Mexique a les racines d'un gris Cendré tirant sur le jaune elles deviennent ligneuses avec l'age il y en a toujours une pivotante et perpendiculaire d'autres horisontales, rondes, premierement tendres dans les jeunes plantes ligneuses dans les adultes la tige s'eleve en arbre comme les autres ses artilles sont d'une forme oblongue, ovale ils ont de 12. a 16. pouces de long. sur 5. a 6. de large un pouce et demy environ d'epaisseur l'ecorce des artilles d'un an offre une surface douce au toucher tres legerement Velouté ils sont d'un vert sombre dans les adultes, les gemmes sont armées de 1. 2. a 3. epines d'une grandeur toujours inegale les plus grandes d'un pouce au plus elles sont peu nombreuses et tombent au bout de 2. ou 3. ans, on voit rarement sur les jeunes artilles plus d'une ou 2. epines souvent il n'y en a point du tout, les Gemmes sont toujours garnies de faisceaux de soye roussé brulant comme des autres opuntia les soyes sont au niveau de l'ecorce dans les artilles d'un an ou 16. mois, c'est le plus avantageux pour la cochenille fine

C'est chez ces opuntia que les cochenilles aujardin des plantes qu'elles ont preferé a l'opuntia cochenillifera, apparemment parceque l'epaisseur des cochenilles fait entrer

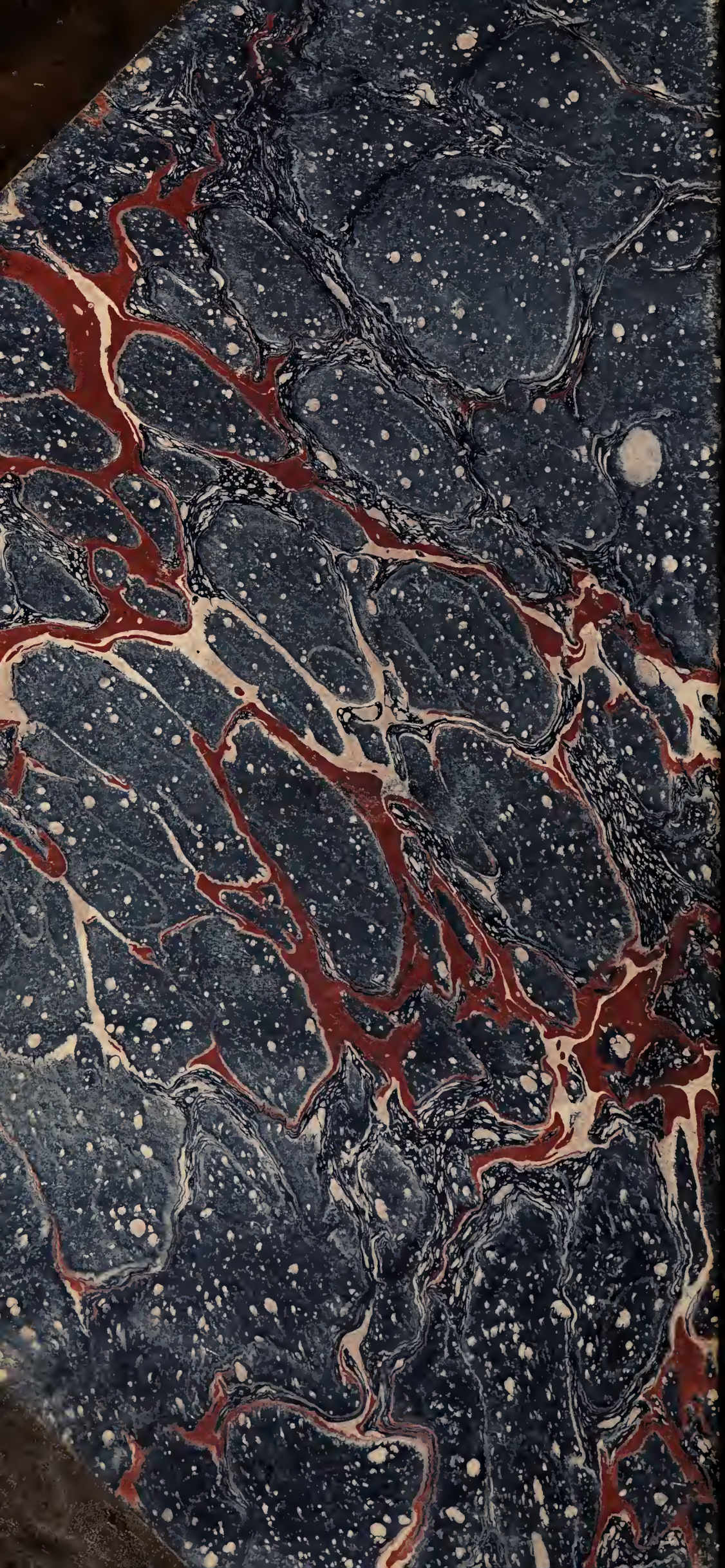
Le nopal de Castille ne differe guere du precedent que par
la grandeur des articles qui ont 30. pouces de long, sur
12. a 15. de large, d'un beau vert glauque damassé et fleurit
comme le nopal ordinaire qui
s'etend en buissonnant
Les trois dernieres especes sont celles qui sont les plus
Communes pour la culture de la cochenille

La cochenille Silvestre se voit a la verse Cruz sur le tuna de
Silvestre, dans l'interieur des terres tres abondamment
sur le nopal Silvestre, au mole St. nicolas sur la
Veracruz, que la cochenille Silvestre preffere au tuna
elle habite aussy avec avantage sur l'opuntia de Campeche
et encore mieux sur la raquette espagnole, qui est infiniment
preferable au nopal Silvestre attendu la multiplicité de ses
epines, enfin les nopals du jardin du mexique, et de Castille
sont de toutes Cruz ou elle se nourrit le mieux

Sur le nopal du jardin du mexique que les cochenilles Silvestres
et fines reussissent le mieux, il doit etre reservé surtout pour la
cochenille fine, et garder la raquette espagnole et de Campeche pour la
cochenille Silvestre

Le moment ou les petites cochenilles sortent de dessous leurs meres elles sont
alors de la grosseur de la tete d'une fourmi le male est moins gros d'un tiers,
que la femelle et paroit plus allongé, ils restent sur la mere ou autour 2. a 3
jusqu'a 6. jours si le temps est orageux enfin ils s'en eloignent et se fixent sur
la plante, au bout de 6. jours les soyes dont les marges de son dos sont bordés
augmentent de grandeur et peut etre de nombre car ils en sont tout couverts

alors on voit autant de petits flocons blancs qu'il y a de femelles cochenilles quelquefois une 100e. sont groupés ensemble et forment des flocons qui augmentent de volume avec l'âge des insectes, 30. jours après la naissance la femelle peut être fécondée, et 30. jours après elle meurt en mettant bas, le mâle n'a guères que 30. jours d'existance

La recolte et la semaille de la cochenille silvestre se fait chaque 2. mois

Les individus de la cochenille fine sont toujours du double plus gros que la cochenille silvestre si celle-cy a plus de solidité dans les couleurs qu'elle donne, celle-la a plus d'éclat et de brillant. L'existence, les periodes de la vie sont les mêmes pour les deux espèces, 10. après la naissance de la cochenille fine la femelle met bas sa robe bordée et frangée de petites soyes et paroit se couvrir d'une poudre blanche très fine et presque impalpable au toucher alors elles ressemblent aux grains de poudre d'un chapé d'une houpe a poudrer et tombe par terre, cette poudre blanche et grasse preserve sans doute l'insecte de l'humidité de la pluye. Le corps de la cochenille fine malgré la poudre dont il est souvent s'apperçoit parfaitement bien au lieu que l'on voit a peine la silvestre qui est enveloppée de coton Celle-cy est donc cotonneuse et la fine farineuse ou poudreuse mais toujours le double de l'autre toutes deux en se fixant sur les nopals cherchent a se mettre a l'abry du vent regnant qui est l'est a St. Domingue, les excrements de la cochenille fine sont brun ceux de l'autre sont jaunes